U d'/of OTTAWA
39003002124906

ROME

HISTOIRE DE SES MONUMENTS ANCIENS ET MODERNES

BASILIQUE ET PLACE SAINT-PIERRE.

ROME

7222

HISTOIRE DE SES MONUMENTS

ANCIENS ET MODERNES

H
6 E
31

PAR

M. PÉLADE

EX-SOUS-OFFICIER DE L'ARMÉE D'OCCUPATION

H
6 E
31

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS

LYON
3, Avenue de l'Archevêché 3,

PARIS
13, Rue de l'Abbaye, 13.

1894

ÉVÊCHÉ
DE
DIJON
(*Côte-d'Or*)

DIJON, *le 12 juillet 1890.*

D'après le *compte rendu* qui nous a été fait de l'ouvrage intitulé : **Rome**, nous n'hésitons pas à le recommander à quiconque voudra visiter la Ville Éternelle.

C'est un *Guide* sobre, d'une parfaite exactitude et qui éclaire agréablement le touriste ou le pèlerin à travers les ruines de la *Rome antique* et les splendides monuments de la *Rome Chrétienne.*

FRÉROT,
Vicaire général.

DG
806
.P4
1894

PRÉFACE

En écrivant ce livre, destiné tout spécialement à la jeunesse, notre but a été de lui faire connaître Rome, cette ville, unique au monde, par ses splendides monuments, et par les impérissables souvenirs religieux ou profanes qu'ils rappellent.

Des cinq années que nous avons passé, tant à Rome que dans ses environs, nous en avons au moins employé quatre à l'étude de ses monuments, puisant pour ce travail, à des sources sérieuses, et ne parlant que de ce que nous avons personnellement vu, évitant par là toutes les exagérations, et les fausses indications, que l'on rencontre dans plus d'un livre écrit sur Rome.

Nous nous sommes abstenu avec le soin le plus scrupuleux, de tout ce qui pouvait nous faire dévier du cadre que nous nous sommes tracé, c'est-à-dire, qu'en parlant des monuments, nous ne nous occuperons que de leur partie historique, évitant, par cette manière de faire, tout ce qui pourrait froisser des idées ou des opinions, quelles qu'elles soient.

Nous avons remarqué, que dans beaucoup de livres écrits sur Rome, on faisait une part trop large aux monuments antiques au détriment des monuments religieux, tandis que, dans d'autres au contraire, on ne parlait des premiers que lorsqu'ils rappelaient quelques faits se rapportant à l'histoire du Christianisme. Pour ne pas tomber dans ce défaut, nous avons pensé que la meilleure façon d'écrire ce livre était de le faire sous la forme d'un guide ; suivant la ville rue par rue, et donnant la description de chacun de ses monuments, quels qu'ils soient, à mesure que nous les trouverions sur notre passage.

Nous avons aussi voulu, en de nombreux passages, faire ressortir une vérité, que l'on cherche par trop à voiler aujourd'hui ou tout au moins à amoindrir par tous les moyens possibles, livres, journaux etc., lesquels s'efforcent de dire, que les papes, à part quelques exceptions, qu'ils ne peuvent nier, ne firent rien, ou presque rien pour la conservation des antiques monuments romains.

Dans ce livre, nous prouverons le contraire, et nous démontrerons, que non seulement les papes ne furent par indifférents aux souvenirs des grandeurs de la puissance romaine, mais encore, que c'est grâce à eux, qu'il nous est donné d'admirer aujourd'hui ces chefs-d'œuvre, que les pontifes transformèrent, pour la plupart, en des monuments religieux, seul moyen du reste de les préserver d'une ruine certaine, surtout pendant les guerres funestes qui désolèrent l'Italie, et Rome en particulier depuis le XIIe siècle jusqu'en 1494. Et nous ferons mieux encore, prouvant par des faits indéniables que c'est grâce aux papes que Rome existe aujourd'hui, et qu'elle n'a pas disparu, comme tant d'autres villes, puissantes et célèbres, elles aussi, et dont il ne reste que des ruines ou un souvenir seulement.

Nous verrons aussi, par la protection que les pontifies romains accordèrent aux grands génies, qui illustrèrent particulièrement l'Italie, peintres, sculpteurs, poètes etc., que loin d'être les ennemis des sciences et des arts, ils en furent au contraire, les grands et les plus éclairés protecteurs.

Enfin, nous verrons les successeurs de saint Pierre, faisant monter leur patriotisme à la hauteur de leurs vertus, en sauvant leur patrie d'une ruine certaine.

De Civita-Vecchia à Rome.

Civita-Vecchia, est un port assez spacieux, dont l'ensemble vu de la pleine mer est très pittoresque. La ville, qui compte huit mille habitants, n'est pas belle intérieurement. Ses rues sont étroites, tortueuses et laissent beaucoup à désirer, surtout sous le rapport de la propreté. Elle ne possède aucun monument remarquable, et serait, en somme, une ville très insignifiante, sans son port, qui lui donne quelque animation.

Fondée par l'empereur Trajan, au 1er siècle de notre ère, Civita s'appelait Centum Cellœ. Son nom actuel veut dire ville ancienne.

Sous les Romains, le port avait une grande importance, et de nos jours encore, des bâtiments de toute nation le fréquentent. Sa forme est presque ronde, ses eaux sont profondes, mais malgré ce dernier avantage, les vaisseaux d'un fort tonnage ne peuvent y pénétrer, parce que les deux passes, qui lui servent d'entrées, séparées entre elles par des rochers sur lesquels s'élève le phare, sont très étroites, et ont leur lit parsemé de rocs aigus.

A droite du port, est le fort Michel-Ange, vaste construction quadrangulaire, élevé par le grand architecte dont il porte le nom, et d'après les ordres du pape Jules II.

Ses énormes murailles de travertin sont flanquées, à leurs angles, de quatre grosses tours rondes, dont trois ont leurs pieds baignés par les eaux de la Méditerranée. Dans un mur demi-circulaire, qui sépare le port de la ville, est une grande plaque de marbre blanc, sur laquelle est une inscription rappelant que le port fut affranchi par le pape Benoît XIV, en 1745.

Les fortifications actuelles, qui entourent la ville, furent faites par les troupes françaises pendant les années 1858 et 1859. Pie IX en posa la première pierre.

Un chemin de fer, construit en 1860, unit Civita à Rome.

La campagne des environs de Civita-Vecchia est déserte et aride. Elle est circonscrite par une chaîne de collines assez élevées, du haut desquelles on a une très belle vue sur la mer.

A trois mille de la ville, sur la route de Cornetto, ancienne cité étrusque, très remarquable par ses antiquités et les tombeaux anciens qu'on y a découverts, sont les ruines des thermes que fit construire l'empereur Trajan.

Plusieurs conduits de ces bains, alimentés par une source chaude, se voient encore et dans quelques-uns d'entre eux, on peut se baigner d'une façon assez commode.

Les habitants de Civita, pour la plupart sont pêcheurs, et très habiles dans ce métier. Ils sont en outre de très bons marins, aux mœurs rudes, mais ils sont sincèrement religieux.

De Civita à Rome, la distance est de quarante-sept milles, ou soixante-quinze kilomètres, et tout cet espace n'est qu'un vaste désert, dont la vue prépare mal l'esprit du voyageur à la beauté si vantée des campagnes de l'Italie.

Après avoir dépassé les fortifications de Civita, on s'engage sur un chemin étroit et rocailleux, qui longe les bords de la mer jusqu'à quelques milles de Rome. A gauche, sont des montagnes assez élevées, dominées par de grands rochers, et parsemées de ruines de toute sorte. Çà et là, quelques arbustes, de hauts églantiers, des myrtes sauvages, des aloès aux pointes acérées, de pauvres cabanes, mais point ou presque point de culture.

De temps en temps, sur les sommets des rocs noirs, se voient des tours en ruines, derniers vestiges de châteaux du moyen âge.

Parfois, on voit fuir dans les plaines de grosses bandes de sangliers, ou de grands troupeaux de bœufs, aux cornes gigantesques, ou encore des chevaux à demi sauvages que gardent des bergers à cheval, armés d'une longue lance, la tête couverte d'un feutre conique entouré de rubans. Une très abondante chevelure d'ébène retombe sur leurs épaules. Une seule habitation se rencontre dans ce long désert, c'est un relai de poste, sorte d'hôtellerie, devant laquelle est une belle fontaine dont l'eau est presque glacée.

Le pays que nous traversons, n'a pas toujours eu l'aspect que nous lui voyons aujourd'hui ; autrefois de riches moissons couvraient ses champs, d'élégantes villas et de populeux villages y existaient ; tout en un mot y respirait la vie, l'abondance et la richesse ; mais un jour, les Barbares vinrent, ravageant tout sur leur passage, incendiant les villes et les champs. Les populations épouvantées s'enfuirent et allèrent chercher loin du rivage des retraites plus sûres ; puis, lorsque cette tempête se fut apaisée, le peuple qui depuis de longues années, avait fondé dans les montagnes des établissements prospères, dédaigna son ancienne patrie où la *malaria* s'était établie, et qui fut ainsi transformée en un morne désert.

Plusieurs papes tentèrent après les guerres du moyen âge de repeupler le pays, mais tous leurs efforts furent infructueux.

C'est à mi-chemin de Civita à Rome, que l'on rencontre le petit

village de Paolo, qui est, à ces plaines désolées, ce qu'est l'oasis aux déserts de l'Afrique. On y trouve de l'eau, quelques maisons, et une vieille forteresse construite par les ordres du Pape V Borghèse. La mer, qui borde la route depuis Civita, vient baigner les murailles du fort. Du haut de ses tours crénelées qui sont assez élevées, on jouit d'une vue très étendue sur la mer et sur la campagne.

Vingt-deux milles séparent Paolo de Rome. La route est à peu près la même que celle que nous venons de parcourir, seulement, après une marche de neuf milles, on quitte les bords de la mer, dont on s'éloigne de plus en plus, à mesure que l'on s'approche de Rome.

Sur la gauche, se voient les restes imposants d'une grande forteresse, détruite pendant les guerres intestines de l'Italie au XVe siècle, et dont les hautes tours mêlent leur teinte noire à celle des rochers qu'elles dominent.

Après avoir dépassé ces ruines, la campagne change d'aspect, elle est moins aride ; quelques maisons apparaissent de distance en distance, sur les hauteurs : les montagnes disparaissent, puis tout à coup, après avoir gravi une pente assez rapide, on voit briller au loin la croix dorée de la coupole de saint Pierre.

La route est bordée par les murs des villas, quelques promeneurs se montrent, tout fait pressentir qu'on approche d'une grande ville, enfin, par dessus des murs formant un long cordon, on voit la croix d'or de la belle église de saint Pancrace, qui domine le mont Janicule, on est à Rome.

.....Aux pieds des collines,
Où Rome sort de ses propres ruines,
L'œil voit, dans ce chaos, confusément épars
D'antiques monuments, de modernes remparts,
Des théâtres croulants, dont les frontons superbes,
Dorment dans la poussière, ou rampent sous les herbes
Les palais des héros, par les ronces couverts,
Des dieux dormant au seuil de leurs temples déserts.
L'obélisque éternel, ombrageant la chaumière.
La colonne portant une image étrangère,
L'herbe dans les forums. les fleurs dans les tombeaux,
Et ces vieux panthéons, peuplés de dieux nouveaux.
Tandis que, s'élevant de distance en distance,
Un faible bruit de voix, interrompt le silence.

. . . . . .

LAMARTINE (*Méditation poétique*).

PREMIÈRE PARTIE

Rome intérieure.

De toutes les contrées du globe, l'Italie est sans contredit, celle qui offre le plus d'intérêt par ses sites admirables, les monuments qui décorent ses villes, et surtout par les souvenirs historiques, que ces derniers rappellent.

Entre toutes les cités de cette partie de l'Europe, Rome tient le premier rang. Aucune autre ville en effet ne peut lui être comparée, parce que, pas une ne peut, comme elle, réunir, tout à la fois, l'ancienneté de l'origine, les souvenirs grandioses d'une gloire et d'une puissance sans égales, les restes si imposants de ses incomparables monuments et ses non moins beaux édifices modernes.

Si nous joignons à tout cela une gloire plus grande que celle d'avoir été la maîtresse du monde, par la force de ses armes et la puissance de son génie, si, en un mot, nous regardons Rome, dans le rôle que Dieu lui a assigné, d'être une seconde fois la capitale de l'univers, mais cette fois, capitale pacifique, celle du Christianisme, titre qu'elle s'est acquise par ses pontifes, successeurs de saint Pierre, et qu'elle a scellé du sang de ses innombrables martyrs, nous pouvons dire encore que pas une cité ne peut lui être assimilée.

Nous allons voir cette Reine du monde, dans ses moindres détails, que nous tâcherons de rendre aussi complets que nous le permettra le cadre restreint de cet ouvrage, et comme début, nous jetterons un coup d'œil très rapide sur son histoire.

Les premiers fondements de Rome, furent jetés sur le mont Palatin, 752 ans avant J.-C., par deux frères jumeaux, Romulus et Rémus, qui peuplèrent leur ville naissante d'un ramassis d'aventuriers de toute sorte, gens sans aveu, mais doués d'un courage à toute épreuve.

Les historiens latins, qui aimaient le merveilleux, prêtent aux deux fondateurs de Rome une origine presque fabuleuse. Un roi d'Albe, nommé Numitor, fut détrôné par son frère Amulius, et sa fille Rhéa Sylvia, renfermée dans un couvent de vestales, d'où elle parvint à

s'enfuir, donna le jour à deux jumeaux, qu'elle exposa sur les bords du Tibre, à quelques centaines de pas du mont Palatin. Ils furent recueillis par un berger nommé Faustulus, dont la cabane était sur les flancs de la colline, et, selon la légende, allaités par une louve. — Devenus grands, Romulus et Rémus, tuèrent Amulius, rétablirent leur grand-père Numitor sur le trône, et fondèrent Rome.

Lorsque les quelques maisons qui composaient la ville, furent construites, on l'entoura d'un fossé qui fut le premier rempart de la future maîtresse du monde, à laquelle on songea à donner un nom. Une discussion s'élève à cet effet, entre les deux fondateurs, et Romulus tue son frère, donnant pour excuse à son crime, que Rémus avait encouru la peine de mort, en franchissant par dérision le fossé d'enceinte de la nouvelle cité.

Après ce crime, Romulus donna son nom à la ville, dont il fut proclamé roi par ses compagnons. Alors commença pour Rome, son premier gouvernement, la Royauté, dont les sept rois se succédèrent dans l'ordre suivant :

1°	Romulus qui règne de	753 à 715 av. J.-C.
2°	Numa Pompilius,	714 à 671
3°	Tullus Hostilius,	671 à 639
4°	Ancus Martius,	636 à 617
5°	Tarquin l'Ancien,	617 à 577
6°	Servius Tullius,	577 à 534
7°	Tarquin le Superbe,	534 à 509

La durée totale de la Royauté fut donc de 248 ans.

Le dernier des Rois de Rome, s'étant rendu odieux au peuple, par des vexations de toutes sortes, et les crimes de ses fils ayant mis le comble à la fureur populaire, les Romains chassent leurs rois et remplacent la royauté par une république.

On nomma tout d'abord une assemblée composée de dix membres, appelés de ce fait Décemvirs, qui devaient fonder un code, dont les lois allaient régir la jeune république. Le chef des Décemvirs, Appius Claudius, devint le tyran de ses concitoyens, qui le renversèrent après la mort de l'infortunée Virginie, que Virginius son père préféra immoler, plutôt que de la voir devenir l'esclave d'Appius, qui la revendiquait comme telle.

Le pouvoir passa ensuite entre les mains des Consuls, qui le conservèrent pendent une durée de plus de deux cents ans. Enfin, lorsque la République Romaine, parvenue au faîte de la puissance, semblait ne devoir jamais périr, alors qu'elle avait pour sujets presque

tous les peuples de l'univers connu, elle vint donner sa liberté à un homme dont l'ambition n'avait pas de bornes, à Octave, qui, en revêtant la pourpre impériale, changea ce nom d'Octave, qui rappelait trop de sang, contre celui d'Auguste, qu'il devait immortaliser. Dès lors, c'en fût fait de la République romaine, en cédant sa liberté, elle rendait le dernier soupir. Les descendants d'Auguste devaient la noyer dans des flots de sang, et les Barbares, que les desseins de Dieu, conduisaient sans doute, pour venger les crimes des Tibère, des Néron, des Caligula et des Dioclès, devaient faire le reste, et lui porter le dernier coup. Après que Constantin eut divisé l'Empire en deux parties, celui d'Orient et celui d'Occident, Rome perdit de son importance et son dernier empereur, qui, par une singulière coïncidence, portait les deux noms réunis des fondateurs de la Royauté et de l'Empire, Romulus Augustule, mort en 476, la laissa dans une décadence complète.

Les papes devinrent peu après les seuls maîtres de Rome, et nous les verrons, dès que leur pouvoir sera consolidé s'appliquer par tous les moyens à réparer les maux de toute sorte qui fondirent si souvent sur la ville éternelle.

Rome est assise sur sept collines, le Palatin, l'Aventin, le Capitole, le Cœlius, l'*Esquilin* et le Janicule.

Le Vatican, le Viminal et le Pincius ne sont que des collines secondaires. Toutes sont situées sur la rive gauche du Tibre, sauf le Janicule et le Vatican, qui sont sur la rive droite.

Le Tibre traverse la ville dans presque toute sa longueur du Nord au Sud, et la sépare en deux parties, bien distinctes sous tous les rapports, la ville neuve, à gauche, et le quartier du Transtévère, auquel il faut joindre la cité Léonine, à droite.

En général, ces deux parties de la ville, sont loin d'être belles ; sur la rive gauche, on rencontre pourtant quelques quartiers remarquables, par l'alignement et par la propreté des rues, mais la partie située sur la rive droite du fleuve est mal entretenue et ne possède que des rues étroites et malpropres.

Le Tibre roule ses eaux noirâtres et impétueuses entre des murailles de maisons ou d'églises. Il était, il y a peu de temps encore, totalement dépourvu de quai, aujourd'hui on en construit, mais s'ils donnent à la ville un aspect moins monotone, ils ont le grand désavantage de faire beaucoup perdre, au point de vue historique à cette partie de Rome, par la suppression forcée, d'un grand nombre de ruines intéressantes.

La population de Rome, bien déchue de ce qu'elle était ancienne-

ment est à peine de 250 mille habitants, mais elle est augmentée chaque année de plus de cinquante mille étrangers, qui viennent y passer la saison d'hiver. Nous venons de voir Rome dans son ensemble, voyons la maintenant, en détail, par ses monuments, prenant pour notre point de départ, le plus célèbre de ceux qui nous sont restés de l'antiquité, le Colisée.

Le Colisée.

De tous les monuments si grandioses que construisirent les Romains, le plus vaste, le plus imposant est, sans contredit, le Colisée ou Amphithéâtre Flavien.

Son nom de Colisée lui vient de Colosse, que lui a donné le peuple.

Il est regrettable que les souvenirs, qui se rattachent à ce monument, ne soient que des souvenirs de sang. C'est dans sa vaste enceinte, qu'avaient lieu les combats de gladiateurs et d'animaux féroces, mais c'est là aussi que plus tard, ou pour mieux dire presque à son origine, le peuple romain, bien déchu de ce noble caractère, qui l'avait fait si grand parmi les nations, venait assister à ces boucheries humaines dont les chrétiens faisaient tous les frais.

C'est là que coula le sang de plus d'un million de martyrs, et c'est de ce sol, si souvent transformé en une mare sanglante, que les âmes de ces généreux confesseurs du Christ, après avoir laissé aux lions et aux tigres, leur corps pour pâture prenaient leur vol, pour aller recevoir de Celui à qui ils venaient de faire le sacrifice de leur vie, la couronne qu'il réserve aux élus.

Les papes ne voulant pas que le sol du Colisée, qui avait bu le sang de tant de martyrs, fut foulé aux pieds, le firent recouvrir d'une couche de plus de trois mètres d'épaisseur, ce qui fait que le sol actuel, se trouve aujourd'hui, à la hauteur de l'entrée des cages dans lesquelles on renfermait les bêtes destinées aux combats.

La forme du Colisée est un élipse de cent quatre-vingts mètres de long, sur cent quarante de large, y compris les galeries. Sa hauteur est de cinquante-quatre mètres.

Il est construit tout entier de travertin, pierre très dure, sur laquelle le temps, n'a aucune action destructive.

La base est formée par trois galeries voûtées construites sur un plan parallèle ; au-dessus de ces trois galeries, s'en trouvent deux autres, qui en supportent elles-mêmes une troisième composant la partie extrême de l'édifice. Un fronton, haut de huit mètres, couronne le tout.

On comptait autrefois, cinquante-huit rangs de gradins superposés, pouvant contenir cent mille spectateurs.

De nombreuses issues, appelées *vomitori*, donnaient accès dans les galeries et de là sur les gradins.

Lorsqu'il y avait fête au Colisée, et surtout si les empereurs devaient y assister, on tendait un grand voile, quelquefois de soie, qui partant de deux cents colonnes de bronze placées à cet effet, au-dessus du monument couvrait les spectateurs, et les garantissait des rayons brûlants du soleil.

De toutes ces splendeurs, il ne reste rien, ou bien peu de chose. La plus grande partie des galeries a disparu, leurs voûtes se sont effondrées pour la plupart, les trois du bas restent seules, encore, du côté sud, une d'elles a-t-elle totalement disparu.

On peut encore, en de certains endroits, voir quelques-uns des réduits, sortes de cages que fermaient de lourdes portes de fer, et dans lesquels on renfermait les animaux féroces destinés aux combats, on voit aussi les fossés, qui étaient remplis d'eau où ces animaux venaient s'abreuver.

Les empereurs avaient leur loge spéciale, et son emplacement est encore parfaitement reconnaissable.

Vespasien et son fils Titus, furent les premiers empereurs qui firent travailler au Colisée. Titus y employa un grand nombre de Juifs ramenés prisonniers à Rome après la destruction de Jérusalem. Plus tard, l'empereur Flavien acheva complètement le monument, qui prit son nom.

La dédicace du Colisée se fit sous Titus. A cette occasion on y donna de grands spectacles et entre autres un combat de gladiateurs, dans lequel périrent deux mille de ces malheureux.

Puisque nous parlons des gladiateurs et que nous aurons occasion d'en parler plusieurs fois encore, nous dirons en quelques mots ce qu'ils étaient.

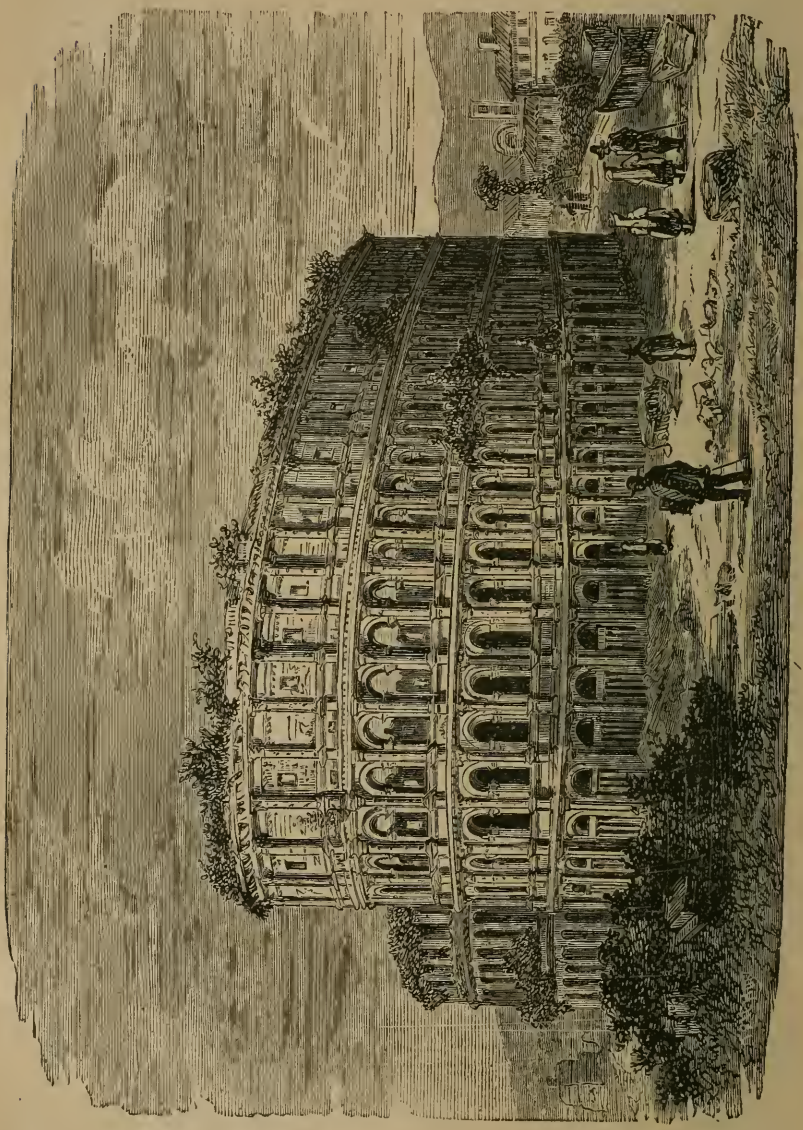
Les gladiateurs étaient des esclaves qu'entretenaient de riches Romains, et auxquels on faisait apprendre dans toutes leurs perfections, les luttes armées ou sans armes.

Lorsqu'il y avait grande fête dans le Cirque, les gladiateurs divisés par classes et par catégories, luttaient les uns contre les autres, et des paris s'engageaient pour ou contre.

Ils étaient armés de diverses manières, de la lance, de l'épée, de la massue, etc. Quelques-uns avaient de longs filets avec lesquels ils cherchaient à envelopper leurs adversaires. Un petit nombre d'entre

eux, portait une cuirasse, mais presque tous étaient nus, et n'avaient qu'un bouclier pour arme défensive.

Avant le spectacle, les gladiateurs étaient réunis par les ordonna-



LE COLISÉE.

teurs des jeux, et défilant devant la loge impériale, saluaient l'empereur par ces mots : César, ceux qui vont mourir te saluent. *Morituri te salutant.*

On ne peut se faire une idée, du plaisir que de tels spectacles causaient au peuple, ni de la joie avec laquelle il voyait couler le sang. La pitié était exclue de tous les cœurs, et les femmes surtout, se faisaient remarquer par leurs transports de joie sauvage.

Lorsqu'un trop grand nombre de morts ou de blessés encombraient l'arène, des esclaves venaient achever les blessés, et avec de longues cordes armées de crochets de fer, entraînaient les morts, que l'on jetait pèle-mèle dans un vaste charnier.

Le peuple avait ses gladiateurs favoris, qu'il acclamait dès qu'ils paraissaient dans l'arène. Lorsqu'un des combattants tombait, blessé mortellement il devait le faire avec grâce, souriant à la foule. C'étaient alors des cris de joie, des trépignements, qui ébranlaient l'édifice, mais si, au contraire, le misérable, ne pouvant surmonter ses souffrances jetait un cri de douleur il était hué, insulté, et vite on appelait un esclave qui d'un coup de massue lui brisait le crâne.

Ce furent les Etrusques, qui, les premiers eurent l'idée de ces hideux combats auxquels on n'employa d'abord que des esclaves, mais plus tard des hommes libres s'en firent un métier, et on vit même des empereurs y prendre part.

Lorsqu'on ne sut plus quel genre de supplice inventer contre les Chrétiens, et que les bourreaux ne suffirent plus à cette hideuse besogne, on imagina de les massacrer en masse et les cirques devinrent les théâtres de ces exécutions.

Les gladiateurs, les lions d'Afrique, les tigres, les panthères, tous furent requis, et travaillèrent à qui mieux mieux, à faire disparaître de l'empire *ces rebelles aux ordres des divins empereurs* ; et, l'Eglise naissante eut certainement été anéantie alors, si elle n'avait pas été d'institution divine.

En 1525, le Colisée, qui était encore à cette époque assez bien conservé, et dont on avait transformé une grande partie des galeries en fabriques, fut presque détruit par un incendie. Les guerres intestines, qui désolèrent l'Italie, lui portèrent aussi un coup fatal. Tour à tour pris et repris, par les diverses factions qui s'en font une forteresse, il eut été totalement détruit, si ces guerres eussent continué.

Il fut même question de le démolir entièrement ou de se servir d'un de ses côtés pour reconstruire l'autre, mais aucun de ces projets n'aboutit, et le Colisée devint dès lors, une carrière de pierre, dans laquelle on prit des matériaux pour construire cinq églises, trois palais, et réparer nombre de monuments.

Pie IX vint, et comprenant qu'il ne fallait pas laisser tomber en

ruine complète, un tel monument, lui fit faire des réparations très importantes, qui conjurèrent sa perte.

Ce n'est pas au Colisée seulement que ce grand pontife fit exécuter d'importants travaux de restauration ; nous verrons, par la suite sa sollicitude s'étendre sur Rome entière, et sauver d'une ruine certaine de nombreuses antiquités, que grâce à lui, nous pouvons admirer aujourd'hui.

Rien de si imposant et de si gracieux à la fois que le Colisée, vu par un beau clair de lune, pendant une de ces belles nuits d'été, comme on en rencontre qu'en Italie. La lumière que projette la lune, à travers les arceaux supérieurs est d'un effet vraiment admirable, et on ne peut, pendant de longues heures, s'arracher à ce magnifique spectacle.

La première impression qu'éprouve le visiteur, à l'aspect des ruines de cet immense édifice, est l'admiration et une sorte d'effroi respectueux. Ces énormes amas de pierres, ces arceaux hardis et légers, à travers lesquels le ciel paraît si bleu, ces gradins, ces hautes voûtes, ces ruines enfin, tout donne comme une sorte de vertige.

Toujours je me souviendrai des heureux instants que je passai dans ces ruines. Combien de fois ne me suis-je pas promené sous ces arcades, sous ces voûtes, au milieu de ces restes de la grandeur Romaine, me reportant au souvenir des drames sanglants dont ces arènes avaient été le théâtre.

Il me semblait voir au milieu du cirque, ces héros du Christianisme, ces héroïques martyrs, les yeux levés vers la céleste patrie, qui bientôt allait les compter au nombre de ses habitants, attendant avec calme les bêtes cruelles, ou les bourreaux plus cruels encore, qui devaient mettre fin à leur vie mortelle, mais leur procurer la palme de gloire des soldats du Christ, et l'immortalité.

Je croyais voir sur les gradins, cette foule immense, ces souverains, ces guerriers, dérogeant du noble caractère dont ils étaient revêtus, en venant prendre part, non à une brillante victoire, sur les ennemis de l'Etat, mais à un lâche massacre d'êtres inoffensifs, de vieillards, de femmes et d'enfants !...

Il me semblait voir, les transports de joie de nobles dames romaines, à chaque coup bien porté, ou aux morsures des tigres et des panthères, enlevant des lambeaux de chair palpitante !

J'entendais sur ma tête, ce sourd gémissement, les hurlements d'allégresse, de cette vile populace, qui, du haut des gradins supérieurs, battait des mains, à la vue des membres et du sang chrétiens couvrant et rougissant l'arène.

Qu'ils étaient grands, ces puissants empereurs, qu'ils étaient braves ces guerriers, dont les armes victorieuses venaient se tremper à nouveau dans le sang des innocents !

Qu'elles étaient douces, ces vestales, ces nobles patriciennes, lorsque, couvertes de diamants et de riches parures, elles repaissaient leurs yeux de la vue du sang, et écoutaient, comme une douce harmonie, les plaintes de ces nobles victimes ! Et ce peuple, que la misère consumait, ce peuple perdu dans les plus infâmes débauches, il oubliait la faim qui le dévorait, et, du haut de l'amphithéâtre, trouvait encore assez de force dans sa poitrine exténuée, pour pousser son hurlement favori : *Christianos, ad leones* (Les Chrétiens aux lions). Oui, il avait faim, le peuple que les Césars amusaient ainsi, mais il avait soif aussi, et il pouvait s'abreuver du regard, dans les flots rougis, qui inondaient la terre !...

Non, ce n'était plus le peuple du Mont Sacré, le peuple qui défendit sa patrie contre Annibal, c'était le peuple des empereurs, devenu le lâche adorateur de ses tyrans, et chez lequel, une longue habitude de la servitude, et surtout, une fausse religion, qui encourageait si bien ses passions, avaient enfanté la lâcheté et l'abrutissement.

Mais, laissons ces tristes spectacles, et revenons au monument.

Jusqu'au cinquième siècle, le Colisée servit d'arène pour les combats de gladiateurs et d'animaux. La conversion de Constantin au Christianisme en l'an 310, avait mis fin pour toujours aux massacres des chrétiens. Quelques années après la mort de ce prince, les guerres terribles, puis les invasions de tous les peuples barbares, qui menacent d'anéantir jusqu'au dernier des Romains, font oublier le Colisée, qui est dès lors complètement abandonné.

Du Colisée au Forum Romain.

Sortant du Colisée, par le côté nord, on est en présence des lieux et des ruines les plus célèbres de l'ancienne Rome, la Metta Sudens, les temples de Vénus à Rome, les arcs de Constantin et de Titus, la Voie sacrée, le temple de la Paix, le Palatin, couvert par les ruines des palais des Césars, le Forum Romain, parsemé de colonnes, de temples, de portiques, et tout au fond, le Capitole, dont on aperçoit la masse imposante, sous la voûte de l'arc de Titus.

A gauche, sont les ruines du temple d'Hercule, et le mont Aventin, séparé du Palatin, par la vallée Murcia. A droite les thermes de Titus, le mont Cœlius, l'Esquilin, puis, partout des ruines, dont l'é-

numération serait trop longue, aussi ne tiendrons-nous compte que des principales.

Tout auprès du Colisée, est un cône haut d'à peu près huit mètres, entouré d'un grand cercle, peu élevé, fait de briques fortement cimentées, et formant la ceinture d'un bassin de vingt-cinq mètres de diamètre.

Ces ruines étaient autrefois une magnifique fontaine, appelée la Metta Sudens qui alimentaient les eaux des thermes de Titus, situés non loin de là, sur le mont Cœlius. Elle était recouverte de plaques de marbre blanc, et c'est dans son vaste bassin, que les gladiateurs au sortir des combats du cirque, venaient se laver du sang qui les couvraient.

A quelques pas de la Metta Sudens, était, sur la droite, la statue colossale de Néron, dont on voit encore l'immense piédestal. Elle était en bronze doré, et mesurait vingt-quatre mètres d'élévation. Néron la fit élever, et la plaça dans sa maison dorée, vaste construction de palais, qui occupait un emplacement considérable.

Le piédestal de ce colosse, était entouré des marbres les plus rares, et les plus célèbres sculpteurs de la Grèce y avait exécuté des bas-reliefs magnifiques.

Pendant plus de deux cents ans, la colossale statue resta debout, il semble que Néron lui-même soit demeuré pour être le spectateur des massacres du Colisée dont il avait donné le signal par les saturnales de ses fameux jardins du Janicule, et on ne comprend guère pourquoi le peuple, qui avait en horreur la mémoire de ce monstre, ait laissé si longtemps subsister sa statue.

Avant de voir dans leurs détails, les monuments du Forum, il est indispensable, pour la plus grande clarté des lignes qui vont suivre, de donner quelques notes topographiques sur l'espace que nous allons parcourir.

Du Colisée, à l'arc de Titus, placé à l'entrée, du Forum Romain la distance est tout au plus de trois cents mètres. En face l'arc de Titus, sur un plan plus bas et à quelques pas seulement du Colisée, est l'arc de Constantin. La Voie sacrée s'étend d'un de ces arcs à l'autre, et passe sous leurs arches, pour se continuer à travers le Forum, jusqu'au pied du Capitole, par un brusque détour, un peu plus bas que l'arc de Constantin, cette voie s'en va, en longeant le mont Palatin, rejoindre la voie Appienne.

A droite, et faisant face au Colisée, un monticule, que domine une vaste plate-forme, prenant naissance au Forum, et se terminant brusquement, par des murs en ruine juste auprès du piédestal de la

statue de Néron. Ce monticule n'a pas toujours existé. Il s'est formé de l'amas des ruines de plusieurs monuments, dont nous trouvons encore de très beaux restes.

Arc de Constantin.

Cet arc, situé à cent pas à peine du Colisée, est un des plus beaux et des mieux conservés, des édifices de la Rome impériale. Il a trois arches et est fait tout entier de marbre blanc. Sa hauteur est de dix-sept mètres. Il est surmonté d'un attique, dans lequel est une chambre, qui en occupe toute la longueur.

Huit magnifiques colonnes de marbre jaune antique, supportant des statues d'esclaves, sont placés sur les deux façades, couvertes de bas-reliefs d'une grande beauté, représentant différents faits de la vie de Constantin, sa victoire sur Maxence au pont Milvius, ses exploits sur les Germains, etc.

Ce monument ne doit pas être classé au nombre du ceux du paganisme. C'est un monument chrétien, élevé à Constantin après qu'il eut remporté sur Maxence la brillante victoire, qui, non seulement le rendit seul maître de l'empire, mais fut cause de sa conversion, et, par suite, de la liberté et de l'extension du Christianisme.

Voie sacrée.

C'est dans l'espace compris entre les deux arcs de Constantin et de Titus, que se voient les plus beaux restes de cette voie célèbre. Elle commençait au Capitole, et après avoir traversé tout le Forum, allait rejoindre la non moins fameuse voie Appienne, qui en était la continuation.

C'est la Voie Sacrée que suivaient les généraux vainqueurs, lorsqu'ils allaient au Capitole y recevoir les honneurs du triomphe. C'est sur ces pierres énormes qui existent encore, après plus de vingt siècles, que passèrent en triomphateurs, Scipion vainqueur de Carthage, Marius des Cimbres, Sylla de Jugurtha, et César des Gaulois.

Jugurtha, l'intrépide roi Numide, Vercingétorix, le héros immortel de la Gaule, foulèrent de leurs pieds les dalles de la Voie Sacrée, à l'extrémité de laquelle était la prison Mamertine, où leurs vainqueurs impitoyables allaient les jeter.

Plus tard, un fait grandiose a pour théâtre la Voie Sacrée. Titus, vient de terminer le siège de Jérusalem. La ville et son temple n'existent plus, tout est détruit. Les paroles prophétiques du Sauveur se sont accomplies, les Juifs ne forment plus une nation. Ils vont être

dispersés sur la terre entière, et malgré tout ce qu'ils tenteront, ils ne se reformeront jamais.

Des milliers de ces malheureux enchaînés, suivent ou précèdent le char magnifique, sur lequel est leur vainqueur. Ils traversent la Voie Sacrée, entre les rangs pressés d'un peuple innombrable, qui acclame son empereur et insulte les vaincus ; et quelques jours après, ces mêmes hommes, qui avaient demandé à grands cris la mort du Juste, courbés sous le fouet d'un maître impitoyable, construiront le Colisée.

Nous serions entraînés trop loin, s'il nous fallait rappeler seulement les noms de tous les personnages illustres qui passèrent, en triomphateurs ou en vaincus, sur la Voie Sacrée, soit sous la République, soit sous l'empire, en commençant à Auguste, vainqueur à Actium, jusqu'à Constantin, vainqueur de Maxence. Si nous nous reportons à des souvenirs chrétiens, nous trouvons la Voie Sacrée, suivie par saint Pierre et saint Paul, qui y passent pour aller au supplice, puis des milliers de Chrétiens, de toute condition, de tout âge et de tout sexe, qui la traversent pour se rendre au Colisée, y recevoir la palme du martyre. Aussi, est-ce avec une bien grande émotion que l'on considère ces pierres, témoins muets de tant de faits sublimes, comme de tant de crimes aussi.

Cet endroit, aujourd'hui entouré de ruines, était autrefois le plus beau et le plus riche quartier de Rome. A droite et à gauche de la voie, étaient de magnifiques magasins de bijouteries dans lesquels les dames romaines venaient acheter ces bijoux, dont elles aimaient tant à se parer. On y venait attendre l'ouverture du Cirque, et y faire emplète de fouets avec lesquels on fustigeait les esclaves. La cour des empereurs dont le palais était tout près, venait y recueillir les nouvelles de toute sorte, sur la paix, sur la guerre, mais surtout sur les Chrétiens, ces ennemis terribles des dieux protecteurs de Rome.

La construction des voies romaines et celle de la Voie Sacrée en particulier, est un des plus beaux travaux que firent les Romains. Les voies qui avaient une grande importance, étaient formées par trois rangs de blocs énormes, superposés les uns sur les autres, de la manière suivante : Le premier de ces rangs reposait sur une couche de béton très solide ; une couche de ciment placée sur ce premier rang, la reliait au second, sur lequel un ciment, mieux soigné que le précédent, supportait le rang supérieur fait de blocs énormes de tufs, reliés très souvent entre eux par des crampons de cuivre, en plus du ciment indestructible qui remplissait leurs intervalles.

C'est ce mode de construction, qui a été employé pour la Voie Sa-

crée, ce qui explique pourquoi elle est demeurée presque intacte jusqu'à nos jours, malgré le temps et les hommes qui se sont acharnés après elle.

Arc de Titus.

Situé sur le point culminant de la Voie Sacrée, et juste à l'entrée du Forum, l'arc de Titus est le plus beau de ceux que nous ont laissés les Romains, et l'emporte infiniment sur celui de Constantin, pour la pureté du style, la beauté et le grandiose de son architecture.

Sa hauteur est de seize mètres et sa largeur de treize. Il n'a qu'une seule arche, sous laquelle passe la Voie Sacrée.

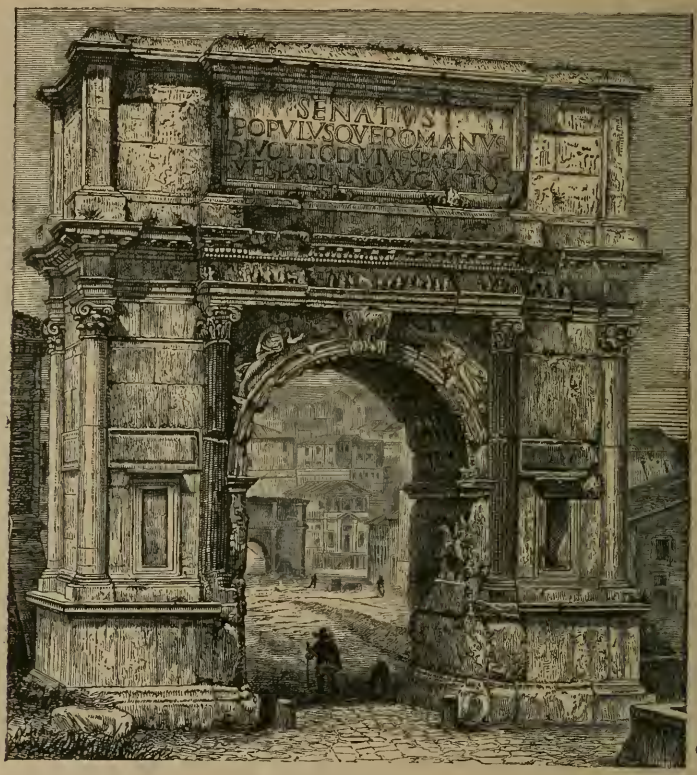
Quatre belles colonnes d'ordre corinthien décorent ses deux façades et supportent l'attique.

Les bas-reliefs sont d'une grande beauté. Sur la frise on voit le Jourdain représenté par un vieillard, que portent quatre hommes, suivis par d'autres conduisant les bœufs du sacrifice. De l'autre côté, Titus, monté sur un char que traînent quatre chevaux attelés de front, précédé de nombreux soldats, est couronné par la Renommée.

Sous la voûte, on voit Titus, à cheval sur un aigle, qui l'emporte dans l'Olympe. On y voit en outre les ornements du temple de Jérusalem : le chandelier d'or à sept branches, la table des pains de propitiation, les trompettes, etc. Sans ces précieuses sculptures, nous ignorerions assurément aujourd'hui, la forme qu'avaient ces objets, dont Genséric s'empara lorsqu'il pilla Rome, pendant quatorze jours et quatorze nuits, avec quantité d'objets précieux, provenant du palais des Césars, qu'il avait renversé presque entièrement. Il chargea un vaisseau de ces dépouilles et les envoya à Carthage, mais le navire fut englouti, près des côtes de la Sicile, par une violente tempête, et tout fut à jamais perdu.

Sur la façade de l'arc, qui regarde le Colisée, se lit cette inscription, autrefois en lettres de bronze doré « SENATUS-POPULUS-QUE ROMANUS DIVO TITO IMPERATORI. Le Sénat et le peuple romain au divin Titus empereur ». Ce fut en mémoire de la prise de Jérusalem, que le Sénat et le peuple romain élevèrent cet arc à Titus. — Le siège de cette malheureuse ville fut un des plus long, et surtout le plus terrible de tous ceux que mentionne l'histoire. L'historien juif Josèphe évalue à un million le nombre de personnes qui y périrent, tant par le glaive, que par l'affreuse famine, qui se déclara presque au commencement du siège ; famine causée par la grande quantité de Juifs, qui, étant venus à Jérusalem à l'occasion des fêtes de Pâques, s'y trouvèrent renfermés par l'armée romaine, que comman-

dait Vespasien, général d'une grande valeur. Ce général, ayant été appelé au pouvoir impérial, qu'il devait illustrer pendant les dix années de son règne de 69 à 79, laissa à son fils Titus le soin de continuer le siège, et ce fut ce prince, dont le règne malheureusement trop court, de 79 à 81 devait lui faire donner le titre de Délices du genre humain, qui eut l'honneur d'être l'instrument choisi par Dieu, pour l'accomplissement des prophéties de N. S. J. C. touchant la ville déicide.



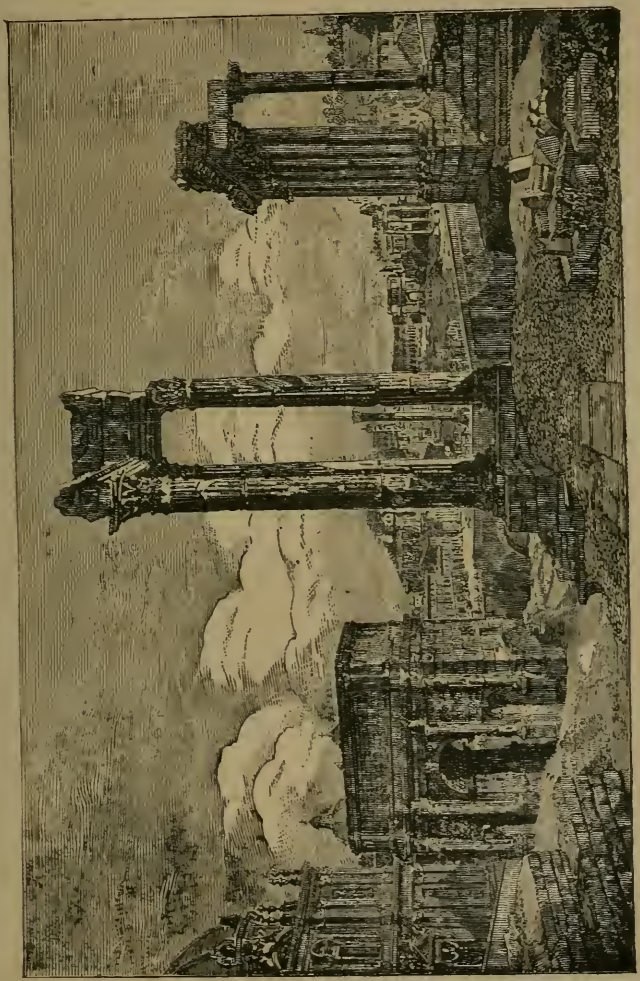
ARC DE TITUS, A ROME.

L'arc de Titus étant très endommagé, le pape Pie VII, le fit complètement restaurer mais eut un grand soin de lui conserver, dans toute son intégrité, le cachet de sa si élégante architecture.

Temples réunis de Vénus et Rome.

Tout à côté et un peu à droite de l'arc de Titus sont les ruines des deux temples réunis de Vénus et Rome.

Ces temples jadis d'une grande beauté et d'une très grande richesse, furent construits sous le consulat de Fabius, ce célèbre général, nommé dictateur après les sanglantes défaites du lac de Trasimène, et que sa sage tactique demeurée proverbiale, fit surnommer le Temporiseur, et força Annibal à abandonner l'Italie dont ses victoires suprenantes l'avaient rendu maître, 217 avant J.-C.



FORUM ROMAIN.

Le temple de Vénus et Rome était double, et ses deux parties, adossées l'une contre l'autre, étaient absolument semblables.

Dans le haut des deux temples, et au centre de la courbe, qui les liait l'un à l'autre, était une porte de communication, dont on voit encore l'ouverture. Cette porte était réservée aux prêtres, qui des-

servaient les temples ; le peuple y entrait par un large portail. Tout près on voit, couchées par terre, ce qui reste des vingt superbes colonnes de granit gris, qui soutenaient les voûtes.

De grands souvenirs religieux se rattachent à ce monument. Dans les temps de persécution, les temples de Vénus et Rome, se transformèrent parfois en une sorte de tribunal devant lequel comparaissaient les chrétiens. Ces séances avaient généralement lieu, les jours où il y avait grandes fêtes au Colisée.

Les chrétiens, amenés en groupes, étaient jugés et condamnés en quelques minutes.

Le Colisée n'était qu'à quelques pas de là. Les lions avaient dévoré les dernières victimes. Le spectacle menaçait d'être interrompu, faute d'une partie des acteurs de ces drames sanglants. Le peuple s'impatientait, et comme il ne fallait pas qu'il attendît, les juges. qui, de leur tribunal, entendaient les clameurs de cette tourbe immonde, s'empressaient de déférer à ses désirs en lui envoyant par centaines de nouvelles victimes. Celles-ci, le peuple les préférait aux malheureux esclaves ou aux criminels, qu'à défaut de chrétiens, on donnait en pâture aux fauves de l'amphithéâtre, car si les premiers, éperdus, cherchaient leur salut dans une fuite impossible, les chrétiens eux, attendaient, avec calme et sang-froid, les tigres ou les panthères, les provoquant même au besoin, lorsqu'ils étaient trop lents à leur procurer la mort glorieuse qu'ils ambitionnaient.

Église de Sainte Françoise Romaine. Ancien temple de la Terre.

A quelques pas du temple de Vénus, et du côté du Forum, était un autre temple, dédié à la Terre, qui partagea longtemps avec le premier le privilège de servir de pourvoyeur au Colisée. Ses murailles énormes, existent encore, et ont servi en grande partie à la construction de l'église de sainte Françoise Romaine.

Cette église, dont l'extérieur est très simple, fut construite à une date des plus reculées, puisqu'en 705, époque où elle fut réparée par le pape Jean VII, elle menaçait déjà ruines. Plus tard, en l'an 860, elle fut complètement reconstruite.

Elle n'échappa pas aux guerres du moyen âge, et en 1605, une réparation complète, nécessitée par les dégradations, dont elle avait été l'objet, y fut exécutée, et lui donna l'aspect que nous lui voyons aujourd'hui.

Une des principales curiosités de cette église, est le tombeau de

sainte Françoise Romaine, situé dans une chapelle souterraine, sous le maître-autel. On remarque aussi beaucoup le mausolée élevé au pape Grégoire XI, pontife français, qui ramena à Rome, en 1372, le siège pontifical qui, depuis l'an 1308, avait été transféré à Avignon.

Un fort beau bas-relief, rappelant cet événement mémorable, a été exécuté sur le socle des monuments, quelque temps après la mort de Grégoire XI, en 1384.

Une belle et très antique statue de la Sainte Vierge, rapportée d'Orient vers l'an 1100, est très remarquée. Plusieurs ont prétendu que cette statue était une Vénus antique, mais cela est complètement faux.

La tribune, à laquelle on parvient par une double rampe de douze marches de pierre, est ornée de précieuses mosaïques, datant de l'an 860, époque où eut lieu la restauration de l'église. Derrière une grille de fer, fermant une excavation qui se voit dans le mur de la nef de droite, est une pierre carrée, portant l'empreinte d'une cassure en forme d'étoile.

Une tradition veut que ce soit sur cette pierre que s'agenouilla le chef des Apôtres, priant Dieu de confondre l'imposture de Simon le magicien, qui s'était vanté que par sa propre puissance, il s'élèverait dans les airs. Il le fit en effet, en présence de Néron et du peuple rassemblé dans le Forum, mais bientôt, on le vit s'arrêter dans son ascension, tournoyer un instant dans les airs, et tout à coup, venir se briser la tête sur les dalles de la voie.

Si on est d'accord, pour le fait historique, on ne l'est pas complètement pour l'endroit où il se passa. Plusieurs veulent que ce soit à Antioche, mais tout semblerait prouver qu'il eut réellement lieu à Rome, entre le temple de la Terre et le mont Palatin.

Le Forum Romain. — Son histoire. — Ses Monuments.

Entre le mont Palatin, l'Esquilin et le Capitole, il existe une plaine, ou plutôt une vallée de 650 mètres de long, sur à peu près 200 de large, c'est le Forum Romain.

Sous Romulus, on voyait en cet endroit, un marais formé par l'écoulement des eaux de ces trois collines et que les Tarquins dessèchèrent.

On croit que ce fut dans ce marais, que le Chevalier Curtius se précipita tout armé, pour sauver sa patrie, en se dévouant aux dieux infernaux.

Le Forum ne fut d'abord qu'un vaste espace désert, où le peuple

se réunissait pour les élections, mais dès les premières années de la République, il se couvre de constructions ; de temples magnifiques, de belles maisons, ainsi qu'un beau portique l'entourent. Sous ce portique étaient des magasins de bijouteries, d'armes, d'étoffes précieuses brochées d'or. Dans les étages supérieurs étaient les bureaux des finances.

Plus tard, des temples, des arcs et d'autres monuments s'élèvent dans l'enceinte même du Forum, puis le Capitole, complètement achevé, vient le terminer. De tous ces monuments, construits à divers époques, il ne reste que des ruines. Parmi celles qu'il nous est donné de voir aujourd'hui, on remarque : les temples de Jupiter Tonnant, de la Concorde, de Romulus et Rémus, de la Paix, de Saturne, de la Fortune, d'Antonin et Faustine, de César etc. On y voit aussi les ruines de la Curia Hostilla, de la tribune aux harangues, et à son entrée, l'arc de Septime-Sévère.

On peut voir du Forum, dans la partie basse du Palatin, la grotte dans laquelle le berger Faustulus éleva Romulus et Rémus. C'est de cette grotte, plus tard consacrée à Pan, que partaient ces honteux et ignobles cortèges, composés des prêtres de fausse divinité, qui, pendant les fêtes infâmes, connues sous le nom de Lupercales, parcouraient pendant trois jours et trois nuits, complètement nus, les rues de Rome.

Il n'existe pas, dans le monde entier, un endroit aussi célèbre et aussi fécond en événements mémorables que le Forum Romain. Le Forum et le Capitole, c'est l'histoire du monde romain comme celle aussi de bien des nations.

Du vote que rendait le peuple Romain, après avoir entendu les discours des consuls ou des tribuns, dépendit bien des fois le sort de puissants empires.

C'est sur l'emplacement, que devait occuper plus tard le Forum Romain, que se livra sous Romulus, le combat entre les Romains et les Sabins, combat qui fut la suite de l'enlèvement des Sabines par les compagnons de Romulus, dans le cirque de la vallée Murcia. C'est dans le Forum, que Brutus condamna à mort ses fils, qui avaient conspiré pour rétablir Tarquin sur le trône. C'est là aussi que Virginius poignarda sa fille, et c'est devant un de ses temples que le corps de César fût consumé sur un bûcher.

A cette tribune aux harangues, dont on voit quelques restes, Cicéron prononça ses plus beaux discours, et c'est de cette même tribune, que sa tête sanglante fut présentée au peuple, après qu'une impératrice lui eut percé la langue avec une aiguille d'or.

Que de souvenirs rappellent ces lieux bouleversés. C'est l'histoire de dix siècles écrite de ruines. C'est presque toute l'histoire de Rome.

Mais de toutes ces gloires, il ne reste rien que des souvenirs et des ruines, et nulle part, un endroit aussi célèbre n'est tombé si bas. Son nom même semble vouloir disparaître, et la plupart des Romains ne connaissent le Forum que sous le nom de *Campo vaccino* (champ des vaches).

Temple de la Paix.

Après cet aperçu général du Forum, nous verrons en particulier chacun de ses monuments, ou pour mieux dire, ce qui reste de la plupart d'entre eux.

Le premier que nous rencontrons sur la droite, en partant de l'église de sainte Françoise Romaine, est le temple de la Paix, connu aussi sous le nom de basilique de Constantin.

Trois immenses arcades, quelques blocs de marbre, quatre pans de murailles et des tronçons de colonnes, enfoncés en terre, voilà tout ce qui reste de ce temple célèbre, que Constantin, après sa conversion au Christianisme, avait transformé en une superbe basilique.

Ce fut d'abord un petit temple que les Consuls agrandirent, et qu'Auguste rendit le plus beau et le plus riche des monuments de Rome. Il devait être fermé pendant la guerre et ouvert pendant la paix, mais les guerres furent si fréquentes sous la République, que lorsqu'Auguste rendit la paix au monde, le temple ne fut ouvert que pour la quatrième fois.

Lorsque Néron fit construire sa maison dorée, le temple de la Paix en devint le vestibule, mais, à la mort de cet empereur, la maison dorée fut démolie, et quelque temps après, Vespasien rendit au temple sa première destination ; Constantin le transforma lui aussi, et en fit la basilique qui prit son nom.

Sa longueur était de quatre-vingt-quinze mètres, sa largeur de cinquante-sept, et sa hauteur de soixante.

Les trois arches qui restent formaient le fond des trois nefs. Elles ont encore à l'intérieur une élévation de quarante-sept mètres.

Les murs étaient recouverts intérieurement de lames d'or et d'argent, les colonnes faites des marbres les plus rares, et les portes étaient de bronze.

Aujourd'hui, de toutes ces splendeurs, il ne reste que des ruines. Les barbares enlevèrent l'or, l'argent et le bronze, les guerres intestines détruisirent une partie des murs, et au treizième siècle, un

tremblement de terre porta au monument un coup dont il ne se releva jamais. Enfin. comme le Colisée, le temple de la Paix, devint une carrière, dont les marbres et les pierres servirent à construire des palais et des églises.

Temple d'Antonin et Faustine.

Ce temple, bien mieux conservé que celui que nous venons de voir, n'en est éloigné que de quelques mètres. Il fut converti en église sous le titre de san Lorenzo, in Miranda, et c'est grâce à cela, qu'il nous est donné de l'admirer dans tous les magnifiques détails de son architecture grecque. Huit colonnes de marbre cipolin, de quatorze mètres de hauteur, les plus grosses que l'on connaisse faites avec ce marbre, supportent un entablement formé de trois immenses blocs de marbre blanc, sur lequel se lit cette inscription « DIVO ANTONINO-DIVÆ FAUSTINÆ. » (au divin Antonin, à la divine Faustine).

On parvenait autrefois au portique par une rampe de vingt et une marches ; aujourd'hui le piédestal des colonnes est à plus de cinq mètres enfoui dans le sol actuel, et les degrés de la rampe, sont profondément enfoncés en terre.

Cette particularité de l'exhaussement du sol moderne, que nous rencontrerons souvent, provient, surtout au Forum, de l'amoncellement des ruines de toute sorte, qui, n'ayant jamais été enlevées, formèrent par la suite le sol actuel, enterrant profondément les monuments qui avaient subsisté, et recouvrant le sol primitif d'une couche de vingt à trente pieds d'épaisseur.

Les murs du temple d'Antonin et Faustine sont faits d'énormes blocs de travertin. La frise, qui est magnifique, est enrichie de bas-reliefs, représentant des griffons et autres animaux fabuleux, le tout d'une exécution des plus parfaites.

Dans l'intérieur, qui n'a subi aucune transformation, on admire une magnifique peinture représentant le martyre de saint Laurent, par Pierre de Cortone.

Depuis l'an 1607, l'église San Lorenzo appartient à la corporation des pharmaciens.

Temple de Castor et Pollux.

A côté du temple que nous venons de voir, était un monument, qui eut lui aussi, ses heures de célébrité, le temple de Castor et Pollux, dont on retrouve encore trois belles colonnes Corinthiennes.

Le Sénat Romain se rassembla souvent dans ce temple, et c'est du haut de l'escalier qui y conduisait, que ses orateurs haranguaient le peuple.

Un souvenir fabuleux de l'ancienne Rome se rattache à ce monument. Devant le temple, était une fontaine, appelée fontaine Juthurne, dont le bassin en marbre, de forme allongée, orne aujourd'hui le fronton de l'église St-George du Vélabre.

Le jour de la bataille du lac Régille, où le dictateur Posthumius vainquit les Latins, l'an 447 avant Jésus-Christ, on vit arriver à Rome deux jeunes hommes, montés sur des chevaux d'une grande beauté. Ils s'arrêtèrent à la fontaine, et y firent boire leurs montures. Comme on les entourait, ils annoncèrent à la foule la victoire que venait de remporter le dictateur, puis, remontant à cheval, ils disparurent.

Le peuple, qui vit, en ces courriers, Castor et Pollux, leur éleva un temple, appelé le temple des Dioscures, nom sous lequel les Romains désignaient les fils jumeaux de Jupiter et de Léda.

Ce temple, restauré par Tibère, subit le sort des autres ; les révolutions le détruisirent et ses matériaux furent employés à diverses constructions.

Temple de César.

Touchant presque le temple des Dioscures, était celui de César car les Romains faisaient divinité de tout.

La mort du dictateur avait causé au peuple une profonde douleur. On aimait sa bravoure, ses exploits, sa gloire, et surtout ses libéralités ; aussi le mécontentement était-il général, et menaçait de se tourner en une révolte ouverte. Les noms des assassins du Conquérant des Gaules étaient hautement cités dans les rues et sur les places publiques, et partout on demandait vengeance. Le Sénat, voulant autant que possible atténuer ces fâcheuses impressions, fit élever à l'emplacement du bûcher, qui avait consumé le corps de César, un temple à sa mémoire, un an après sa mort, l'an 42 avant J.-C.

C'est dans ce temple, qu'étaient conservés les rostres ou éperons des navires, pris à la bataille d'Actium, l'an 31 avant J.-C. par Octave sur Antoine ; victoire qui rendit Octave seul maître de Rome.

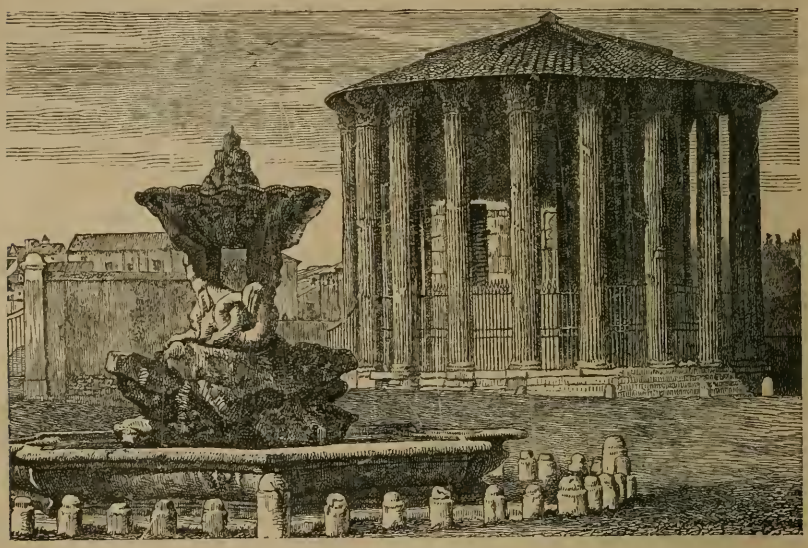
Collège et Temple des Vestales.

Il est à présumer que Rome posséda deux temples consacrés à Vesta et deux collèges de Vestales, puisque, outre le monument que

nous trouvons au Forum, il existe non loin du Vélabre un autre temple de Vesta, bien mieux conservé que celui qui nous occupe présentement.

Les constructions, qui s'élevaient au Forum, comprenaient un espace de soixante-dix mètresde long sur vingt-cinq de large. Elles se composaient du temple de la déesse, des logements du grand pontife, des sacrificateurs et des vestales chargées de l'entretien du feu sacré.

On peut avoir une partie de *l'Atrium* ou cour inférieure, qui était entouré de belles colonnes soutenant un portique, sous lequel étaient les chambres des vestales. Dans une de ces chambres, qui existe encore, on voit plusieurs statuettes de femmes que l'on croit être celles de quelques présidentes.



TEMPLE DE VESTA.

Près de cette chambre en est une autre, appelée le *tablium* ou salon, dans lequel on recevait les étrangers de distinction.

La pièce dans laquelle se préparaient les aliments sacrés, est très reconnaissable. Séparé des appartements des Vestales par le temple, était le logement du grand sacrificateur.

C'est sur l'emplacement du temple de Vesta, que s'élevait autrefois la maison de Numa Pompilius, second roi de Rome.

Vesta, déesse du feu, était à Rome l'objet d'un culte tout particulier. Sur les autels des temples qui lui étaient consacrés, on conservait continuellement un feu, appelé le feu sacré, que les Ro-

mains considéraient, comme l'emblème de l'éternité de leur ville. Ce feu se retrouvait encore dans beaucoup de riches demeures.

Le collège ou couvent des Vestales, fondé par Numa Pompilius, se recrutait dans les plus nobles familles Romaines. Des jeunes filles étaient consacrées, souvent dès leur enfance, au culte de la déesse. Elles entretenaient sur ses autels le feu sacré, et faisaient vœu de virginité. Un supplice affreux était réservé à celle qui violait son vœu ou laissait éteindre le feu sacré : elle était enterrée vivante dans une grande fosse, que l'on remplissait de boue, sous laquelle elle mourait étouffée.

Les Vestales jouissaient de privilèges considérables. En justice, elles ne prêtaient jamais serment, et étaient crues sur parole. Si sur leur passage elles rencontraient un condamné à mort, que l'on conduisait au supplice, ce condamné avait sa grâce.

Lorsqu'elles paraissaient dans les théâtres, où une place spéciale leur était affectée, les sénateurs et le peuple se levaient à leur entrée, et les licteurs, qui entouraient la loge impériale, abaissaient leurs faisceaux devant elles ; en un mot l'empereur seul, dans tout l'Empire, était au-dessus d'elles.

Temple de Romulus et Rémus (*Église St Côme et Damien*).

Construite sur l'emplacement de la Cœlla, l'église saint Côme et Damien était autrefois un temple que Maxence fit élever en l'honneur de Romulus et Rémus.

Le pape saint Félix IV, en l'an 527, transforma ce temple en église, sans que rien n'ait été changé à sa forme primitive, qu'il a conservée jusqu'à nos jours.

Nous remarquerons que les seuls monuments du Forum, qui subsistent dans toute la pureté de leur primitive architecture, sont ceux que les papes, en conservateurs éclairés des antiquités romaines, transformèrent en églises. Si les pontifes n'appliquèrent pas cette mesure à tous les autres temples antiques, c'est que les barbares et plus encore les guerres intestines les avaient tellement dévastés, que toute restauration en devenait complètement impossible.

Le temple de Romulus et Rémus est construit en grosses briques, mode de construction employé pour tous les monuments datant de la royauté et même des premiers siècles de la République.

La porte de bronze de l'église saint Côme et Damien est très remarquable, par ses dessins et par son antiquité. C'est celle de l'ancien

temple. Deux magnifiques colonnes de porphyre de sept mètres de hauteur sont placées à chacun de ses côtés.

C'est dans le pavé de marbre du temple, qu'était autrefois incrusté le plan de Rome de Septime Sévère, dont une partie se voit dans un des musées du Capitole.

Parmi les curiosités que contient l'intérieur de l'église, on remarque beaucoup une magnifique mosaïque datant des premiers siècles du Christianisme, et que fit restaurer le pape Urbain VIII. On y voit aussi quatre tombeaux de martyrs, entre autres celui du pape saint Félix II, et non loin de ce tombeau, une fontaine portant le nom d'eau Félicia.

Église saint Adrien. Ancien temple de Saturne.

Cette église, relativement petite, occupe la place où étaient autrefois la basilique Emilienne et une partie du temple de Saturne ; ce furent même les matériaux de ce dernier temple, qui fournirent à la construction de l'église, et une de ses murailles y fut enclavée. Du temple de Saturne il reste le portique, composé de huit belles colonnes ioniques. Ce monument est le plus ancien de Rome. Son origine, qui se perd dans la nuit des temps, remonterait, suivant la fable, à Hercule qui en serait le fondateur.

Si nous laissons de côté la partie fabuleuse, nous voyons le temple de Saturne jouer un très grand rôle dans l'histoire romaine. Auguste le répare et l'embellit, et après un grand incendie, Septime-Sévère le relève et y ajoute de nouveaux embellissements.

C'est dans le temple de Saturne, qu'était conservé le trésor réservé pour les grandes occasions, et auquel on ne touchait que dans le cas d'une guerre qui aurait mis l'Etat en péril.

Devant le temple, était la colonne milliaire, point central, d'où partaient toutes les voies qui s'étendaient des portes de Rome dans outes les directions de l'Empire.

C'est au pied de cette colonne, que se plaça Othon pour haranguer les soldats, qui le proclamèrent empereur après son discours, l'an 69, et qui le massacrèrent quelques jours après.

Tout auprès aussi, était la boutique du boucher, où Virginius prit le couteau avec lequel il poignarda sa fille, que revendiquait, comme son esclave, Appius Claudius, chef des Décemvirs.

La belle porte de bronze qui servait d'entrée au temple de Saturne, fut, par les ordres du pape Alexandre VII, transportée à la basilique de saint Jean de Latran, aux sacristies, où nous la verrons plus tard.

Tous les temples dont nous venons de parler, sont situés sur une seule face du Forum, celle qui regarde le mont Palatin et le palais des Césars. De ce côté là, plusieurs ruines se voient aussi, et jusqu'au centre du Forum lui-même, nous trouvons des monuments consacrés aux divinités de l'Olympe ; ce qui prouve combien le sentiment religieux était profond dans le cœur de ce peuple conquérant, qui n'entreprenait jamais, soit une guerre, soit un acte important, sans consulter les oracles, aux réponses desquels, il se conformait scrupuleusement.

Arc de Septime-Sévère.

A l'extrémité du Forum, sur sa droite, et tout à fait au pied du Capitole, est une rampe très rapide, prenant naissance au sol actuel, et qui, tournant légèrement à gauche conduit sur la plate-forme, qui précède le Capitole.

A droite de cette rampe, à son point de départ, est la fameuse prison Mamertine, et en face de cette dernière, l'arc de Septime-Sévère, situé dans un bas-fond, à vingt-six pieds plus bas que le sol actuel.

C'est un beau monument de marbre blanc, bien conservé dont les dimensions sont à peu près les mêmes que celles de l'arc de Constantin.

Il fut construit en l'an 205, et dédié par le Sénat à Septime-Sévère et à ses deux fils, Caracalla et Géta, à l'occasion des victoires remportées sur les Arabes et sur les Parthes. Il a trois arches, et sous celle du milieu passe la Voie Sacrée.

Les bas-reliefs, qui décorent l'arc de Septime-Sévère, sont beaux, mais ne peuvent être comparés à ceux des arcs de Constantin et de Titus. Ils représentent les guerres contre les Parthes, la prise de Ctésiphon et de Séleucie, ainsi que les combats navals, où l'on retrouve la forme de presque tous les navires en usage à cette époque.

Un escalier conduit à l'attique, sur lequel se voyaient autrefois les statues de l'empereur et de ses deux fils, en bronze doré, assis sur un char triomphal, traîné par quatre chevaux et suivi de soldats à cheval.

Sur le fronton, est une inscription, autrefois en bronze doré ; c'était la dédicace du monument à Septime-Sévère et à ses fils, mais après la mort de l'empereur, Caracalla, ayant fait empoisonner son frère Géta, fit effacer le nom de ce dernier.

Cette inscription ne subsiste plus, que par l'incrustation des lettres qui la composaient, le bronze ayant été enlevé par les Vandales.

Prison Mamertine.

C'est positivement en face de l'arc de Septime-Sévère, qu'est située cette prison si tristement célèbre. Construite par les ordres de Tullus Hostilius, troisième roi de Rome, plus de six siècles avant J.-C., et achevé par Ancus Marcius, elle devint en peu de temps un lieu remarquable, tant par ses affreux cachots, que par les personnages illustres qui y furent renfermés et y perdirent la vie.

Les premiers fondements furent creusés dans des carrières de pierre appelées Lantonies, que les eaux du lac Curtius envahirent souvent. Elle prit son nom de Mamertine, des Mamertins, sorte de brigands sauvages qui habitaient la Sicile.

Les Romains, d'abord leurs alliés, pendant les premières guerres contre Carthage, les exterminèrent ensuite, et renfermèrent leurs principaux chefs dans la prison d'Ancus Martius, où ils furent mis à mort.

Restaurée par plusieurs consuls et plus tard par l'empereur Tibère, la prison Mamertine fut au quatrième siècle, alors que la paix avait été rendue à l'Eglise, convertie en un oratoire, par rapport aux grands souvenirs chrétiens qu'elle rappelait. De nos jours c'est une église, composée de trois chapelles, placées l'une au-dessus de l'autre, dont deux appartiennent aux constructions primitives.

La chapelle de saint Joseph, construite au XVIe siècle, forme l'étage supérieur, et n'a rien de remarquable.

Les deux parties inférieures de la prison sont de forme à peu près identique. Ce sont des rectangles de huit à dix mètres de long, sur six ou sept de large. Le pavé se compose de dalles de tuf rouge, connu sous le nom de tuf local. Sur une bande de travertin, que l'on trouve dans la première des deux chambres inférieures, on lit les noms des consuls subrogés de l'an 21 de notre ère, Caius Vibius, Ruffinius, et Marius Cocius Nerva, qui firent exécuter à la prison des travaux de restauration.

A gauche, en entrant, se voit un autel très simple ; au milieu, sur le sol, est un trou rond d'à peu près un mètre de diamètre, qui communique avec la salle inférieure. C'est par ce trou que l'on descendait autrefois les prisonniers. C'est dans cette seconde salle, c'est-à-dire, celle qui fait suite à la chapelle saint Joseph, que furent étranglés les complices de Catilina. Leur exécution terminée, elle fut annoncée par ces mots, au peuple, qui attendait au Forum : *Ils ont vécu* ! termes qu'employaient les Romains en ces circonstances.

La troisième salle ou salle souterraine, à laquelle on parvient par un escalier demi-tournant creusé dans le roc, mérite une description particulière.

C'est là que Néron fit renfermer pendant neuf mois, les deux grands apôtres saint Pierre et saint Paul, et c'est de cette même prison, qu'ils sortirent pour se rendre au lieu de leur supplice, saint Pierre sur le mont Janicule où il fut crucifié la tête en bas, et saint Paul aux Eaux Silviennes, où il fut décapité. Nous verrons plus loin ces deux endroits, et nous donnerons l'itinéraire suivi par les apôtres.

Dans les murs, on remarque deux gros anneaux de fer qui y sont scellés, ce sont ceux qui retenaient les chaînes auxquelles les apôtres étaient liés.

Non loin de l'autel, est une fontaine qui jaillit à la prière de saint Pierre, pour conférer le baptême à ses gardes convertis, Procétius, Martinianus, et à quarante autres personnes.

Outre saint Pierre et saint Paul, un grand nombre de Chrétiens furent renfermés dans la prison Mamertine, d'où ils ne sortirent que pour se rendre au Colisée.

Des rois, de vaillants généraux, furent tour à tour les hôtes de ce lieu horrible, et cela, bien souvent en compagnie des plus ignobles bandits. Jugurtha, l'intrépide Numide y fut assassiné, et Vercingétorix y languit bien longtemps, avant que César, au mépris de la foi jurée, eût ordonné son exécution.

La prison Mamertine était un lieu d'horreur, dans lequel se passèrent les scènes les plus épouvantables. Ses murs suintaient d'une humidité continuelle, et aucune lumière n'éclairait ce froid séjour de la mort. On y entassait des malheureux, qui devaient y mourir de faim, comme d'autres étaient massacrés sur les marches de l'escalier qui existe encore, et que les Romains appelaient *gémonies*.

Lorsqu'il y avait un certain nombre de condamnés à mort, on les descendait dans la salle inférieure par l'ouverture circulaire, percée dans le voûte, puis l'on rebouchait cette ouverture. Quelques jours après, des esclaves munis de longues perches, terminées par un crochet de fer, découvraient l'ouverture, en retiraient les corps des suppliciés, que l'on jetait au grand égout, construit par les Tarquins, et qui, de là, emportés par les eaux du cloaque, allaient servir de pâture aux poissons du Tibre.

Temples de la Concorde et du Jupiter Tonnant.

Au pied du Capitole, en face la prison Mamertine s'élevait le temple de la Concorde, monument célèbre, dont les restes imposants donnent une idée de l'aspect magnifique qu'il devait avoir. Huit superbes colonnes de granit oriental, de quarante-huit pieds de hauteur sont encore debout, et font l'admiration des connaisseurs par la justesse de leurs proportions.

Cet antique monument fut élevé par Camille, après qu'il eut réussi à rétablir l'entente parmi le peuple qui avait abandonné Rome, pour se retirer sur le mont Sacré.

Tibère le restaura et Maxence le reconstruisit après un incendie qui l'avait en partie détruit. Ce fut dans son enceinte que Cicéron convoqua le sénat pour y juger Lentulus et les émissaires de Catilina, et qu'il y prononça ses fameux discours connus sous le nom de Catilinaires.

Le temple du Jupiter Tonnant est à quelques pas seulement de celui de la Concorde. Il en reste trois superbes colonnes de marbre cannelées, qui soutenaient le portique. Le reste du monument a disparu.

Auguste fut le fondateur de ce temple, et voici à quelle occasion.

Cet empereur, étant un jour hors de la ville, fut surpris par un violent orage, pendant lequel la foudre frappa à mort deux esclaves, qui se tenaient de chaque côté de lui.

Le prince crut être redevable à Jupiter d'avoir été épargné, et, en reconnaissance, fit élever à ce dieu le superbe monument, dont nous admirons les vestiges.

Une chose très digne de remarque, est de voir les sentiments religieux du peuple Romain se manifester en d'aussi nombreuses circonstances. Un puissant personnage se croit-il redevable à la divinité de quelque faveur spéciale, sa reconnaissance envers elle ne se fait pas attendre, et il la manifeste soit par l'érection d'un temple, d'un autel, d'une colonne, ou de tout autre monument, qui en transmettra le souvenir à la postérité.

A quelques pas du temple de Jupiter Tonnant, était la Curia Hostilia, lieu où se tenaient les assemblées du Sénat sous Tullus Hostilius.

Une étroite galerie voûtée, quelques blocs de pierre, sont tout ce qui reste de ce monument. Non loin était le Comitium, terrasse entourée de parapets dont on voit encore les ruines, et qui était, ainsi que l'indique son nom, l'endroit où se tenaient les assemblées du peuple.

On y promulguait les lois ; quelquefois on y jugeait les criminels d'Etat, et comme la Roche Tarpéienne touchait la Curia, la sentence était exécutée séance tenante.

Cet endroit rappelle encore les violences des tribuns du peuple, et leurs prétentions, causes de tant de révolutions dans Rome.

Non loin du Comitum, on trouve les restes magnifiques du portique que l'on fit élever pour y recevoir les ambassadeurs de Pyrrhus, roi d'Epire. Ce monument, qui portait le nom de Gracortasis, était fait de huit colonnes, tournées du côté du temple d'Antonin et Faustine. Trois de ces colonnes restent encore, elles mesurent quinze mètres de hauteur, sont en marbre, cannelées, et sont si belles, qu'elles passent pour être les plus parfaits modèles de l'ordre Corinthien.

Presque au centre du Forum, est une magnifique colonne de marbre blanc, d'ordre Corinthien, haute de sept mètres, et reposant sur un piédestal très élevé.

Elle fut élevée en l'an 609 par Phocas, alors qu'il fut nommé empereur d'Orient, dignité qu'il ne devait pas conserver longtemps, puisqu'un an après, il était détrôné et mis à mort par Héraclius.

On ne comprend guère comment cette colonne, seule, isolée comme elle l'est, a pu demeurer debout pendant près de treize siècles, sans être renversée, alors que tout est ruines autour d'elle.

Nous avons vu les ruines du Forum Romain, dans tous leurs détails ; il ne nous reste que quelques mots à dire pour terminer ce chapitre.

Si nous reportons nos souvenirs à l'histoire romaine, nous y trouvons, à chaque instant, le récit de ces assemblées populaires qui s'y tenaient, et on croit généralement qu'un très grand nombre de personnes pouvaient y assister. Nous croyons que les Romains devaient y être bien moins nombreux qu'on le pense, et cela dans les dernières années de la République surtout. Si beaucoup de citoyens se rendaient au Forum, quelques centaines à peine pouvaient trouver place dans l'espace très restreint qui existait devant la tribune aux harangues, tout le Forum, n'étant qu'un assemblage de monuments de toute sorte, et n'ayant, comme place publique, que le nom ; il ne fallait pas de biens grands efforts de la part des orateurs, pour se faire entendre des quelques centaines de personnes qui les entouraient.

Beaucoup de papes firent restaurer la plupart des monuments du Forum, qui pouvaient l'être. Plusieurs fouilles furent ordonnées par les pontifes ; on en retira des statues, des vases, des colonnes, et nombre d'autres objets d'une très grande valeur artistique, qui font de nos jours les principaux ornements de tant de musées de Rome ; et, sans l'amour des souverains pontifes pour les arts, ces reliques

précieuses du passé reposeraient encore sous les décombres, et nous les foulerions aux pieds, sans même en soupçonner l'existence.

Les fouilles les plus importantes, furent faites par le grand pape Jules II, puis ensuite, comme on avait à peu près tout bouleversé, elles cessèrent peu à peu.

Le Forum devint un champ où l'on vendait des bœufs ; son nom fut oublié et le peuple l'appela *Il campo vaccino*, le champ des vaches. « Le gouvernement actuel, a voulu, lui aussi, entreprendre de nouvelles fouilles, qui n'ont donné qu'un très mince résultat. On a tout bouleversé, ici, comme on l'a fait au Colisée, où pour retrouver d'anciens passages souterrains, on a creusé de profondes tranchées, qui rendent la circulation presque impossible dans l'arène de l'immense amphithéâtre.

Le Capitole.

De tous les monuments que nous ont laissés les Romains, le Capitole est sans contredit le plus célèbre, et, on peut dire que pas un monument, dans le monde entier, n'a un passé aussi illustre, et rempli de si nombreux souvenirs historiques.

Assiégé par presque tous les peuples ennemis de Rome ; pris, pillé, brûlé, détruit, reconstruit, le Capitole n'a presque rien gardé de sa forme primitive.

La partie qui faisait face au Forum, et quelques salles intérieures restent encore, mais leurs changements furent tels, que l'on ne peut guère par là, reconstituer l'antique citadelle.

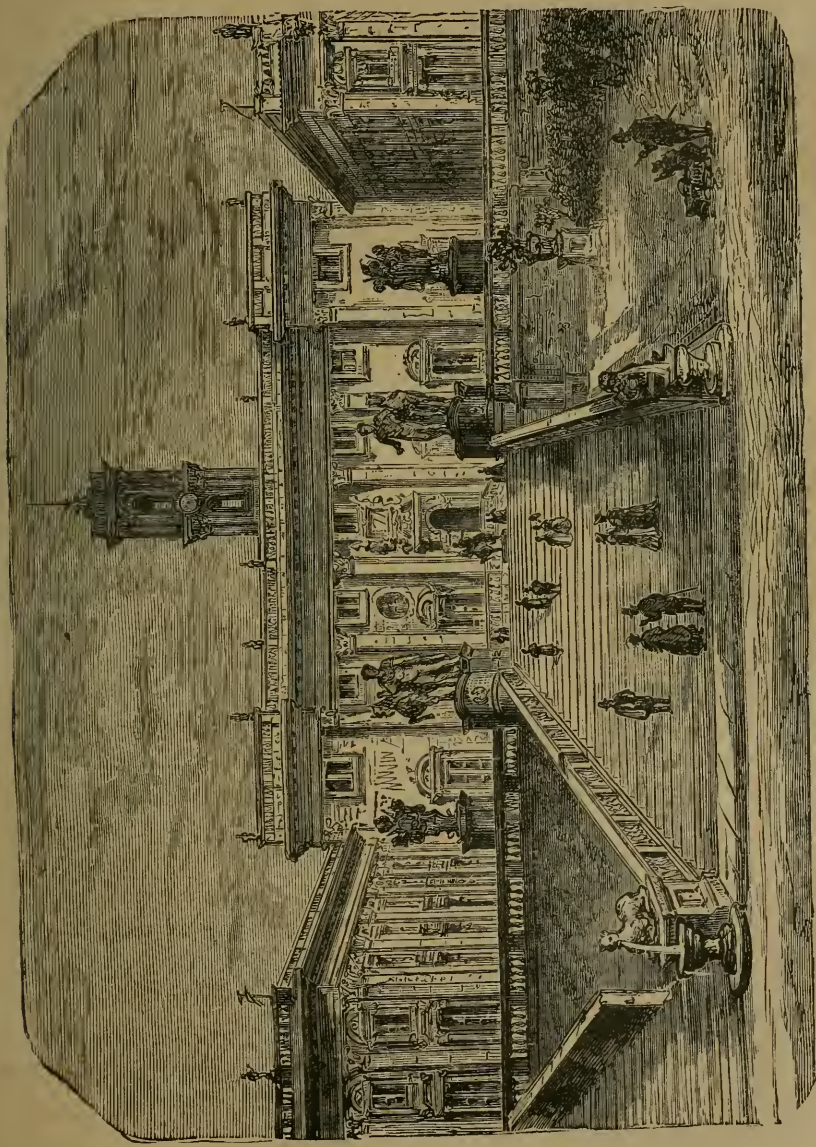
Tout ce que Rome antique compte de gloire et de puissance, vient converger au Capitole. C'était le siège du Sénat, assemblée si illustre, qu'un ambassadeur étranger la prenait pour une réunion de rois.

C'était du Capitole que partaient les décrets qui décidaient du sort des nations, et c'est dans son enceinte que les généraux victorieux recevaient les honneurs du triomphe, après qu'ils s'étaient rendus au temple de Jupiter, situé tout auprès, pour remercier ce dieu des victoires dont ils croyaient lui être redevables.

C'est au Capitole que furent reçus les envoyés de Philippe, roi de Macédoine, et ceux de Carthage ; et c'est dans une de ses salles que Brutus. Cimber, Cassius et leurs complices poignardèrent Jules César, au pied de la statue de Pompée. C'est là aussi qu'Auguste revêtit la pourpre impériale. Mais c'est l'histoire romaine tout entière qu'il faudrait rappeler en faisant celle du Capitole.

L'origine du Capitole, presque aussi ancienne que celle de Rome

elle-même, est entourée de légendes fabuleuses. Sur son emplacement actuel, était bien longtemps avant Rome un petit village appelé cité de Saturne, parce que, selon l'opinion, Hercule y avait consacré un temple au père des dieux.



LE CAPITOLE.

Plus tard, Rome s'élevant et englobant dans son enceinte le temple et le village, les Romains démolirent ce dernier, et comme sa situation sur la colline était très favorable à la défense, ils y construi-

sirent une forteresse qu'ils appelèrent Capitole, de *caput* (tête), parce qu'en creusant ses fondations, on y trouva une tête d'homme fraîchement coupée. De cette trouvaille, les Romains augurèrent que leur ville serait un jour la maîtresse du monde, et qu'elle deviendrait la tête de toutes les nations, croyance qui se conservera toujours parmi eux, et qui, plus d'une fois releva leur courage abattu par de bien grands revers. Et cette croyance, nous la voyons accomplie aujourd'hui par Rome, tête de la chrétienté.

Un des côtés de la forteresse s'appuyait sur la roche Tarpéienne, qui en rendait cette partie tout à fait inaccessible. Les autres côtés étaient protégés, non seulement par la nature, mais encore par de fortes murailles, construites de pierres énormes, provenant en grande partie des carrières situées à ses pieds qui en rendaient les abords plus difficiles encore.

Le Capitole fut la citadelle par excellence de Rome jusque bien avant sous l'empire, on peut dire jusqu'à sa fin même ; mais lorsque Constantin eut partagé l'Empire en deux parties, et que Rome perdit de sa gloire, le Capitole se ressentit de cet état de choses, et comme la ville, il fut peu à peu abandonné.

Pendant les guerres intestines, le Capitole servit de forteresse à tous les partis, qui le prirent, le reprirent, et finirent par le détruire presqu'entièrement, on peut dire que sans les papes, qui presque tous le firent restaurer, il ne resterait rien aujourd'hui de ce monument célèbre.

Si nous prenons Rome au temps de l'empereur Aurélien ; et que nous nous basions pour limite à l'enceinte de murailles construites par ce prince, nous voyons le Capitole occuper le point central de Rome. Sous Auguste, au contraire, la ville ayant presque toute sa partie construite vers le sud, c'est-à-dire de l'autre côté du Colisée, le Capitole se trouvait au nord de Rome.

Le champ de Mars commençait à quelques centaines de mètres de ses murailles, et dans l'espace compris entre ces deux endroits, il n'y avait que quelques rues étroites, dont une que nous verrons plus tard nous est restée dans presque tout son aspect primitif.

De ce côté, le Capitole défendu par ses murs et par la roche Tarpéienne était imprenable.

Sur le côté gauche était un temple, dédié à Jupiter, à Junon et à Vénus, que les Tarquins avaient fait construire, et qui, complètement détruit par un incendie, fut reconstruit par Domitien.

C'est presque sur ce même emplacement et avec une partie des matériaux de ce temple, que l'on construisit l'église de l'Ara Cœli.

C'est aussi en cet endroit qu'étaient l'autel des augures et l'Acropole ; c'est par là que les Gaulois conduits par un traître escaladèrent les rochers, et se seraient emparés de la citadelle de Rome, sans les oies sacrées, lesquelles effarouchées, éveillèrent par leurs cris les sentinelles endormies.

Le côté sud, qui regarde le Forum, le Colisée et le Palatin, était, si nous en jugeons par son aspect actuel, tout aussi inaccessible que les autres.

Du pied de l'arc de Septime-Sévère, la hauteur des murailles, qui sont demeurées presque intactes, est immense. Elles sont formées de blocs de travertin, et sont si épaisses, que tous les efforts de la balistique de ce temps devaient échouer contre elles.

De chaque côté de ces murs, est une grosse tour carrée, qui les dépasse de plus de sept mètres. Au point central de la façade, est une large ouverture, en forme de voûte qui autrefois donnait accès, de l'intérieur, à une terrasse du haut de laquelle on dominait tout le Forum.

La partie du Capitole qui fait face à la ville, c'est-à-dire, le côté nord, a été construite d'après les dessins de Michel-Ange, et par les ordres du pape Paul III.

Une magnifique rampe de près de cinquante mètres de long, bordée de chaque côté par une belle balustrade de marbre blanc, aboutit à une place carrée, sorte de terrasse, que l'on traverse pour se rendre au Capitole moderne. La partie basse, qui termine la balustrade, est surmontée de deux beaux lions égyptiens en marbre, servant de fontaines, et rapportés d'Egypte par Octave. La partie supérieure, qui longe la terrasse, est décorée des statues antiques de Castor et Pollux, attribuées à Praxitelle, et de trophées connus sous le nom de trophées de Marius.

Au centre de la place, est une magnifique statue équestre de Marc-Aurèle en bronze doré. Cette statue que l'on prit pendant longtemps pour celle de Constantin, est la seule qui nous soit restée des empereurs Romains. Elle fut retrouvée dans les fouilles, faites par le pape Jules II. Ce pape la fit placer sur la place du Capitole et chargea Michel-Ange de lui sculpter le magnifique piédestal, sur lequel elle repose.

A gauche de la place, est le palais de della Consulta, construit par Innocent X. Ce palais est surmonté d'une terrasse, que borde une belle balustrade à colonnettes, surmontée de nombreuses statues antiques.

C'est dans ce palais qu'étaient autrefois tous les chefs-d'œuvre.

qu'on admire aujourd'hui au Belvédère du Vatican ; et qui y furent transportés par ordre du pape Clément XII.

Le palais della Consulta possède un superbe musée, de précieuses et magnifiques antiquités. Parmi les statues, on remarque la mort du Gladiateur et nombre d'autres, qu'il serait trop long d'énumérer.

On voit aussi, inscruté dans une de ses murailles, ce qui reste du magnifique plan de Rome de Septime-Sévère.

Dans la cour est une colossale statue de l'Océan, de douze mètres de long, en marbre blanc. Elle est couchée dans un vaste coquillage en pierre, que deux petits jets d'eau remplissent d'une eau claire et très fraîche.

Des faunes, des satyres décorent les autres parties de la cour et forment comme un cortège à l'immense statue.

Vis-à-vis le palais della Consulta est celui del'Conservatore, lequel en tant qu'architecture est identique au premier.

Dans la cour, on remarque les deux statues en marbre de César et d'Auguste. Ce sont les deux seules statues antiques, que Rome possède de ses grands hommes.

On y voit aussi un magnifique bronze antique, représentant la louve allaitant Romulus et Rémus.

A l'intérieur, sont sept galeries, contenant des peintures et des sculptures modernes, ainsi que des fresques du chevalier d'Arpino, représentant des faits de l'histoire Romaine.

On admire aussi de nombreux bustes de personnages anciens, en terre cuite, et des vases étrusques, retrouvés dans les fouilles.

La façade nord du Capitole, ou palais sénatorial, fut construite par le pape Boniface IX, au XIIIe siècle, et reconstruite plus tard sur les desseins de Michel-Ange.

Une belle rampe double de vingt-cinq marches conduit à la porte d'entrée. Sous cette rampe, sont deux statues représentant l'une le Tibre, l'autre le Rhône, appuyées à des urnes de marbre, desquelles s'échappe une eau très limpide, qui retombe dans une vaste coquille en marbre blanc.

Au-dessus de la fontaine, dans une grande niche, est une statue de Pallas, au pied de laquelle est la louve et les jumeaux fondateurs de Rome.

La toiture du Capitole, ainsi que celle des deux palais que nous avons vu plus haut, est une terrasse que borde une belle balustrade à jour, ornée d'un grand nombre de statues ; dominant la terrasse, est une haute tour carrée, construite au treizième siècle. Cette tour

renferme une horloge, et une cloche d'une grosseur énorme qui eut ses heures de célébrité.

Ce fut par elle que Cola di Rienzi appela le peuple à la révolte, en 1347, et sept ans plus tard, cette même cloche annonçait la mort du dictateur, qui périt dans une émeute.

Rienzi, avait voulu profiter de l'anarchie qui régnait à Rome, par suite du transfert du Saint-Siège à Avignon, pour rétablir la république Romaine.

Sur le haut de la tour, est la statue de la Rome républicaine, tenant une croix dans la main droite. C'est le triomphe de la Rome chrétienne sur le Paganisme.

De quelle fierté ne devons-nous pas être animés, nous, chrétiens, en voyant la croix dominer en souveraine ce Capitole, d'où partirent ces sanglants édits, dont l'exécution devait anéantir à tout jamais la Religion naissante. La croix sortit victorieuse de ces luttes gigantesques, comme elle sortira toujours de toutes celles qui lui seront livrées.

Roche Tarpéienne.

L'histoire de cette roche célèbre, est intimement liée à celle du Capitole, dont elle formait la muraille à l'Ouest. Son nom lui vient de Tarpéïa, jeune fille romaine, laquelle, pendant un siège que les Sabins faisaient du Capitole, les conduisit à un sentier détourné, par lequel ils s'introduisirent dans la forteresse.

Pour prix de sa trahison, Tarpéïa avait demandé aux Sabins qu'il lui donnassent ce qu'ils portaient au bras gauche, c'est-à-dire, leurs bracelets ; mais comme aussi, à ce même bras ils portaient leur bouclier, ils l'en couvrirent d'un si grand nombre, qu'elle mourut écrasée sous leur poids.

La Roche Tarpéienne avait encore une autre destination que celle d'être un des remparts du Capitole : c'était un lieu de supplice où l'on exécutait les condamnés politiques, en les précipitant de son sommet sur les rocs aigus qui entouraient sa base. Un des plus illustres citoyens qui y furent mis à mort, fut Manlius auquel le peuple avait donné le surnom de Capitolinus, parce que, pendant un siège mémorable que les Gaulois faisaient subir au Capitole, il avait sauvé cette citadelle de Rome en précipitant les assiégeants du haut de la Roche Tarpéienne.

Lorsque Brennus prit et pilla Rome, 390 ans avant J.-C., il tenta plusieurs fois de s'emparer de la Roche Tarpéienne, clef du Capitole. Pendant sept mois, tous ses efforts vinrent échouer contre la valeur

de quelques jeunes romains enfermés dans la forteresse, et ce ne fut qu'après avoir subi toutes les souffrances d'un long siège, que ces braves, réduits à une poignée de héros, se rendirent au chef Gaulois, dont les soldats venaient de brûler Rome et de massacrer, dans leurs chaises curules, quatre-vingts vénérables sénateurs qui n'avaient pas voulu abandonner leur malheureuse patrie.

Après la reddition de la citadelle, Brennus exigea des vaincus une rançon de mille livres pesant d'or. Etant accusé par les Romains de se servir de faux poids, Brennus jeta son épée dans un des plateaux de la balance, en prononçant ces paroles fatales, que les Gaulois devaient entendre si souvent plus tard dans leurs sanglantes défaites : *Malheur aux vaincus.*

Suivant les historiens latins, le grand Camille exilé par sa patrie, et oubliant l'affront que lui avaient si injustement fait ses concitoyens, arriva dans ce moment, rompit le traité qui allait être conclu, et sauva Rome en exterminant les Gaulois dans une grande bataille, qu'il leur livra à quelques milles de la ville.

Nous reviendrons plus tard sur cette version des historiens latins, lorsque nous serons amené à parler de l'endroit où eut lieu ce combat.

Il serait fort difficile, de nos jours, de dire quelle était au juste l'élévation de la Roche Tarpéienne. A ses pieds se sont amoncelés tant de décombres, que sa base antique est enfoncée de plus de quinze mètres dans le sol. Son sommet a été nivelé pour y construire des palais ; et quinze à vingt mètres du roc au plus, sont visibles aujourd'hui. Nous sommes descendu un jour dans la cave très profonde d'une maison adossée à la Roche Tarpéienne, nous avons compté quatre-vingt-quatre marches, au bout desquelles on nous fit remarquer que toute la paroi de gauche de la cave était formée par la Roche Tarpéienne. On peut donc conclure de cela, que le roc s'élevait au moins à soixante mètres au-dessus du sol.

Église Sainte-Marie d'Ara Cœli, ancien temple du Jupiter Capitolin.

Tout au bas et à gauche de la grande rampe, qui conduit sur la plate-forme du Capitole, commence un immense escalier de marbre blanc, composé de cent vingt-quatre marches très larges. Si l'on gravit ces marches, on arrive à une plate-forme située sur la gauche du Capitole, qu'elle domine quelque peu.

Là était autrefois une forteresse appelée Arx qui défendait le Capitole de ce côté.

Bélisaire construisit le grand escalier dont nous venons de parler, et cela pour rendre accessible la montée du Capitole, tout à fait impossible avant, du côté qui regarde la ville. Plusieurs papes y exécutèrent des réparations importantes et l'ont maintenu dans l'état de conservation où nous le voyons aujourd'hui.

L'Eglise de l'Ara Cœli, située en haut du grand escalier de Bélisaire, est très ancienne et très célèbre à la fois. Elle fut construite en partie sur l'emplacement qu'occupait la forteresse Arx, et sur celui du temple de Jupiter, avec les matériaux de ces deux monuments et en utilisant même un des murs de ce dernier.

Les premiers fondements du temple de Jupiter Capitolin, le plus illustre de l'ancienne Rome, furent jetés par les Tarquins. Plus tard, Sylla le fit reconstruire entièrement, et lui donna les colonnes du temple de Jupiter Olympien d'Athènes ; enfin Domitien le fit restaurer avec des dépouilles de temples Grecs.

Jupiter y était adoré sous les titres d'Optimus et Maximus (très bon et très puissant). C'est dans son enceinte que les généraux Romains venaient rendre aux dieux leurs hommages pour les victoires qu'ils avaient remportées, et comme le dit un historien, de même que toutes les routes venaient aboutir à la borne militaire plantée au pied du Capitole, de même toutes les traces de sang et de gloire qui avaient marqué, chez tant de nations, la fortune de Rome, venaient se reposer aux marches de l'autel de Jupiter. Si dans d'autres temples, on offrait aux dieux des sacrifices de fleurs et de chairs palpitantes, là on offrait à Jupiter le sacrifice des nations que Rome venait d'immoler à son ambition.

Au Ve siècle, Genséric détruisit en partie le temple de Jupiter et fit porter en Afrique le bronze qui le couvrait ; mais plus tard, les papes, ne voulant pas laisser périr à jamais un aussi célèbre monument, en réunirent les fragments épars, relevèrent une partie de ses murailles, et en firent l'église de l'Ara Cœli.

Au XIIIe siècle, l'église menaçant ruines fut reconstruite sur le même plan de l'ancienne, et peu à peu s'enrichit de tableaux, de sculptures et de mosaïques précieuses ; on peut dire que chacune de ses chapelles est un musée.

Parmi ces dernières, on remarque surtout celle où est le magnifique tombeau de la famille Cenci. Dans une autre chapelle est le tombeau du duc Saveli, parent du pape Honorius IV, mort en 1266.

On y admire encore de magnifiques fresques du Pinturicchio, et nombre de tableaux des plus grands maîtres.

L'intérieur est à trois nefs que séparent deux rangs de onze colonnes que Sylla fit transporter d'Athènes. Sur la troisième de ses colonnes, se lit l'inscription suivante : A CUBICULO AUGUSTORUM (de la chambre des Auguste).

Au fond de l'église est un autel de marbre, construit par les ordres d'Auguste, et sur lequel on lit ces mots : HAEC EST ARA PRIMOGENITI DEI (Ici est l'autel du premier-né de Dieu).

Voici l'explication que nous avons trouvée de ces inscriptions :

Auguste, ayant consulté l'oracle de Delphes sur son successeur, fut averti par sa réponse que le moment était venu où un enfant hébreu allait exercer son empire sur les rois et sur les dieux eux-mêmes. Ce fut alors qu'Auguste fit élever au Capitole cet autel, sur le marbre duquel il fit graver l'inscription que l'on vient de lire.

Cette histoire est rappelée par une fresque que Cavallini peignit à l'abside, et dans laquelle on voit la sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, et au bas de l'autel, Auguste prosterné les adorant.

On trouve dans Plutarque ce passage très curieux se rapportant à l'inscription d'Auguste : Rappelle-toi avec admiration que César Auguste, guidé par la voix prophétique de la Sybille Tiburtine, monta jadis le rocher du Capitole, et y fut stupéfait par une apparition divine : ô merveilleux Enfant, gloire du ciel, Fils certain du Tout-Puissant, cette ville sera toujours la demeure de Toi et des tiens, et toujours on nommera autel du ciel (*Ara Cœli*) ce temple qui porte le nom de la Mère.

Dans le trésor de l'église, on conserve très précieusement une petite statuette de trente centimètres de haut, connue à Rome sous le nom del Bambino. On croit que cette statue, qu'anciennement on promenait processionnellement dans la ville, fut exécutée pendant l'enfance de N.-S. J.-C., qu'elle le représente à l'âge de 12 ans, et fut faite par saint Luc avec du bois provenant du Jardin des Oliviers.

Aujourd'hui elle est recouverte d'or fin et revêtue d'un manteau orné de pierreries.

Forum de Trajan.

Au pied du grand escalier de l'Ara de Cœli et immédiatement à droite, est une rue étroite, appelée via del Pedacchi, qui conduit au Forum Trajan.

Ce Forum, autrefois un des plus beaux de ceux que posséda Rome, fut construit par les ordres de l'empereur Trajan, au 2e siècle de notre ère. Sa longueur est d'à peu près cent cinquante mètres, et sa largeur de quatre-vingt-dix.

Trente rangées de colonnes de granit, placées sur vingt de front, soutenaient sa toiture qui était de bronze. Quelques colonnes sont encore debout, mais peu sont demeurées intactes. La plus grande partie d'entre elles gisent à terre, où elles sont confondues avec d'autres, provenant de monuments différents, et que les papes firent transporter dans ce Forum, pour les préserver des dégradations qu'elles n'auraient pas manqué de subir, dans les endroits isolés où elles se trouvaient précédemment. Quelques-unes de ces dernières proviennent de la basilique Ulpienne.

Il y a un siècle à peine le Forum Trajan était complètement recouvert par le sol actuel. Lors de l'occupation de Rome par les Français en 1799, les premiers travaux de déblaiement furent commencés et tout à fait achevés par le pape Pie VII.

Lorsqu'on eut mis à jour les larges dalles de travertin qui formaient le sol du Forum, Pie VII fit construire, tout autour de l'endroit déblayé, un mur de soutènement que surmonta une grille de fer, puis il fit transporter, sur le seuil mis à nu, les colonnes qui y sont présentement.

C'est à l'extrémité nord du Forum qu'est la magnifique colonne Trajane, dont on ne peut se lasser d'admirer les justes proportions et les beaux bas-reliefs. C'est sur cette colonne que l'on prit modèle pour édifier celle de la place Vendôme à Paris.

La colonne Trajane se compose de trente-quatre blocs de marbre blanc de Carrare, reliés entre eux par des crampons de cuivre. Dans ces blocs est un escalier de cent quatre-vingt-huit marches conduisant au sommet. Le jour parvient dans l'escalier par quarante-trois petites fenêtres, pratiquées dans les blocs.

L'extérieur du fût est orné de magnifiques bas-reliefs, qui le contournent en spirale, et en font trente-trois fois le tour. Ces bas-reliefs se composent de 2500 personnages de un mètre de hauteur, de machines de guerre, d'armes et de navires, le tout représentant les campagnes de Trajan contre les Daces.

La hauteur totale de la colonne est de cinquante et un mètres, y compris le piédestal qui en a quatre et le sommet qui mesure trois mètres quarante.

Le pied est entouré d'une couronne de laurier, très délicatement

sculptée reposant sur le piédestal, aux quatre angles duquel sont des aigles, portant dans leur bec des couronnes de laurier.

Le sommet était autrefois surmonté de la statue de Trajan, mais l'empereur Constance, fils du grand Constantin, l'ayant fait enlever et transporter à Constantinople, le pape Sixte-Quint la fit plus tard remplacer par une de saint Pierre, qui est celle que nous voyons aujourd'hui.

Église saint Marc, Forum Nerva. Temple de Cérès.

Cette église, située en face la colonne Trajane, est une des plus anciennes de Rome. Constantin la fit élever sur l'emplacement d'un temple du paganisme qu'il avait fait abattre, et quelques années plus tard, l'an 330, le pape saint Marc la consacra à saint Marc Evangéliste. Au dix-septième siècle, des réparations étant devenues urgentes, les travaux en furent confiés à l'architecte Bôromini, qui éleva le dôme gracieux qui la surmonte et lui donna l'aspect qu'elle a de nos jours.

Non seulement l'église saint Marc est célèbre par son antiquité, mais elle est encore très remarquable par les chefs-d'œuvre qu'elle contient. Son intérieur est à trois nefs, séparées par deux rangs de dix colonnes de jaspe, d'une grande beauté ; le pavé de marbre est splendide.

La voûte a des mosaïques très belles et très anciennes, dans lesquelles on voit le portrait du pape Grégoire IV, qui les fit exécuter en 834 ; mais un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'église est le tombeau du pape saint Marc. Il est fait d'une urne antique de porphyre, un des plus admirables travaux de sculpture que nous ont laissés les Romains.

Non loin du Forum Trajan sont les ruines de celui de Nerva et du temple de Cérès, dont on voit encore deux magnifiques colonnes soutenant un fronton de marbre blanc, sur lequel est un bas-relief très fin, représentant Cérès entourée d'instruments d'agriculture et de gerbes de blé.

Le Ghetto, Portique d'Octavie. Via Scélérata.

A quelques pas du Capitole, est une petite rue très étroite que l'on traverse pour se rendre au Ghetto. C'est la via Scélérata, vieille rue romaine, datant des premiers temps de la royauté et qui a conservé presque intact le cachet de son antiquité. Son nom est presque aussi ancien qu'elle, et lui vient du fait historique suivant :

Tullie, fille de Servius Tullius, 6e roi de Rome, avait empoisonné son mari Arnus, fils de Tarquin l'ancien, pour épouser son beau-frère Lucius qui fut plus tard Tarquin le Superbe, 7e et dernier roi de Rome, que ses crimes ainsi que ceux de ses fils firent chasser honteusement.

L'an 534 avant J.-C., Servius Tullius, dégoûté du trône veut déposer la couronne et établir le gouvernement consulaire.

C'était pendant la moisson. Le vieux roi rassemble le peuple au Forum et lui fait part de son projet, mais à peine a-t-il achevé son discours que Lucius paraît, revêtu des ornements royaux, massacre Servius et se fait proclamer roi, sous le nom de Tarquin.

C'était Tullie qui avait poussé son mari à commettre ce crime affreux. Impatiente de connaître le résultat de ses criminels conseils, elle monte sur son char et s'avance vers le Forum. En passant par la rue étroite qui nous occupe, une troupe nombreuse lui barre le passage. C'étaient des hommes qui rapportaient sur leurs épaules le corps sanglant du vieux roi.

Loin d'être arrêtée par un pareil spectacle, Tullie ne voit qu'une chose, son ambition satisfaite, et, mettant de côté tout ce qui pouvait rester en son cœur de sentiment d'amour filial, elle lance ses chevaux, et dans une course furibonde écrase, sous les roues de son char, le malheureux monarque et ceux qui le portaient, et c'est pour perpétuer à tout jamais le souvenir de ce crime que l'on donna à la rue le nom de via Scélérata, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

Le Ghetto forme dans Rome une seconde ville. Il a ses remparts, ses portes et ses habitants sont des Juifs qui l'habitent depuis de longs siècles. C'est un des quartiers les plus mal entretenus de la ville. Ses rues sont étroites, malpropres, et sa population laisse bien à désirer, sous le rapport de la propreté surtout.

Les portes du mur d'enceinte, qui entoure le Ghetto, étaient, il n'y a pas longtemps encore, fermées chaque soir à la nuit tombante, et n'étaient rouvertes qu'une heure après le lever du soleil. Les Israélites étaient par ce fait complètement séparés des Romains, avec lesquels ils ne pouvaient communiquer pour leur commerce que pendant la journée.

Lorsque le grand et vénéré pontife Pie IX fut élu au trône pontifical, un des premiers actes de son gouvernement fût de supprimer la fermeture des portes du Ghetto, et de donner aux Juifs la même liberté de circulation que celle dont jouissait le peuple de Rome. Beaucoup le quittèrent et vinrent établir leur commerce au centre de la ville.

Une des portes du Ghetto est formée par une des nombreuses ar-

cades, dont se composait autrefois le magnifique portique d'Octavie, un des plus beaux monuments que fit construire Auguste. Voici ce qu'en dit Vassari :

« L'an IV avant J.-C., Rome venait de fermer le temple de Janus et d'ouvrir celui de la Paix. Auguste faisait construire des autels aux dieux immortels, protecteurs des armées romaines.

« De tous côtés, Rome changeait d'aspect, et des palais de marbre s'élevaient par enchantement.

« Octave, non content de bâtir des demeures aux idoles, voulut encore prouver sa magnificence, en élevant de superbes monuments à ses parents et à ses amis. Ce fut à cette époque qu'il fit construire ce portique en l'honneur de sa sœur Octavie, avec les marbres précieux rapportés des guerres de Dalmatie. Il y fit aussi élever deux temples, l'un à Jupiter et l'autre à Junon.

« C'était sous les arcades de marbre du portique d'Octavie, que la cour romaine venait attendre l'ouverture du théâtre de Marcellus ; car le Colisée n'existait pas encore. Les plus nobles patriciens stationnaient sur les dalles de marbre et de mosaïque ; c'était en un mot le rendez-vous par excellence de la noblesse romaine. »

Les temples et le portique, ayant été très endommagés par un incendie, l'empereur Septime-Sévère les fit magnifiquement restaurer, quinze arches restent encore de ce monument ; les autres ont disparu depuis longtemps, et leurs marbres ont été employés à d'autres constructions. Des temples, il ne reste absolumemt rien.

Pont Fabricius. Ile Tibérine. Pont Palatin.

Du coté du Ghetto, opposé au portique d'Octavie, coule le Tibre, coupé en cet endroit par l'île Tibérine, à laquelle on parvient par le pont Fabricius dont un tronçon relie également l'île, sur la rive droite du fleuve, au grand quartier du Transtévère.

Le pont Fabricius, un des plus anciens de Rome, fut commencé sous Auguste et terminé par les soins du consul Lollius.

Avant Auguste était un autre pont construit au troisième siècle avant J.-C., sous le consulat de Fabricius Licinius, célèbre général dont la pauvreté, demeurée légendaire, était si grande, que lorsqu'il mourut, loin de s'être enrichi dans les guerres, on ne trouva pas chez lui de quoi parfaire aux frais de ses funérailles, que le Sénat fut obligé de prendre à ses frais.

Le pont actuel est un pont romain dans toute l'acception du mot.

Ses arches ogivales sont faites de gros blocs cimentés, et de plus, reliés entre eux par de fort crampons de bronze.

Les parapets forment un angle obtus très ouvert. A chacune de leurs extrémités est une statue d'Hermès, le Mercure des Grecs, aux quatre faces, ce qui a fait donner au pont le nom de pont des quatre têtes (*dei quatro capi*). Sur les parapets sont de nombreuses inscriptions, qu'y firent faire des consuls à diverses époques. Elles rappellent les dates où des réparations furent exécutées au pont.

Après avoir franchi la première partie du pont Fabricius, on est dans l'île Tibérine, dont l'étendue est assez considérable, et qui est en grande partie habitée par des pêcheurs.

On ne peut rien préciser sur l'origine de cette île, ce que l'on en dit semblant reposer sur la fable, qui joue du reste un si grand rôle dans tout ce qui se rapporte aux premières années de Rome. Suivant une légende, elle aurait été formée d'un amas de gerbes de blé, enlevées aux champs des Tarquins, lorsqu'ils furent chassés de Rome. Ces gerbes, jetées au fleuve, se seraient trouvées arrêtées par un banc de sable, et les flots du Tibre y auraient apporté des décombres de toute sorte, lesquels, formant un tout compact, auraient acquis assez de consistance pour permettre plus tard d'y élever des constructions.

Dans l'île on remarque la belle Eglise de Saint-Barthélemy. Sous son maître-autel, qui est très beau, est une grande urne antique, de porphyre rouge d'un rare travail, contenant les corps de l'Apôtre saint Barthélemy, de saint Marcellin et de sainte Exupérance.

Ces deux derniers martyrs furent retrouvés dans un puits situé aujourd'hui dans l'église et un peu en avant de l'autel.

A l'emplacement occupé aujourd'hui par l'église était un temple dédié à Esculape, dieu de la médecine, dans lequel on conservait le fameux serpent de bronze rapporté d'Epidure en Argolide, et que l'on adorait comme représentant Esculape.

Il n'y a pas encore très longtemps qu'en pratiquant des fouilles, on découvrit un grand nombre de statuettes en terre cuite, sortes d'ex-voto, représentant un serpent, ce qui ne laisse plus aucun doute sur le culte que l'on rendait à Esculape en cet endroit.

Le Tibre, depuis l'île Tibérine, jusqu'à sa sortie de Rome, est parsemé d'îlots provenant des ruines de ponts et autres monuments construits autrefois sur ses rives, et qui depuis bien des siècles ont disparu.

Les quais que l'on élève à grands frais, vont achever l'œuvre du temps, on ne s'arrêtera plus à contempler ces vestiges vénérables

qui bordaient le fleuve, et dont l'origine remontait aux premières années de la Royauté. Tout disparaîtra sous les moellons.

L'embouchure du cloaque Maxima, ne se voit qu'à peine, et bientôt, les derniers restes du pont que défendit Horatius Coclès auront eux aussi disparu, comme étant un obstacle à la navigation.

Un des plus beaux restes de l'antiquité que l'on trouve en descendant le Tibre, sont les trois arches du pont Palatin, plus connu à Rome sous le nom de Ponte Rotto (pont rompu), magnifique monument continué par un pont suspendu.

Commencé par le consul Fabius et terminé par les ordres de Scipion l'Africain, le pont Palatin resta intact jusqu'en 1598, où une terrible inondation l'emporta, ne laissant que les trois arches que nous voyons aujourd'hui. Depuis, il était resté dans le même état que l'avait laissé l'inondation, et chaque jour les eaux en emportaient quelques parcelles. Le pape Pie IX dès son avènement au trône pontifical, comprit que si cet état de chose continuait, il ne resterait bientôt plus rien de ce monument précieux, le fit restaurer et continuer par un pont suspendu aboutissant juste en face la maison de Cola de Rienzi.

Remarquons ici, non seulement quelle sollicitude apporta Pie IX à ce qui touche aux intérêts de la population romaine, en rétablissant, pour sa plus grande commodité, des relations interrompues depuis si longtemps entre les deux rives du fleuve, mais encore le goût artistique dont il fit preuve en cette occasion. Pie XI comprit que des arches nouvelles feraient mauvais effet à côté des anciennes et leur enlèveraient une partie de leur cachet de vénérable antiquité, que lui conservait intact une construction presque aérienne. Il est infiniment regrettable que l'on ait cru devoir changer le plan de Pie IX en supprimant l'annexe métallique pour la remplacer par une de pierre, et tombant par là dans le défaut que le pontife avait su éviter.

Les parapets de marbre blanc, couverts de précieuses inscriptions ont été enlevés, et remplacés par une rampe de fer. Le tablier de dalles de marbre est remplacé par celui régulier et glissant tout particulier à Rome, et les chapitaux délicatement sculptés qui surmontent les colonnes des piliers antiques, sont ainsi que les voûtes ogivales et imposantes des arches anciennes, écrasées par une lourde maçonnerie.

Les trois arches qui restent du pont Palatin sont construites en travertin, et leurs parapets, sur lesquels se voient de nombreuses inscriptions à demi-effacées, sont d'un beau marbre blanc. Les pilliers sont surmontés de corniches très délicatement sculptées.

Il serait difficile de donner une idée du beau panorama qui s'offre aux regards, du milieu du pont Palatin, et nous ne croyons pas que, nulle part ailleurs, se trouvent réunis, dans un endroit si restreint, d'aussi grands souvenirs historiques.

Le mont Aventin n'est qu'à quelques pas, à ses pieds sont les ruines du pont Sublicius que défendit Horatius Coclès. Un peu à droite est le pré où Porsenna roi des Etrusques avait établi son camp, lorsqu'il tenta de rétablir sur le trône les Tarquins, que le peuple avait chassés de Rome. En face est l'endroit où deux empereurs Romains Héliogabale et Commode, furent précipités dans le fleuve par le peuple, que les crimes de ces montres avaient exaspéré (193).

Un peu plus loin est l'embouchure du cloaque Maxima, construit par les Tarquins et déversant dans le Tibre, depuis plus de deux mille ans, les égouts de Rome.

A gauche est le Palatin hérissé de tours crénelées et de vieilles murailles, derniers restes des palais des empereurs. Auprès, les temples de Vesta et de la Fortune, le Capitole, etc., tous lieux ou monuments qui jouèrent de bien grands rôles dans l'histoire de Rome.

A l'extrémité du pont Palatin, sur la rive gauche du fleuve, est la maison qu'habitait Cola di Rienzi. Construite en brique, elle se compose d'un étage et du rez-de-chaussée, et n'a de remarquable que le souvenir du séjour qu'y fit le trop célèbre agitateur.

Temple de la Fortune Virile et de Vesta.

Quittant le pont Palatin et suivant la rive gauche du Tibre, on est dans un quartier désert, semé de ruines, et formant la plus triste des entrées de Rome.

Beaucoup de temples et de monuments remarquables existaient jadis en cet endroit, mais tout a disparu depuis bien longtemps, et les seuls souvenirs des grandeurs Romaines que l'on trouve encore sont quelques temples, que les papes convertirent en églises. De ce nombre sont ceux de la Fortune Virile et de Vesta.

Le premier de ces monuments porte aujourd'hui le nom de Ste Marie Egyptienne, c'est une gracieuse construction que le pape Jean VIII transforma en église en 827, pour le préserver d'une destruction totale. Son origine remonte à la plus haute antiquité, il est presque aussi ancien que Rome. Elevé par Servius Tullius à la Fortune Virile, il fut sous la République dédié à la Fortune des femmes (*Fortunæ mulieri*), en mémoire de ce que Véturie avait obtenu de son

fils Coriolan, la levée du siège de Rome qu'il avait entrepris, pour se venger de sa patrie d'où il était injustement proscrit.

Ce monument, dont la forme se rapproche de celle de la Maison Carrée de Nîmes, est entouré de superbes colonnes cannelées, en grande partie enclavées dans les murailles. Elles sont d'ordre ionique, mesurent huit mètres de hauteur et supportent un entablement de marbre blanc enrichi de bas-reliefs d'une grande beauté.

La toiture en terrasse est formée de larges dalles de pierre. L'intérieur est riche en peintures et en mosaïques précieuses ; on y remarque aussi une déduction de la chapelle du Saint-Sépulcre de Jérusalem.

Près de l'église de Ste Marie Egyptienne, sont les ruines des temples de la Sudité Plébéienne, de la Pudicité patricienne et de la Volupté.

Les Romains avaient, comme on le voit, des temples pour toutes les vertus, comme pour tous les vices. N'ayant rien de stable dans leur religion, mélange de dieux de toutes sortes, et n'y trouvant rien aussi qui puisse leur imposer, ils étaient réduits à se fabriquer eux-mêmes des divinités à leur convenance. C'est ainsi qu'ils rendaient hommage à la Sobriété, qualité qu'à vrai dire, et sous l'Empire surtout, ils ne possédaient guère, puisqu'en même temps ils adoraient Bacchus. Ils honoraient la chasteté, mais ils rendaient un grand culte à Vénus, et il y avait même des fêtes infâmes, pendant lesquelles les plus nobles dames romaines se dégradaient au dernier des points, et, manquer de le faire eut été un crime religieux.

Le vol était puni de mort, mais Mercure, le dieu des voleurs, recevait un culte spécial.

Voilà à quel degré d'avilissement en était réduit l'Empire Romain, lorsque le Christianisme vint poser une barrière à tant de honte, et voilà aussi pourquoi cette religion trouva des ennemis si acharnés.

L'empire n'était pas en péril, ainsi que le disaient les empereurs et les prêtres de ces dieux qui allaient disparaître, mais ce qui l'était, c'était cet échafaudage de honte, de fange et de crimes, que l'on tenait à conserver, parce qu'il encourageait les passions les plus honteuses, que souvent ils transformaient en vertus.

A quelques pas des ruines dont nous venons de parler, s'élève la gracieuse et presque aérienne construction du temple de Vesta, aujourd'hui église de Ste Marie du Soleil.

On s'étonne à bon droit de trouver, encore debout et presque intact, ce monument si léger, alors que tant d'autres, beaucoup plus solides, qui l'entouraient, ont disparu depuis des siècles.

Là encore, nous reconnaissons l'œuvre conservatrice des papes, grâce auxquels il nous est donné d'admirer ce bijou d'architecture.

Dix-huit colonnes corinthiennes de marbre blanc, cannelées, de trente pieds de hauteur, soutiennent la toiture, autrefois de bronze doré.

Au centre de ces colonnes, et séparé d'elles par une galerie circulaire, est le temple proprement dit, construit en marbre blanc, et ayant un diamètre extérieur de neuf mètres. C'était ce qu'on appelait les Cœlla.

Construit par Numa, deuxième roi de Rome, reconstruit par Auguste qui lui donna les magnifiques colonnes corinthiennes, que nous lui voyons aujourd'hui, et restauré au deuxième siècle de notre ère, le temple de Vesta était un des sanctuaires les plus vénérés de l'ancienne Rome. C'était dans le Cœlla, sur un autel de marbre, qui existe encore, que les Vestales entretenaient le feu sacré, emblème de l'éternité de Rome.

Laisser s'éteindre ce feu était un crime dont la coupable était punie par une mort affreuse.

Derrière le temple, se voient les restes de fortes murailles, que l'on croit être les murs d'enceinte du couvent des Vestales.

L'endroit où sont les monuments que nous venons de voir, se nommait autrefois *Pulchrum littus*, beau rivage, à cause de la beauté des rives du Tibre. De nos jours c'est le plus laid des quartiers de Rome.

Église de Sainte-Marie in Cosmédin.

En face le temple de Vesta, et tout au pied du mont Aventin, est l'antique église de Sainte-Marie in Cosmédin, bâtie sur l'emplacement d'un temple dédié à Cérès et à Proserpine que Tibère avait fait élever.

Une haute tour carrée domine l'église, dans laquelle on pénètre après avoir franchi un portique, s'étendant d'un bout à l'autre de l'édifice. Sous ce portique, sont plusieurs sarcophages, couverts d'inscriptions grecques et latines. On y remarque aussi, à gauche en entrant, une large dalle ronde de marbre blanc adossée au mur, et sur laquelle est une figure grossièrement sculptée, à la barbe longue, aux cheveux épars, et percée d'une bouche très large : c'est la bouche de la Vérité si connue des Romains.

Les légendes les plus fantastiques existent sur elle. Ainsi on croyait que si celui, qui avait fait un faux serment, introduisait sa main dans la bouche de la Vérité, cette main y serait coupée. C'est

un sujet d'épouvante pour les enfants menteurs que leurs mères menacent de conduire à la bouche de la vérité.

Si l'on ne connaît pas au juste l'origine de cette pierre curieuse, tout fait présumer qu'elle appartenait à une fontaine, et que la figure qui la décore est une image du soleil.

Trois portes en bois, massives, ornées de gros clous et de curieuses ferrures, donnent accès du portique dans l'intérieur de l'église, qui est à trois nefs séparées par deux rangs de colonnes de granit, très basses, parmi lesquelles on remarque celles provenant du temple de Proserpine. Le pavé est de mosaïques, mais le plafond a conservé le style employé dans les premières années du Christianisme, pour les monuments religieux, c'est-à-dire, qu'il est en bois aux parties saillantes, contrairement aux autres églises de Rome, qui ont leurs voûtes étincelantes de dorures et de précieuses mosaïques.

Parmi les curiosités que possède cet antique sanctuaire, on remarque une chaire qui a servi à saint Augustin.

Au dessus du maître-autel, est un ciboire en marbre blanc, soutenu par quatre colonnettes de granit rouge, du plus bel effet. On y voit aussi une urne renfermant un grand nombre de reliques de martyrs.

Surmontant le maître-autel, est une image de la Sainte-Vierge, sauvée miraculeusement des mains des iconoclastes de Constantinople.

Construite dès les premières années de l'ère chrétienne, l'église de Sainte-Marie in Cosmédin fut restaurée, en 772, par le pape Adrien Ier qui l'orna richement. D'autres papes y firent faire de nombreuses réparations, mais tous eurent le bon goût de n'altérer en rien son cachet antique. Elle est ce qu'on appelle une église cardinalice, et un des cardinaux, qui composent le conclave, en est titulaire. C'est dans son enceinte, qu'ont été élus les papes Gélas II, en 1118, et Célestin III, en 1191.

Entre l'église et le temple de Vesta, est une belle fontaine, œuvre de Boromini, formée par un triton de marbre blanc, portant avec ses deux bras, élevés au-dessus de la tête, une conque marine, de laquelle sort un jet d'eau, s'élevant à une certaine hauteur, et retombant en gerbes dans un vaste bassin, aux formes capricieuses, au centre duquel sont des rochers supportant le triton.

Le Vélabre et ses Monuments.

Sur la gauche de Sainte-Marie in Cosmédin, entre les deux collines du Palatin et de l'Aventin, est un vaste espace désert. C'est la vallée Murcia ; on appelle Vélabre la grande place qui la précède.

Ce quartier, autrefois un des plus opulents de Rome, habité par de riches patriciens qu'attirait le voisinage de la demeure des Césars, est aujourd'hui un des plus laids, et surtout le plus désert de la ville.

Presqu'à son entrée, et au bas d'une pente assez rapide, est un arc de marbre blanc, de forme cubique, percé sur ses quatre faces par de hautes arches et décoré extérieurement de nombreuses niches, contenant autrefois des statues de dieux et autres personnages mythologiques.

Cette lourde et massive construction est l'arc de Janus Quadrifons, que Septime-Sévère fit élever pour abriter, pendant les orages, les marchands de bœufs du Campo Boarium, qui en était tout près. — En reconnaissance les marchands élevèrent à Septime-Sévère, et tout auprès du Janus, un petit arc sur lequel l'empereur est représenté, recevant une offrande de cent bœufs que lui font les marchands. A quelques pas de là est l'antique église de saint Georges de Vélabre, un des plus anciens monuments de Rome.

Cette église, qui n'a rien de beau extérieurement, est basse, massive, et paraît encore plus écrasée, dans le bas-fond, où elle est située ; elle fut construite au VIe siècle, sur l'emplacement qu'occupait autrefois le temple de Sympronius, dans lequel se jugeaient les causes pendantes entre les vendeurs et les acheteurs du Campo Boarium.

Dans l'intérieur, sous le maître-autel, on conserve la tête de saint Georges, son étendard et son épée.

Le fronton du monument est supporté par huit colonnes de granit, très basses, entre lesquelles est une grille de fer. Ce fronton était le bassin de la fontaine Juthurne, dont nous avons parlé, au Forum Romain, et dans lequel les deux cavaliers mystérieux, qui annoncèrent aux Romains la victoire que le dictateur Posthumus venait de remporter au lac Régille, firent abreuver leurs chevaux.

Cloaque Maxima.

Sitôt après avoir dépassé l'église saint Georges, on trouve à droite une ruelle étroite tout au plus longue de quarante mètres, traversée par des arceaux en ogive s'appuyant d'un côté à une muraille massi-

ve, et de l'autre à une construction à demi-ruinée touchant le pied du mont Palatin.

C'est à l'extrémité d'un coude très brusque formé par cette ruelle, que l'on peut voir un des travaux les plus étonnants que firent les Romains, le Cloaque Maxima.

Ce fut Tarquin l'Ancien, cinquième roi de Rome, qui commença cet immense égoût dont on ne voit aujourd'hui qu'une partie, mais qui n'en continue pas moins à amener au Tibre toutes les eaux pluviales de Rome. Il s'étendait sous la ville entière et avait un développement de dix-sept kilomètres.

Les voûtes du Cloaque Maxima sont faites de trois rangs de blocs énormes de travertin superposés. Ces blocs, ainsi que cela se voit dans la plupart des constructions de ce genre élevées par les Romains, ne sont reliés entre eux par aucune sorte de ciment.

On pouvait, autrefois, suivre dans tout son parcours cet immense travail, au moyen de larges trottoirs, établis sur chacun de ses côtés ; mais, depuis des siècles peut-être, ce parcours est devenu impossible par suite de l'envahissement progressif du Cloaque. Ses proportions elles-mêmes sont tellement réduites, que l'on ne voit plus aujourd'hui que le centre des voûtes, les murailles latérales ayant complètement disparu, enfoncées qu'elles sont dans la vase à une profondeur de plus de sept mètres. Un peu en avant de la partie visible du Cloaque sont des écluses, que l'on ouvre lorsque quelques réparations doivent se faire

Vallée Murcia.

Cette vallée célèbre, située, comme nous l'avons dit plus haut, entre les deux collines de l'Aventin et du Palatin, a une longueur de six cents mètres, sur une largeur de quatre cents.

Presqu'à son entrée, et dans la partie du Palatin qui se rapproche le plus du Tibre, est la petite église de saint Théodore, autrefois temple de Romulus.

A quelques pas de cette église, on voit, aux flancs de la colline, une grotte spacieuse, creusée dans le roc, et aujourd'hui à demi-comblée.

On croit que cette grotte est celle où le pâtre Faustulus recueillit Romulus et Rémus exposés sur les bords du fleuve.

Les Romains convertirent cette grotte en un temple, dans lequel le fondateur de Rome y était adoré sous le nom de Quirinus.

La vallée Murcia est le berceau de Rome, et les plus grands

souvenirs s'y rattachent ; aussi serait-il difficile de trouver, dans le monde entier un endroit plus fertile en événements remarquables que celui-ci.

A droite de la vallée est le mont Aventin ; à gauche, le Palatin, couvert par ses ruines splendides ; en avant, se voient les murs gigantesques des thermes de Caracalla, et un peu à gauche, les dernières pentes du Cœlius.

Sous Romulus, existait dans la vallée Murcia un grand cirque de bois, pouvant contenir trente mille spectateurs. C'est dans ce cirque qu'eut lieu l'enlèvement des Sabines. Sous la république, le cirque, qui était presque ruiné, fut reconstruit ; puis, vint Vespasien, qui le reconstruisit de nouveau, mais cette fois, avec une magnificence extraordinaire. Il était de marbre, à trois étages, comprenait toute la vallée, et deux cent mille personnes pouvaient y prendre place. Ce sont ces grandes dimensions qui le firent appeler Cirque Maxima.

C'est dans son enceinte qu'eut lieu l'épisode si connue d'Androclès et de son lion.

Au centre du cirque, était un souterrain qui renfermait un autel dédié à Neptune, et que surmontait la statue de ce dieu. Lorsqu'il y avait spectacle, cette statue était retirée du souterrain, puis on la plaçait à un endroit réservé d'où elle présidait les jeux avant lesquels on lui offrait un sacrifice.

Du Cirque Maxima, il ne reste que quelques ruines dépassant à peine le sol ; on y voit pourtant le grand fossé qui l'entourait et qui servait à l'écoulement des eaux.

Plusieurs fouilles ordonnées par les papes, amenèrent la découverte de nombreuses statues et des vases, qui décorent aujourd'hui plusieurs musées de Rome. On y trouva aussi les deux magnifiques obélisques qui ornent, l'un la grande place du Peuple, et l'autre celle du Baptistère de Constantin à saint Jean de Latran.

Le Mont Palatin.

Le mont Palatin, la plus célèbre des sept collines sur lesquelles Rome est assise, est, avec le Capitole et le Forum, l'endroit où eurent lieu les événements les plus mémorables de l'histoire romaine.

Berceau de Rome, qui commence par la cabane des fils de Rhéa Sylvia, le Palatin se transforma bien vite en une ville à la population nombreuse. Sept siècles plus tard, cette ville disparaît et est remplacée par d'immenses palais qui couvriront bientôt toute la colline.

Quelques années avant la fondation de Rome, la colline, sur laquelle devait s'élever la future maîtresse du monde, était presque déserte. Autour d'elle se voyaient des marais qui couvraient les endroits où sont le Forum et le Colisée.

Les autres collines, plus désertes encore, étaient couronnées de forêts presque impénétrables, dont les bergers n'osaient approcher, et dans lesquelles vivaient une quantité innombrable de loups et autres bêtes féroces ; quelques cabanes de bergers et des huttes de pêcheurs se voyaient au pied du Palatin et sur les rives du Tibre.

Romulus fit creuser, tout autour de la colline, un vaste fossé qui devait être le premier rempart de sa ville naissante, laquelle, jusque sous la République, resta le centre de Rome.

A partir de cette époque, de nouveaux quartiers s'élevant autour du Capitole, et la ville s'étendant plus au sud, le Palatin est à peu près délaissé. Mais cet état de chose dure peu ; de riches patriciens font construire sur la colline des demeures somptueuses, et ce fut dans l'une d'elles que naquit Auguste.

Dès les premières années de l'Empire, les Césars s'emparent à leur tour du Palatin, les riches demeures des patriciens disparaissent, comme l'avaient fait les maisons des premiers habitants de Rome, et font place aux palais des maîtres du monde, sous lesquels la colline disparaît, et qui reçut alors, le nom de Palatin.

Non loin de la grotte du berger Faustulus, était un arbre connu sous le nom de Cornoulier de Romulus. Jusqu'à ce que périt cet arbre, huit cents ans plus tard, il fut pour les Romains le sujet d'un soin, ou pour mieux dire d'un culte tout particulier. Si son feuillage semblait dépérir, Rome entière s'attristait, on craignait que sa perte n'entraînât celle de la ville elle-même ; et on ne s'étonnera plus de cette sollicitude des Romains pour le Cornoulier de Romulus, lorsqu'on en connaîtra l'histoire, ou plutôt la légende. On raconte que Romulus, étant un jour sur le mont Aventin et voulant essayer sa force, lança, du haut de cette colline, un javelot qui vint se ficher en terre auprès de la cabane de Faustulus, y prit immédiatement racine et en peu de jours fut couvert d'un épais feuillage, puis devint un arbre magnifique, emblème de l'éternité de Rome.

Laissant de côté tout le fantastique qui fait le fond de cette légende, que de grands souvenirs ne rappelle pas cette colline, longue tout au plus de quelques centaines de mètres !

Reportons-nous par la pensée aux premières années de Rome, et nous verrons défiler devant nous toutes les illustrations qui firent si grande la République Romaine. Tullus Hostilius, Ancus Martius,

Tarquin, puis Sylla, les Gracques, Cicéron, et enfin Auguste, rendirent célèbre ce berceau de Rome, par le séjour qu'ils y firent. Mais, après Auguste, on ne peut guère évoquer, pour le Palatin, que le souvenir des crimes de toutes sortes dont se rendirent coupables les empereurs qui habitèrent ses palais.

Palais des Césars.

Le cadre restreint de ce volume ne nous permettant pas d'entrer dans de grands détails sur l'histoire de ces ruines célèbres, nous nous bornerons à quelques notes sur leur origine d'après Vasari et de l'aspect qu'elles présentent actuellement.

« Octave avait, ainsi que nous le disions plus haut, sa maison sur le mont Palatin. Parvenu au pouvoir suprême, il la fit embellir, et plus tard le Sénat ordonna que deux faisceaux, surmontés de couronnes, seraient plantés devant la porte du fondateur de l'Empire et feraient ainsi pendant au Cornoulier de Romulus.

Tibère fit prolonger les constructions jusqu'au Vélabre, puis vint Néron, qui en fit un palais splendide ; il y adjoignit sa maison dorée et engloutit ainsi un immense espace, menaçant de faire de Rome entière un seul palais.

Après Néron, le palais perdit de sa splendeur, Vespasien et Titus font abattre la maison dorée, livrent une partie des matériaux au peuple, et du reste, font construire une grande partie du Colisée.

Plusieurs empereurs y font de nombreux embellissements, Septime-Sévère entre autres, mais lorsque Constantin eut transporté le siège de l'Empire à Constantinople, et eut enlevé à la demeure impériale une grande partie des objets d'art qu'elle possédait, tout tomba en décadence.

Quelque temps après, Alaric, dans son pillage de Rome qui dura trois jours, démolit une grande partie des galeries, puis lorsque Genséric pilla pendant quinze jours et quinze nuits la Ville éternelle, il enleva du palais tous ses meubles précieux, tous les vases d'or du temple de Jéruralem rapportés par Titus, et détruisit presque tout ce qui restait du palais.

Le dernier faste du palais des Césars, fut le couronnement de l'empereur Héraclius, qui rapporta à Rome un morceau considérable de la vraie Croix, dont il s'était emparé sur Chosroës, roi de Perse.

L'an 610, l'empereur monta, aux acclamations du peuple, sur le trône d'Auguste, les aigles romaines brillent encore une fois, les

voûtes retentissent des cris et des vivats, puis Héraclius descend du trône, quitte Rome pour ne jamais y revenir ; tout dans le palais reste silencieux, et ce silence ne doit plus être interrompu que par le cri des hiboux, seuls habitants désormais de ces murs délaissés.

Les murailles, faute de réparation, croulent de toutes parts, et bientôt la splendide habitation des maîtres du monde ne présente plus qu'une vaste ruine. Presque toute les églises de Rome se parent de ses dépouilles : l'une prend une colonne, l'autre quelques marbres précieux ; enfin le palais des Césars devient une carrière de marbre et de porphyre, comme le Colisée en était de pierres. »

Aujourd'hui le mont Palatin a presque repris l'aspect qu'il avait sous Romulus. Les trois quarts de constructions, ou plutôt leurs ruines, sont couvertes par des broussailles et des épines.

Sur les chambres des empereurs, la terre et les ruines se sont amoncelées, couvrant les voûtes gigantesques d'une couche épaisse. Sur cette couche on a fait des jardins, des arbres y ont poussé, aussi la plus grande partie des ruines est-elle aujourd'hui souterraine.

Des fouilles furent exécutées à diverses époques, en 1726, en 1775, et surtout en 1861. Ces dernières, nous les avons suivies et avons vu en retirer des vases, des statues et nombre de précieuses antiquités, aujourd'hui dans les musées de Rome.

Les ruines du palais des Césars, telles qu'elles sont présentement, ont une étendue d'à peu près quatre cents mètres de long sur trois cents de large. On y pénètre par trois portes situées à peu près au même endroit qu'étaient les entrées primitives. La première de ces portes fait face au Forum, la seconde regarde le mont Cœlius et la troisième s'ouvre sur la vallée Murcia, vis-à-vis le mont Aventin. C'est par cette dernière que nous entrerons.

Une longue et haute muraille assez bien conservée, coupée de distance en distance par des tours rondes ou carrées courronnées de créneaux, s'étend au pied du Palatin, longeant la vallée Murcia dans une très grande partie de son étendue. C'était le mur d'enceinte des palais.

Entre deux tours rondes faisant saillie sur la vallée, est une petite porte précédée d'un escalier de quelques marches que l'on franchit. On entre alors dans un vaste couloir appelée Clivus Victoriæ, qui a conservé son magnifique pavage.

C'est immédiatement avant le Clivus Victoriæ et entre les tours où est la porte d'entrée, qu'eut lieu le martyre de saint Sébastien.

Le Clivus Victoriæ était une sorte de chemin de ronde auquel aboutissaient de nombreuses galeries donnant accès dans l'intérieur du palais. Si on suit pendant quelques pas ce couloir on arrive au palais de Caligula, dont plusieurs chambres sont encore parfaitement reconnaissables. Dans ce palais est un escalier que les papes ont fait restaurer et qui conduit à une terrasse du haut de laquelle on jouit d'un charmant coup d'œil sur Rome, l'Aventin, la vallée Murcia et le Tibre.

Caligula avait fait construire un pont, sorte de viaduc qui unissait le Palatin au Capitole. De ce pont, on retrouve quelques arches touchant aux appartements de l'empereur.

En sortant du palais de Caligula et prenant un escalier composé de quelques marches seulement, on arrive au palais de Tibère beaucoup moins bien conservé que le dernier.

Une voûte ornée de restes de magnifiques mosaïques conduit aux appartements de Germanicus dans lesquels sont des peintures murales à demi-effacées. Le palais d'Auguste est complètement sous terre et ses ruines ne peuvent se voir qu'à la lumière des flambeaux. Enfin, de tous ces palais réunis, le seul dont les ruines soient réellement reconnaissables est celui de Domitien.

Outre les ruines du palais, on trouve celles de plusieurs temples, de celui de Jupiter Stator et autres, mais le tout dans un état de délabrement des plus grands.

En suivant toujours à droite et en longeant la vallée Murcia, on arrive à une très imposante construction se composant de hauts arceaux, reliés entre eux par d'énormes barres de fer ; c'est le septimonium de Septime-Sévère, ou plutôt ce qui reste de cette magnifique entrée du palais des Césars.

C'était une superbe colonnade de marbre blanc, formant sept étages superposés. Alaric et Genséric, après s'être emparés de Rome, avaient détruit quatre de ces étages, et les trois autres tombaient de toutes parts, lorsque le pape Sixte-Quint, jugeant que leur restauration était impossible, les fit complètement démolir, et en employa les marbres et les matériaux à l'achèvement de la basilique de Saint-Pierre.

Sur le point le plus élevé du Palatin, faisant face au Colisée et au Cœlius, est un couvent de franciscains, celui de saint Bonaventure, qui possède dans son église une magnifique Assomption.

Les ruines qui regardent le Forum romain sont les plus intéressantes à voir ; ce sont celles du palais de Flavien. On y reconnaît le Tabliorun ou salle d'audience. C'était une vaste pièce, ayant qua-

rante mètres sur chacun de ses côtés. A côté de cette pièce était le Triclinium ou salle à manger très reconnaissable.

Dans les fouilles que l'on fit en 1861 au palais des Césars, on retrouva, dans les chambres et les galeries qu'on mit à jour, des peintures et des inscriptions murales très curieuses, et dont plusieurs sont une preuve que les chrétiens devaient être en nombre assez considérable dans le palais des empereurs.

Une de ces peintures représente un jeune officier agenouillé devant une tête d'âne qu'il adore. C'est une caricature contre un chrétien, faite d'après la croyance dans laquelle on entretenait le peuple que les chrétiens rendaient un culte tout particulier à une tête d'âne.

Tout au bas du palatin et à l'angle qu'il forme avec la vallée Murcia, sont les ruines d'un mur très épais construit en briques énormes. Ce sont les restes d'un mur d'enceinte, que fit construire Romulus autour de la ville qu'il avait fondée.

Le Mont-Aventin, ses ruines, Église de Sainte-Sabine et de Saint-Alexis.

Après le Capitole et le Palatin, la plus célèbre des collines de Rome est l'Aventin.

Si nous traversons la vallée Murcia en laissant à gauche le cimetière des Israélites, nous trouvons un sentier étroit et rocailleux conduisant au sommet de la colline. Là est une immense plate-forme, hérissée de ruines de toutes sortes, temples, fortifications, etc., et au point le plus élevé deux magnifiques églises, celles de Saint-Alexis et de Sainte-Sabine.

Aucus Martius, ayant fait élargir l'enceinte de Romulus, y comprit le mont Aventin sur lequel il établit les Latins subjugués.

On y voyait autrefois les temples de Diane, de Junon, les Thermes de Décius et de Varianus, et le palais qu'habitait Trajan avant son élévation à l'empire.

C'est aussi sur le mont Aventin qu'était l'Armitrium, endroit destiné aux manœuvres des troupes romaines.

De tous ces monuments il ne reste que des ruines, pour la plupart méconnaissables. Les plus considérables d'entre elles sont celles du temple de Junon, que fit élever Camille après la prise de Véïes, en accomplissement du vœu que ce général avait fait de consacrer la part du butin, qui lui reviendrait après la prise de la ville, à bâtir un temple à la déesse.

Un des monuments les plus remarquables du mont Aventin, est l'église Saint-Alexis construite dans la demeure du sénateur Euphémius père du saint, et tout près des ruines d'un ancien temple d'Hercule dont elle occupe une partie de l'emplacement.

Les premiers travaux furent commencés en 425 par le pape Célestin III et achevés sept ans plus tard, en 432, par Sixte III.

Une grande tour est attenante à l'église, c'est un reste des fortifications, que fit élever en 1260 le pape Honorius III, de crainte d'une invasion des Sarrasins qui menaçaient alors l'Europe.

On pénètre dans l'église par un large portail à deux battants. A gauche en entrant, est un escalier en bois, très ancien, qui faisait autrefois partie de la demeure du père de saint Alexis. C'est sous cet escalier que le saint passa dix-sept années, inconnu dans la maison de ses parents, et en butte aux vexations de toutes sortes de la part de ses domestiques.

Auprès du chœur est un escalier conduisant à une chapelle souterraine dans laquelle reposent les corps de saint Alexis, de saint Boniface et de sainte Aglaé.

Au maître-autel, est un très beau tabernacle, don du roi d'Espagne, Charles IV, qui passa plusieurs années dans le couvent, où il fut interné par ordre de Napoléon Ier.

Le couvent de sainte Sabine, qui est presque attenant à l'église, que nous venons de voir, est très intéressant à visiter. Il possède une église réputée parmi les plus belles de Rome.

Les premiers bâtiments dont elle se composa furent ceux de la maison paternelle de sainte Sabine. Les travaux en furent commencés en 425.

Son extérieur est simple, mais en revanche, l'intérieur est très beau. Il est à trois nefs séparées par deux rangs de douze splendides colonnes de marbre de Paros, provenant d'un ancien temple dédié à Auguste. Leur hauteur est de vingt pieds, elles sont d'un seul bloc et soutiennent la charpente des voûtes qui est en bois.

Le pavé, fait de dalles de porphyre rouge et de marbre blanc, est de toute beauté.

A droite, en entrant, on voit une magnifique peinture, chef-d'œuvre de Sassoférato, représentant la Sainte Vierge offrant des raisins à saint Dominique et à sainte Catherine de Sienne. On y voit aussi une fort belle mosaïque, datant de l'an 1300. C'est le portrait d'un général de l'ordre des frères prêcheurs.

Sous la confession sont conservés les corps de sainte Sabine, de saint Evrance et de sainte Sérapie.

Derrière l'autel, au fond, est une fort belle toile représentant le martyre de sainte Sabine. Mais ce qui attire surtout l'attention, est une porte communiquant au couvent. Elle est en bois, à deux battants; c'est un rare travail de sculpture et de patience. C'est le fruit de vingt années de labeur d'un frère dominicain qui l'a sculptée au couteau. Tous les faits de l'ancien et du Nouveau-Testament y sont représentés par des bas-reliefs d'un goût exquis. Une large bordure de fruits et de fleurs, parmi lesquels se jouent des anges aux ailes déployées, et des insectes de toute sorte, couvre les linteaux et les montants.

Comme Sainte-Marie in Cosmédin, Sainte-Sabine est une église cardinalice.

Touchant l'église est le magnifique couvent habité par les Dominicains. C'est à ce couvent qu'avaient lieu autrefois la première station de Carême et la distribution des cendres. C'est là aussi que se réfugia le pape Sylvère persécuté par Bélisaire, et que vécut longtemps saint Thomas d'Aquin lorsqu'il s'enfuit de Naples. Saint Dominique l'habita longtemps, on y voit sa chambre convertie en chapelle. Le cloître possède un magnifique portique, composé de cent quatre colonnes très remarquables. Dans les jardins, est un arbre toujours vert, que les pères dominicains entourent d'un soin plus grand encore que celui que les Romains prodiguaient au Cornoulier de Romulus. C'est un oranger d'une grosseur énorme, que planta saint Dominique pendant le séjour qu'il fit à Sainte-Sabine.

Ce serait mal de connaître le couvent de Sainte-Sabine, si on ne voyait ses magnifiques jardins, qui occupent un vaste emplacement sur la pente de l'Aventin qui regarde Rome. Du haut de la dernière terrasse sur laquelle ils sont étagés, on jouit d'une vue des plus belles et des plus étendues sur la ville et ses environs. On voit Rome se dérouler dans son entier sous les regards émerveillés. Ses dômes, ses clochers, ses palais, dominent, par leurs masses imposantes ou par leurs formes élancées, les constructions qui les entourent; au loin on voit la campagne nue et déserte, se prolongeant à perte de vue du côté de la mer, ou s'arrêtant brusquement vers les hauteurs du monte Mario, couronnées de villas encadrées par d'immenses cyprès.

Sous les pieds est le Tibre que l'on peut suivre dans presque tout son parcours à travers la ville, et que l'on voit se dérouler en un long ruban à travers les prairies, se dirigeant vers la mer.

Tout au pied de la colline, sur la rive droite du fleuve, est la douane, bâtie par Innocent VIII, et occupant l'emplacement d'un champ appelé Prato Mucio, dans lequel Porsenna avait établi son camp, et

qui devint la propriété de Mucius Scævola, en récompense de l'acte héroïque qu'il accomplit en cet endroit même.

C'est aussi là que Clélie traversa le Tibre à la nage pour échapper à Porsenna qui le retenait comme otage.

Un peu plus près sont des ruines qui dépassent de quelques pieds à peine le niveau du fleuve ; ce sont les restes des piliers du pont que défendit Horatius Coclès.

Mont Testaccio. Pyramide de Cajus-Cestius.

Au pied de l'Aventin et devant l'église Sainte-Marie in Cosmédin, passe la voie Ostiensis, que nous suivrons pendant quelques centaines de mètres pour nous rendre à la porte saint Paul, ancienne porte Ostiensis.

Sur notre droite est un grand espace désert, bordé d'un côté par le Tibre et de l'autre par la voie Ostiensis ; au centre, est un monticule isolé, appelé le mont Testaccio.

Cet endroit appelé il Prato del Popolo, était autrefois un des plus beaux quartiers de Rome, aujourd'hui il est désert. Le gouvernement actuel de Rome y a fait exécuter des tracés dans le but d'y construire des rues.

Dans le flanc de l'Aventin que nous longeons encore, et à moitié de sa hauteur, se voit une grande ouverture, entrée d'un souterrain de peu d'étendue appelé grotte de Cacus.

Virgile donne sur ce brigand (fabuleux sans doute) de curieux détails. Selon le poète, Cacus était un géant de très haute taille, qui vomissait des flammes et de la fumée par la bouche et par les narines. Ayant établi son antre sur les flancs de l'Aventin, il dominait le Tibre et rançonnait toute barque qui remontait ou descendait le fleuve

A l'entrée de sa grotte, étaient en tout temps des têtes fraîchement coupées, car le monstre se nourrissait de chair humaine.

Hercule, faisant un jour paître ses troupeaux dans les prairies qui bordent la rivière, s'endormit ; et, Cacus, profitant de son sommeil, lui enleva huit bœufs qu'il conduisit dans son antre, les faisant marcher à reculons pour dérouter les recherches.

Hercule à son réveil, s'aperçoit du vol, évante la ruse du monstre et entrant dans son repaire malgré les tourbillons de flammes et de fumée, saisit Cacus dans ses bras puissants et l'y étouffe.

Nous avons dit qu'au centre du Prato del Popolo, était une petite montagne isolée, appelé le mont Testaccio ; elle doit son nom à la

manière singulière dont elle fut formée, des débris de poteries de toute sorte que l'on y accumula.

De son sommet assez élevé, on a une très belle vue sur Rome et sur la campagne. Dans ses flancs sont établies des *Ostéries* ou auberges, fréquentées dans les belles soirées d'été par un grand nombre de Romains, qui viennent respirer sur les bords du fleuve un air moins lourd et plus frais que celui que l'on a à cette époque dans les rues de Rome.

A quelques centaines de mètres de Monte Testaccio se voit, enclavée dans le mur des fortifications de l'enceinte Aurélienne, une belle pyramide de marbre blanc ; c'est le tombeau de Cajus Cestius.

Ce monument était autrefois isolé ; mais lorsque Aurélien fit construire les murs qui entourent Rome, il se trouva compris dans leur tracé et on l'y enclava en partie.

C'est une pyramide quadrangulaire de quarante-deux mètres de hauteur sur une base de même dimension, recouverte de plaques de marbre blanc noircies par le temps.

On parvient à la porte qui donne entrée dans l'intérieur, par un escalier à double rampe, dont il faut descendre les dix-huit degrés pour arriver à l'ancien sol qui, là aussi, a disparu sous le nouveau.

Devant la porte sont deux jolies colonnes de marbre blanc, isolées et placées à quelques mètres du monument.

Dans l'intérieur de la pyramide est une chambre carrée où sont des stucs fort beaux, c'est dans cette chambre qu'était le sarcophage renfermant le corps de Cajus.

Cajus Cestius, un ami très intime d'Auguste, était ce qu'on appelait un des *septemvirs épulons* qui présidaient aux banquets donnés dans les temples à l'occasion des victoires remportées par les armées romaines, ou lorsque les Romains avaient à demander aux dieux assistance et protection contre quelques malheurs dont ils se croyaient menacés.

Tout auprès de la pyramide sont deux cimetières dont l'un, beaucoup moins vaste que l'autre, est entouré d'un profond fossé pavé de larges dalles de pierre, restes de l'antique voie Ostiensis. Dans ce fossé est une grille, fermant une ouverture souterraine, surmontée d'une plaque de marbre blanc sur laquelle est une inscription en langue italienne dont voici la traduction : Appius Claudius fit construire ce cloaque destiné à recevoir les égouts de la partie de la ville située entre le Tibre et le mont Aventin.

Nous sommes arrivés à la porte Saint-Paul que nous ne franchirons pas pour ne pas empiéter sur les chapitres de la seconde partie de ce

volume, et nous rentrerons en ville par la place de la *Bocca della Verita*, près l'église Sainte-Marie in Cosmédin, que nous laisserons à droite.

Théâtre de Marcellus.

Jusqu'ici nous n'avons vu de Rome que les quartiers les plus reculés, nous verrons maintenant la Ville éternelle dans ses magnifiques monuments et dans ses rues plus ou moins belles, que nous suivrons pour nous rendre à la basilique de Saint-Pierre.

Les rues, dans lesquelles on entre pour se rendre de la place *della Verita* au théâtre de Marcellus, sont étroites, malpropres, et forment, en s'entre-croisant, un labyrinthe dont il faut avoir l'habitude pour ne pas s'y égarer.

Le premier monument que l'on rencontre dans ce quartier bizarre, est le cirque de Marcellus. C'était autrefois un des plus beaux édifices de la Rome impériale et qui, malgré son état de décadence, est encore très remarquable et en impose par ses formes à la fois gracieuses et colossales.

Il fut construit par les ordres d'Auguste qui le dédia à son neveu Marcellus, fils de sa sœur Octavie pour laquelle l'empereur avait la plus vive affection.

Ce théâtre, qui pouvait contenir plus de trente mille spectateurs, avait trois étages, faits de gros blocs de travertin et supportés par de belles colonnes ioniques. — Son diamètre était de soixante-seize mètres.

Aujourd'hui, tout un côté du cirque a disparu, et celui qui reste, quoique bien conservé n'a plus que deux étages.

Lors des guerres intestines, le théâtre de Marcellus devint une forteresse occupée tour à tour par les deux partis qui ensanglantaient et détruisaient Rome en ce moment, les Servelli et les Pierleoni ; un peu plus tard, un de ses côtés, qui était complètement détruit par suite de ces guerres funestes, se changea, comme l'avait fait le Colisée, en une carrière de pierres qui servirent à construire des églises et des palais ; enfin, ce qui en restait devint la propriété d'un riche Anglais, lequel en loua les arceaux à des marchands qui y établirent les boutiques que l'on voit de nos jours.

Palais et place de Venise.

La place Venise, peu éloignée du théâtre de Marcellus, est une des plus belles et des plus importantes de Rome, tant par les monuments

qui la décorent, que par le grand nombre de voies qui y aboutissent.

Elle forme un rectangle de près de cent cinquante mètres de long sur quatre-vingt de large. La rue Corso la plus importante de Rome, ainsi que celles *della Gatta*, de san Stefano et de san Romualdo, aujourd'hui rue Nationale, y prennent naissance.

Le palais Venise, qui occupe à lui seul presque tout un côté de la place, a en face de lui les palais Bonaparte, Torlonnia et Piombino, dont les gracieuses constructions offrent un frappant constraste avec leur vis-à-vis, aux murailles énormes, surmontées de créneaux.

A gauche de la place est le couvent del Gésu, séparé par une large rue du palais Altieri.

Le pavé de la place Venise, comme du reste celui de plusieurs grandes rues de Rome, est beau et régulier. Il se compose de pierres profondément enfoncées et formant à leur surface des carrés parfaits de quinze centimètres de côté.

Le palais Venise est un de ceux de Rome qui attirent le plus l'attention, non par la beauté de son architecture, mais parce que, construction féodale dans toute l'acception du terme, il semble se tenir à distance des autres palais ses voisins, qui brillent par leur architecture gracieuse, leurs colonnes élancées et par leurs nombreuses ouvertures garnies de balcons aux grilles artistement ouvragées.

Il fut construit en 1460 par le cardinal Pierre Barbo, neveu du pape Eugène IV, avec des matériaux provenant du Colisée et du palais des Césars.

Pendant les guerres du Moyen âge, il devint une forteresse, passant tour à tour sous la domination des deux partis, qui le percèrent de meurtrières et le couronnèrent des créneaux qui existent encore. Son aspect imposant, qui rappelait le palais de Saint-Marc à Venise, a disparu, et il ressemble aujourd'hui à un château fort.

L'intérieur est très riche ; on y remarque des toiles et des fresques des plus grands maîtres.

En 1494, Charles VIII, pendant le séjour qu'il fit à Rome, logea au palais Venise, et en 1587, le pape Clément III en fit présent à la république de Venise. Aujourd'hui il appartient à l'Autriche qui en fait la résidence de son ambassadeur à Rome.

Église et Couvent del Gésus.

A gauche du palais Venise est le couvent del Gésu, chef-lieu de l'ordre célèbre fondé par saint Ignace de Loyola.

Devant le couvent est une place assez vaste au fond de laquelle, est l'église del Gésu, dont la construction est en partie enclavée dans celle du couvent. Elle est surmontée d'un dôme très élégant et précédée d'un perron de plusieurs marches, au haut duquel est la porte d'entrée, remarquable par son architecture.

L'église del Gésu fut construite en 1575 par les ordres du Cardinal Alexandre Farnèse, neveu du pape Paul III, sur les plans de l'architecte Vignole, et achevée par Jacques della Porta.

L'intérieur n'a qu'une seule nef, mais il est d'une rare magnificence. Les voûtes, peintes par Baccicéa, sont d'une grande beauté. Les murs sont revêtus de plaques de marbre blanc du poli le plus parfait, et à la naissance de la voûte est une large bande de marbre jaune antique d'un très grand prix, faisant tout le tour de la nef et du chœur.

Le pavé, formé par des dalles de marbre blanc, noir et rouge, est presque aussi poli que le marbre des murailles.

Le plafond de la nef est à lambris et à caissons dorés, au milieu se voient les armes du pape Pie IX, sur champs d'azur et richement encadrées de dorures précieuses.

L'église possède six chapelles qui sont magnifiques et ont été décorées par des artistes renommés ; presque toutes sont consacrées à des saints ayant appartenu à l'ordre des Jésuites.

Le chœur est d'une richesse inouïe, et le maître-autel est fait des marbres les plus rares. Derrière lui est un soleil d'argent dont les rayons, de près de trois mètres de long, sont éclairés par un large et haut vitrail.

La voûte du chœur est magnifique et est revêtue de mosaïques d'un prix inestimable.

A droite du maître-autel est la chapelle de saint François Xavier, apôtre des Indes et du Japon, et dans laquelle on conserve le bras droit du saint, dont le corps est à Goa.

Le reliquaire qui renferme ce bras est enrichi des pierres les plus fines, et, outre sa richesse, il est encore un objet d'art du plus grand prix.

Le fronton de la chapelle est supporté par quatre colonnes de marbre jaune antique. — Au dessus de l'autel est un tableau de Charles Maratti, représentant la mort du saint. C'est un des plus beaux chefs-d'œuvre que possèdent les églises de Rome.

Vis-à-vis la chapelle saint François Xavier est celle de saint Ignace de Loyola renfermant le tombeau de ce saint illustre, dont le génie n'eut d'égal que les vertus.

Il serait difficile de trouver dans Rome même, où pourtant les églises sont si riches, une chapelle comparable à celle-ci.

Elle est entourée d'une balustrade en marbre blanc d'un travail rare, sur laquelle sont douze lampes d'argent continuellement allumées. Quatre grosses colonnes de marbre, revêtues de lapis-lazuli et rayées de bronze doré, reposent sur des piédestaux de marbre vert, et supportent le fronton de marbre vert aussi.

Au-dessus du fronton est un groupe de la Très Sainte Trinité en marbre blanc, soutenant une sphère de lapis-lazuli, le plus gros bloc que l'on connaisse de cette pierre si précieuse. Sa valeur est évaluée à un million de francs. Entre les quatre colonnes est le tombeau de saint Ignace, en bronze doré.

A droite et à gauche du tombeau sont deux magnifiques groupes de marbre blanc sculptés par Legros. Celui de droite représente la Foi recevant les hommages des peuples barbares, et celui de gauche, la Religion terrassant l'Hérésie.

Au-dessus du tombeau est la statue de saint Ignace, dont les pieds reposent sur un nuage supporté par quatre anges d'argent de quatre pieds de hauteur.

Cette statue, qui mesure neuf pieds d'élévation, était jadis toute d'argent. Le pape Pie VII ne pouvant payer les contributions de guerre que lui avait imposées la République française, fit fondre cette statue pour la transformer en monnaie. La tête, les pieds et la chasuble, furent seuls conservés et adaptés à une statue de bronze recouverte d'argent qui remplaça l'ancienne. Celle que nous voyons aujourd'hui est quand même d'une richesse inouïe. Les habits d'argent dont elle est revêtue sont couverts de diamants et autres pierres précieuses pour une valeur de plusieurs millions, provenant de dons faits par plusieurs souverains de l'Europe.

La statue de saint Ignace n'est visible que les jours de grandes cérémonies ; habituellement elle est cachée par une toile sur laquelle est peint le portrait du saint.

Autant l'église du Gésu est riche, autant le couvent se distingue à son intérieur par sa grande simplicité. Les chambres des pères sont toutes uniformes et n'ont que le mobilier strictement nécessaire.

Dans une de ces chambres, celle qui fut habitée par saint Ignace, on conserve nombre d'objets lui ayant appartenu, et sous une vitrine, est sa statue en cire modelée sur lui après sa mort. Elle est revêtue des habits que portait le saint.

Église Saint-Ignace. Collège Romain.

Quelques centaines de mètres séparent l'église du Gésu de la place du collège Romain.

Cette place forme un long rectangle, ayant un de ses côtés complètement occupé par les bâtiments du collège Romain, et les autres par le beau palais Doria Panfili, un couvent et une petite église dédiée à sainte Philomène.

Le collège Romain fondé en 1522, était, il y a quelques années encore, dirigé par les pères Jésuites. Sa réputation était universelle, tant par le nombre de ses élèves, que par la science profonde des maîtres.

Saint Louis de Gonzague et saint Stanislas de Kostka, l'illustrèrent par le séjour qu'ils y firent, et ce fut là que mourut le premier de ces saints dont le corps repose dans la magnifique église de Saint-Ignace.

La bibliothèque du collège, regardée comme une des plus riches de l'Europe, contient trois cent mille volumes ou manuscrits. Elle est devenue la propriété du gouvernement italien.

L'église Saint-Ignace, une des plus belles et des plus riches de Rome, touche au collège Romain. Elle fut commencée en 1626 par le cardinal Ludovic, neveu de Grégoire XV, et terminée en 1635.

La façade qui est splendide dans son architecture, fut faite par Algarde, aux frais du roi de Sardaigne Ludovic.

L'intérieur est à trois nefs séparées par de magnifiques colonnes. La voûte est décorée de peintures de grand prix, représentant divers épisodes de la vie de saint Ignace. Elles sont des frères Possi et regardées comme étant des meilleures de celles des églises de Rome.

Dans les transepts sont deux magnifiques chapelles : à gauche celle de l'Annonciation, et à droite celle consacrée à saint Louis de Gonzague et renfermant son tombeau.

Ce tombeau d'une rare magnificence, que l'or, l'argent, les pierreries et les marbres précieux ornent de toutes parts, est en lapis-lazuli.

Le corps du saint repose dans une superbe châsse d'argent d'un goût exquis et ornée de pierres précieuses. Sous cette châsse est la statue du saint le représentant dans tout l'éclat de sa jeunesse.

Auprès du maître-autel est le tombeau du pape Grégoire XV, mort en 1623.

Église et place de Sainte-Marie de la Minerve.

A l'Ouest du collège Romain, est une petite rue, que l'on suit pour se rendre sur la place de la Minerve.

A l'emplacement occupé aujourd'hui par cette place, était un temple dédié à Isis et à Sérapis, les dieux égyptiens ayant reçu droit de cité à Rome.

Au centre de la place qui est carrée et très petite, est un colossal éléphant de marbre blanc, portant sur son dos un obélisque égyptien en granit rouge, mesurant six mètres de hauteur, couvert d'hiéroglyphes et connu sous le nom d'obélisque de Sérapis.

En face est l'hôtel de la Minerve très fréquenté par les touristes français.

L'église de Sainte-Marie de la Minerve fut construite au VIIIe siècle sur l'emplacement d'un temple que Pompée avait fait élever en l'honneur de Minerve, et qui faisait face à celui de Sérapis et d'Isis.

En 1370 l'église devint la propriété des religieux de saint Dominique. Son extérieur qui est loin d'être beau ne laisse en rien soupçonner la splendeur de son intérieur.

Elle est à trois nefs que divisent deux rangs de colonnes ioniques de marbre, de dix mètres de hauteur et du poli le plus parfait.

Le pavé, formé de lozanges de marbre noir et blanc, rivalise par son poli avec celui des colonnes. La voûte est dorée et très délicatement sculptée. De superbes tombeaux de marbre blanc, renfermant les restes de papes et de cardinaux, ornent les chapelles et le chœur. Tous sont décorés de bas-reliefs remarquables et surmontés de statues d'un travail admirable.

Parmi les tombeaux des papes on place au premier rang celui de Benoît XIII mort en 1424, dont les bronzes et les statues nombreuses, qui l'ornent, sont autant de merveilles. On remarque encore ceux des papes Paul IV mort en 1559, et Clément VII décédé en 1534. Ce dernier pontife est demeuré célèbre dans l'histoire par ses démêlés avec François Ier et Charles-Quint.

A gauche du chœur est un mausolée d'une grande magnificence, c'est celui d'un prince Allemand. Aux pieds de la statue du prince en sont deux autres de femmes, dont l'une, à demi-couchée, s'appuyant sur le bras droit est d'une merveilleuse beauté.

Trois tombeaux de cardinaux, presque aussi beaux que celui dont nous venons de parler, sont aussi dans le chœur, qu'il faut traverser pour se rendre dans la chambre qu'habita sainte Catherine de

Sienne, dont le corps repose dans une très riche châsse sous le maître-autel.

Parmi les chapelles, toutes très belles, on s'arrête surtout devant celle de saint Thomas pour admirer les fresques inimitables de Filippino Lippi.

Sainte-Marie de la Minerve possède encore un grand nombre de marbres et de peintures magnifiques qu'il serait trop long d'énumérer ; mais, ce que nous ne pouvons passer sous silence, c'est le fameux Christ de Michel-Ange. Cette statue, un des plus beaux chefs-d'œuvre du grand artiste est placée isolée sur un piédestal de un mètre cinquante de hauteur, un peu à gauche et en avant du maître-autel. Elle était destinée, ainsi que celle de Moïse que nous verrons plus tard, au tombeau du grand pape Jules II, mais, des événements qu'il serait trop long de rapporter ici firent échouer ce projet, puis, survint la mort de Michel-Ange et tout fut abandonné.

La statue a huit pieds de hauteur et représente le Sauveur tenant dans la main droite une croix, dont l'extrémité inférieure repose près de ses pieds, et avec laquelle il menace le monde rebelle.

Rien ne saurait rendre l'expression qui anime les yeux du Christ vus à quelque distance. Elle est terrible et malgré soi on frissonne pour peu que l'on fixe ce regard courroucé ; mais, que l'on s'avance, tout change, le regard s'adoucit et devient tellement tendre, que, pas plus qu'on ne pouvait avant en soutenir l'éclair foudroyant, on ne peut sans être profondément émotionné contempler la douceur surhumaine dont il est alors empreint, et le but de Michel-Ange, de démontrer que si Dieu est sévère pour ceux qui s'éloignent de Lui, il est bon et miséricordieux pour ceux qui restent fidèles à ses lois, est admirablement atteint.

Touchant l'église Sainte-Marie de la Minerve, est le couvent des pères dominicains, qui possède une bibliothèque se composant de plus de cent mille volumes et de manuscrits anciens des plus précieux.

C'est dans la grande salle de ce couvent que Galilée, forcé de retracter sa théorie du mouvement de rotation de la terre, prononça ces paroles : *E pure si muove* (cependant elle tourne).

Panthéon d'Agrippa.

Suivant la rue della Rotonda, qui part de la place de la Minerve, on est en quelques minutes devant un des plus beaux monuments que nous ont laissés les Romains, le Panthéon d'Agrippa, converti en église sous le titre de Sainte-Marie des Martyrs.

En avant est une place assez vaste présentant une pente très accentuée du côté du Panthéon. Autour de cette place sont des maisons d'assez belle apparence. Celles situées à l'extrémité sont construites sur un emplacement occupé jadis par un temple dédié à Isis.

Au centre de la place est une charmante fontaine de marbre, que décore un obélisque de granit rouge, haut de huit mètres, et appelé obélisque d'Isis. Il date de Ramsès II, 1500 ans avant J.-C., et fut placé où nous le voyons, en 1706, par le pape Clément XI. Aux quatre angles du piédestal sur lequel il repose, sont des dauphins de marbre blanc, lançant dans un magnifique et vaste bassin de marbre aussi, une eau fraîche et limpide.

Ce bassin est entouré de grands degrés et de bornes de marbre reliées entre elles par des barres de fer.

Après ces quelques mots sur les alentours du Panthéon, voyons la partie historique concernant ce célèbre monument, suivant les auteurs sur lesquels nous nous sommes appuyé pour rédiger ces notes.

« De tous les monuments de la Rome antique, le plus régulier, « le plus beau, et surtout le mieux conservé, est le Panthéon d'A- « grippa.

« L'an 740 de la république, Rome venait de perdre sa liberté, « elle avait un empereur, le monde avait un maître, et douze ans « plus tard, devait lui naître un Sauveur.

« Partout Rome abattait les vieux édifices de brique, pour faire « place aux constructions de marbre, plus en rapport avec sa des- « tinée. Des portiques, des palais, des temples, des théâtres s'élèvent « comme par enchantement ; on aurait cru qu'Octave voulait étein- « dre jusqu'au souvenir de la République.

« Agrippa, gendre d'Auguste, voulant éterniser la mémoire de la « bataille d'Actium et flatter la vanité du nouvel empereur, fit élever « le Panthéon, qu'il dédia à tous les dieux, ainsi que l'indique son « nom.

« Ce fut le plus beau des monuments de Rome, et il était vraiment « digne du siècle d'Auguste. Brûlé en partie sous Titus et sous « Trajan, le Panthéon fut complètement restauré par Septime-Sévère, « sans que l'on changeât rien de sa première architecture. »

Le Panthéon forme une vaste rotonde, dont les dimensions intérieures sont de quarante-cinq mètres. Les murs, construits de briques énormes fortement cimentées, mesurent sept mètres d'épaisseur et étaient autrefois revêtus à l'extérieur de plaques de marbre blanc.

A l'entrée est le portique, long de trente-trois mètres et profond

de treize. C'est une merveille de grâce, de légèreté et de régularité dans ses proportions. Il est formé par seize colonnes de granit d'un seul bloc d'ordre Corinthien, de seize mètres de hauteur, y compris leurs chapitaux de marbre blanc. Elles ont une circonférence de quatre mètres soixante et sont les plus grosses et les plus régulières que l'on connaisse.

Au-dessus des colonnes est un entablement de marbre d'une grande beauté, sur la bande transversale duquel est gravée l'inscription suivante : M. AGRIPPA. L. F. COS. TERTIUM. FECIT. Sous le portique sont deux grandes niches qui contenaient autrefois les statues de Jupiter Vengeur et d'Auguste.

La toiture du portique, ainsi que celle du dôme, étaient de bronze doré ; elles sont remplacées par une de plomb pour le dôme et par une de tuiles pour le portique.

Le dôme, dont la hauteur est de quarante-cinq mètres, est un chef-d'œuvre d'architecture. Il recouvre le monument dans son entier, et prend naissance immédiatement au-dessus de ses murs. A sa partie supérieure est une ouverture circulaire de neuf mètres de diamètre, donnant la lumière à l'intérieur du monument qui n'a aucune fenêtre.

De tous les bronzes qui décoraient autrefois le Panthéon, le seul qui reste est son énorme porte à deux battants, située sous le portique. Elle mesure huit mètres de hauteur et quatre mètres cinquante de large, son épaisseur est de trente centimètres. Elle est ornée de bas-reliefs, très beaux et très curieux, qui furent exécutés par des artistes Grecs.

L'intérieur du Panthéon est digne en tout point de l'extérieur par le grandiose et la beauté de son architecture.

Le pavé se compose de larges dalles rondes de marbre blanc et de porphyre rouge, dont les intervalles sont remplis par des losanges de marbre noir. Il forme un plan légèrement incliné vers sa partie centrale où est une ouverture couverte d'une grille de bronze par laquelle, s'écoule l'eau pluviale, pouvant provenir de l'ouverture du dôme située juste au-dessus.

Autour des murs intérieurs sont quinze autels, ornés de magnifiques colonnes corinthiennes de marbre.

Une plaque de marbre blanc, placée au cinquième autel à gauche, consacré à la Sainte Vierge, indique que là reposent les restes du plus grand peintre du monde, Raphaël Sanzio, décédé le 6 avril 1520, à l'âge de 37 ans.

Outre le tombeau de Raphaël, le Panthéon en renferme un certain

nombre d'autres, parmi lesquels ceux du cardinal Consalvi, le négociateur du concordat conclu en 1801 entre la France et le Saint-Siège, des peintres Jean d'Udine, Perruzzi, d'Annibal Carrache, et du roi Victor-Emmanuel.

Les quinze autels du Panthéon en ont remplacé d'autres qui étaient consacrés aux dieux de l'Olympe. Au-dessus sont quinze niches dans lesquelles étaient les statues des dieux terrestres ; les dieux infernaux étaient relégués dans la partie souterraine du monument, presque en tout semblable à la partie supérieure.

En 906 le pape Boniface IV obtient de l'empereur Phocas la propriété du Panthéon, qu'il transforma en église.

Le pape Martin V, en 1420, ayant fait faire des fouilles dans les catacombes, en retira les ossements de plus de dix mille martyrs qu'il fit transporter dans la partie souterraine du monument, d'où lui est venu son nom de Sainte-Marie des Martyrs.

Ces reliques précieuses furent transférées en une grande cérémonie, qui fut l'origine de la fête de la Toussaint.

Lorsque les Barbares, sous la conduite de Genséric, s'emparèrent de Rome, ils enlevèrent une grande partie du bronze du monument d'Agrippa, plus de deux cent mille kilogrammes, qu'ils chargèrent sur un vaisseau qui fit naufrage sur les côtes de Sicile.

Les guerres des 12e et 13e siècles enlevèrent une grande partie des bronzes qui restaient, puis vint le pape Martin V qui fit frapper de la monnaie avec la toiture du portique.

Urbain VIII, en 1632, fit prendre du bronze au Panthéon et en fit fondre quatre-vingts canons destinés à la défense du château Saint-Ange et les quatre magnifiques colonnes qui soutiennent le baldaquin de la Confession de Saint-Pierre ; enfin, les portes seules restèrent et le dôme fut recouvert de plomb.

On parvenait autrefois au Panthéon en franchissant un grand perron de dix marches, qui s'étendait sur toute la longueur du portique. Par suite de l'exhaussement du sol, ce perron est aujourd'hui complètement recouvert. Derrière le monument sont les ruines du Cirque et des thermes d'Agrippa, bâtis sur l'emplacement ou Romulus fut tué par les sénateurs qui redoutaient l'excès de sa puissance.

A cette époque, 700 ans avant J.-C., aucune construction ne s'élevait où est aujourd'hui le Panthéon. Il n'y avait que de grand marais que l'on dessécha plus tard, lorsqu'on commença les travaux du Champ de Mars.

Eglise de Saint-Louis des Français.

A gauche du Panthéon est une rue, longue d'à peu près cent mètres, conduisant à la place de Saint-Louis des Français, où est l'église du même nom.

A gauche de la place est la petite église de San Salvatore, qui n'a rien de remarquable. Elle est construite sur l'emplacement et des débris des thermes de Néron, dont il ne reste absolument rien.

L'église Saint-Louis des Français est une des plus belles et des plus riches de Rome, tant extérieurement qu'intérieurement.

A l'endroit où elle est aujourd'hui, étaient les thermes d'Alexandre Sévère qui remplacèrent ceux de Néron, ou ne furent que ces derniers restaurés. Deux petites églises furent bâties sur leurs ruines, et, en 1478, la France les ayant achetées, les fit démolir pour construire, à leurs places, le superbe monument que nous voyons.

La reine Chaterine de Médicis, contribua puissamment par ses largesses à la construction ; elle faisait bâtir, en même temps et tout près de là, un palais appelé palais Madame. Les travaux furent terminés l'année même de la mort de Catherine, en 1589, et le 5 octobre, la dédicace en fut faite en grande solennité sous les vocables de la Sainte Vierge, de saint Louis et de saint Denis, les patrons de la France.

Un chapitre de prêtres fut établi et logé dans des bâtiments dépendants de l'église, qu'il occupe encore de nos jours.

L'extérieur de Saint-Louis est grandiose, sa façade qui est très belle a été dessinée par Jacques della Porta. Elle est en travertin et décorée des statues de Charlemagne et de saint Louis portant dans ses mains la couronne d'épines. Sur un plan supérieur sont celles de sainte Clothilde et de sainte Bathilde, reines de France.

L'intérieur a trois nefs, que séparent de magnifiques pilastres. Son pavé est de marbre, et ses voûtes sont resplendissantes de dorures. On y voit six chapelles très belles, possédant des peintures des plus grands maîtres. Parmi ces chapelles, on remarque surtout celle dédiée à saint Louis ; elle eut pour architecte une femme, Plautille Bricci, qui peignit aussi un beau tableau, représentant saint Louis dans tout l'éclat de son costume royal.

La chapelle dédiée à sainte Cécile possède une des plus belles peintures du Dominiquin, sainte Cécile distribuant son bien aux pauvres.

Dans la nef de gauche, une autre chapelle, faisant face à celle de

saint Louis, est très remarquable par un rocher de marbre qui en fait le fond et qui, éclairé par un rayon de soleil passant par un vitrail admirablement disposé, est d'un effet magnifique.

Les voûtes du chœur sont enrichies de belles fresques de Lebrun, représentant les faits principaux de la vie du grand monarque dont la France s'honore à si juste titre.

Au maître-autel est une très belle Assomption, regardée comme étant la meilleure œuvre du peintre Bassano.

Les voûtes des trois nefs sont entièrement dorées, et celle de la nef principale est en outre décorée de peintures très estimées.

Plusieurs Français de distinction, des peintres surtout, ont leurs tombeaux dans l'église saint Louis. Celui d'un tout jeune enfant est particulièrement remarquable par la scène touchante retracée sur une petite plaque de marbre blanc qui le surmonte. Au milieu d'une chambre est un berceau vide, auprès duquel un jeune homme et une jeune femme, debout, les bras tendus, semblent vouloir retenir un ravissant petit être, emporté par un ange, qui s'élève vers le ciel en leur envoyant des baisers.

Non loin de là, est le mausolée du colonel des zouaves pontificaux, l'illustre Pimodan.

Dans la nef de droite, au premier pilier de gauche est adossée une belle pyramide de marbre blanc, encadrée d'une large bordure noire. Sur ce monument, dû à la magnificence du pape Pie IX, sont écrits, en lettre d'or les noms d'un grand nombre d'officiers et de soldats français, tués pendant le siège de Rome en 1849.

Une messe perpétuelle se dit chaque jour pour eux dans l'église.

L'église de Saint-Louis n'est pas le seul monument religieux que la France possède dans la ville éternelle, nous aurons occasion d'en voir d'autres moins importants, il est vrai, mais néanmoins tous réellement beaux.

Place Navone et ses Monuments.

Cette place, située à quelques pas seulement de l'église Saint-Louis, est la plus vaste de Rome, après celle de Saint-Pierre et occupe l'emplacement de l'ancien cirque Agonale.

Sur un de ses côtés est la belle église de sainte Agnès, ayant en face d'elle celle de saint Jacques des Espagnols, qui appartient aux missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun.

Au centre sont trois belles fontaines, et au fond s'élève le palais Doria.

L'église Sainte-Agnès, située sur le côté droit de la place, est une des plus gracieuses et des plus jolies de Rome. Elle fut construite en 1650 par le pape Innocent X.

Un beau perron de plusieurs marches, fermé par une très jolie grille en fer forgé, la précède et conduit au portique dont l'entablement est soutenu par de grosses et belles colonnes de travertin.

Au-dessus de l'église est un dôme très gracieux surmonté d'une croix dorée.

L'intérieur de l'église, qui possède six chapelles, est très beau. Le pavé est fait de losanges de marbre blanc et noir, le plafond à tambours est doré, et les voûtes du dôme, sont décorées de fresques de l'Algrade, représentant des faits de la vie si courte de la vierge illustre, à laquelle l'église est consacrée.

A l'endroit où s'élève aujourd'hui l'église de Sainte-Agnès, était, en l'an 303, sous Dioclétien, une maison infâme dans laquelle le préfet de Rome, désespérant de vaincre l'héroïque vierge, la fit conduire et renfermer. Mais elle fut délivrée le même jour d'une manière miraculeuse, et quelques jours après, allait rougir de son sang les dalles du Forum romain.

Un escalier situé entre deux des chapelles conduit à une chambre souterraine qui est celle où fut exposée la sainte. Une peinture murale la représente couverte de ses longs cheveux qui la cachent entièrement et qui grandirent miraculeusement, remplaçant ses vêtements, dont l'avait fait dépouiller le préfet de Rome.

Nous aurons plus tard sujet de reparler de sainte Agnès, une des plus nobles et des plus touchantes figures des premières années du christianisme, et que le cardinal Wismann a si éloquemment dépeinte, dans son beau livre de Fabiola.

Sur la place Navone sont trois fontaines placées sur un plan parallèle et à distance égale l'une de l'autre. Celle du milieu est la plus remarquable des trois et passe pour être une des plus belles du monde entier. On l'appelle la reine des fontaines. C'est un chef-d'œuvre du grand sculpteur et architecte, Bernini, plus connu sous le nom de Bernin, et dont les œuvres n'ont de supérieures que celles de Michel-Ange.

Un rocher de travertin, d'un travail des plus beaux, percé de quatre voûtes ou antres qui le traversent en croix irrégulière, supporte un obélisque de granit rouge de dix-sept mètres de hauteur, connu sous le nom d'obélisque de Romulus, fils de Maxence. Il est surmonté d'une colombe de marbre blanc, oiseau qui fait partie des armes du pape Innocent X, qui fit terminer la fontaine en 1650.

Sur le rocher, au pied de l'obélisque, sont quatre statues de marbre de cinq mètres de hauteur.

La première de ces statues, c'est-à-dire celle qui fait face à l'église Sainte-Agnès, représente le Nil, à demi-couché, et ayant la tête couverte d'un voile que sa main gauche tient abaissé. Par ce geste, le Nil cherche à cacher ses sources mystérieuses. Un figuier, admirablement sculpté, sert d'appui à cette colossale statue.

Sur la face opposée, est le Gange appuyé sur un magnifique lion et tenant dans sa main droite un énorme serpent.

La troisième statue est le Danube, tenant par la crinière un cheval fougueux ; enfin, la quatrième représente la Plata ayant près d'elle une bête monstrueuse.

Des quatre antres dont le rocher est percé, sortent un lion, un dragon ailé, une licorne et un cheval marin.

Chacun de ces animaux lance, par les narines et par la bouche, des gerbes d'eau qui retombent dans un magnifique bassin de marbre de vingt-huit mètres de diamètre, dans lequel sont des poissons de mer et d'eau douce, des tritons, des dauphins, le tout admirablement sculpté.

Sur le rocher qui est la partie principale de la fontaine, se voient, entre les quatre statues allégoriques des fleuves, des arbres et des plantes de toutes sortes, des serpents monstrueux, se cachant à demi dans des grottes admirablement ménagées, des oiseaux, des fleurs, etc.

L'exécution de cet admirable monument ayant été mise en concours, deux grands artistes entrèrent en ligne, le Bernin et Boromini ; mais les plans du Bernin ayant été préférés, son concurrent en conçut un tel chagrin qu'il s'enfuit à Naples, où il mourut quelques jours après.

Les deux autres fontaines, faisant pendant à celle que nous venons de voir, quoique moins belles, sont quand même très remarquables.

L'une d'elles est formée d'un vaste bassin de marbre très rare appelé porto-santo. Au milieu de ce bassin, un Ethiopien sculpté par le Bernin, souffle dans une conque marine un jet d'eau qui monte à une grande hauteur, tandis qu'autour de lui nagent des syrènes, des tritons, des dauphins, des aigles, le tout d'un travail des plus achevés.

C'est sur la place Navone que, pendant la nuit du 5 au 6 janvier, se fait la fête appelée la *Béfana,* ou Épiphanie, une des plus grandes joies des Romains.

De tous les quartiers de Rome arrivent des groupes nombreux, chantant les rois, et accompagnant leurs chants de violons, de mandolines et de harpes. Ces groupes stationnent quelques instants sur

la place où de grands feux sont allumés, et s'en retournent en chantant et jouant de leurs divers instruments; et ces fêtes, quoique très bruyantes, se passent toujours dans les règles les plus strictes de toutes les convenances.

Palais et place Farnèse.

Pour aller de la place Navone à la place Farnèse, on prend la via san Pantaleone, laissant, à gauche le beau théâtre Argentina et le palais Massimo, antique demeure seigneuriale que décore une colonnade demi-circulaire, très remarquable par la pureté de son style.

La place Farnèse est de forme carrée. Elle est ornée de deux magnifiques et immenses bassins de granit égyptien trouvés dans les thermes de Caracalla. Ils sont d'un seul bloc et mesurent trois mètres de hauteur sur quatre de diamètre; mais le plus bel ornement de la place est le splendide palais Farnèse qui occupe tout un de ses côtés. C'est le plus beau de Rome, pour son architecture, et le plus parfait modèle qu'on connaisse, c'est, en un mot, le palais romain dans toute la pureté de son style. Ses quatre façades, construites sur un modèle identique, font l'admiration des connaisseurs, pour leur ensemble comme pour leurs détails.

Le palais Farnèse fut commencé en 1530, par les ordres du cardinal Farnèse, qui fut plus tard pape sous le nom de Paul III. Antonin Piconi en fut l'architecte, mais ce ne fut pas lui qui l'acheva. Lorsque les étages furent élevés et qu'il s'agit d'en faire le couronnement, Paul III le mit au concours et ce furent les dessins de Michel-Ange, âgé alors de 70 ans qui eurent la préférence. D'après ces dessins, on construisit la corniche et les cordons du palais, qui, à eux seuls, suffiraient à rendre un artiste immortel.

Non seulement ce monument, construit en entier avec des pierres du Colisée, est splendide extérieurement, mais son intérieur est encore remarquable par la richesse de ses appartements, et surtout par les chefs-d'œuvre qu'il renferme.

Parmi les antiquités, on remarque le Sarcophage de Cécilia Métella, provenant du tombeau de cette noble Romaine, et que nous verrons plus tard sur la voie Appienne.

On admire les peintures de Carraches, occupant à elles seules une galerie de trente mètres de long et représentant des sujets mythologiques, où l'on remarque surtout le triomphe de Bacchus. Dans d'autres galeries sont des fresques très précieuses du Dominiquin, et des peintures de Vassari.

La famille des Farnèse, une des plus illustres, non seulement de Rome, mais encore de l'Europe, a compté dans tous les temps des personnages très remarquables, plusieurs grands papes, nombre de cardinaux et de généraux, dont le plus célèbre fut Alexandre Farnèse, plus connu dans l'histoire sous le nom de duc de Parme, (c'était le plus grand capitaine de son temps) et il était au service de l'Espagne, lorsqu'il fut tué en 1592 à la bataille de Caudebec.

Le palais Farnèse, propriété de la France, est la résidence de l'ambassadeur de France auprès de la cour pontificale.

Palais de la Chancellerie Apostolique.

Du palais Farnèse pour aller à celui de la Chancellerie, on traverse une grande place, appelée le Campo di Fiori, et sur laquelle les Juifs du Ghetto vendent de vieux meubles, des ferrailles et des milliers d'autres objets que l'on chercherait vainement ailleurs.

Le palais de la Chancellerie est presque aussi beau que le palais Farnèse. Beaucoup même le préfèrent à ce dernier, parce que son aspect est moins sévère. Il fut construit sur l'emplacement des jardins de Pompée, avec des pierres du Colisée et des marbres provenant de l'arc de Gordien. Commencé en 1492 pour le compte du cardinal Mezzorata de Padoue, il fut achevé par le cardinal Riaro, neveu du pape Sixte-Quint, sur les dessins du Bramante qui dirigea lui-même les constructions. Il a deux étages, son extérieur est magnifique et sa porte monumentale est un des plus beaux travaux que fit l'architecte Fontana.

A l'intérieur est une vaste cour carrée, autour de laquelle règne un portique à deux étages superposés, soutenu par quarante-quatre magnifiques colonnes. Celles du bas sont de granit gris, et celles du haut, trouvées dans les ruines de Pompéi, de granit rose.

Les galeries intérieures contiennent de superbes fresques de Vassari, reproduisant les faits les plus saillants de la vie du pape Paul III.

Ce palais fut le théâtre d'un drame sanglant, qui eut une grande influence sur les événements qui chassèrent Pie IX de Rome en 1849.

Le 5 novembre 1848, jour de l'ouverture des séances de l'assemblée constituante qui siégeait au palais de la Chancellerie, M. de Rossi, qui devait lire un discours, se rendit au palais où étaient déjà réunis les députés et la plupart des ambassadeurs étrangers. A peine avait-il posé le pied sur la troisième marche du grand escalier qu'il se sentit brusquement tiré par son habit et comme il se retournait pour se rendre compte de ce qui lui arrivait, un homme, placé à sa

gauche, le frappa d'un violent coup de poignard qui lui trancha l'artère carotide. Le ministre tomba, inondant l'escalier de son sang, et l'assassin profitant de la confusion qui régnait alors, se retira tranquillement, sans qu'on songeât même à l'arrêter. Il s'envint dans un des cafés de la rue Corso où l'attendaient ses complices, et là il déposa son poignard sanglant sur une table de marbre, en disant *Cosa fatta* (la chose est faite).

La mort de cet homme de bien qui eut des conséquences si funestes sur le sort du pape Pie IX, était résolue depuis longtemps par les révolutionnaires Romains.

Le jour de l'ouverture des Chambres, la femme et la fille du ministre furent averties par lettres de ce qui devait se passer. En vain elles supplièrent M. de Rossi de ne pas sortir ; mais lui, qui ne soupçonnait pas le mal et ne connaissait que son devoir, fut inflexible, et il se rendit au palais, espérant que ses assassins n'oseraient pas mettre à exécution leur odieux projet.

Église de Sainte-Marie della Valicella.

Cette magnifique église est située dans la via Nazionale, à une distance relativement considérable du palais de la Chancellerie.

Sur notre parcours nous trouverons beaucoup d'églises et de palais, parmi lesquels nous citerons le palais Spada, qui possède un beau musée d'antiquité. On y remarque surtout la fameuse statue de Pompée, autrefois au Capitole, et aux pieds de laquelle Jules César rendit le dernier soupir.

Cette statue fut retrouvée par le pape Paul III dans les fouilles que ce pontife fit exécuter à l'emplacement où est aujourd'hui l'église de St-André dell'Valle.

En 1798 les Français qui étaient maîtres de Rome firent transporter la statue de Pompée au théâtre Apollon, pour jouir de sa présence pendant la représentation de la tragédie de la mort de César.

L'église de Sainte-Marie della Valicella, plus connue à Rome sous le nom de *Chiésa Nuova* (église neuve) est non seulement une des plus belles mais encore une des plus vastes de la ville. Sa façade, que précède un beau et large perron, a un aspect vraiment monumental.

Elle fut commencée en 1575 par les ordres de saint Philippe de Néri, le célèbre fondateur de l'Oratoire.

L'intérieur qui est très beau est divisé en trois nefs séparées par de magnifiques colonnes.

Les voûtes, peintes par Pierre Cortone, sont admirables, et les cha-

pelles remarquables par les peintures précieuses qui les décorent. Dans celle dédiée à saint Philippe de Néri, on admire un superbe portrait de ce saint exécuté en mosaïque d'après une peinture du Guide.

Dans la nef de droite est un autre chef-d'œuvre, c'est le couronnement de la Sainte Vierge par le chevalier d'Arpino, et au maître-autel sont des peintures de Rubens, d'un prix inestimable.

Parmi les marbres, il faut citer une ravissante statue de saint Philippe par l'Algarde et une non moins belle Visitation par Barocci.

Le couvent qui touche à l'église est un des plus beaux ouvrages de Borromini. On y voit la chambre qu'habita saint Philippe et la

PLACE NAVONE.

statue de ce saint, modelée sur lui après sa mort. On y voit aussi le portrait de ce saint, peint par le Guide, et dont la reproduction en mosaïque est à l'église.

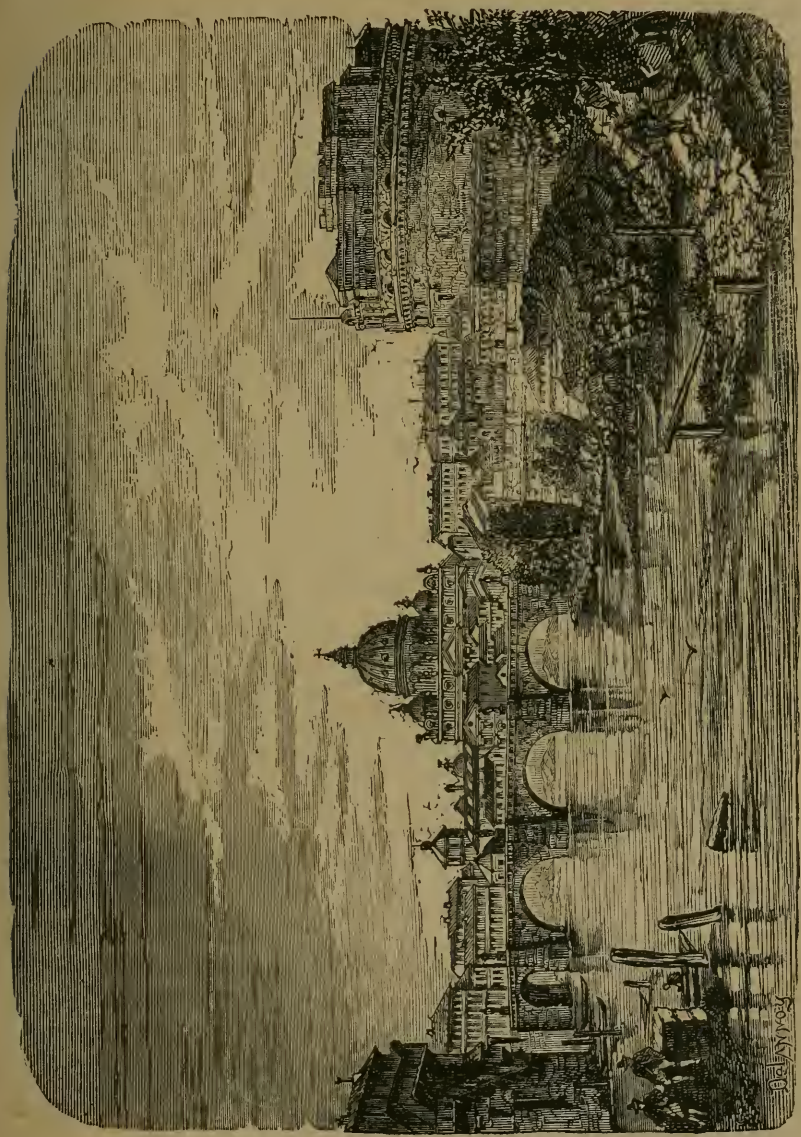
Le couvent, ainsi que sa magnifique bibliothèque sont aujourd'hui propriété de l'Etat qui s'en est emparé.

Pont et Château Saint-Ange.

Prenant les rues de l'Banco san Spirito on arrive après un parcours de quelques centaines de mètres sur les bords du Tibre, au

Pont Saint-Ange, à l'extrémité duquel s'élève la lourde et sombre masse du fort Saint-Ange.

Un peu à droite à l'entrée du pont, sur la rive gauche du fleuve, est la via Tordinone et à gauche, sur la rive opposée, un pâté de



LE TIBRE ET LE CHATEAU SAINT-ANGE.

maisons, par-dessus lesquelles on voit la croix dorée de la coupole de Saint-Pierre.

Le Pont Saint-Ange, le plus beau de Rome, a cinq arches. Il est de

tous les ponts romains, le mieux conservé, et n'a eu de changé de sa construction primitive, que ses parapets et son tablier.

Construit l'an 136 par les ordres de l'empereur Adrien, le Pont Saint-Ange fut le témoin de bien grands événements. Les armées des Barbares, des Grecs de Bélisaire, des Vandales d'Alaric, des Goths de Vitigès, des Francs de Charlemagne, des Allemands et des Espagnols de Charles-Quint, y livrèrent des combats terribles.

En 1450, pendant une grande fête, et alors que le pont était couvert d'une foule immense, un de ses parapets s'écroula et cent soixante-dix personnes furent précipitées dans le fleuve. Plus tard, le Bernin construisit les magnifiques balustrades à colonnettes qu'il a aujourd'hui et les orna des douze statues de marbre blanc qui les surmontent et représentent des anges portant les instruments de la Passion.

En 1605, un drame terrible eut son dénouememt sur le pont Saint-Ange ; quatre personnes de l'illustre famille des Cenci y furent exécutées par le bourreau.

Une jeune fille, célèbre par sa beauté que bien des peintres ont tâché de reproduire sur leurs toiles, Béatrix Cenci, venait à l'instigation de sa belle-mère et de ses deux frères de poignarder son père.

Le peuple, que les motifs qui avait poussé Béatrix à accomplir son épouvantable forfait avaient profondément ému, avait demandé sa grâce au pape Clément VIII. Le pontife était sur le point de l'accorder, lorsqu'on vint lui dire qu'un jeune homme venait de massacrer son père, sa mère et ses sœurs. Ce nouveau crime fit revenir Clément VIII sur sa détermination et l'arrêt de mort de Béatrix fut confirmé. Elle fut extraite du Château Saint-Ange où elle était renfermée, conduite pieds nus à travers plusieurs rues de la ville, puis ramenée sur le pont au centre duquel on avait dressé un bûcher.

Béatrix et ses complices eurent la tête tranchée, leurs corps furent brûlés sur le bûcher, et les cendres jetées au fleuve.

Quelques années après ce drame, sous le pape Grégoire XV, en 1622, une peste des plus violentes régnait à Rome et sévissait avec une intensité telle qu'en peu de temps la moitié de la population de la ville avait disparu ; quelques jours encore, et Rome n'allait plus être qu'une vaste nécropole. Grégoire XV, profondément touché des malheurs qui frappaient son peuple tenta un effort suprême pour désarmer la colère céleste.

Une procession solennelle fut ordonnée : elle parcourut toutes les rues de la ville, et le pape y assista pieds nus.

Arrivé à l'entrée du pont, le pontife s'arrête, ébloui par une gran-

de lumière qui inondait tout le Château Saint-Ange. Au milieu de cette lumière était un Ange aux ailes déployées, d'une merveilleuse beauté, et remettant dans le fourreau une épée teinte de sang.

La colère divine était désarmée, et dès ce moment la peste cessa.

En mémoire de ce fait miraculeux, on éleva au-dessus du mausolée d'Adrien, et positivement à l'endroit où l'Ange était apparu, une statue fondue sur les dessins donnés par le pape, et représentant les traits, la grandeur et la position de l'Ange, puis la forteresse changea son nom et s'appela le Château Saint-Ange.

Le Château, ou fort Saint-Ange est comme nous le disions plus haut situé à l'extrémité du pont du même nom. C'est une masse énorme, ronde, composée de pierres et de briques et dont nous allons rappeler l'histoire en peu de mots.

Sous la république romaine, et même bien avant, sous l'Empire, la partie de la ville qu'occupe aujourd'hui le fort Saint-Ange, était complètement déserte. Le champ de Mars s'étendait jusqu'au théâtre d'Apollon, situé sur la rive gauche du fleuve, tandis que sur la droite étaient quelques villas habitées pendant trois mois de l'année à peine par de riches romains.

L'empereur Adrien choisit, à quelques distances du Cirque de Néron, situé où est de nos jours la basilique Saint-Pierre, un terrain et y fit construire un immense monument qui devait être son tombeau.

Ce monument était loin de ressembler à ce que nous voyons aujourd'hui. Sa forme était celle d'un vaste cercle de quatre-vingts mètres de diamètre. Les murs étaient faits d'énormes blocs de travertin, que recouvraient de grandes plaques de marbre blanc.

Trois rangs superposés de statues de marbre entouraient le monument, que recouvrait un dôme, au sommet duquel était une boule de pin, en bronze doré, que l'on conserve aujourd'hui au musée du Vatican.

Dessous étaient des caveaux souterrains qui s'étendaient jusque sous le Tibre.

Lorsque les Barbares s'emparèrent de Rome, un grand nombre de monuments subirent de terribles dégradations, et plusieurs même disparurent totalement. Le tombeau d'Adrien n'échappa pas à cette destruction, et s'il ne fut pas complètemennl démoli, il ne le dut qu'à sa solide construction. Ses statues furent renversées, jetées au Tibre, ses bronzes disparurent, et ses marbres allèrent rejoindre les statues au fond du fleuve. L'an 537, les Grecs de Bélisaire se servent

des statues qui restaient encore comme de projectiles et en écrasent les Goths de Vitigès.

Pendant les guerres entre les Guelfes et les Gibelins, le Château Saint-Ange devint une forteresse, prise et reprise tantôt par l'un, tantôt par l'autre des partis, qui achevèrent l'œuvre de destruction.

En 1499, le pape Alexandre VI fit construire la galerie qui conduit du fort Saint-Ange au Vatican, et fit prendre pour cela des pierres provenant du Mausolée d'Adrien ; puis voyant que ce qui restait des murailles était encore très solide, il les fit réparer, puis décombrer le Tibre des débris de toutes sortes, qui, devant le Château, formaient un véritable récif de pierre et de marbre, et le monument étant remis en un meilleur état, le pape en fit une forteresse, en même temps qu'une prison.

En 1626, le pape Urbain VIII fit ajouter de nouveaux travaux de défense, et y plaça les quatre-vingts canons, qu'il avait fondus avec le bronze du dôme du Panthéon.

En 1849, les troupes françaises, après s'être emparées de Rome, occupèrent militairement le fort Saint-Ange, le mirent en sérieux état de défense, tant pour protéger la ville du côté de la plaine qui s'étend de là au monte Mario, que pour se garder elles-mêmes contre toute attaque éventuelle du côté de la ville.

Bien des drames terribles se passèrent derrière ses sombres et épaisses murailles, et un grand nombre de personnages illustres y furent renfermés et y périrent.

En 928, le pape Jean X, que Guido marquis de Toscane y tenait renfermé, y est assassiné par ses ordres. Quelques années après un autre pape. Benoit VI, y est empoisonné. En 1084 Grégoire VII y est prisonnier, et ce fut alors que le château fut assiégé par le normand Guiscard, que ses prouesses firent nommer duc de Calabre et qui mourut l'année suivante.

En 1530 les Luthériens assiègent Rome. Le pape Clément VII, pour échapper à leur fureur, se réfugie au Château Saint-Ange. Benvenuto Cellini, Béatrix Cenci, et nombre d'autres y sont renfermés. Enfin en 1849, les troupes françaises le bombardent du sommet du mont Janicule et s'en emparent sur les bandes garibaldiennes.

Nous n'avons fait que rappeler brièvement l'histoire de ce monument célèbre. Nous le verrons maintenant dans ses détails, que nous avons pu étudier à loisir pendant les quelques mois que nous l'avons habité.

Devant le château et faisant face au Tibre, est un bastion moderne qui se prolonge le long de la via del Borgo. Dans ce bastion, et fai-

sant face au pont Saint-Ange, est une grande grille que l'on franchit, pour se trouver ensuite sous une voûte, au fond de laquelle est le chemin de ronde, qui entoure le monument et conduit dans les cours où sont quelques bâtiments et un parc d'artillerie.

Si on veut pénétrer dans le mausolée d'Adrien proprement dit, on prend au sortir de la voûte un petit escalier conduisant à un très étroit pont-levis, qui communique à un autre, et après avoir franchi ce second pont, on est dans le château.

La première pièce que l'on rencontre est un grand vestibule au fond duquel est un escalier tantôt en pierres tantôt en bois, parfois même remplacé par une rampe de briques.

Tout en haut de l'escalier est une galerie à ciel ouvert, faisant tout le tour du mausolée ; c'est là qu'était autrefois le premier rang des statues qui décoraient le monument, mais tout a été tellement bouleversé, que rien n'est reconnaissable.

De cette première galerie, on peut pénétrer dans les chambres, qui, presque toutes, sont uniformes et ressemblent à des cellules, c'étaient autrefois des prisons.

Une chambre, beaucoup plus vaste que les autres, est remarquable par les antiques fresques décorant ses hautes murailles et représentant des faits mythologiques.

On parvient à la partie supérieure du château par un escalier de pierre qui conduit à une seconde galerie semblable à la première, et qui supportait le second rang des statues.

Au-dessus sont des constructions dominées par le piédestal, sur lequel repose la magnifique statue de l'ange qui apparut au pape Grégoire XV. De cette partie supérieure du château Saint-Ange, on jouit d'une vue magnifique sur Rome et sa campagne, et tout spécialement sur la basilique Saint-Pierre et le Vatican, qui apparaissent alors, dans toute la splendeur de leur admirable construction.

Sous le fort, sont des caveaux qui étaient destinés à recevoir le tombeau d'Adrien et ceux des membres de sa famille. Ces souterrains, qui s'étendent sous le Tibre et que le pape Alexandre VI avait changés en affreux cachots, sont depuis longtemps abandonnés.

Vu extérieurement, le château Saint-Ange, peut être regardé comme un des monuments les plus surprenants que possède Rome. Sa masse énorme, ronde et noire, se détache vigoureusement sur le ciel bleu, et semble, isolée comme elle l'est, vouloir se tenir à distance de toute autre construction.

Le bruit que font les tourbillons noirâtres du Tibre, en se brisant contre les blocs énormes de ses murs gigantesques, est lugubre, et

la nuit, surtout lorsque tout est calme aux alentours, et que Rome est plongée dans ce silence qui la distingue de toutes les capitales de l'Europe, si on s'arrête en face du môle d'Adrien, si on écoute le bruit sourd de l'eau, on se sent mal à l'aise, on tressaille au moindre bruit, et on a hâte de s'éloigner d'un endroit qui rappelle tant de crimes. Quittant le fort Saint-Ange, on suit pendant quelques pas le bastion du fort, pour arriver sur une place, de laquelle partent trois rues, qui vont aboutir à la place Saint-Pierre, que l'on ne voit que lorsque on est arrivé à l'extrémité de l'une de ces rues, de manière que l'admirable panorama de la place, des palais du Vatican et de la basilique s'offre brusquement aux regards émerveillés.

Le Tibre, à quelques pas du château Saint-Ange, tourne à gauche, s'enfonce dans l'intérieur de la ville, laissant sur sa rive droite le Vatican, la cité Léonine, le Janicule et tout le grand quartier du Transtévère, tandis que sur sa rive gauche sont six des collines de Rome et la ville nouvelle.

Basilique de Saint-Pierre.

Nous sommes devant le plus beau, le plus riche et le plus vaste monument du monde entier. Nous jetterons d'abord un coup d'œil rapide sur son histoire, et nous le verrons ensuite, dans son ensemble, et autant que cela nous sera possible, dans ses admirables détails.

Sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la place immense, qui précède la basilique et la colonnade qui l'entoure, était autrefois un champ appartenant à un homme qui fut une des plus grandes gloires de la République Romaine, le vertueux Cincinatus. C'est dans ce champ qu'il était occupé lorsqu'on vint le tirer de sa charrue, pour lui donner le commandement des armées, qui, sous ses ordres, allaient sauver Rome. On connaît la réponse que fit ce grand homme aux envoyés du Sénat, qui lui apportaient le pouvoir dictatorial : « Qui donc cultivera mon champ pendant mon absence ? »

Tant que Rome conserva les vertus austères qui faisaient naître de semblables réponses, elle fut victorieuse de tous ses ennemis et étendit son empire sur le monde entier ; mais par contre, la décadence de l'Empire commença dès que ces vertus disparaissant furent remplacées par ce luxe effréné qui engendra chez les Romains la mollesse et par suite des crimes de toutes sortes, causes principales de la ruine complète de cette colossale puissance.

Au champ de Cincinatus succédèrent les jardins de Néron, que ce monstre faisait éclairer la nuit par des flambeaux humains, et presque à l'emplacement de l'église était son cirque, dont le sol but le

sang de tant de milliers de martyrs. Non loin de l'endroit où était ce cirque, saint Anatocle éleva d'abord une modeste chapelle dans laquelle il enterra le corps de saint Pierre martyrisé non loin de là, sur le mont Janicule.

Plus tard, l'empereur Héliogabale voulant agrandir le cirque de Néron, les chrétiens craignant que le corps du chef des apôtres ne soit profané, l'enlevèrent et le déposèrent dans les catacombes de Saint-Sébastien sur la voie Appienne.

Longtemps après, Constantin s'étant fait chrétien, après sa victoire sur Maxence, en l'an 312, voulut élever un temple en l'honneur du grand apôtre, pour cela, il fit démolir le cirque de Néron, un temple d'Apollon et un autre de Mars, et avec leurs matériaux et des colonnes qu'il retira du mausolée d'Adrien, il éleva sur l'emplacement même du cirque une basilique qui fut consacrée par le pape saint Sylvestre.

La terre que l'on employa pour ces constructions fut tirée en grande partie du mont Janicule, à l'endroit même où saint Pierre avait été crucifié, et Constantin en porta les douze premières corbeilles sur la tête, en mémoire des douze apôtres.

Sous le pape Nicolas V, onze siècles plus tard, en 1450, le temple menaçant de tomber en ruines, on pensa à en reconstruire un nouveau.

Les premiers travaux furent commencés par les architectes Bonnali et Alberti, puis interrompus pendant cinquante ans. Le pape Paul III les fit reprendre, puis vint Jules II qui chargea Bramante de lui présenter un plan plus grandiose.

La première fut posée le 8 avril 1500 ; Bramante éleva les quatre piliers qui soutiennent la coupole, et dans leurs fondations furent déposées douze médailles, en mémoire des douze Apôtres.

Léon X fit continuer les travaux par Michel-Ange, qui changea en partie les plans du Bramante et s'arrêta à une croix grecque.

Le grand architecte, qui avait pris pour modèle du dôme celui du Panthéon, ne put malheureusement achever son œuvre, il mourut laissant à d'autres le soin de la continuer.

Paul V Borghèse fit achever les travaux par Charles Maderne qui, lui aussi, changea les plans de Michel-Ange et reprit la croix Latine, mais on ne peut enlever à cet immortel génie, la gloire d'être le véritable architecte de la basilique.

Nous venons de voir d'après Vassari et Vanni, l'historique de Saint-Pierre, nous allons tâcher de donner, autant qu'il nous sera possible, une idée de l'ensemble extérieur, et quelques détails sur l'intérieur de ce splendide monument.

Précédant la basilique Saint-Pierre, est une place immense, de forme elliptique, mesurant deux cent quarante mètres dans le sens qui fait face à la basilique, et cent quatre-vingt-seize dans le sens opposé. Si on ajoute à cette dernière dimension, les quatre-vingt mètres de large que compte le perron qui précède immédiatement l'église, on aura deux cent soixante-seize mètres, pour la longueur totale de la place, depuis son entrée, jusqu'au vestibule de la basilique.

A droite et à gauche, la place est entourée d'un portique, formé par deux cent quatre-vingt-quatre colonnes de travertin et quatre-vingt-huit pilastres d'ordre ionique mesurant vingt-huit mètres de hauteur.

Les colonnes, placées sur quatre de front, forment deux immenses galeries demi-circulaires, dont l'une, celle de gauche, conduit dans le vestibule de la basilique, et celle de droite au vestibule également et au grand escalier du palais du Vatican.

L'écartement qui existe entre les colonnes est assez grand pour permettre à deux voitures d'y passer de front.

Au-dessus de la colonnade est une terrasse bordée de deux magnifiques balustrades à colonnettes, et sur laquelle sont cent quatre-vingt-douze statues de saints, de papes et d'évêques, mesurant quatre mètres de hauteur.

Il fallut près de dix années à Bernini pour achever ce magnifique portique, qui coûta plus de 5 millions de francs, somme très considérable pour l'époque.

Au centre de la place est un superbe obélisque égyptien en granit rouge, de quarante et un mètres de hauteur, y compris son piédestal qui repose sur un perron quadrangulaire composé de quatre degrés de pierre. Sous les quatre angles du pied de cet énorme monolithe, sont des lions de bronze, d'un fort beau travail, et qui lui servent de support. Sur le côté de l'obélisque qui regarde la basilique, se lit sa dédicace à l'empereur Caligula, et sur la face opposée, est une inscription latine dont voici le sens : Voici la croix du Sauveur, fuyez impies, ici est le lion de la tribu de Juda.

Autour des marches du perron, sont trente-deux plaques de marbre noir, rangée en cercle et marquant les trente-deux degrés de la rose des vents.

L'obélisque qui décore la place Saint-Pierre, fut rapporté à Rome par les ordres de Caligula, et placé dans le cirque que cet empereur avait fait construire. Plus tard, Néron le fit transporter dans son cirque à lui, où il fut retrouvé en 1580 dans les fouilles que l'on fit à

cette époque. En 1586, le pape Sixte-Quint le releva et le plaça où nous le voyons aujourd'hui.

L'architecte Fontana fut chargé de ce travail, auquel furent employés huit cents hommes et cent cinquante chevaux.

Le matin même du jour que devait avoir lieu l'érection de l'obélisque, le pape dit une messe solennelle, à laquelle assistèrent tous les ouvriers qu'il bénit.

Comme l'opération souffrait de grandes difficultés, Sixte-Quint avait fait recommander à la foule immense accourue sur la place Saint-Pierre, le plus complet silence, et la peine de mort était encourue par quiconque pousserait un cri, pouvant troubler les travailleurs dans leur œuvre si difficile.

Tout avait parfaitement réussi jusque là, et le géant de granit allait reposer sur son piédestal, lorsque tout à coup une des cordes, tendue outre mesure par ce poids énorme, ne fonctionna plus ; tout était à recommencer. C'est alors qu'un homme du peuple, bravant la défense faite par le pape, s'écria du milieu de la foule : Mouillez les cordes...

Arrêté aussitôt, il est conduit auprès du pape, qui, approuva son idée, mise aussitôt à exécution, et quelques instants après, la corde raccourcie par l'effet de l'eau dont on l'inonda, amena le monolithe sur son piédestal.

Sixte-Quint accorda une forte récompense à cet homme, et, de plus, le privilège, pour lui et les siens à perpétuité, de fournir les palmes dont on se sert à Saint-Pierre le dimanche des Rameaux. Ce privilège s'est conservé jusqu'à nos jours, dans cette famille, qui jouit d'une fortune considérable.

Quatre magnifiques candélabres en bronze, à globes de cristal, sont placés aux quatre angles du perron de l'obélisque.

Deux superbes jets d'eau, situés entre l'obélisque et la colonnade, lancent à six mètres de hauteur des gerbes d'eau qui retombent dans un vaste bassin de marbre blanc.

Le pavé de la place Saint-Pierre est le plus beau qui soit au monde. Il est formé par deux immenses cercles de dalles de travertin, entourant entièrement la place. De ces cercles partent de longues allées de dalles, venant toutes se concentrer à un grand cercle entourant l'obélisque.

Entre les allées est un pavé plat, fait de pierres parfaitement carrées, et formant avec les dalles des allées, une mosaïque d'une incomparable régularité.

La façade de la basilique, quoique d'une beauté vraiment remarquable, ne peut donner une idée de l'intérieur du temple.

Elle fut construite par Charles Maderne qui l'acheva en 1608. Sa largeur est de cent quarante et un mètres, et sa hauteur de quarante-cinq, sans compter l'attique qui en mesure quatre.

Elle est ornée de huit grosses colonnes de travertin, et de quatre pilastres d'ordre Corinthien de quarante-deux mètres de hauteur, soutenant la frise qui règne sur toute la largeur de la façade.

Entre ces colonnes et ces pilastres sont sept balcons et six immenses niches surmontés de fenêtres carrées.

Précédant la façade, est un immense perron composé de douze degrés faits de grandes dalles de pierre blanche, ayant plus de deux mètres de largeur.

A droite et à gauche du pied de ce perron, sont deux statues colossales de saint Pierre et de saint Paul, placées sur des piédestaux très élevés.

Sur la frise est l'inscription suivante, composée par des lettres de près de deux mètres de hauteur : PAULUS. V. BORGHESIUS. PONT. MAXIMUS. ANNO DOMINI. MDCXV.

Au-dessus de l'attique orné d'une magnifique balustrade à jour et à colonnettes, sont treize statues colossales de cinq mètres soixante de hauteur, représentant Jésus-Christ et les douze apôtres. Le Sauveur est placé au centre sur un socle élevé d'où il domine les Apôtres. A droite et à gauche, sur la corniche de l'entablement, sont deux horloges monumentales construites par les ordres du pape Pie VII, d'après les dessins de Valodi.

Un peu en arrière de la balustrade, sur laquelle repose les statues des Apôtres, sont deux dômes très gracieux, faisant pendant au dôme principal situé beaucoup plus en arrière.

Après avoir gravi le perron précédant la façade, on entre sous le portique, qui est d'une beauté et d'une richesse surprenantes. Sa longueur est de cent dix mètres, et de cent quarante-deux, si on tient compte des deux vestibules situés sur chacun de ses côtés ; sa largeur est de douze mètres.

Dans chacun des vestibules est une statue équestre ; à gauche, celle de Charlemagne, superbe bronze exécuté par le Bernin ; et dans le vestibule de droite, par lequel on communique à une des galeries du Vatican, celle de Constantin, beau marbre de Cornachini. L'empereur est représenté à l'instant où lui apparaît la croix lumineuse dans la villa Méliana aux portes de Rome, sur le Monte Mario.

Le pavé du portique est tout entier de marbre blanc, et son splendide plafond doré fin est admirablement sculpté.

Les murailles sont recouvertes de mosaïques et de fresques très remarquables, et deux petites fontaines y entretiennent pendant l'été une certaine fraîcheur.

Cinq portes donnent entrée, du portique dans l'intérieur de la basilique. La deuxième à droite appelée porte du Jubilé, est murée ; elle ne s'ouvre que tous les vingt-cinq ans, pour le Jubilé, ou pour l'élection d'un pape. Une grande croix de bronze doré est placée au centre de la maçonnerie qui la ferme.

Au centre du vestibule est la porte principale, elle est en bronze et décorée de forts beaux bas-reliefs. Au-dessus est une mosaïque, chef-d'œuvre du Giotto, représentant la nacelle de saint Pierre voguant sur une mer agitée, symbolysant l'Eglise, en lutte continuelle avec le monde. Cet admirable travail date de l'an 1290.

Après avoir dépassé la porte de bronze, on est dans un vestibule, où sont trois lourdes portières de cuir par lesquelles on entre dans la basilique.

L'impression que l'on éprouve en pénétrant dans cet immense et incomparable monument, n'est pas celle à laquelle on s'attendait d'abord.

Dans cette vaste nef, qui, brusquement s'offre aux regards, tout est si imposant, si grand, et les dimensions si bien proportionnées, que l'on demeure étourdi, écrasé, et, nous dirons mieux, quelque peu désappointé.

On s'attendait à voir statues, mosaïques, peintures, riches tombeaux s'offrir aux regards, et on ne voit qu'une salle immense, presque complètement nue. Mais si on avance de quelques pas, tout change, on se fait peu à peu à cet ensemble d'écrasante majesté ; l'admiration la plus enthousiaste ne tarde pas à remplacer la première impression, et pendant des heures entières, on se promène sous ces voûtes d'or, s'arrêtant ébloui, fasciné devant ces innombrables chefs-d'œuvre, sans que l'admiration ne diminue un seul instant.

La forme intérieure de la basilique de Saint-Pierre, est une croix latine, dont le point de rencontre des deux bras est sous le dôme.

Elle est à trois nefs que séparent six pilliers d'une telle grosseur, que dans quelques-uns sont des chapelles aussi grandes qu'une de nos églises de campagne.

La longueur de la nef centrale, depuis la porte d'entrée jusqu'à la chaire de St-Pierre située au fond du chœur, est de cent quatre-vingt-

dix mètres, et la largeur du temple dans les deux bras de la croix, de cent quarante.

La hauteur de la voûte de la nef centrale est de quarante-six mètres. Cette voûte, ainsi que celles des deux autres nefs, est à caissons en stuc doré d'or fin et très délicatement sculptés.

Les piliers sont recouverts de plaques de marbre blanc d'un poli parfait, jusqu'à la hauteur de sept mètres ; le reste est peint et verni de telle sorte qu'il est impossible, pour quiconque l'ignore, de ne pas croire qu'ils sont entièrement de marbre. Aux deux premiers piliers, en entrant, sont des bénitiers de marbre blanc, en forme de coquille, que soutiennent des anges enfantins de deux mètres de hauteur. Les proportions s'harmonisent si bien dans ce temple immense, où tout est grand, que, vus à quelque distance, ces anges paraissent à peine avoir la taille d'un enfant. A chacun des piliers est une statue colossale de cinq mètres de hauteur.

Au quatrième pilier à droite est la statue en bronze de saint Pierre, représenté assis sur un siège de marbre, à dossier très élevé. Les pieds sont nus et la main droite est levée à hauteur de l'épaule, tandis que dans la gauche sont deux clefs.

Il est d'usage que les pèlerins et les visiteurs, en passant devant, lui baisent dévotement l'orteil du pied droit, qui est un peu plus en avant que le pied gauche et par cela plus facile à atteindre.

Certaines personnes qui sans doute n'avaient jamais vu cette statue, ont prétendu qu'elle n'était qu'un Jupiter enlevé à quelque temple du paganisme, et devant lequel venaient se prosterner les chrétiens. L'ignorance ou la plus insigne mauvaise foi ont pu seules donner naissance à cette fable absurde, car il est impossible de confondre le Jupiter des Grecs et des Romains à la barbe longue, avec le saint Pierre des chrétiens, à la barbe courte et frisée. La vérité est que le pape saint Léon le Grand, ayant fait enlever la statue d'un Jupiter que l'on croit même être celle qui était dans le temple du Capitole, la fit refondre et, avec d'autres bronzes qu'on y ajouta, en fit celle que nous voyons à Saint-Pierre.

Fait remarquable, l'orteil de la statue de saint Pierre que baisent les visiteurs, est complètement usé par le seul contact des lèvres.

La première des choses, qui attire l'attention des visiteurs en entrant dans la basilique, est la confession de saint Pierre, dont les cent quarante-quatre lampes d'argent doré, placées sur une balustrade, entourant le tombeau du chef des apôtres, ressemblent à autant d'étoiles.

Les personnes debout ou agenouillées devant cette balustrade, sem-

blent, vues de la porte d'entrée, n'avoir que la taille de tout petits enfants, et les immenses colonnes de bronze, qui soutiennent le baldaquin de la confession, quoique dépassant par leurs proportions la hauteur de la colonnade du Louvre, ne paraissent avoir que six mètres au plus, tellement, nous le répétons encore, les grandes lignes semblent s'effacer dans cet immense édifice.

Le pavé des nefs latérales est en marbre blanc, et celui de la nef centrale est un merveilleux assemblage de marbres de couleurs diverses.

La Confession, située sous le dôme, au point de rencontre des bras de la croix, est un autel isolé, de forme carrée, fait tout entier de porphyre rouge. On y parvient par un escalier quadrangulaire de marbre, qui entoure de ses degrés l'autel, sur lequel le pape seul peut officier.

Comme dans toutes les grandes basiliques romaines, et ainsi que cela se pratiquait dans les premiers temps du Christianisme, l'officiant est tourné du côté des assistants.

Quatre superbes colonnes torses, en bronze, provenant du Panthéon d'Agrippa, soutiennent au-dessus de la Confession, un baldaquin en bronze d'Athènes, formant une couronne impériale. Autour des colonnes, qui ont vingt-neuf mètres de hauteur, serpentent des branches de vigne de la plus parfaite exécution.

Ces colonnes, ainsi que le baldaquin, furent exécutées par le Bernin en 1633.

Dans l'autel de la Confession, on conserve une partie de l'autel de bois, sur lequel saint Pierre célébrait le Saint-Sacrifice. Une autre partie de cet autel vénérable est à Saint-Jean de Latran, et une planche à l'église de Sainte-Praxède.

Devant la Confession est une superbe balustrade de marbre blanc ayant la forme d'un fer à cheval, dont le côté ouvert fait face à l'autel papal, et la partie opposée à la grande porte du temple.

C'est sur cette balustrade que sont placées les cent quarante-quatre lampes d'argent, dont le nombre représente le chiffre des apôtres multiplié par lui-même.

Dans la partie intérieure entourée par la balustrade, est un escalier à double rampe de dix-sept degrés, par lequel on descend dans la crypte, que ferme une grille de bronze à jour, d'un travail achevé, et devant laquelle est le mausolée du pape Pie VI, un des plus beaux travaux de Canova.

Il est tout entier de marbre blanc et est surmonté de la statue du Saint Père, représenté à genoux devant les restes des apôtres. Ces

reliques sacrées se composent d'une partie des corps de saint Pierre et de saint Paul, dont les têtes sont à saint Jean de Latran. Une autre partie du corps de saint Paul, repose dans la magnifique basilique, qui porte son nom, située hors des portes de Rome.

Au-dessus du tombeau des apôtres, est un endroit dans lequel on conserve les palliums qui sont envoyés aux cardinaux, et à quelques archevêques et évêques.

La coupole de Saint-Pierre, ce chef-d'œuvre de Michel-Ange, sous laquelle est située la Confession, est soutenue par quatre piliers, formant les quatre angles intérieurs des points de rencontre des bras de la croix, dont l'église a la forme.

Chacun de ces piliers contient dans son intérieur une chapelle de douze mètres de long sur huit de large. Leur élévation, du côté qui regarde la Confession est de cinquante et un mètres. Dans chacun d'eux, de ce côté, est une grande niche de marbre, contenant les statues colossales de cinq mètres de hauteur, de sainte Véronique, de saint André, de sainte Hélène et de saint Longin, et au-dessus desquelles sont quatre grands balcons de marbre blanc.

Derrière ces balcons sont des niches fermées où sont conservées les reliques suivantes : Au-dessus de la statue de sainte Véronique, le voile avec lequel cette sainte essuya la face du Sauveur ; dans la niche qui domine saint Longin, le fer de la lance dont il se servit pour percer le côté de Jésus sur la croix ; derrière le balcon de la statue de saint André, la tête de cet apôtre, et dans la niche qui surmonte la statue de sainte Hélène, une parcelle de la vraie croix, que cette princesse, mère du grand Constantin, avait retrouvée à Jérusalem.

Au-dessus des balcons sont quatre médaillons en mosaïque, représentant les quatre évangélistes. Chacun de ces portraits a sept mètres de hauteur, la plume que tient saint Luc en mesure deux.

Sur les quatre piliers repose un magnifique entablement circulaire en mosaïque sur lequel la coupole prend naissance.

Sur la frise de cet entablement est l'inscription suivante en mosaïque, dont les lettres, de deux mètres de hauteur, tiennent tout le tour de la coupole : TU ES. PETRUS. ET SUPER HANC PETRAM. ÆDIFICABO ECCLESIAM MEAM. ET. TIBI DABO CLAVES REGNI CŒLORUM.

Le diamètre de la coupole à sa naissance est de quarante-huit mètres, et sa hauteur, depuis la frise jusqu'à la lanterne, de cinquante-six, ce qui lui donne une élévation de cent quatre mètres au-dessus du sol et de cent vingt-sept, si on tient compte de la lanterne.

Dominant l'entablement est un balcon qui fait le tour intérieur de

la coupole. Il est surmonté d'un second, situé à la naissance de la lanterne, à une élévation de cent quatre mètres au-dessus du pavé de la grande nef.

La partie intérieure de la coupole est tout entière en mosaïque. On y voit le Père Eternel, sur un fond d'azur d'un effet vraiment merveilleux.

Nous venons de voir en quelques mots l'aspect que présente la nef principale de la basilique de Saint-Pierre, il nous reste à voir les deux nefs latérales, le chœur et les transepts ; mais, dans ces parties de la basilique, il y a tant à voir, qu'il est complètement impossible de s'arrêter à des détails qui ne donneraient, du reste, qu'une idée bien faible des chefs-d'œuvre de toute sorte que l'on y trouve. Les marbres les plus rares, les bronzes, les mosaïques et les peintures des plus grands maîtres sont groupés dans cet admirable édifice.

Tout ce que, non seulement l'Italie, mais l'Europe entière ont produit de génie illustre, est venu, à l'appel des papes, pour faire de leur église le temple le plus beau, le plus riche et le plus étonnant du monde. C'est l'œuvre de cinq siècles, c'est l'œuvre des papes, dépassant en grandeur et en majesté tout ce que la Grèce et Rome ont fait de grand et de beau.

C'est dans les nefs latérales et leurs chapelles que sont les peintures, les mosaïques et les tombeaux des papes, tous chefs-d'œuvre incomparables.

Les mosaïques sont les reproductions des tableaux des grands maîtres. C'est un assemblage de petites pierres incrustées dans un ciment spécial et reproduisant dans ses moindres détails, le sujet que l'on a copié. Les nuances de ces pierres sont tellement variées que l'on en compte près de douze mille.

L'exécution des tableaux en mosaïque n'est confiée qu'à des artistes tout spéciaux ; c'est un travail qui exige, non seulement un très grand talent, mais aussi une patience remarquable. Quelques-uns des grands tableaux de Saint-Pierre ont demandé dix ou quinze années pour être complètement achevés.

Les tombeaux des papes sont presque tous adossés aux piliers qui séparent les nefs, cependant un nombre assez considérable d'entre eux se trouve dans les chapelles. Tous sont beaux et d'une richesse d'ornementation incomparable. Ils se composent le plus généralement d'une grande urne de marbre ou de porphyre, que surmonte la statue colossale du pontife. Le socle supportant l'urne repose bien souvent sur des degrés, où sont des statues ou des groupes de marbre d'une exécution des plus parfaites.

Dans les nefs latérales sont douze chapelles étincelantes de dorures et de marbres précieux ; quelques-unes d'entre elles peuvent rivaliser par leurs proportions, avec beaucoup de nos grandes églises de France.

Après ces quelques lignes sur l'ensemble général, nous entrerons dans quelques détails, commençant par la nef latérale de droite.

La première chapelle que l'on y rencontre est celle de la Sutta, appelée aussi della Piéta, nom qu'elle doit à un admirable groupe placé sur son autel, peut-être le plus beau des chefs-d'œuvre de Michel-Ange, qui l'exécuta à l'âge de vingt-quatre ans. Il représente la Sainte Vierge tenant son divin Fils mort sur ses genoux, alors qu'on le lui remit après l'avoir descendu de la Croix.

Rien ne saurait faire comprendre la douleur si profonde dont est empreint le visage de cette mère désolée pas plus qu'on ne peut donner une idée de l'expression si réelle de la mort qui couvre la face du Sauveur.

Dans cette chapelle qui est d'une merveilleuse beauté, est une des colonnes du temple de Jérusalem, contre laquelle N.-S. s'appuyait lorsqu'il discutait avec les docteurs de la Loi.

Le premier tombeau de pape que l'on trouve est celui de Léon X, mort en 1521. Ce pontife, de la famille illustre des Médicis, fut une des plus grandes gloires de l'Eglise. Il contribua puissamment à l'édification de la basilique, et sut attirer auprès de lui tout ce que l'Europe comptait de savants et d'artistes célèbres. Son règne, quoique n'ayant duré que huit années, fut si grand, qu'il mérita de donner son nom au 16e siècle, le siècle de Léon X.

En face le tombeau de ce grand pape est celui de la reine Christine de Suède, fille de Gustave-Adolphe, auquel elle succéda à l'âge de cinq ans. Ayant abdiqué la royauté en 1654, elle se retira à Rome, où elle mourut en 1689.

Au-dessus du tombeau fait par Fontana est un superbe médaillon en marbre noir, encadrant le buste, en marbre blanc, de la reine.

La chapelle de Saint-Sébastien, que l'on rencontre après le tombeau de Christine, est très riche par les chefs-d'œuvre qu'elle contient.

Sur l'autel est une mosaïque de grande dimension représentant le martyre de saint Sébastien, c'est une copie du fameux tableau du Dominiquin.

A droite est le tombeau du pape Innocent XII, et vis-à-vis celui de sainte Mathilde de Toscane, restée célèbre par le don qu'elle fit de ses Etats en 1115 au pape Grégoire VII.

Un peu plus haut est le mausolée du pape Jules II.

Comme Léon X, ce pape donna aux sciences et aux arts une très grande impulsion par la protection toute spéciale qu'il leur accorda. Il fut le protecteur de Michel-Ange en particulier. Sous son pontificat les musées du Vatican s'enrichirent de ces chefs-d'œuvre qui en font le plus superbe musée du monde entier.

Le tombeau de Jules II devait être fait par Michel-Ange, et, selon les plans de ce grand génie, aurait été le plus beau des monuments de ce genre. Tous les marbres nécessaires à cet immense travail avaient déjà été préparés, lorsque plusieurs événements, puis la mort de Michel-Ange vinrent tout arrêter. Les deux seuls restes du tombeau projeté sont le Christ de la Minerve que nous avons vu et le Moïse de St Pierre aux liens que nous verrons plus tard.

Le tombeau actuel n'est pas moins un des plus beaux de ceux que possède la basilique. Surmontant l'urne qui repose sur un socle élevé de plusieurs degrés, est la statue colossale du pontife, dont la figure énergique est des plus remarquable.

Les degrés sont occupés par deux ravissantes statues dont l'une, symbole de la Religion, tient dans la main droite une croix et a le front ceint d'un diadème sur lequel sont des lettres d'or. La seconde qui représente la Justice, est d'une beauté merveilleuse. Elle est vêtue à la grecque. Dans sa main droite est un serpent de bronze, dont la tête repose sur un des plateaux d'une balance d'or qu'elle tient de la main gauche.

Après le tombeau de Jules II est la chapelle du Saint-Sacrement, la plus vaste et la plus belle de la basilique, et que ses dimensions feraient prendre pour une église véritable.

Une grille de bronze doré, d'un rare travail, exécutée d'après les dessins de Pierre de Cortone, la sépare de la nef.

Sur l'autel principal qui est fort beau, est un magnifique tabernacle miniature du temple de Bramante, de Saint-Pierre de Montorio au Janicule. C'est une œuvre du Bernin. Il est de forme ronde, et entouré par seize magnifiques colonnettes de cinq pieds de haut, qui soutiennent un dôme de bronze doré.

Au-dessus du tabernacle est un superbe tableau de la Sainte Trinité peint par Cortone.

A gauche est un autre autel très beau, que surmonte une des plus belles mosaïques de la Basilique. C'est une Descente de Croix par le Caravage mesurant cinq mètres de hauteur sur quatre de large.

Sur le sol de la chapelle, très richement pavée, est le tombeau du pape Sixte IV, mort en 1484. Il est un des plus beaux ouvrages de Pallajola. Sixte IV y est représenté couché, revêtu des ornements

pontificaux, les mains jointes sur la poitrine. Des bas-reliefs admirablement sculptés ornent le soubassement du monument qu'entoure une chaine de bronze.

Comme les voûtes des nefs, celle de la chapelle du Saint-Sacrement est enrichie de dorures et de sculptures d'un goût exquis.

Après la chapelle du Saint-Sacrement sont les tombeaux des papes Grégoire XII et Grégoire XIII, et un peu plus à droite, dans la chapelle Grégorienne, celui du pape Grégoire XIV.

Cette chapelle, presque aussi belle que celle du Saint-Sacrement, quoique moins grande, possède un magnifique autel que fit Jacques della Porta sur les dessins de Michel-Ange.

Contre le pilier de la coupole, et tout auprès de la chapelle Grégorienne, se voit l'incomparable mosaïque de la communion de saint Jérome, le chef-d'œuvre le plus parfait du Dominiquin, et presque en face un autre chef-d'œuvre mosaïque, saint Basile disant la messe devant l'empereur Valens, ce protecteur déclaré de l'Arianisme à qui les Goths infligèrent de si sanglantes défaites.

En face est le superbe tombeau du pape Benoît XIV, et, immédiatement après l'avoir dépassé on entre dans le transept de droite formé par un des bras de la croix dont l'église a la forme.

C'est dans cette partie de la basilique, qui est d'une bien rare magnificence qu'ont lieu généralement, les si belles et si imposantes cérémonies de Saint-Pierre.

C'est là que se tint, en 1870, le grand concile dans lequel fut proclamé le dogme de l'infaillibilité des papes.

Pendant les grandes cérémonies, on élève dans cette partie de la basilique, des tribunes qui peuvent contenir dix mille personnes.

Les trois autels de ce transept sont d'une grande richesse. Ses voûtes sont recouvertes d'or fin, et ses murailles disparaissent sous les mosaïques et les peintures des grands maîtres.

Parmi les mosaïques, on remarque saint Michel terrassant le démon, copie d'une peinture de Raphaël dont l'original est au Louvre, sainte Pétronille mise au tombeau et saint Pierre ressuscitant Tabithe.

Dans les peintures, saint Érasme par le Poussin, le martyre de saint Érasme, et parmi les marbres, une magnifique statue de saint Bruno.

L'autel principal, sur lequel le pape officie quelquefois, est consacré aux saints Martinianus et Processius, les gardiens de la prison Mamertine convertis par saint Pierre.

Sortant du transept et passant derrière le second pilier de droite de la coupole, on arrive devant le tombeau du pape Clément XIII. Ce

mausolée, un des plus beaux que l'on puisse voir, est le chef-d'œuvre du grand sculpteur Canova.

Au-dessus du piédestal du monument, et couchés sur les degrés qui supportent l'urne et la statue du pape, sont deux beaux lions de marbre, regardés comme étant les deux plus belles sculptures de ce genre existant dans le monde entier.

L'un de ces animaux dort, tandis que l'autre, à demi-levé sur ses pattes de devant, les griffes ouvertes, la crinière hérissée, la gueule béante et les yeux étincelants de fureur, semble défendre l'approche du monument.

On raconte qu'un voyageur, visitant un jour la basilique de saint-Pierre, en compagnie d'autres personnes, s'arrêta devant le tombeau de Clément XIII, et tandis que tous admiraient l'œuvre de Canova, ce voyageur, qui affectait de tout ridiculiser, dit : Tant que vos papes n'auront pour les défendre que des gardiens semblables, ils ne seront guère bien protégés, voyez plutôt, et en disant ces paroles, il enfonçait son bras dans la gueule du lion, mais à peine avait-il fait ce mouvement qu'il poussa un cri et retira précipitamment sa main. Il venait d'être piqué par un petit scorpion, et quelques instants après il était mort.

Un peu plus haut que le tombeau dont nous venons de parler, est celui du pape Clément X, qui est le dernier monument de ce genre que l'on trouve avant d'arriver à la tribune.

La tribune de Saint-Pierre, ou chœur, est une des parties les plus importantes de cet immense monument. Elle forme l'extrémité du grand bras de la croix, et est assez vaste pour que sept à huit mille personnes puissent aisément y trouver place.

Outre l'incomparable Chaire de Saint-Pierre qui en est le principal ornement, la tribune contient les deux plus beaux tombeaux de papes que possède la basilique, ceux d'Urbain VIII et de Paul III.

Le premier de ces chefs-d'œuvre, que l'on ne peut se lasser d'admirer tellement tout y est beau, est la plus belle des œuvres du Bernin.

L'urne dans laquelle repose le corps d'Urbain VIII, décédé en 1644, est de porphyre rouge. Elle est recouverte en partie par une admirable draperie de marbre noir, frangée et parsemée d'abeilles d'or.

La statue du pape, d'une majesté incomparable, le représente donnant la bénédiction.

A gauche et au-dessous de cette statue, est celle de la Religion, la tête entourée d'une auréole d'or, et la taille serrée par une large ceinture sur laquelle le nom de Dieu est écrit en lettres d'or.

Vis-à-vis cette statue, et sur les degrés qui précèdent l'urne, est un groupe si beau, si touchant et si plein de vie, qu'on ne peut l'oublier, ne l'aurait-on vu qu'une fois.

Il se compose de trois statues, celle d'une jeune femme d'une beauté ravissante et de deux enfants qu'elle conduit au Saint Père. Sur son bras gauche, repose le plus jeune profondément endormi, tandis que de la main droite, elle retient l'aîné qui cherche à s'échapper, effrayé qu'il est à la vue du pontife.

On ne peut, sans l'avoir vu, se faire une juste idée de la beauté incomparable de ce groupe.

En face, et digne pendant du tombeau d'Urbain VIII, est celui non moins beau du pape Paul III, Farnèse, décédé en 1549. C'est un chef-d'œuvre de della Porta.

Au bas de l'urne sur laquelle est la statue du pape, en sont deux autres dont la perfection des formes est presque inimitable.

La première représente la Vieillesse, au visage sillonné de rides profondes, les cheveux épars, et réchauffant sur un brasier ses mains amaigries.

La seconde statue est celle de la Jeunesse, contraste frappant de la première.

C'est une femme dans tout l'éclat de sa jeunesse et de son admirable beauté, à demi-couchée, dans une pose d'un incomparable réalisme. Les plis des draperies lui servant de vêtements, sont d'un goût exquis ; elle sont en tôle, peintes et vernies d'une façon si parfaite, qu'il faut les toucher pour s'assurer qu'elles ne sont pas en marbre.

Plusieurs circonstances et quelques irrégularités observées dans le marbre primitif ont obligé cette substitution sans qu'elle ait nui en rien à la beauté du sujet.

On appelle Chaire de Saint-Pierre, un siège immense en bronze doré, dans lequel en est un autre en bois, qui servit à saint Pierre et à quelques-uns de ses successeurs.

La Chaire de Saint-Pierre est supportée par quatre colossales statues de bronze des grands docteurs de l'Église, saint Ambroise, saint Augustin, saint Athanase, et saint Jean Chrysostôme, reposant sur un nuage en bronze doré soutenu par quatre anges du même métal, aux ailes déployées.

On évalue à cent vingt mille kilogrammes le poids du bronze employé pour ce travail.

Derrière le nuage est un grand vitrail pourpre et or, au centre duquel est, sous la forme d'une colombe, le Saint-Esprit entouré de ra-

yons d'argent doré, de deux mètres de long, du plus merveilleux effet.

Lorsqu'un pape est élu, il monte s'asseoir sur la Chaire de Saint-Pierre, et après avoir du haut de ce siège qui s'élève à dix mètres au-dessus du sol, béni la foule qui se presse dans l'immense basilique, il en descend pour n'y plus jamais remonter.

Sortant de la tribune pour se rendre au transept de gauche, on rencontre d'abord le tombeau du pape Alexandre VIII qui ne régna que deux ans, de 1689 à 1691.

Auprès de ce tombeau est une belle mosaïque représentant saint Pierre guérissant l'estropié.

Un peu après est un des plus remarquables tombeaux de Saint-Pierre, celui du grand et à jamais immortel saint Léon.

Le bas-relief qui décore ce monument est un des plus beaux de la basilique ; c'est le chef-d'œuvre de l'Algarde. Il représente le pape saint Léon, à la tête de son clergé, arrêtant Attila au pont Lamentana, à quelques milles de Rome. Nous reviendrons plus loin sur ce fait admirable en visitant l'endroit où il se passa.

Après le tombeau de saint Léon, viennent ceux de Léon II, Léon III, Léon IV et Léon XII.

C'est auprès de ce dernier que l'on admire, sur le grand pilier qui soutient la coupole de ce côté-là, la superbe mosaïque, reproduction du tableau de Vassi représentant saint Pierre confondant l'imposture de Simon le Magicien.

Vis-à-vis cette mosaïque est le tombeau du pape Alexandre VII de la famille des princes Chigi.

Ce pontife qui mourut en 1667, a son nom dans notre histoire de France pour les démêlés qu'il eut avec Louis XIV.

Le mausolée d'Alexandre VII est le dernier ouvrage du Bernin, qui mourut l'ayant à peine achevé, en 1680.

Nous sommes de nouveau vis-à-vis la confession, et dans le transept de gauche, qui est tout entier l'œuvre de Michel-Ange.

Dans cette partie de la basilique, sont de nombreux confessionnaux, où des prêtres se tiennent constamment et confessent dans toutes les langues de l'Europe.

Là nous trouverons la même richesse d'ornementation que dans le transept de droite. On y remarque trois autels très riches, au-dessus desquels sont des peintures et des mosaïques de toute beauté. Nous citerons en particulier un saint Thomas et un saint François, mosaïques d'après le Dominiquin, et surtout un des plus admirables tableaux du Guide, le Crucifiement de saint Pierre.

On remarque dans cette partie du temple, le tombeau du célèbre

compositeur Palestrina, décédé en 1594, qui sut donner à la musique religieuse, cette douceur, cette gravité, et surtout, cette appropriation aux paroles que nul ne put égaler après lui.

Sortant du transept on entre dans la nef latérale de gauche, digne pendant de celle de droite, pour sa richesse, ses peintures et ses admirables sculptures. On admire tout d'abord, sur le grand pilier de la coupole, une surperbe mosaïque, d'après Pomérancio représentant Ananie et Saphira devant saint Pierre, à l'instant où le grand apôtre les convainct du mensonge dont ils sont punis par leur mort.

Vis-à-vis cette mosaïque sont les sacristies. Comme la basilique, elles sont d'un grandiose incomparable, et enrichies de peintures, de mosaïques et de sculptures des plus grands maîtres. Au-dessus de la porte d'entrée est une grande sphère en marbre blanc, ayant en relief les cinq parties du monde. Entourant cette sphère est un grand nuage de marbre noir, soutenu par deux anges magnifiques aussi de marbre blanc ; un épouvantable spectre, représentant la mort qui brandit une faulx sur le monde, surmonte le tout.

On pénètre dans les sacristies par un grand vestibule, où l'on remarque deux belles statues de saint Pierre et saint Paul, œuvre du 15e siècle.

Une vaste salle, située au milieu, est très remarquable par sa forme octogone et par huit superbes colonnes provenant de la Villa Adriana que l'empereur Adrien avait fait construire à Tivoli et dont les restes magnifiques font encore l'admiration des nombreux touristes qui la visitent.

Dans la partie des sacristies, dites des Bénéficiaires, est sur l'autel une fort belle peinture représentant saint Pierre recevant du Sauveur les clefs du royaume des cieux. On y voit aussi une magnifique toile, sur laquelle sont l'Enfant-Jésus, la Sainte Vierge et saint Jean-Baptiste.

En sortant des sacristies on trouve, au grand pilier du dôme, la célèbre mosaïque de la Transfiguration, de Raphaël, laquelle, avec la communion de saint Jérôme du Dominiquin, sont les deux plus belles peintures qui existent au monde. La chapelle Clémentine, une des plus belles de Saint-Pierre, est à droite en descendant. Elle possède un magnifique autel, et est enrichie de superbes mosaïques, parmi lesquelles le miracle de saint Grégoire le grand.

A l'entrée de la chapelle est le tombeau du pape Pie VII qui sacra Napoléon Ier et qui, plus tard retenu prisonnier en France, ne retourna à Rome qu'en 1814, après la chute de l'empire.

En descendant la nef, on trouve plusieurs tombeaux de papes,

parmi lesquels on remarque celui d'Innocent XI, mort en 1689. Ce monument est très apprécié pour la régularité de ses proportions, c'est l'œuvre du sculpteur français Monnot.

La chapelle du chapitre qui vient après ce tombeau, est presque aussi belle que celle du Saint-Sacrement, située en face. Comme cette dernière, elle est fermée par une magnifique grille en fer ouvragé d'un travail parfait.

C'est dans cette chapelle que le chapitre de Saint-Pierre officie tous les jours. Sur l'autel principal, qui renferme le corps de saint Jean Chrysostôme, est une fort belle mosaïque de l'Immaculée-Conception. La voûte et le pavé sont d'une grande richesse et les murs ornés de rares peintures.

Parmi les tombeaux que renferme la chapelle, il faut citer celui du pape Innocent VIII, qui mourut en 1491. Ce monument est décoré des statues des vertus théologales, et le pape y est représenté une lance à la main. Cette lance rappelle celle qui perça le côté du Sauveur, et que Bajazet II, sultan des Turcs, avait en sa possession lorsqu'il l'envoya à Innocent VIII, en 1484.

En face ce tombeau en est un autre qui est, si on peut le désigner ainsi, le tombeau commun de tous les papes. C'est le mausolée temporaire dans lequel on place les restes du dernier chef de l'Église décédé, en attendant que le monument définitif, qui lui est destiné, soit achevé.

La chapelle de la Présentation, qui vient après, est très belle et très gracieuse dans ses décors. Au dôme sont de remarquables mosaïques, et sur l'autel, est un superbe tableau de la Présentation. Un peu plus bas est une mosaïque d'une grande beauté, représentant le mariage de la Sainte Vierge et de Saint Joseph.

Tous les personnages qui figurent dans cette cérémonie, sont d'une rare finesse d'exécution. Le coloris est admirable, mais ce qu'on ne se lasse pas d'admirer, ce sont les trois ravissantes figures de la Sainte Vierge, de Saint Joseph et du grand-prêtre qui les unit.

C'est dans le premier pilier, que l'on trouve à droite après cette chapelle, qu'est la porte de l'escalier par laquelle on monte à la coupole.

Sous l'arcade qui fait face à cette porte, sont les tombeaux des Stuarts, de Jacques III, de ses fils et de sa femme, Clémentine Sobiesky.

Il ne nous reste à voir, dans la nef que nous venons de parcourir que les fonts baptismaux qui, eux aussi, sont d'une grande beauté.

L'urne baptismale, est en phorphyre rouge, d'un travail très rare, et les murs décorés de remarquables mosaïques.

Devant les fonts baptismaux et au-dessus de l'entrée de la nef, est un dôme dont les magnifiques mosaïques, très remarquées, représentent les quatre parties du monde.

L'Asie est une belle sultane couchée à demi sur un tigre, et entourée de cassolettes dans lesquelles brûlent des parfums.

L'Afrique est figurée par une superbe négresse, aux jambes et aux bras nus, s'appuyant sur un sphinx; derrière elle sont des pyramides et des obélisques, la mer est à gauche, et à droite sont des palmiers à travers lesquels se montrent des lions, des tigres, des éléphants, etc.

Une Indienne demi-nue, la tête entourée d'un cercle de plumes aux éclatantes couleurs, tenant dans la main droite un arc détendu, et sous le pied gauche une tête de sauvage traversée d'une flèche, représente l'Amérique.

L'Europe, est une femme d'une grande beauté, vêtue d'une longue robe bleue et d'un long manteau de pourpre, brodé d'or. La coupole de Saint-Pierre, la mer couverte de navires, des instruments d'agriculture et d'astronomie l'entourent.

Le coloris de ces mosaïques est d'une si grande beauté, qu'il serait difficile, pour ne pas dire impossible, d'en trouver ailleurs qui leur soit supérieures.

Nous arrêterons ici cette description trop longue, et très incomplète de l'intérieur de la basilique de Saint-Pierre.

Nous n'avons seulement donné que les noms de la plupart des chefs-d'œuvre que nous avons rencontrés et en avons omis un nombre considérable qu'il serait trop long d'énumérer.

Du reste, tout est si grand et si beau dans cet admirable monument, qui mesure près de huit cents mètres de développement intérieur et qui peut contenir quatre-vingt mille personnes, que sa description complète nécessiterait plusieurs volumes.

Sous l'église Saint-Pierre sont des souterrains, aussi vastes que la basilique, et en grande partie formés par les restes du premier temple que fit élever Constantin.

Dans cette crypte, que l'on n'obtient que très rarement la permission de visiter, sont des tombeaux de papes et d'autres personnes illustres.

Les souterrains de Saint-Pierre se divisent en deux parties : la crypte nouvelle, où est le tombeau des Apôtres ; et la crypte ancien-

ne, qui n'est autre que l'ancienne basilique de Constantin, divisée en trois nefs, lesquelles ont conservé leur sol primitif.

Après avoir visité la partie intérieure de la basilique, nous allons en voir la partie supérieure, non moins étonnamment belle que la première.

Dans le pilier de gauche, le plus rapproché des fonts baptismaux, est, ainsi que nous l'avons dit plus haut, une porte s'ouvrant sur un magnifique escalier, par lequel on arrive à la plate-forme qui recouvre l'édifice.

Cet escalier est formé d'une rampe en briques sur champ, tournant dans le pilier, assez douce et assez large, pour permettre à une voiture attelée de la gravir.

Les murs, à droite et à gauche, sont recouverts de plaques de marbre, sur lesquelles sont gravés les noms des personnes de distinction qui ont fait l'ascension de la coupole. On y lit ceux de plusieurs souverains, princes, ducs, généraux, etc.

A l'extrémité de la rampe est un escalier, composé de quelques marches seulement que l'on franchit, après quoi on est sur la plate-forme.

On est tout étonné de se trouver alors dans une sorte de petit village composé de plusieurs maisons très basses n'ayant que le rez-de chaussée seulement. Ce sont celles des *San Piétrini*, ouvriers chargés des réparations intérieures et extérieures de la basilique.

Deux jets d'eau, entourés de bassins de marbre, procurent l'eau nécessaire à ces ouvriers et à leurs familles qui se composent d'environ deux cents personnes.

La plate-forme est entièrement dallée de grandes pierres de travertin, sauf la partie placée immédiatement au-dessus de la principale nef de la basilique, qui est recouverte de plomb.

La superficie totale de toute cette partie supérieure de la basilique y compris les emplacements qu'occupent le grand dôme et six autres plus petits qu'on ne peut voir du bas de la place, cachés qu'ils sont par les hauteurs de la balustrade, est de près de quatre hectares.

Une magnifique balustrade de travertin, à colonnes, mesurant quatre mètres de hauteur, entoure le monument dans sa partie supérieure et dans les contours de ses moindres détails. C'est sur la partie de cette rampe surmontant la façade qui regarde la place, que sont les treize statues colossales, J.-C. et les douze apôtres.

Ce n'est que de dessus la terrasse que l'on peut se rendre un compte exact de l'élévation de la coupole, qui, étant vue du bas de la place, perd considérablement de ses proportions, par la trop

grande distance la séparant de la balustrade qui la cache en partie.

Son élévation au-dessus de la plate-forme est de quatre-vingt-cinq mètres, y compris la grande croix qui la surmonte.

La tour, ou partie inférieure, est entourée de soixante colonnes de travertin, d'ordre corinthien, de vingt mètres de hauteur, soutenant l'architrave, au-dessus de laquelle est une galerie circulaire bordée d'une balustrade de fer.

Le cordon en gradin, sur lequel reposent les colonnes, à trois mètres de hauteur, et quatre-vingts de diamètre à sa partie extérieure.

Un escalier à double rampe conduit au-dessus du perron, après quoi on s'engage dans un second escalier, très étroit, pratiqué dans une des colonnes et qui aboutit à la balustrade située au-dessus de l'architrave.

De cet endroit, on jouit d'un admirable coup d'œil sur la ville et la campagne qui l'environne.

Une porte pratiquée près de la sortie de l'escalier, conduit dans la galerie intérieure du dôme, que nous avons vu du haut de la Confession de Saint-Pierre. Cette galerie fait tout le tour de la coupole, et est bordée par une superbe balustrade de marbre blanc à jour, d'un travail des plus achevés.

De là, on a une vue des plus belles de l'intérieur de la basilique. On est à soixante et onze mètres au-dessus du pavé de l'église, et à quarante-trois plus haut que les colonnes de la Confession. On ne peut se faire une idée de l'impression que produit alors tout cet admirable ensemble de marbre, de mosaïque et d'or.

La coupole de Saint-Pierre est double, et c'est entre les deux parties qui la composent qu'est l'escalier qui conduit à la lanterne.

Au commencement, cet escalier est une rampe assez douce, éclairé par des fenêtres en forme de casques, percées dans la couverture de plomb de la coupole. Peu à peu cette rampe est plus rapide, et on est obligé de se pencher à droite, pour se conformer à la courbe du dôme, qui s'accentue de plus en plus à mesure que l'on s'élève vers son sommet ; enfin on arrive à un grand escalier en bois, de cinquante-sept marches, donnant accès à la galerie supérieure du dôme, qui entoure la colonnade de la lanterne.

Parallèlement à cette galerie extérieure, en est une autre intérieure. Si on se penche sur la balustrade de cette dernière, on reste effrayé et émerveillé en même temps. On est à cent dix-sept mètres au-dessus du pavé de la basilique, et le dôme, dans lequel se dévoile toute l'immensité du génie de Michel-Ange, se voit dans tous les détails de sa majestueuse grandeur.

La lanterne qui termine le dôme est formée par une colonnade de quarante colonnes de travertin, d'ordre corinthien, soutenant une frise en forme de couronne royale, qui entoure le col, au-dessus duquel est une énorme sphère en bronze, surmontée d'une croix dorée, dominant tout l'édifice.

De la colonnade, pour parvenir dans l'intérieur de la sphère, on s'engage dans un escalier très rapide qui aboutit à une petite chambre circulaire, autour de laquelle sont des bancs de bois, puis on gravit une échelle en bronze, placée perpendiculairement, et on est dans la sphère.

L'étonnement est grand lorsqu'on s'aperçoit que cette sphère, qui paraissait si petite vue du sol de la place, peut facilement contenir seize personnes assises.

Des meurtrières pratiquées dans ses parois donnent la lumière et un peu d'air. Il est fâcheux que ces ouvertures soient trop étroites, car la vue dont on jouirait en regardant au travers d'elles, serait magnifique. Nous allons tâcher de donner une idée de cette vue, en nous plaçant sur la galerie extérieure qui entoure la lanterne.

Si, du haut du Janicule ou de l'Aventin, on peut admirer le splendide panorama de Rome, ces vues ne sauraient être comparées à celle que l'on a de la galerie supérieure de la coupole de Saint-Pierre, où rien ne peut s'interposer.

Sous les pieds, s'étend la ville entière, que l'on voit dans les moindres détails, se déroulant sur ses collines, et dans les vallées qui les séparent. Partout, des dômes gracieux, des flèches élancées que la croix surmonte. Partout des palais somptueux, aux terrasses et aux galeries de marbre, comme aussi des îlots noirs de maisons, sillonnés par des rues où le regard se perd.

Tout près, est le fort Saint-Ange, et aux pieds de ses sombres murailles, le Tibre que l'on peut suivre, non seulement dans son parcours à travers la ville, mais que l'on voit se déroulant en un long ruban au milieu des prairies et de la campagne déserte.

Aussi loin que la vue peut porter, se voient des ruines de toute sorte ; temples, longs aqueducs aux arches effondrées, partout des ruines !....

En face, sur les pentes des premières collines de la Sabine, est Tivoli, l'ancienne Tibur, l'aînée de Rome, entourée d'oliviers vingt fois séculaires, au milieu desquels se dressent de hautes murailles, derniers restes de la somptueuse villa d'Adrien.

A droite sont les monts du Latium, aux teintes bleues et or, couverts de blanches villas s'y détachant comme autant d'étoiles sur un

ciel d'azur ; ils entourent Frascati, l'ancienne Tusculum. Un peu plus loin, Albano, l'antique Albe-la-Longue, patrie des Curiaces et première rivale de Rome.

A droite d'Albano est une longue bande bleue qui se confond dans un horizon lointain avec l'azur du ciel. C'est la mer qui baigne le pays des Volsques, ces irréconciliables ennemis de Rome naissante.

En remontant le Tibre, et à l'endroit où il reçoit sur sa rive gauche une petite rivière, est une grande plaine déserte, qui marque l'emplacement où était Antéma, première conquête de Romulus.

Pendant de bien longues années, le territoire de celle qui devait être la maîtresse du monde, ne s'étendait pas au-delà de l'horizon que l'on découvre du haut de la coupole de Saint-Pierre et il fallut bien de la constance, et surtout beaucoup de sang pour que la Rome de Romulus devint la Rome des Césars.

Mais de toutes ces gloires du peuple romain, que reste-t-il ? Rien que des ruines, et partout des ruines. Ce vaste empire s'est écroulé sous le poids de ses crimes. Ses empereurs ont été chassés de leurs palais de marbre, dont nous voyons les restes couvrir le Palatin. Le Capitole, n'est plus qu'un musée que la croix domine. Le tombeau d'Auguste ruiné par les guerres civiles, est transformé en un théâtre où se jouent des pièces bouffonnes.

Les temples des dieux sont tombés comme leurs divinités, et ceux qui ont survécu sont surmontés de la croix, car partout est la croix. Sortie des profondeurs des catacombes, elle brille de toute part. Elle brille au-dessus de nos têtes, et du sommet de la coupole de Saint-Pierre elle étend ses deux bras sur le monde entier.

Elle est là, point de ralliement et axe autour duquel gravissent toutes les nations, couvrant de son ombre la demeure des successeurs de saint Pierre, auprès desquels les peuples viendront toujours chercher la vérité.

Palais et Musées du Vatican.

Devant l'impossibilité complète des détails, nous ne dirons que quelques mots de ce vaste assemblage de palais qu'on appelle Vatican.

C'est presque une ville, avec ses rues, ses places, ses chapelles, ses remparts. On se perd dans les salles et dans les galeries de ces immenses musées, qu'une année entière suffirait à peine à visiter en détail. On s'égare dans ses cours, dans ses chapelles, dans ses escaliers et dans ses milliers d'appartements. On passe des journées entières à tout parcourir, et on se retire énervé, fatigué de la contemplation de toutes les merveilles que l'on y trouve.

C'est une agglomération de tout ce que les plus grands génies de l'antiquité et des temps modernes ont produit de beau et de sublime, et sa construction seule est un chef-d'œuvre. Les galeries sont d'une splendeur sans égale, et leurs dimensions laissent, bien loin derrière, celles de tous les musées connus.

Six d'entre elles ont chacune un développement de deux cent quatre-vingt à trois cents mètres. Enfin, nous nous résumerons en disant que ces palais et ces musées réunis renferment trois grands escaliers ou rampes de quinze mètres de large, sur une longueur de plus de cent, trois cents escaliers de service, et suivant plusieurs auteurs, onze mille chambres, salles ou galeries de toute sorte.

Les peintures et les sculptures des plus grands maîtres, de toutes les nations et de tous les âges, sont réunies au Vatican.

Tous les peuples de la terre et tous les dieux de l'Olympe semblent s'être donné rendez-vous dans cette demeure des papes.

Les Loges de Raphaël, les fresques du Jugement dernier de Michel-Ange à la chapelle Sixtine, et des millions d'autres peintures qui font suite à ces chefs-d'œuvre, n'ont pas de rivales dans le monde entier.

Le Laocoon, l'Apollon du Belvédère, les Vénus, et l'immense statue de l'Océan, sont unique, pour leur beauté.

Les statues des dieux grecs, persans, égyptiens, chaldéens sont innombrables.

Les pierres et les marbres antiques, couverts d'inscriptions sont au nombre de plus de 3000, et l'on compte qu'il faudrait au moins dix volumes de cinq cents pages, pour contenir les inscriptions écrites dans toutes les langues, connues ou disparues, qui les recouvrent.

La bibliothèque est une des plus grandes, et certainement la plus intéressante de l'univers, tant par le nombre de ses volumes et de ses manuscrits, que par la rareté des documents qu'ils contiennent. On compte deux cent cinquante mille volumes, et trente mille manuscrits, de toutes époques et de toutes nations.

Dans une des nombreuses salles de la bibliothèque, se voient, sous des vitrines, d'innombrables médailles et statuettes d'or, d'argent, de bronze, d'ivoire, des dieux, des déesses et divinités de toute sorte qui peuplaient le ciel, la terre et les mers.

Nous terminerons, par quelques réflexions, ces lignes trop courtes sur ce palais que nous ne pouvons décrire.

C'est en visitant les musées et les palais du Vatican que l'on comprend tous ce que firent les papes pour les arts, les sciences et l'industrie.

Les soins que tous prirent pour conserver à la postérité ces restes

si précieux des civilisations antiques, sont leur plus grand éloge. Non seulement ils protégèrent les artistes qui venaient se grouper auprès d'eux, sûrs qu'ils étaient d'être compris et protégés, mais ils formèrent beaucoup d'entre eux par leurs conseils, et par les grandes idées qu'ils surent leur inspirer, et l'on peut dire hautement que les papes, n'auraient-ils fait que Saint-Pierre et le Vatican, seraient encore grandement au-dessus d'un grand nombre de souverains pour les progrès artistiques qui s'accomplirent sous leur protection.

De Saint-Pierre au Trastévère. Via Lungara. Église Saint-Onuphre. Palais de la Farnésina et palais Corsini.

La via Lungara est une grande rue, de quinze cents mètres de long, que l'on trouve en partant de la place Saint-Pierre et sortant par la porte San Spirito percée dans le rempart qui entoure la cité Léonine.

Elle est près du Tibre, qui la longe par sa rive droite, sur une grande partie de son étendue, jusqu'au populeux quartier du Trastévère, dont elle est séparée par la porte Settimiana.

Sur sa droite est le mont Janicule, qu'elle suit en partie et dont la pente, couverte de villas, vient finir aux premières maisons de la rue. La via Lungara était jadis une des rues les plus belles et les plus animées de Rome. C'était le quartier préféré des classes riches et de la noblesse romaine, qui le délaissèrent pour le Corso et les autres parties plus luxueuses de la ville.

Presque au début de la rue, sur la droite, est le jardin botanique situé en face d'un pont en fil de fer. Longeant le jardin, est un sentier, tracé sur les flancs du mont Janicule et conduisant au couvent de Saint-Onuphre. Ce couvent a une église très ancienne, à une seule nef, reconstruite en 1429. On y voit des fresques et des peintures très belles, du Pinturicchio, ainsi qu'un superbe tableau de la Sainte Vierge par Annibal Carrache. On y remarque aussi une très ancienne et très curieuse statue, représentant saint Onuphre recouvert d'une peau de bête sauvage. C'est dans l'église Saint-Onuphre que sont les tombeaux du Tasse, l'immortel poète, et du cardinal Mezzofanti, célèbre polyglotte, mort en 1849 à l'âge de 75 ans, et à qui aucune langue n'était inconnue.

Le tombeau du Tasse est à gauche, en entrant dans une magnifique chapelle aux voûtes dorées.

Le grand poète, dégoûté du monde dont il avait eu tant à souffrir dès sa plus tendre enfance, était venu chercher, dans la paisible retraite des moines de Saint-Onuphre, un repos qu'il n'avait pu trouver

nulle part, et ce fut dans ce couvent qu'il mourut, le 4 avril 1595, à l'âge de 51 ans, entre les bras d'un capucin et en prononçant ces paroles : *In manus tuas, Domine.*

Le pape Clément VIII venait, dans un grand concours de poésies, de décerner le prix au Tasse. C'était une couronne de laurier en or, que ce pape devait lui remettre dans une grande cérémonie ; mais le grand poète ne put jouir de ce triomphe, il mourut le jour même qu'il devait lui être décerné. Le pape très attristé ordonna que la couronne fut placée quand même sur la tête du Tasse, qui l'emporta dans son tombeau.

Le corps du Tasse resta longtemps renfermé dans un modeste tombeau, confié à la garde des pères capucins ; mais le pape qui fit tant pour Rome, Pie IX, comprit que l'auteur de la Jérusalem délivrée avait droit à une plus noble sépulture, et bientôt, par ses ordres, un superbe monument s'éleva dans une magnifique chapelle, que les marbres les plus rares et l'or embellirent à l'envi.

Les bas-reliefs, qui décorent l'urne, représentent le convoi funèbre du Tasse ; au-dessus est sa statue portant le costume des chevaliers romains, et à demi-couchée sur des coussins admirablement sculptés.

Le casque du poète repose auprès de lui, et sous sa main droite sont plusieurs feuillets épars, sur lesquels sont gravés des vers de ses poésies immortelles.

Le monument, commencé en 1857, fut achevé deux ans plus tard.

Dans le cloître, on montre la chambre qu'habita le Tasse. C'est aujourd'hui un petit musée, qui renferme plusieurs objets lui ayant appartenus, ainsi que sa statue faite d'après un moulage.

Dans le jardin du couvent, était un chêne très ancien, sous les rameaux duquel, saint Philippe de Néri aimait à instruire la jeunesse. Le Tasse, lui aussi, pendant son séjour au couvent, passa de longues heures à rêver sous son ombre et, jusqu'en 1885 cet arbre vénérable était visité avec respect par les touristes étrangers, mais, une caserne ayant été construite sur le plateau du Janicule, à quelques centaines de mètres du couvent, on coupa en deux parties, par un chemin creux, le jardin des moines, et le chêne du Tasse se trouvant sur le haut d'une des parois de la tranchée, fut, par cela, presque complètement déraciné. Nous le vîmes une dernière fois en octobre 1891, et quelques mois après, un violent orage le renversa pour toujours.

Lorsqu'on se rappelle la vénération que les Romains eurent pendant de si longs siècles pour le cornouiller de Romulus, on regrette

que l'édilité romaine actuelle ait si peu souci de ce qui a rapport à des gloires nationales si pures. Un simple mur de soutènement eut conservé encore longtemps cet arbre tant de fois séculaire, ne l'eût-on fait que pour le Tasse !...

Devant l'Église est une terrasse de peu d'étendue, mais de laquelle on jouit d'une des plus belles vues qu'on puisse avoir sur Rome.

En redescendant dans la via Lungara, on trouve, à gauche, le magnifique palais de la Farnésina, un des plus beaux de la ville, et célèbres par les fresques de Raphaël représentant plusieurs sujets mythologiques, entre autres l'histoire de Psychée et le triomphe de Galatée.

Dans les galeries supérieures sont des fresques de Jules Romain, dont les sujets sont tirés de l'histoire d'Alexandre le Grand.

Sur une des murailles intérieures, est une tête de Christ mourant, d'une effrayante réalité, que Michel-Ange dessina au charbon.

Presque en face le palais de la Farnésina, en est un autre, non moins beau, le palais Corsini, lui aussi transformé en musée.

Il fut longtemps habité par la reine Christine de Suède, qui y mourut en 1689.

Sous la République française Joseph Bonaparte ainsi que Berthier, habitèrent le palais Corsini, et ce fut là que le général Duphot fut assassiné, en 1797, par les Romains révoltés.

A l'extrémité de la via Lungara, nous trouvons une sorte d'arc, enclavé dans une haute muraille de briques qui descend des pentes du Janicule. C'est l'antique porte Settimiana, qui faisait partie de l'enceinte dont Aurélien avait entouré la ville, et qui s'étendait jusqu'au Tibre de ce côté-là.

Après avoit franchi la porte Settimiana, on est dans le populeux quartier du Trastévère ; mais avant de nous engager dans les rues étroites de ce si laborieux quartier de Rome, nous prendrons sur la droite un sentier, qui nous conduira au point le plus élevé du Janicule, où plusieurs monuments méritent d'être vus attentivement.

Églises de Saint-Pierre in Montorio, de Saint-Pancrace. Fontaine Paolina. Le Mont Janicule.

Le mont Janicule, la plus haute des collines de Rome, est situé au sud-ouest de la ville, qu'elle domine entièrement.

L'histoire de cette montagne se perd dans la nuit des temps. Elle était certainement habitée bien avant que Rome existât, et faisait partie du royaume du Latium. Selon la fable, Jamus y régnait, et c'est là que Saturne, chassé du ciel, serait venu se réfugier. Quelque temps après

le père des dieux fondait sur le mont Capitolin, un petit village, dont nous avons eu occasion de parler, et qui prît le nom de Cité de Saturne.

Quoiqu'il en soit, le mont Janicule joua très souvent un rôle important dans l'histoire romaine. Tous les rois de Rome s'attachèrent à le fortifier. Ancus Martius, entre autres, y fit construire une forteresse, dont on voit encore les ruines gigantesques, dans le but de repousser les invasions des Etrusques.

Les papes suivirent l'exemple des rois et des empereurs. Urbain VIII fit restaurer l'enceinte Aurélienne, et la doubla d'un nouveau rempart, pour fermer la partie de la ville comprise entre le Tibre et le Janicule.

En 1849, les troupes françaises établirent leurs batteries de siège dans la belle villa Pamphili Doria, située sur le point culminant de la colline, dont ils s'emparèrent après des assauts très meurtriers. Dès lors, les Français étaient maîtres de la ville.

Un des monuments les plus importants du Janicule, est la belle église de Saint-Pierre in Montorio, située sur le point le plus élevé de la colline.

Elle fut construite en 1503 par les ordres du roi d'Espagne Ferdinand le Catholique, et de la reine Isabelle, sa femme.

Un siècle plus tard en 1603, Philippe III, roi d'Espagne, la fit reconstruire par Baccia Pintelli, et la décora magnifiquement.

On y pénètre par un perron, situé au-dessus d'une terrasse, de laquelle on a la plus belle vue que l'on puisse avoir sur Rome, après celle de la coupole de Saint-Pierre. C'est de là que les peintres prennent généralement leurs vues sur la ville.

L'intérieur de l'église est beau. On y voit des peintures de Vassari, et plusieurs tombeaux remarquables, parmi lesquels, celui qui renferme ce qu'on put recueillir des restes de l'infortunée Béatrix Cenci.

Dans la cour du cloître est le fameux temple que construisit le Bramante, d'après les ordres de Ferdinand et d'Isabelle, pour recouvrir la place même où le Prince des Apôtres avait été crucifié.

Ce temple, qui est très petit, est situé dans un bas-fond où on arrive par des degrés circulaires entourant le monument dont la forme est ronde.

Autour sont seize colonnes ioniques, de granit, qui soutiennent un entablement au-dessus duquel est un dôme très élégant surmonté d'une croix dorée.

Les moines du couvent donnent aux visiteurs étrangers de petits

morceaux de toile, sur lesquels sont des parcelles de terre prises à l'endroit même où fut dressée la croix qui servit d'instrument de supplice à saint Pierre.

A quelque distance de l'église que nous venons de voir, est la magnifique fontaine Paolina, dont les eaux très abondantes alimentent toutes les fontaines du grand quartier du Trastévère, et font mouvoir de nombreux moulins situés sur les pentes du Janicule.

Elle fut construite en 1612, par les soins des architectes Fontana et Etienne Maderne, d'après les ordres du pape Paul V Borghèse, le même pontife qui fit achever la façade de la basilique de Saint-Pierre.

On employa pour la construction de cette fontaine, des matériaux tirés du forum de Nerva. Elle est en marbre blanc et mesure trente mètres de long, sur dix-sept de hauteur, est percée de trois arches très hautes et très larges desquelles l'eau s'échappe en gerbes et se précipite dans un vaste bassin demi-circulaire, en marbre, et va ensuite, par des conduits souterrains, se répartir dans tout le Trastévère.

Six magnifiques colonnes de marbre d'ordre ionique sont placées entre les arches, et à l'extrémité du monument. Elles soutiennent un fronton très élevé de marbre blanc, sur la frise duquel sont gravés les noms de Paul V et l'année 1612. Au-dessus du fronton, superbe par ses sculptures, sont des dragons ailés, qui font partie des armes de la famille des Borghèses.

C'est près de l'emplacement occupé de nos jours par la fontaine Pauline qu'Auguste avait fait construire sa Naumachie. C'était une sorte de lac dont l'eau pouvait se retirer à volonté et qui servait à donner des fêtes nautiques. Les eaux qui l'alimentaient venaient d'Alcantini, et celles de la fontaine Pauline viennent du lac de Bracciano situé à trente-six milles de là.

Il nous reste encore à voir, sur le Janicule, la magnifique église Saint-Pancrace située tout près de l'ancienne porte Aurélienne, détruite pendant le siège de Rome par l'armée française en 1849, et qui, reconstruite par le pape Pie IX, a pris depuis ce temps le nom de l'église dont elle est voisine.

C'est sur les catacombes où fut enseveli le jeune martyr saint Pancrace, le fils de sainte Lucine auquel on fait jouer un rôle si touchant dans Fabiola, que le pape Symmaque fit construire, au Ve siècle, l'Église que nous voyons aujourd'hui. Un siècle plus tard, le pape Honorius Ier la fit reconstruire, et après le siège de Rome, Pie IX la fit restaurer et très richement décorer.

Plusieurs faits historiques se passèrent dans ce temple, que les Ro-

mains ont en grande vénération. Nous ne rappellerons que celui de la prestation du serment de fidélité au Saint-Siège qui y fit, en 1200, le roi Pierre d'Aragon au pape Innocent III.

Sous l'église s'étendent de vastes catacombes appelées autrefois cimetière d'Ottavilla, mais elles sont tellement dévastées, qu'on ne peut les visiter sans danger.

Église Sainte-Marie du Trastévère.

Descendant le Janicule et reprenant notre route à la porte Settimiana on entre dans une longue rue assez étroite, tortueuse, bordée de maisons sans régularité où sont des boutiques de toutes sortes. Elle traverse tout le grand quartier du Trastévère, s'appelant d'abord via santa Maria della Scala, puis Lungaretta. En la suivant on passe devant la petite église de Sainte-Marie della Scala, et peu après on arrive à une place assez vaste, décorée à son centre d'une assez jolie fontaine de marbre. A gauche et en avant sont des maisons sans importance ; à droite, l'ancien couvent de saint Calixte et au fond, l'antique église de Sainte-Marie du Trastévère.

Le couvent de saint Calixte, fondé en 1487 par le pape Innocent VIII, fut célèbre par ses moines, réputés les plus savants de Rome. Il produisit plusieurs pontifes remarquables, dont le dernier fut le pape Pie VII.

Aujourd'hui, le collège n'existe pour ainsi dire que de nom ; quelques moines restent seuls, et sont chargés des soins et de l'entretien de l'église qu'ils desservent.

L'église de Sainte-Marie du Trastévère est peut-être la plus ancienne de Rome ; elle est du moins la première dans laquelle les chrétiens eurent la liberté d'officier publiquement.

Sur son emplacement était autrefois un monument que les Romains appelaient la Taberna Maritoria, sorte de temple où se rendaient des augures. Plus tard, l'empereur Sévère fit don de ce bâtiment aux chrétiens, comme d'un lieu d'asile, où ils purent célébrer librement les offices.

Peut-être doit-on la libéralité de cet empereur au souvenir du fait qui se passa dans la Taberna le jour même de la naissance de N.-S. J.-C. ; fait constaté par nombre d'auteurs anciens.

Ce jour-là les prêtres payens étaient occupés dans l'intérieur du temple à un sacrifice très important, lorsque, tout à coup, une des larges dalles qui en formaient le pavé, se souleva avec une grande violence, et de l'ouverture béante qu'elle découvrit, s'échappa une

source d'huile embaumée qui remplit tout le temple, baignant les pieds des assistants et les enivrant des plus suaves parfums.

Les augures, immédiatement consultés, répondent : Qu'une Grande Lumière venait de se faire dans le monde et que cette huile embaumée était de celle qui allait désormais alimenter la Lampe destinée à éclairer l'univers.

Longtemps après les Chrétiens firent bâtir une chapelle en cet endroit. En 224, le pape saint Calixte la fit convertir en une église, qui, rebâtie en 340 par le pape saint Jules, fut restaurée en 1139 par le pape Innocent II.

Depuis cette époque reculée, peu de changements s'étaient faits dans ce temple antique, lorsque le pape Pie IX le fit complètement restaurer et embellir avec la magnificence que ce pontife apportait dans toutes ses œuvres.

L'église Sainte-Marie du Trastévère est surmontée d'une haute tour carrée, à plusieurs étages, aux fenêtres ornées de belles colonnettes. Son portique, bas, lourd et massif, est soutenu par de grosses colonnes très basses. Sous ce portique sont des sarcophages anciens, très curieux au point de vue des inscriptions qui les recouvrent. Les murailles sont ornées de mosaïques d'un grand prix, exécutées par Gavallini et représentant la Sainte Vierge entourée des vierges de la parabole.

Trois portes, très basses, sont sous le portique, et donnent accès dans l'intérieur de l'église, qui est à trois nefs, séparées par deux rangs de vingt-quatre colonnes, provenant de divers temples et particulièrement de ceux d'Hypocrate, de Sérapis et d'Isis. Elles sont d'architectures différentes, mais toutes très belles.

Le pavé, qui est splendide, est fait de dalles de marbre vert antique et de phorphyre rose.

La voûte, resplendissante de belles dorures, est en outre enrichie d'une Assomption, une des œuvres les plus belles du Dominiquin.

Les mosaïques de la tribune sont très remarquées, elles datent de 1290 et furent faites par Campelli, sous le pape Nicolas IV.

Parmi les chapelles, on remarque surtout celle de Sainte-Cécile, qui possède un rare tableau de cette sainte par le Dominiquin.

L'église renferme plusieurs tombeaux remarquables, entre autres, celui du pape Innocent II, mort en 1143.

Près de la table de communion, se voit une ouverture surmontée d'une pierre sur laquelle on lit : *Oleo Sanctœ*. C'est de cette ouverture que sortit l'huile embaumée

A côté est une grande pierre qui fut mise au cou du pape saint

Calixte, lorsqu'on le martyrisa en le précipitant dans un puits, et non loin de là, une autre pierre tachée du sang de sainte Dorothée.

L'autel principal est magnifique. Il est surmonté d'un baldaquin que soutiennent quatre superbes colonnes de porphyre. Sous cet autel sont les corps des papes saint Calixte, saint Jules et Corneille, ainsi que ceux de plusieurs autres saints.

Église de Sainte-Cécile.

De la place Sainte-Marie du Trastévère la via Lungaretta se prolonge jusqu'au pont Fabricius traversant le Trastévère.

Ce quartier le plus peuplé de Rome, ne ressemble en rien aux autres parties de la ville situées sur la rive gauche du fleuve. Ses rues sont étroites, tortueuses, ses maisons basses, et sa population est le frappant contraste de celle qui habite les rues plus luxueuses des quartiers modernes. — Les hommes, de haute stature, aux formes herculéennes sont laborieux et sobres. — Les femmes, très modestement vêtues, sont presque toutes belles, de cette beauté antique dont la régularité des traits et des formes est si appréciée des peintres et des sculpteurs.

Les Trastévérins se disent les descendants des Romains, et de là leur antipathie très marquée pour les habitants de la rive gauche du Tibre, qu'ils appellent *stranieri* (étrangers).

Si, à partir du pont Fabricius, on s'engage à droite dans une suite de ruelles étroites, on ne tarde pas d'arriver dans un grand espace, presque désert, au milieu duquel est la très curieuse église, dédiée à sainte Cécile.

Cette sainte admirable, dont la charité inépuisable inspira des chefs-d'œuvre aux plus grands peintres, était chrétienne dès son enfance, et fut martyrisée en l'an 230, sous l'empereur Alexandre Sévère.

Sainte Cécile appartenait à une des plus nobles familles Romaines. Ses richesses tentèrent le préfet de Rome, qui la fit comparaître à son tribunal, l'accusant d'être chrétienne, et espérant par une condamnation à mort, pouvoir s'emparer de ses trésors qu'il convoitait. N'ayant pu, devant l'indignation du peuple, parvenir à ses fins, ce magistrat inique fit assassiner l'illustre vierge dans sa propre demeure, par des sicaires, qui lui fendirent la tête d'un coup de hache et la précipitèrent ensuite au bas d'un escalier. Sainte Cécile survécut trois jours à son horrible blessure, puis étant morte, on la revêtit de ses habits les plus riches et on transporta son corps dans les catacombes de Saint-Calixte.

Quelques jours avant qu'elle ne fut assassinée, sainte Cécile prévoyant ce qui devait lui arriver, avait distribué son bien aux pauvres, ce qui rendit nuls les projets de convoitise du préfet de Rome. Nous avons vu, dans l'église de Saint-Louis des Français, le beau chef-d'œuvre du Dominiquin, rappelant ce fait mémorable.

Deux ans plus tard, la paix ayant été rendue à l'Église, le pape Urbain Ier, fit construire une petite chapelle, dans la maison de sainte Cécile, qui était devenue la propriété de l'Église.

En l'an 821, le corps de la sainte fut transporté des catacombes dans l'église, par le pape saint Pascal, qui avait fait agrandir considérablement le premier monument.

En 1598, le pape Clément VIII, voulant faire faire de nouveaux travaux à l'église de Sainte-Cécile, les confia au grand architecte Charles Maderno.

Le pape fit ouvrir les châsses qui renfermaient le corps de la sainte, qui fut retrouvé tout à fait intact, et presque sans altération des traits. Sainte Cécile était couchée sur le côté droit, la tête entourée d'un riche bandeau, partant du crâne qui avait été fendu par la hache du bourreau, et venant se nouer sous le menton.

Les habits, enrichis de pierreries, étaient d'une grande beauté et parfaitement conservés.

Le corps, qui gardait la position où il avait été retrouvé après le crime, était légèrement replié, et les deux mains jointes reposaient sur les genoux.

Charles Maderno prit rapidement une esquisse et exécuta, d'après ce travail, la magnifique statue qui surmonte aujourd'hui le tombeau placé sous le maître-autel.

Clément VIII fit placer dans une riche châsse d'argent le corps de la sainte, et cette châsse fut scellée après procès-verbal.

On la plaça elle-même dans un beau sarcophage de marbre blanc, et quatre-vingt-dix lampes d'argent furent mises sur une belle balustrade de marbre, formant une couronne étincelante, autour de l'illustre martyre.

L'église de Sainte-Cécile fut, ainsi que nous l'avons dit plus haut, construite dans la maison même de la sainte qui l'avait donnée à l'Église. On y pénètre par une vaste cour, qui précède un portique composé de belles colonnes, dont les chapitaux sont ornés de précieuses mosaïques datant du 9e siècle.

Ayant traversé le portique, on entre dans un grand vestibule, qui était autrefois une des pièces de la maison de sainte Cécile, et de là

on pénètre dans l'église qui est à trois nefs, et conserve tout entier le cachet de son antiquité.

A droite en entrant, on remarque un couloir qui conduit à la salle des bains, dans laquelle le préfet de Rome voulut une première fois faire étouffer sainte Cécile. Cette salle est intéressante par les souvenirs qu'elle rappelle, et aussi montre jusqu'à un certain point ce qu'était le *Calidarium* ou salle de bains des riches maisons romaines. Dans les murs on reconnaît parfaitement les emplacements des conduites d'eau.

L'abside est décorée de magnifiques mosaïques très anciennes.

La Confession est faite des marbres les plus rares, son baldaquin et les quatre colonnes qui le supportent sont magnifiques ; sous l'autel reposent les corps de saint Valérien, saint Tiburce, saint Maxime, et du pape saint Urbain.

C'est là aussi qu'est la châsse qui renferme le corps de sainte Cécile, et que surmonte l'incomparable statue de la sainte, chef-d'œuvre de Charles Maderno. Rien ne saurait donner une idée juste de la beauté de ce travail si frappant de naturel, que, malgré soi, on amortit le bruit de ses pas, craignant d'éveiller ce beau marbre, qui semble reposer dans un paisible sommeil.

L'église de Sainte-Cécile rappelle, dans beaucoup de ses détails, ce que devait être, dans les premières années de l'empire, une riche maison romaine. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet, nous bornant à faire remarquer que c'est encore grâce à l'Église qu'il nous est donné d'admirer, dans une grande partie de son intégrité, un de ces précieux vestiges des temps passés, qui, s'il n'eût pas été sous la protection du pontife Romain, aurait disparu depuis de longs siècles, détruit par les sanglantes révolutions, qui les aident si puissamment dans leur action destructive.

Église de Saint-Augustin.

Depuis notre chapitre sur le Château Saint-Ange, nous avons été constamment sur la rive droite du Tibre, et avons vu tout ce que cette partie de Rome offrait d'intéressant. Nous sommes obligés pour suivre notre itinéraire de revenir quelque peu sur nos pas, repassant par des endroits que nous avons déjà visités, pour nous rendre aux quartiers situés sur la gauche du fleuve.

Dans cette partie de la ville, qui est la plus belle, nous trouverons, de splendides palais, des basiliques admirables, des rues propres et alignées, de vastes et belles places, de beaux magasins, enfin, tout ce qui contribue à rendre une grande ville belle et agréable.

Quittant le Trastévère et traversant le Tibre, sur le pont Fabricius, passant devant le Ghêto et le portique d'Octavie, le campo di Fiori et la place Navone, nous nous engageons, à l'extrémité de cette place, dans la via des Coronari, laquelle conduit à la place de Saint-Augustin où est l'église du même nom.

Cette église fut construite en 1480, par les ordres du cardinal français d'Estouteville, qui mourut trois ans après, l'église étant à peine achevée.

Le dôme gracieux qui la surmonte est le premier qui ait été construit à Rome.

On parvient à l'église par un perron très élevé qui s'étend sur une grande partie de la façade. L'intérieur est à trois nefs. On y remarque de magnifiques chapelles, celle entre autres, qui appartient à la famille des princes Pamphili.

Une ravissante statue de la Sainte Vierge, en marbre blanc, tenant le Saint Enfant Jésus dans ses bras, est très vénérée à Rome, sous le nom de Madona del Porta. De nombreux ex voto, ainsi qu'un grand nombre de cierges allumés, l'entourent. Dans une des chapelles, est une urne superbe en marbre vert, renfermant le corps de sainte Monique, cette mère admirable du non moins admirable saint Augustin.

Sur un pilier des nefs, on remarque une fresque de Raphaël, exécutée en 1512, et représentant Moïse.

Cette peinture n'était pas la seule destinée à décorer l'église. Raphaël devait en peindre toutes les murailles, mais il en fût empêché par le fait curieux suivant :

Le grand peintre, dont le talent commençait à être connu, ayant été chargé par un cardinal de couvrir de fresques les murs de l'église, avait choisi ses sujets dans l'histoire de l'ancien Testament. Il en était au Moïse, que nous voyons aujourd'hui, lorsque le cardinal vint pour se rendre compte de l'état des travaux, et demanda à Raphaël ce que le tout achevé coûterait. Mille écus d'or, lui répondit ce dernier.

Le prélat surpris d'avoir à payer plus tard une somme aussi forte, et ne se fiant pas à ses propres connaissances pour la valeur du travail, pria Michel-Ange de venir lui donner son avis ; mais à peine le grand sculpteur eut-il entrevu le Moïse, qu'il s'écria : « Mais, Eminence, Sanzio est fou ! comment, mille écus d'or pour peindre votre église, mais regardez donc, le genou de ce Moïse vaut à lui seul trois fois cette somme. »

Le prélat surpris fit arrêter les travaux, et voilà pourquoi le Moïse ne fut même pas achevé.

Plus tard, un peintre d'un grand talent pourtant, Daniel de Volterra, voulut restaurer ce chef-d'œuvre, mais il ne réussit qu'à l'amoindrir.

Le couvent des Augustins, attenant à l'église, est aujourd'hui propriété de l'Etat qui y a installé le ministère de la marine.

Il possédait aussi une bibliothèque, contenant plus de cent trente mille volumes ou manuscrits, qui, elle aussi, appartient aujourd'hui au gouvernement royal.

Palais Borghèse.

Prenant après avoir quitté l'église Saint-Augustin, la longue rue della Scrofa, puis la non moins longue via Ripetta, on trouve à gauche la via Nicosia, et à son extrémité celle della Fontanella, où est le magnifique palais de la famille illustre des Borghèses, qui possède le plus beau musée de Rome après celui du Vatican.

Le palais Borghèse, chef-d'œuvre d'architecture, fut construit en 1592, par les ordres du cardinal Dezza. Il forme un vaste quadrilatère, au centre duquel est une cour splendide, entourée d'un portique à deux étages, supporté par cent colonnes de toute beauté.

De belles statues colossales, parmi lesquelles sont celles de Cérès et d'Isis, décorent la cour, tandis que le portique est orné de nombreux bas-reliefs antiques très beaux.

Les musées contiennent douze immenses salles, dans lesquelles tous les plus grands maîtres ont une place. — Nous ne citerons que quelques-uns de ces chefs-d'œuvre les plus remarquables, pour donner une idée de ce musée un des plus beaux du monde entier.

On admire, en premier lieu, un portrait du pape Jules II, et Notre-Seigneur mis au tombeau, de Raphaël, et par le même le portrait de la célèbre Fornarina dont les traits vraiment angéliques inspirèrent le grand artiste dans la plupart de ses Madones.

Du Dominiquin, la Sybille de Cumes et une chasse de Diane, par Van-Dick, une mise au tombeau, et trois Saintes Familles, par d'autres grands peintres.

Outre les peintures, le musée du palais Borghèse possède une quantité incalculable de marbres, vases, porphyres, statues de toute sorte ; mais ici, comme pour le Vatican, il serait tout à fait impossible d'énumérer les richesses contenues dans ces salles immenses, dont le luxe d'ornementation est digne en tout point des trésors qu'elles renferment.

Port Ripetta. Église Saint-Jérôme des Esclavons.

Rentrant dans la via Ripetta et laissant à gauche la petite église de Saint-Yves des Bretons, on trouve le port Ripetta qui n'a de remarquable que sa construction exécutée en 1715 par les ordres du pape Clément XI, avec des pierres provenant du Colisée.

Dans la partie supérieure du port, et au-dessus des degrés par lesquels on y descend, sont deux colonnes de graint gris, sur lesquelles on inscrit les dates et la hauteur des crues mémorables du fleuve.

Près de là, sont les vestiges d'un ancien pont romain, appelé pont Triomphal. Il communiquait au champ de Mars, qui occupait l'emplacement des monuments que nous venons de voir depuis l'église de Saint-Augustin.

En face le port et la petite église de Saint-Jérôme des Esclavons qui n'a rien de monumental extérieurement, mais dont l'intérieur, en revanche, est célèbre par les deux magnifiques fresques qui la décorent.

Cette église ne possède qu'une nef, en forme de croix et c'est dans ses transepts que se voient les deux incomparables peintures dont nous allons, autant que possible, essayer de donner une idée.

Celle de droite représente l'adoration des Mages. La Sainte Vierge est agenouillée auprès du divin Enfant qui dort dans une crèche. La figure de Marie est d'une si suave beauté, ses regards se reposent avec tant d'amour sur son Fils, et son visage rayonne d'une si vive lumière, que l'on se sent profondément ému en la contemplant.

Saint Joseph, à quelque distance de là, regarde les Mages qui entrent, suivis par de nombreux serviteurs chargés de présents.

L'étoile mystérieuse paraît à travers une fenêtre à demi-fermée, et par cette même fenêtre, on voit la campagne de Bethléem.

Un groupe de bergers entourent la crèche. Quelques-uns d'entre eux jouent d'une sorte de cornemuse, et les autres, agenouillés près de Marie, prient avec elle.

La peinture qui fait face à celle-ci en est le contraste frappant. C'est le crucifiement de N.-S. J.-C.

La croix du Sauveur, plantée sur un rocher, est entourée d'une grande foule de peuple et de soldats. Quatre de ces derniers, insensibles à ce qui se passe autour d'eux, sont complètement absorbés par une partie de dés. Ils jouent les habits du Sauveur, lesquels, ruisselants de sang, sont déposés sur un bloc de pierre.

Le ciel est obscurci par de sombres nuages que la foudre déchire de toute part. D'affreux squelettes sortent de leurs tombeaux, et se montrent dans toute leur épouvantable laideur.

Les soldats romains, qui gardent la croix, fuient épouvantés ; quelques-uns roulent à terre et se cachent la face dans leurs mains ; d'autres, immobiles, les traits contractés par la peur, se pressent les uns contre les autres.

Jérusalem, dans le lointain, paraît comme embrasée par un vaste incendie : son temple, ses palais, ses remparts, sont éclairés d'un rouge sanglant.

La Croix du Sauveur est entourée par une grande auréole d'une lumière éclatante.

La tête de Jésus se penche sur sa poitrine ensanglantée, sa bouche est entr'ouverte et son regard mourrant s'abaisse, avec une ineffable tendresse sur sa mère et sur Saint Jean, qui pleurent au pied de la Croix.

On ne peut se défendre d'une bien pénible impression, en la contemplation de ce chef-d'œuvre dont les figures sont empreintes de toutes les passions, et c'est avec un grand soulagement que l'on reporte ses regards sur la première peinture, où tout ne respire que la tendresse et l'amour le plus pur.

Mausolée d'Auguste.

Reprenant la via Ripetta on trouve, après quelques centaines de pas, la petite rue dei Pontifici, dans laquelle, est l'entrée des ruines du mausolée d'Auguste.

De ce superbe monument, autrefois une des merveilles de Rome, on a fait un théâtre en plein vent, et sur les chambres qui renfermaient les cendres du fondateur de l'Empire, se jouent des pantomines et des pièces badines.

Le tombeau d'Adrien, a, lui au moins, malgré ses dégradations, conservé quelque chose de son antique splendeur, on en a fait une forteresse dont le sombre aspect en impose encore : mais du mausolée d'Auguste, presque rien n'est resté, et les hommes, non contents de l'avoir démoli, en ont livré les ruines à des comédiens.

Ce monument célèbre, qu'Auguste avait fait construire pour y recevoir ses restes et ceux des membres de sa famille, était tout entier de travertin et recouvert par de grandes plaques de marbre blanc. Sa forme était ronde ; il avait un diamètre de quatre-vingt-huit mètres, et était surmonté d'un dôme que dominait la statue d'Auguste en bronze doré.

La grande salle, qui formait le point central du monument, avait quarante-quatre mètres de largeur. Dans cette salle étaient les cendres d'Auguste, de Drusus, de Germanicus, de Claude, de Nerva, d'Agrippa, de Marcellus et de sa mère Octavie sœur d'Auguste.

Entourant cette pièce, en étaient douze autres de moindre dimension, destinées, elle aussi, à recevoir les tombeaux des membres de la famille impériale.

Autour de l'édifice existait une belle promenade, plantée d'arbres toujours verts. Elle était en forme de terrasse et reposait sur un soubassement de marbre blanc.

A l'entrée, s'élevaient deux obélisques, que nous verrons plus tard sur la place du Quirinal et devant la basilique de Sainte-Marie Majeure.

Dans les fouilles, que l'on fit au mausolée d'Auguste, en 1777, on retrouva, entre autres nombreuses antiquités remarquables, un magnifique vase d'albâtre, aujourd'hui au musée du Vatican.

De toutes les splendeurs de ce monument, il ne reste guère aujourd'hui que des souvenirs. Une partie des chambres existent encore, il est vrai, mais elles sont absolument dégradées. Le dôme a totalement disparu, et c'est sur son emplacement que les comédiens débitent leurs boniments.

Au XIe siècle, le mausolée d'Auguste était encore parfaitement conservé, mais au XIVe, les factions qui divisaient Rome s'en servirent comme d'une forteresse. Les Colonna le possédèrent les derniers, et lorsqu'il leur fut enlevé, après une lutte terrible, il se trouva presque dans l'état de ruines où nous le voyons aujourd'hui.

Le champ de Mars s'étendait autrefois, de l'emplacement occupé par la rue Corso, dont nous sommes tout près, jusqu'au Panthéon, et le tombeau d'Auguste en était presque le point central.

Un des faits les plus remarquables, qui eurent lieu au mausolée d'Auguste, fut la translation des cendres de Germanicus, illustre général romain et mari d'Agrippine, petite-fille d'Auguste. Il fut empoisonné l'an 19, par les ordres de Tibère, qui voulait faire disparaître tous les membres de la famille d'Auguste.

Voici quelques lignes d'un auteur ancien se rapportant à cet événement, nous les avons trouvées si belles que nous n'avons pu résister au désir de les copier.

..... Il était nuit, et le corps de Germanicus, après avoir été brûlé et réduit en cendres, ces dernières furent mises dans une urne de grande richesse et transportées dans le tombeau de la famille, par Agrippine son épouse....

Il était nuit, mais, mille flambeaux éclairaient l'obscurité, et un profond silence régnait partout. Tout à coup un cri immense retentit dans le champ de Mars, c'est le corps de Germanicus, qui vient de disparaître dans le froid tombeau !.....

Tibère tremble dans son palais, et le lendemain, Pison, l'empoisonneur, est trouvé mort dans son lit .... Tibère craignait qu'il ne révélât d'affreux mystères....

Place du Peuple. Église de Sainte-Marie du Peuple.

A l'extrémité des trois longues rues Ripetta, del'Corso, et del'Babuino, est une vaste et belle place circulaire, de cent cinquante mètres de diamètre c'est la place du Peuple, la plus belle et la plus régulière de Rome, après celle de Saint-Pierre.

Au fond de cette place et juste en face de la rue Corco, est l'antique porte Flaminienne et à gauche de cette porte en entrant, l'église Sainte-Marie du Peuple.

Au centre est un superbe obélisque égyptien. Au point de jonction des trois rues dont nous parlions plus haut, sont, à droite et à gauche du Corso, deux magnifiques églises de style et de forme identiques, celles de Sainte-Marie di monte Santo et de Sainte-Marie des Miracles, toutes deux surmontées d'un dôme très élégant.

A droite et à gauche de la place, sont deux longs murs, demi-circulaires, à gradins.

Au point central de celui de droite, est une superbe fontaine monumentale, en marbre blanc, entourée d'un vaste bassin, au milieu duquel est un rocher surmonté de la colossale statue de Neptune, qu'accompagnent des tritons. L'eau sort avec impétuosité de ce rocher, et va remplir le bassin qui l'entoure.

A droite et à gauche du mur, sont deux grilles formant l'entrée d'un petit parc, et auprès de ces grilles, les statues en marbre de l'Hiver et de l'Automne.

Le mur qui entoure la place à gauche est de forme identique à celui de droite. La fontaine placée à son point central, est plus belle encore que la première. Neptune y est remplacé par une magnifique statue de Rome tenant une lance dans la main droite, et accompagnée des statues du Tibre et du Rhin. Plus bas est la louve traditionnelle, allaitant Romulus et Rémus.

Au-dessus des gradins de ce mur, sont des statues nombreuses, des sphinx, des lions, etc. Les grilles situées à droite et à gauche,

donnent accès à des allées en amphithéâtre, qui conduisent aux jardins du Pincio.

L'obélisque, placé au centre de la place, est un des plus beaux de ceux que possède Rome. Il fut commencé par Sétis Ier roi d'Egypte, quinze siècles avant J.-C., et achevé par Ramsès II, le grand Sésostris. Auguste le fit transporter d'Héliopolis où il était, et placer dans le grand cirque Maxime de la vallée Murcia.

En 1589, le grand pape Sixte-Quint ayant fait faire des fouilles dans le Cirque, on y trouva l'obélisque d'Auguste qui gisait sous les décombres depuis plusieurs siècles. Le pape le fit relever, et placer au centre de la place du Peuple, où nous le voyons aujourd'hui.

Il a trente et un mètres de hauteur, et repose sur un piédestal de sept mètres, posé sur une terrasse quadrangulaire de cinq degrés.

Aux quatre angles de cette terrasse, sont quatre fontaines formées par d'énormes lions égyptiens de granit, lançant des gerbes d'eau dans de grands bassins de marbre blanc.

Les quatre faces du monolithe sont couvertes d'hiéroglyphes très curieux, et sur la base de l'une d'elles est une antique inscription, rappelant que ce fut Auguste, qui le fit transporter à Rome.

La place du Peuple forme une des plus belles entrées de ville que l'on puisse voir. A son emplacement était autrefois un petit village qui fut abandonné pour une cause assez curieuse, et qui donna lieu à la fondation de l'église Sainte-Marie du Peuple.

Néron avait son tombeau sur le mont Pincio qui domine la place. Le peuple, à qui la mémoire de ce monstre était en horreur, crut voir son âme revenir sur la terre dans un grand oiseau nocturne, que l'on voyait planer sur le village, lequel, en peu d'années, fut pour cela complètement abandonné. Les papes, pour rassurer les habitants, avaient fait construire une petite chapelle qu'ils dédièrent à la Sainte Vierge, sous le titre de Sainte-Marie du Peuple ; mais rien ne put faire revenir la population dans le village, qui peu à peu fut tout à fait démoli.

Le tombeau de Néron fut enlevé du Pincio, et transporté sur la via Cassia, à quatre milles de la porte Flaminienne, où nous le verrons plus tard.

En 1472, le pape Sixte IV fit reconstruire la chapelle et la transforma en l'église que nous voyons aujourd'hui.

Plusieurs papes, Jules II entre autres, y firent faire de grands travaux, et l'enrichirent des peintures et des sculptures des plus grands maîtres, aussi l'église de Sainte-Marie du Peuple est-elle une de celles dans lesquelles on admire le plus de chefs-d'œuvre.

Sur toute la largeur de la façade est un grand perron composé de cinq marches et au-dessus est un dôme très gracieux.

L'intérieur, qui est à trois nefs, est magnifique et ses chapelles sont d'une grande richesse. Celle des princes Chigi, entre autres est splendide, et possède plusieurs peintures de Raphaël, parmi lesquelles, une N.-D. de Lorette et une Nativité de la Sainte Vierge, que le grand maître ne put finir. Ce fut son dernier travail, et il confia, en mourant, à son élève favori, Sébastien del Piomba, le soin d'achever son œuvre.

Au-dessus de cette magnifique chapelle, sont des fresques de Raphaël, mélange de faits tirés du Christianisme et du paganisme. On y voit le Père Eternel, entouré de Jupiter, de Mercure et de Diane.

Parmi les autres peintures qui décorent l'église, on remarque surtout, une Assomption d'Annibal Carrache, et plusieurs tableaux du Pérugin.

Le chœur est enrichi de fresques du Pinturicchio, représentant N.-S. couronnant la Sainte Vierge. On y voit aussi quatre Sibylles et les quatre Pères de l'Eglise.

Plusieurs tombeaux sont très beaux, celui, entre autres d'un prince Chigi, est décoré d'un lion de marbre blanc, regardé comme une des plus belles productions de ce genre.

On remarque aussi le mausolée du cardinal Jean Costa, monument d'une grande beauté.

Touchant l'église est un beau couvent, qui a la triste célébrité d'avoir compté parmi les moines un homme dont les funestes doctrines furent la cause de bien des ruines et de bien du sang répandu. Nous voulons parler de Martin Luther, et ce fut dans l'église de Sainte-Marie du Peuple que ce moine révolté célébra sa dernière messe.

Le Monte Pincio. Villa Médicis. Église de la Trinité des Monts. Place d'Espagne.

Le monte Pincio est une longue et haute colline, commençant aux remparts de la place du Peuple et se prolongeant jusqu'à la porte Salara, sous la partie nord-est de la ville, qu'elle domine entièrement

Les murailles de l'enceinte Aurélienne lui servent de contre-forts, et sont surmontées en plusieurs endroits de parapets de pierre, entourant les jardins du Pincio et ceux de la Villa Médicis.

Le Pincio est une des plus belles promenades publiques qui soient au monde. C'est le rendez-vous des Romains, qui viennent y respi-

rer un air frais et pur, et chercher sous les ombrages de ses magnifiques bosquets, une fraîcheur qui fait tout à fait défaut pendant l'été dans les rues de la ville.

La promenade du Pincio est d'origine très ancienne ; au IVe siècle, les Romains la fréquentaient déjà, et les fameux jardins de l'historien Salluste en occupaient une partie.

On parvient aux jardins par de larges allées, étagées en gradins, portant des grilles situées sur la place du Peuple, et aboutissant à une immense plate-forme, qui domine la colline et précède les jardins.

PLACE DU PEUPLE.

Ces allées sont bordées de belles rampes de pierres à colonnettes surmontées de statues et de colonnes rostrales ; dans leurs intervalles sont de nombreux sentiers, serpentant à travers de charmants bosquets et permettant aux promeneurs d'arriver plus vite tout en évitant les nombreuses voitures passant par les allées principales.

Une grande balustrade de travertin borde, dans toute son étendue, la plate-forme, située devant les jardins. De cet endroit on a une vue magnifique sur la place du Peuple que l'on domine, sur le Château Saint-Ange, et surtout sur la basilique de Saint-Pierre et le

Vatican, que d'aucun autre endroit de Rome, on ne peut voir dans leur majestueux ensemble, comme de celui-ci.

Nous avons dit que les jardins du Pincio étaient magnifiques. Des plantes et des fleurs de toutes sortes charment la vue et l'odorat. Les ombrages sont de toute beauté, et de nombreuses statues de personnages illustres, anciens et modernes, décorent les allées, tandis que les pelouses sont arrosées par de ravissants jets d'eau.

Au point central est un obélisque connu sous le nom d'obélisque d'Héliogabale, et non loin de là un beau et immense bassin de marbre rempli d'une eau limpide.

Au centre de ce bassin, est un groupe de marbre de toute beauté, représentant la fille du Pharaon trouvant le jeune Moïse au milieu des roseaux du Nil.

Des murs à hauteur d'appui, qui entourent le jardin sur un de ses côtés, on a une vue très belle sur la magnifique villa Borghèse, et sur les autres villas environnantes.

La villa Médicis, dont les jardins sont séparés de ceux du Pincio, par une grande grille, est propriété de la France, qui y a établit l'école des beaux-arts, où sont envoyés les peintres, sculpteurs et architectes, ayant obtenu le grand prix, au concours de Paris.

Cette villa appartenaient autrefois à la famille des Médicis, qui la céda à la France en 1616.

Louis XIV fit construire à son entrée un beau palais, dans lequel est installée l'école. Son intérieur est fort beau, et ses grandes et nombreuses salles sont décorées de peintures et de sculptures, exécutées par les pensionnaires, comme aussi d'un grand nombre d'antiquités.

Des balcons du palais, on a une très belle vue sur Rome, que l'on domine entièrement.

Les jardins de la villa Médicis sont dignes de leurs voisins du Pincio. Leurs allées sont admirablement tracées et ornées de statues antiques et modernes. Ils possèdent en outre des charmilles, réputées comme étant les plus belles qui existent dans le monde entier.

Devant la villa Médicis, passe une grande et large allée, partant des jardins du Pincio et se prolongeant jusqu'à l'église de la Trinité des Monts.

Cette église, qui appartient à la France, est admirablement située sur un des points culminants du prolongement du mont Pincius. De la plate-forme de son perron, on a une belle vue sur la place d'Espagne et sur les rues qui y débouchent.

Devant l'église est une petite place demi-circulaire, entourée, du

côté de la ville, par une balustrade de pierre, et ayant à son point central, un petit obélisque haut de dix-sept mètres, appelé obélisque de Claude. Il était autrefois dans les jardins de Salluste, qui commençaient ici, et fut placé où nous le voyons, par le pape Pie VI.

L'église de la Trinité des Monts, fut construite par les ordres du roi Charles VIII, en 1494, à la prière que lui en fit saint François de Paul, le fondateur de l'orbre des Minimes. Ces religieux la possédèrent jusqu'en 1816, époque où le roi Louis XVIII, la donna aux religieuses françaises du Sacré-Cœur, qui l'ont encore aujourd'hui, et habitent le couvent qui lui est attenant.

La façade est précédée d'un perron très haut, à double rampe, qui conduit en même temps à l'église et au couvent. Cette façade, remarquable par sa légèreté est surmontée de deux très hautes flèches, dominant tous les monuments de Rome.

L'intérieur, qui n'a qu'une seule nef est très beau. Le pavé est de marbre et ces plafonds sont dorés.

On y remarque de fort belles peintures, de plusieurs grands maîtres, parmi lesquelles un tableau du chevalier d'Arpino représentant la canonisation de saint François de Paule par Léon X ; des toiles de Charles Lorrain, une Assomption de Daniel de Volterra, mais surtout, le plus beau chef-d'œuvre de ce grand peintre, sa Descente de Croix.

La place d'Espagne, située dans un des plus beaux quartiers de Rome, est une des plus remarquables de la ville, par les belles constructions qui l'entourent, et surtout, par l'admirable monument qui la décore, la colonne de l'Immaculée-Conception.

C'est le quartier que les étrangers, les Français surtout, habitent de préférence.

Sur un des côtés de la place, et faisant face à la belle rue *dei Condotti*, est un immense escalier, coupé par plusieurs terrasses, et conduisant à l'église de la Trinité des Monts.

Il fut construit par Etienne Gonffri, secrétaire de l'ambassade de France sous Louis XV.

A moitié de sa hauteur est une plate-forme, garnie de bancs de pierre et ornée d'une fontaine. Enclavée dans le mur de cette plate-forme, est une grande plaque de marbre blanc, sur laquelle est une inscription latine, rappelant la construction de l'escalier par les ordres de Louis XV.

Tout à fait au bas de l'escalier et sur la place, se voit une fontaine, connue sous le nom *della Barcarccia*. C'est une sorte de bassin de pierre, au centre duquel est une grande barque de marbre, de forme

singulière, qu'un jet d'eau remplit d'une eau dont le trop plein s'écoule par la proue et par la poupe de la nacelle.

Au fond de la place, au sud, est le palais de la Propagande, et un peu en avant de ce palais, la magnifique colonne, élevée par le pape Pie IX, en mémoire de la définition, par ce pontife, du dogme de l'Immaculée-Conception, en 1854.

Ce monument, un des plus beaux, des plus gracieux et des plus riches de Rome, est digne en tout point du motif pour lequel il fut élevé, et du pontife qui l'édifia.

Sur un piédestal de marbre blanc, très élevé, repose une magnifique colonne de marbre vert antique, entourée, depuis sa base jusqu'à moitié de sa hauteur, de dessins en bronze doré d'un travail des plus parfaits.

Au-dessus du chapiteau corinthien de la colonne, est une sphère en marbre blanc, reposant sur les figures symboliques des quatre évangélistes, l'Ange, l'Aigle, le Lion et le Bœuf.

Surmontant la sphère, est une ravissante statue de la Vierge Immaculée, couronnée d'un cercle formé par douze étoiles d'or.

Le piédestal de la colonne a la forme d'un octogone aux faces inégales, quatre grandes et quatre plus petites.

A chacune des faces les plus petites, aboutit un escalier composé de trois degrés très élevés. Sur le dernier des degrés de chacun des escaliers, sont les statues des quatre grands Prophètes, en marbre blanc, de douze pieds de hauteur.

Dans les intervalles qui existent entre les statues, sont des bas-reliefs d'une grande beauté représentant les faits principaux de la vie de la Sainte Vierge : sa Nativité, l'Annonciation, la Visitation, et la Fuite en Egypte.

Tous ces ensembles reposent sur un grand carré, fait de plaques de marbre blanc et noir, et entouré par des bornes en marbre blanc, reliées entre elles par des chaînes en bronze doré.

Le Corso et ses Monuments.

Il n'y a que peu de villes, en Italie, qui n'aient leur Corso. C'est la rue principale, la plus belle, la plus grande. Le Corso de Rome a tous ces avantages, c'est le centre de la ville, la promenade favorite des Romains.

Les dimanches, et particulièrement pendant les soirées d'été, ses étroits trottoirs sont encombrés d'une foule compacte, qui le parcourt dans toute son étendue, de dix-sept cents mètres, depuis la place

Venise où il commence, jusqu'à celle du Peuple où il se termine.

C'est la route du Pincio, l'endroit où se font toutes les grandes fêtes populaires comme aussi, où se forment toutes les émeutes. On y voit de somptueux palais, de riches magasins, de belles églises.

Nous allons suivre cette grande voie dans toute son étendue, partant de la place du Peuple ; nous en écartant de temps en temps, pour voir les monuments situés dans les rues voisines aboutissant à cette grande artère de Rome.

Le Corso, ainsi que nous l'avons déjà dit, s'ouvre sur la place du Peuple, entre deux charmantes églises, aux dômes élancés, construites par Borromini. Un peu plus loin que ces églises, on trouve, à droite, celle de Saint-Charles, remarquable par les énormes colonnes en stuc qui décorent sa façade. C'est l'église préférée du monde élégant, aussi est-elle richement ornée. Dans l'autel, on conserve le cœur de saint Charles Borromée, et un crucifix taché de son sang. A quelques pas est le magnifique palais Ruspoli qui occupe un long espace sur le Corso. Le gouvernement actuel y a installé la banque nationale.

L' entrée de ce palais est sur la place San Lorenzo in Lucina, où nous trouvons l'antique église de ce nom, qui est un des plus anciens édifices de Rome. Elle est précédée d'un portique soutenu par des colonnes basses et massives.

L'intérieur est remarquable par ses belles mosaïques et par ses peintures, parmi lesquelles il faut citer une superbe toile du Guide représentant le Christ en croix.

On y voit aussi plusieurs tombeaux, entre autres, celui du Poussin, que Châteaubriant fit élever dans la chapelle de l'Immaculée-Conception. On conserve, sous l'autel, un gril d'à peu près deux mètres de long sur un de large. C'est celui sur lequel le diacre saint Laurent souffrit son épouvantable martyre. Dans des vases d'un grand prix, on conserve aussi du sang desséché et de la chair grillée du saint.

La belle place Colonna, que l'on trouve à droite en continuant à suivre le Corso, est une des plus régulières, et surtout la plus animée de la ville. Elle est carrée ; la rue Corso la longe à l'Est, tandis que les autres faces sont formées par les palais Nicolini, vice Gérente et Chigi.

Ce dernier palais situé au fond de la place et faisant face au Corso, est remarquable par son magnifique portique formant une terrasse que supportent de belles colonnes provenant des ruines de Véies.

A l'entrée de la place, et près du Corso, est une petite, mais très jolie fontaine de marbre jaune antique, entourée d'un bassin de porphyre rose, provenant d'antiques monuments romains.

A quelques pas de cette fontaine, est la colonne Antonine construite de marbre blanc, dans le même style que celle que nous avons vue sur la place Trajane. Elle marquait autrefois l'entrée du Champ de Mars, et fut élevée par le Sénat, à l'empereur Marc-Aurèle, en mémoire des victoires remportées par ce prince sur les bords du Danube.

On y plaça plus tard une statue d'Antonin le Pieux, et de là lui vient son nom de colonne Antonine. Cette statue, ayant été enlevée, le pape Sixte-Quint la fit remplacer, en 1589 par une de saint Paul, qui s'y voit encore présentement.

La colonne Antonine est formée de vingt-huit blocs de marbre blanc, dans l'intérieur desquels sont taillés deux cent vingt marches conduisant au sommet, que surmonte la statue de saint Paul.

La hauteur totale du monument est de quarante-quatre mètres y compris le piédestal.

Les bas-reliefs qui contournent le fût, extérieurement, sont moins beaux, il est vrai, que ceux qui ornent la colonne Trajane, mais sont tout aussi précieux.

C'est dans ces bas-reliefs qu'est retracé le fait miraculeux de la légion Fulminante.

Cette légion était composée de chrétiens. Pendant une grande bataille, les troupes romaines, dont elle faisait partie, accablées par de trop nombreux ennemis, et succombant sous les rayons d'un brûlant soleil qui leur causaient une soif ardente, étaient sur le point d'être mises en déroute, lorsque les soldats chrétiens s'agenouillèrent priant Dieu de leur venir en aide. Dieu exauça leur prière car à peine était-elle achevée, que le ciel se couvrit de nuages, et qu'une pluie rafraîchissante tombait sur les soldats romains, tandis qu'une tempête épouvantable fondait sur leurs ennemis. Un vent violent les prenant de face, rendait leurs flèches inutiles et favorisait au contraire celles des Romains, qui remportèrent une victoire complète.

La légion chrétienne reçut le nom de Fulminante, et l'empereur reconnaissant qu'il devait la victoire à ses prières, fit graver le fait sur le marbre, pour en perpétuer le souvenir.

Derrière et à droite de la place Colonna, est celle de Monte Citorio, où est le palais du même nom, auquel on parvient en gravissant une montée d'au moins dix mètres d'élévation.

Cet exhaussement du sol provient ici, comme dans beaucoup d'endroits de Rome, des ruines amoncelées qui ne furent jamais enlevées, et sur lesquelles on construisit plus tard des palais, des églises et des maisons.

Où est le palais de Monte Citorio, était autrefois le grand cirque

de Statélicus Taurus. Lorsque par suite des révolutions, le théâtre fut démoli, ses ruines restèrent pendant de longs siècles. C'est là, en grande partie, la cause de l'élévation du sol en cet endroit.

Sur la place, à son point le plus élevé, est un obélisque égyptien, en granit rouge, haut de vingt-neuf mètres et couvert d'hiéroglyphes très remarquables.

C'est l'obélisque solaire d'Auguste, un gnomon que ce prince fit construire à Héliopolis par les soins d'Isamitrique Ier et qu'il fit transporter à Rome et placer devant le Cirque Taurus, à l'entrée du Champ de Mars.

Au sommet est une sphère en bronze, que surmonte une pointe de même métal. Cette sphère est percée d'une longue fente, dans laquelle était une grande tige de bronze, dont l'ombre marquait les heures sur un cadran solaire, disparu depuis bien des siècles.

En 1797, le pape Pie VI fit réparer cet obélisque et le plaça où nous le voyons aujourd'hui.

Le palais de Monte Citorio est une magnifique construction commencée par le Bernin en 1650, et achevée par Charles Maderno.

Le gouvernement italien y a établi le siège de la Chambre des députés.

Derrière la place Monte Citorio, en est une autre, très petite appelée place Capranica, qui est peut-être la plus ancienne de Rome.

C'était autrefois le rendez-vous des Romains pour les élections du Champ de Mars.

Puisque le nom de Champ de Mars se trouve encore ici, nous ne pouvons moins faire, avant de quitter son ancien emplacement, que de rappeler, en quelques mots, le rôle important que jouera bien souvent cet endroit célèbre dans l'histoire romaine.

C'était, sous les empereurs, un vaste terrain qui s'étendait sur la rive gauche du Tibre, comprenant dans cet espace toute la partie de la Rome nouvelle, du fort Saint-Ange au Panthéon d'Agrippa, au Nord-Ouest et au centre de la ville, et du Tibre au Corso, à l'Est. Ce fut d'abord un vaste camp, destiné aux manœuvres des troupes romaines, puis on y construisit des logements pour ces mêmes troupes, et on l'augmenta de beaux monuments, d'obélisques, de statues, etc.

Il devint une des belles promenades de Rome, et remplaça comme lieu de réunion publique, le Forum romain devenu trop étroit, par les monuments de toute sorte, que l'on construisit dans son enceinte.

C'est au Champ de Mars que plusieurs empereurs furent élus par les troupes, que les candidats au trône d'Auguste l'achetaient à prix d'or, ou le gagnaient par les plus viles bassesses.

Bien souvent aussi, ces élus de la soldatesque avaient à peine revêtu la pourpre impériale, qu'ils étaient renversés du trône, massacrés par ceux de qui ils tenaient le pouvoir, et remplacés par un candidat plus généreux.

Après que Constantin eut transporté le siège de l'Empire à Byzance, le Champ de Mars fut à peu près abandonné ; et ses monuments servirent de forteresses aux diverses factions qui ensanglantèrent Rome, puis il disparut.

La partie de la ville, qui s'étendait aux environs du Forum, du Palatin, et du Colisée, la première Rome, en un mot, fut, en même temps que le Champ de Mars, délaissée, elle aussi : une ville nouvelle s'éleva dans la partie opposée, couvrit le Champ de Mars de ses rues et de ses palais, et forma en un mot la Rome actuelle.

En face le palais Monte Citorio, et dans la partie basse de la place, sont les restes magnifiques d'un temple romain, celui d'Antonin. De ce temple, il ne subsiste que la colonnade du portique, se composant de douze superbes colonnes cannelées, en marbre blanc, d'ordre corinthien, surmontées d'un fronton de marbre aussi, orné de beaux bas-reliefs.

Rentrant dans le Corso, en traversant de nouveau la place Colonna, on trouve à gauche la jolie église de Saint-Marcel, dont la façade élégante attire l'attention.

Cette église dont l'intérieur est très beau, fut construite sur l'emplacement d'un bâtiment où l'on renfermait les bêtes féroces destinées aux combats du cirque.

Le pape saint Marcel que l'empereur voulait humilier, fut condamné à être le gardien de ces animaux.

Près de là, ou même selon quelques auteurs, sur l'endroit occupé par l'église actuelle, était la maison de sainte Lucine, cette mère admirable, du non moins admirable saint Pancrace. Dans Fabiola, le cardinal de Wismann fait une belle description de cette demeure patricienne, et retrace, en des pages éloquentes, une conversation intime entre saint Pancrace et sa mère.

Dans l'église, qui est enrichie de très belles peintures, on conserve le corps de saint Marcel, on y voit aussi le tombeau du cardinal de Consalvi, qui accompagna le pape Pie VII dans sa captivité en France.

Presque en face de l'église Saint-Marcel, est celle de Sainte-Marie in Via Latta, et derrière cette église, le superbe palais Pamphili Doria, une des plus belles constructions de ce genre, et dont nous avons vu la façade principale sur la place du collège romain.

L'église Sainte-Marie in Via Latta, qui doit son nom à une antique rue romaine, remplacée aujourd'hui par le Corso, est à trois nefs de petites dimensions, séparées par de magnifiques colonnes de marbre. Elle possède, au maître-autel, une peinture représentant la Sainte Vierge, attribuée à saint Luc ; on y voit aussi le tombeau d'une princesse de la famille Bonaparte.

Devant l'église est un portique formé de grosses colonnes de pierre, fermé d'une grille, et sous lequel sont des escaliers conduisant à une chambre souterraine, célèbre par les souvenirs chrétiens qu'elle rappelle. C'est dans cette chapelle, autrefois de niveau avec le sol de l'antique Via Latta, que saint Paul, amené prisonnier à Rome, fut enfermé sous la garde du soldat Martial. Saint Paul demeura deux ans dans cette maison qu'il avait louée à Onésyme dont l'apôtre parle dans plusieurs épîtres. Il y jouissait d'une liberté relativement grande, recevait des visites, annonçait les doctrines chrétiennes, et y faisait de nombreuses conversions, parmi lesquelles furent celles du soldat Martial et de plusieurs personnages de la cour impériale.

Saint Pierre habita, lui aussi, cette maison, d'où, ainsi que saint Paul, il écrivit plusieurs épîtres, et ce fut là que les deux apôtres reçurent les présents apportés par Epaphrodite de la part des Philippiens.

En arrivant au bas de l'escalier, on voit une colonne à laquelle le soldat Martial attachait la nuit son prisonnier, avec une chaîne qui le liait également.

Près de l'autel est une source, qui jaillit à la prière de l'apôtre, et dont l'eau lui servit pour conférer le baptême à Martial, et à un grand nombre d'autres personnes.

Cette chapelle souterraine se divise en deux parties, séparées par une grille de fer. Elle est construite de grosses briques. Sa voûte, aujourd'hui, arrive juste à hauteur du sol, de la rue Corso, ce qui porte à plus de quatre mètres l'exhaussement des terres en cet endroit de la ville.

A quelques pas de l'église que nous venons de voir, est le splendide palais Bonaparte dont une des façades regarde la place et le palais Venise. Il termine la longue rue Corso, que nous quitterons pour prendre à gauche, celle de San Romualdo, aujourd'hui via Nazionale, conduisant à la place des Saints-Apôtres.

Église des Saints-Apôtres. Palais Colonna. Fontaine Trévi.

La place des Saints-Apôtres occupe un vaste emplacement et n'a de remarquable que les deux monuments qui la décorent, l'église des Saints-Apôtres, et le palais Colonna.

L'église des Saints-Apôtres est une construction, datant des premières années de notre siècle, qui remplaça une ancienne basilique qu'avait fait élever Constantin. Elle est précédée d'un magnifique portique dont le fronton est supporté par de belles et hautes colonnes corinthiennes.

L'intérieur est à trois nefs, séparées par des colonnes. Ses chapelles sont très belles, et quelques-unes d'entre elles sont enrichies de peintures et de sculptures remarquables.

Sous la Confession reposent les corps des apôtres saint Jacques le Mineur et saint Philippe ; au maître-autel est une belle peinture représentant les deux apôtres.

Parmi les peintures, on remarque une belle Descente de Croix, une Assomption, et surtout une Chute des Anges d'un très bel effet.

On y voit aussi plusieurs tombeaux ; celui du pape Clément XIV, par Canova, est un des chefs-d'œuvre, ainsi que le mausolée de la princesse Clémentine Sobieski.

Le ministère de la guerre du gouvernement actuel, a établi ses bureaux dans le beau couvent des Mineurs Conventuels, attenant à l'église, et devenu, comme tant d'autres, propriété nationale.

Le palais Colonna, construit en 1420 par le pape Martin V, est d'une grande beauté. Il communique au mont Quirinal par plusieurs ponts, établis entre le palais et de hautes murailles, qui entourent de superbes jardins, appartenant au palais.

L'intérieur est en grande partie transformé en un beau musée de peintures, divisé en six grandes salles. On y voit des œuvres du Titien, de Paul Véronèse, de Van-Dick, et du Poussin, des paysages magnifiques, et une splendide madone de Jules Romain.

Les murs des salons sont recouverts de fresques d'un grand prix et de rares tapisseries. Jusqu'à l'avènement du pape Léon XIII, le palais Colonna fut la résidence des ambassadeurs de France auprès du Saint-Siège.

Prenant à l'extrémité de la place des Saints-Apôtres, la via della Pilotta, on arrive à la magnifique fontaine Trévi, dont on entend le bruit des eaux, bien avant de la voir elle-même.

La petite place, sur laquelle elle est située, est très irrégulière, ce

qui nuit beaucoup à ce monument, moins imposant, il est vrai, dans ses détails que la belle fontaine de la place Navone, mais dont l'ensemble plaît peut-être mieux.

Un énorme amas de rochers, jetés sans ordre apparent et s'adossant à une des façades du palais Conti, forment la base de la fontaine. Au point le plus élevé de ces rochers, est une statue colossale de l'Océan, placée dans une niche pratiquée contre la façade du palais, debout sur un char traîné par des chevaux marins et escorté de tritons sortant à moitié de l'eau.

A droite et à gauche, sont les grandes statues de l'Abondance et de la Salubrité, et sur les rocs, qui s'élèvent jusqu'au premier étage du palais, sont des palmiers, des aloès, des plantes marines, d'énormes serpents, etc.; dans les eaux entourant ces rocs, se voient des poissons, des monstres marins, le tout en marbre, et admirablement sculptés.

Des intervalles pratiqués entre le rocher, jaillissent de larges gerbes d'eau, qui se transforment en torrents impétueux, comme en de timides ruisseaux, ou en jets s'élevant à une grande hauteur, et retombant en un épais brouillard, que dorent les rayons du soleil, sur les statues et les plantes de marbre.

Après les nombreux détours et des chutes sans nombre, tous ces cours d'eau vont, se précipitant à grand bruit, dans un immense bassin demi-circulaire, de quarante mètres de long sur vingt-huit de large.

La façade du palais Conti, qui est en somme le complément de la fontaine Trévi, est décorée de six pilastres et de quatre colonnes corinthiennes, prenant naissance au-dessus des rochers de la fontaine, et se terminant au haut du palais, dont elles soutiennent le fronton, surmonté d'une balustrade de pierre, à élégantes colonnettes.

Entre les pilastres et les colonnes, sont des bas-reliefs en marbre, rappelant l'historique de la fontaine, et une inscription latine, indiquant qu'elle fut construite en 1731, par Nicolas Salvi, d'après les ordres du pape Clément XII.

Quatre autres bas-reliefs, placés sur le même plan que les premiers, représentent les quatre saisons.

Sur le premier des bas-reliefs, ayant rapport à l'histoire de la fontaine, on voit une jeune fille, au milieu d'une forêt, entourée de soldats, à qui elle montre une source cachée sous des rochers. Dans le second, cette même jeune fille est devant un empereur romain de qui elle reçoit une récompense.

Voici l'explication de ces sculptures :

Sous Auguste, une armée romaine, voyageant entre Tibur et Préneste, par une journée de grande chaleur, manqua d'eau.

Les soldats que dévore une soif ardente, ne peuvent plus marcher, et beaucoup d'entre eux vont succomber, lorsqu'une jeune fille, du nom de Trévi, se présente à Agrippa qui les commandait, lui indique une source très abondante, cachée sous des rochers, au milieu d'une forêt. La légion était sauvée.

Agrippa conduisit Trévi auprès d'Auguste, qui lui accorda une grande récompense, et ordonna que la fontaine découverte par elle s'appellerait désormais eau de la vierge Trévi. Cette source se trouve à seize milles de Rome, près la ferme de Salone.

Lorsqu'Agrippa construisit ses Thermes, il y amena l'eau Vergine, au moyen d'aqueducs, dont l'un se voit encore sous les jardins de la villa Médicis, près l'antique porte Pinciana.

Plus tard, les papes amenèrent l'eau de Trévi où nous la voyons aujourd'hui. C'est la meilleure et la plus abondante de Rome, elle alimente toutes les fontaines des rues environnantes, ainsi que celles de nombreux palais et couvents.

C'était l'eau de prédilection du pape Pie IX, et chaque matin, on en faisait une provision pour son usage personnel.

A l'angle d'une petite rue située à gauche et tout auprès de la fontaine Trévi, est une chapelle, de dimensions très restreintes, fréquentée chaque soir par un grand nombre de personnes. Cette chapelle, dont le nom est Sainte-Marie in via Trévi, fut construite par Bélisaire, en expiation du crime qu'avait commis ce général en trempant dans le complot formé contre le pape saint Sylvère.

Sur une plaque de marbre blanc placée dans le mur extérieur de la chapelle, est une inscription latine, dont voici la traduction : « Bélisaire, patricien, ami de la ville, a fait construire cette église pour expier ses fautes. Qui que vous soyez, vous, qui mettez le pied dans cette demeure sainte, priez Dieu qu'il lui fasse miséricorde. »

Un peu plus loin que la chapelle de Sainte-Marie de Trévi est l'église de Saint-André del Fratti, joli monument construit par Borromini.

C'est dans cette église, à la troisième chapelle de gauche, qu'eut lieu la conversion de Ratisbonne. Cet événement, qui fit grand bruit en Europe, est rappelé dans un beau tableau placé au-dessus de l'autel, et représentant Ratisbonne au moment où la Sainte Vierge lui apparaît.

Palais et place Barberini. Église de Sainte-Marie de la Conception. Couvent des Capucins.

Prenant la rue del Angelo Custode, puis celle del Tritone, on arrive à la grande place Barberini, vaste espace planté de quelques arbres, et décoré à son point central, d'une fontaine formée par un triton, soufflant de l'eau dans une conque marine.

Sur cette place est le palais Barberini, construit par le Bernin avec des pierres du Colisée, et d'après les ordres du cardinal Barberini, neveu du pape Urbain VIII.

Sur trois de ses côtés, ce palais est entouré par un vaste jardin, sur l'emplacement duquel était autrefois le Capitole de Numa. On y voyait aussi les temples de Jupiter et de Junon, que ce même roi avait fait bâtir, et desquels il ne reste plus rien.

Le palais Barberini possède une des plus riches bibliothèques de Rome, elle contient soixante mille volumes et douze mille manuscrits. On y voit aussi un musée splendide, composé des toiles des plus grands maîtres, mais on regrette que les salles où sont ces chefs-d'œuvre, soient en si mauvais état.

Parmi les peintures les plus célèbres, on admire un portrait de la Fornarina par Raphaël, et celui de Béatrix Cenci par le Guide.

A gauche de la place Barberini, est la belle église de Sainte-Marie de la Conception, appartenant aux Capucins, ainsi que le couvent qui y est attenant. Elle fut fondée en 1624 par le cardinal Antoine Barberini, frère d'Urbain VIII.

Devant la façade est un perron de dix-neuf marches conduisant à la porte de sa nef unique, qui a six chapelles, enrichies des plus beaux tableaux qui soient dans les églises de Rome.

Dans la première chapelle, à droite, est un saint Michel, chef-d'œuvre du Guide. Dans la seconde, un non moins superbe tableau de Sacchi, représentant saint Bonaventure. Dans les autres on admire un saint François et de belles fresques du Dominiquin. Plus loin est saint Paul, guérissant Ananie, la meilleure peinture de Pierre de Cortone, plus une Immaculée-Conception de Bambelli, et une admirable Nativité de N.-S. par Lanfranc.

Sous le maître-autel, on conserve le corps de saint Justin le Philosophe.

L'église des Capucins ne possède ni marbres, ni dorures, tout y est en bois, autels, chandeliers, etc.

Tout à côté de l'église est un grand portail, par lequel on pénètre

dans une cour, autour de laquelle sont des bâtiments composant le couvent des moines.

A gauche, est un mur percé de hautes fenêtres grillées, éclairant un couloir, le long duquel sont deux chapelles uniques au monde sous le rapport de l'ornementation.

On n'y trouve ni dorures, ni marbres, ni peintures, mais partout des crânes, des tibias, entre-croisés, des têtes, des bras, et des squelettes entiers.

Les lustres sont faits d'ossements, et contre les parois des murailles sont des grottes composées d'ossements, et dans lesquelles sont couchés ou assis, un livre entre les mains, et les yeux grands ouverts, des moines, complètement vêtus, morts depuis bien des années, et se conservant intacts, la peau seule étant légèrement noircie.

Longtemps on a cherché à savoir le moyen employé par les pères Capucins pour la conservation de leurs morts. On a prétendu qu'elle était due à une terre rougeâtre, dont le sol des deux chapelles et du couloir est recouvert ; mais cette terre n'est autre que la pouzzolane, que l'on trouve en dehors de la porte Saint-Jean, et avec laquelle on fait un excellent ciment.

La seule version admissible est que les Capucins possèdent le secret d'un composé de plantes diverses, qui conserve les corps, comme les Egyptiens en avaient un pour préserver de la corruption les momies que l'on retrouve intactes dans leurs tombes mystérieuses, après des milliers d'années, passées soit sous les lourdes masses de pyramides, soit sous les sables qui recouvrent les demeures des morts que ce peuple célèbre construisait avec un art merveilleux, que lui inspirait le culte si touchant qu'il professait pour ses défunts.

Palais du Quirinal. Place Monte Cavallo.

Quittant la place Barberini et prenant la longue rue *delle quatro Fontane*, tracée sur un des côtés du Mont Quirinal, on arrive à une place formée par la croisée de quatre longues rues, aux angles desquelles sont quatre fontaines, décorées de statues représentant les saisons de l'année, et qui ont donné leur nom à la place.

Le Mont Quirinal est une des sept collines de Rome, son nom lui vient de Quirinus, sous lequel les Romains adoraient Romulus.

Après que les sénateurs eurent massacré le premier roi de Rome, ils firent croire au peuple, qui le regrettait, qu'il leur était apparu sur le sommet d'une colline. On construisit un temple en cet endroit,

et Romulus y fut adoré sous le nom de Quirinus, qui devint celui de la colline et qu'elle porte encore aujourd'hui.

Le palais du Quirinal, le plus vaste de Rome, après celui du Vatican, couvre de ses constructions et de ses jardins, une grande partie du mont, s'étendant sur la via Quirinale, et sur la place Monte Cavallo.

Cette place irrégulière forme une pente très rapide sur deux de ses côtés, surtout dans sa partie qui longe le palais.

Elle est entourée de magnifiques constructions, et ornée à son point culminant, d'une fontaine monumentale, que surmontent deux statues de Castor et Pollux attribuées à Praxitèle, et tenant en main des chevaux fougueux. Entre ces deux statues est un obélisque haut de quinze mètres, qui décorait autrefois l'entrée du tombeau d'Auguste, et que Sixte-Quint fit placer où nous le voyons en même temps que les statues, qu'il avait fait complètement restaurer.

En avant du piédestal très élevé sur lequel sont les statues et l'obélisque, est un vaste bassin de granit gris très remarquable. Il est d'un seul bloc, mesure vingt-six mètres de circonférence, et fut trouvé dans les thermes de Caracalla, pendant les fouilles ordonnées par le pape Pie VII, et placé par ordre de ce pontife, où nous le voyons.

Au centre de ce bassin est un superbe jet d'eau, alimenté par l'eau Félicia, qui fournissait autrefois aux thermes de Dioclétien situés non loin de là.

Le palais Ruspoli, appelé aussi Rospigliosi, situé sur un des côtés de la place, et qui était autrefois la demeure de plusieurs officiers de la Garde noble, est un superbe monument dont la façade est décorée de très belles sculptures.

C'est dans le grand salon de ce palais devenu aujourd'hui la résidence de l'ambassadeur de France auprès du Saint-Siège, que se voit, au plafond, une des plus fameuses peintures du Guide, l'Aurore, dont le coloris est incomparable de lumière et de beauté.

Auprès du palais Ruspoli est la petite chapelle de Saint-André où l'on conserve la tête de saint Tiburce.

Le palais du Quirinal, autrefois demeure pontificale, et aujourd'hui résidence du roi d'Italie, est un des plus vastes, des plus beaux, et surtout le mieux situé de Rome.

Les papes avaient encore leur résidence au Latran, lorsque cette dernière ayant été reconnue par trop insalubre, ils résolurent de se faire construire un palais dans une position plus saine.

Le mont Quirinus qui paraissait remplir ces conditions fut choisi,

et le pape Paul III Farnèse fit commencer les travaux en 1540 ; Grégoire XIII, en 1580, fit ajouter de nouvelles constructions, puis Sixte-Quint, Clément VIII, Paul V, Grégoire XVI, et Pie IX l'embellirent.

Le Posio, Fontana, ainsi que le Bernin, travaillèrent à ce monument. Ce dernier architecte fit l'entrée monumentale du côté de la place monte Cavallo ainsi que les deux belles statues de saint Pierre et de saint Paul qui la décorent.

Au-dessus de la porte principale est la *Loggia* ou balcon, dans le genre de ceux qui sont sur la façade de la basilique de Saint-Pierre.

C'est du haut de cette loggia qu'on faisait autrefois, au peuple assemblé sur la place, part de l'élection des papes.

L'intérieur du Quirinal est de beaucoup plus grandiose que son extérieur, lequel n'a, de réellement imposant, que la partie regardant sur la place Monte Cavallo. Ses galeries et ses salons sont de toute beauté, et la chapelle Pauline rivalise, pour sa richesse, avec les plus belles de Saint-Pierre.

La cour principale est splendide, elle a cent mètres de long sur cinquante de large, et est entourée d'un portique soutenu par de très élégants pilastres.

Le palais du Quirinal était autrefois le séjour des papes pendant une partie de l'été. Ils le préféraient au Vatican où l'air est moins pur, et où la chaleur est parfois insupportable.

Plusieurs événements remarquables eurent lieu dans cette demeure pontificale. Nous n'en rappellerons que les deux plus récents.

Dans la nuit du 5 au 6 juillet 1809, le général Radet se fit ouvrir les portes du palais, d'où il enleva le pape Pie VII, et par ordre de l'empereur Napoléon, le conduisit en France, où il resta prisonnier jusqu'au mois de mai de 1815. Quelques jours après l'assassinat de Rossi, au mois de novembre 1848, une émeute suscitée par les Maziniens et les Garibaldiens éclate à Rome. Le 16 de ce même mois, les révolutionnaires entourent le Quirinal. Mgr Palma, frappé d'une balle, tombe à côté de Pie IX. Le 24, l'émeute recommence, et le pape, forcé de quitter Rome, s'enfuit sous un déguisement dans la voiture de l'ambassadeur de France, accompagné de celui de Bavière.

Ce ne fut qu'au mois d'avril 1850, que Pie IX put reprendre possession de sa capitale.

Église Sainte-Marie de la Victoire. — Fontaine de Moïse.

Partant du Quirinal, et suivant la rue du Vingt-Septembre, autrefois rue Pia, on trouve à gauche, et faisant face à la grande place des Thermes, l'église Sainte-Marie de la Victoire.

Cette église était anciennement desservie par des moines de l'ordre des Carmes, réputés à Rome pour leur charité. Ils possédaient une très belle pharmacie, dont ils distribuaient gratuitement les médicaments aux pauvres. Leur couvent est devenu propriété du gouvernement.

Si l'extérieur de cette petite église est modeste, par contre son intérieur est magnifique. Elle n'a qu'une seule nef, dans laquelle sont des chapelles très remarquables.

Le maître-autel est surmonté d'une belle peinture, représentant la Sainte Vierge. Ce tableau est enrichi de diamants et d'autres pierres précieuses, don de l'empereur d'Allemagne Maximilien.

Dans la chapelle de la Croix est un groupe magnifique dû au ciseau de Dominique Guido. Il représente, entre quatre colonnes de marbre vert antique, saint Joseph endormi et un ange lui apparaissant, et lui donnant l'ordre de fuir en Egypte.

Un peu plus haut, est une admirable Trinité par Guarchi ; mais ce qui surtout attire l'attention, c'est une incomparable statue de sainte Thérèse, en marbre blanc.

La sainte est représentée dans un moment d'extase, agenouillée et le haut du corps, un peu rejeté en arrière. Les bras, tendus en avant, semblent vouloir saisir un objet invisible. La figure est d'une si grande beauté, que quelques-uns la décrient, comme ne convenant pas à un sujet religieux.

Au-dessus de la statue sont des rayons creux en albâtre, qui, frappés par le soleil, entourent la sainte d'une auréole lumineuse d'un effet vraiment merveilleux.

A la voûte de la nef sont suspendus les drapeaux enlevés aux Turcs par don Juan d'Autriche, à la célèbre bataille de Lépante en 1571, victoire qui sauva l'Europe de l'invasion musulmane.

Le jour de ce combat fameux, qui devait décider du sort de l'Europe, le pape saint Pie V était en prière, entouré de ses cardinaux. A un certain moment, il se dirige vers une fenêtre, qu'il ouvrit en s'écriant : Remercions Marie, par l'intercession de laquelle les chrétiens viennent d'anéantir la flotte des Turcs.

Le pape venait d'avoir une vision qui lui annonçait ce grand événement.

En face de l'église de Sainte-Marie de la Victoire, est, ainsi que nous l'avons dit, la place des Thermes de Dioclétien. A l'entrée de cette place, à gauche est une très belle fontaine appelée fontaine de Moïse.

C'est un superbe monument de marbre, orné de belles statues, que fit construire le pape Sixte-Quint, par l'architecte Fontana.

Sur la façade sont quatre colonnes de marbre rose supportant une frise magnifique.

Entre ces colonnes, sont trois grandes ouvertures cintrées desquelles sort une large nappe d'eau qui retombe dans un immense bassin de marbre blanc, de vingt mètres de diamètre, décoré de quatre beaux lions égyptiens de granit gris.

Entre ces colonnes, et au-dessus des ouvertures par lesquelles l'eau sort, sont de grands et beaux bas-reliefs de marbre, représentant celui de gauche, Moïse faisant passer la mer rouge aux Hébreux, et celui de droite, Aaron conduisant les Juifs, à la source que Moïse a fait sortir du rocher en le frappant de son bâton.

Entre ces bas-reliefs, est, dans une grande niche, une colossale statue de Moïse, tenant dans ses bras les tables de la Loi.

Cette statue est du sculpteur Braccioni, qui mourut de chagrin lorsqu'il s'aperçut, qu'il n'avait pas observé dans son œuvre, les principes réglementaires de la statuaire.

Église de Sainte-Marie des Anges. — Thermes de Dioclétien.

L'église de Sainte-Marie des Anges, anciens thermes de Dioclétien, est située sur la place des Thermes, du même côté que la Fontaine de Moïse, à l'extrémité opposée. C'est un des plus remarquables monuments de Rome.

La place des Thermes forme un long rectangle de près de trois cents mètres de long, sur quatre-vingt-dix de large.

Elle est entourée sur un de ses côtés par les bâtiments de la gare, et la villa Maxima, à droite, par des jardins et des constructions modernes ; à gauche, par des murs de clôture et l'église de Sainte-Marie des Anges.

Cette grande place presque déserte, demeurera toujours tristement célèbre par les scène d'odieuses sauvagerie dont elle fut le théâtre, lors de la translation, à la basilique de Saint-Laurent hors des Murs, des restes du Vénéré pape Pie IX.

Une foule ignoble, ramassis de bandits, et de gens de toutes sortes, rebut de la société, en un mot, cette écume immonde, que l'on

voit surgir dans les jours de malheur, entoura le char sur lequel était le corps du saint vieillard, tentant de s'en emparer, pour le jeter au Tibre.....

Il n'entre pas dans le cadre de ce livre, de décrire les scènes de sauvagerie qui se produisirent à cette occasion, nous nous contenterons de dire que ce ne fut que grâce au concours de la force armée qu'on put empêcher ces misérables de mettre à exécution leur projet sacrilège.

Comme dans le cours de notre promenade, à travers Rome nous aurons occasion de voir d'autres thermes que ceux de Dioclétien, nous croyons utile, avant d'aller plus loin, de dire en quelques mots ce qu'étaient, sous l'Empire, ces sortes d'établissements.

Les thermes étaient des bains publics, mais ils étaient fréquentés surtout par les personnes de classes élevées, qui y passaient une grande partie de leurs journées, venant y chercher ou y apporter des nouvelles.

On y parlait de tout, mais surtout du Christianisme naissant, sur lequel des conversations, empreintes de la plus complète ignorance, se tenaient continuellement.

Les chrétiens ne fréquentaient jamais les bains publics, où bien souvent se formèrent contre eux des complots de persécution.

Il y avait des baignoires publiques, très grandes dans lesquelles plusieurs personnes pouvaient trouver place, comme aussi il y en avait de privées qui se payaient fort cher et qui étaient dans des salles réservées.

Le pavé était fait de dalles de marbre et de porphyre, et les voûtes de tuf, pierre poreuse qui absorbait les vapeurs.

Des marchands, établis soit dans les thermes, soit à leur proximité, vendaient les parfums employés dans les bains, comme aussi des bijoux, des stylets d'ivoire pour écrire sur des tablettes de cire, et des fouets pour châtier les esclaves.

L'eau arrivait dans les chaudières, par des conduits cimentés, dont on retrouve encore des restes très importants ; puis elle était répartie dans les baignoires par des tuyaux de plomb ou de terre cuite.

L'usage des bains était si répandu à Rome, qu'il n'y avait pas une seule maison riche qui n'eût sa salle de bain, toujours très luxueusement meublée.

Un grand nombre d'empereurs dotèrent Rome de bains et de cirques. C'était leur façon de faire la cour au peuple ; et tous ces éta-

blissements étaient généralement construits par des esclaves, des prisonniers de guerre, ou par les chrétiens.

Tous étaient sous la surveillance de gardiens impitoyables, châtiant avec la dernière sévérité les moindres fautes, ou la plus faible défaillance.

Ce fut l'an 290, que l'empereur Dioclétien fit commencer les premiers travaux de ses thermes, qui furent le plus vaste et le plus bel établissement de ce genre que possèda Rome. Il fut en grande partie construit par les criminels condamnés aux mines et par les chrétiens prisonniers. C'était parmi ces derniers qu'on choisissait ceux que, par leur force et leur prestance, on jugeait dignes de combattre devant le peuple, contre les bêtes féroces des amphithéâtres.

Les thermes de Dioclétien formaient un vaste quadrilatère de trois cent trente-cinq mètres sur chaque face. Plus de trois mille personnes pouvaient s'y baigner, et dans la grande salle appelée Pinacothèque, douze cents pouvaient y trouver place.

Tout était magnifique dans ce vaste établissement. Les murs étaient partout garnis de grandes plaques de marbre, et les salles étaient dallées de porphyre et de marbre.

Les thermes étaient presque en ruines, lorsque Michel-Ange conçut le dessein de les transformer en une vaste église.

Les travaux furent entrepris, mais Michel-Ange étant mort avant qu'ils ne fussent achevés, ses plans furent malheureusement changés. Des deux grandes salles des anciens thermes qui devaient former l'intérieur, une fut coupée dans une de ses extrémités, de sorte que la croix latine, qu'avait conçue Michel-Ange, ne put avoir la forme égale qu'on voulait lui donner.

La Pinacothèque forme aujourd'hui la branche principale de la croix. Sa longueur est de cent douze mètres, sa largeur de vingt-quatre, et sa hauteur vingt-sept. L'autre branche a cent deux mètres de long. Sa hauteur et sa largeur ont les mêmes dimensions que celles de la branche principale.

Les voûtes sont soutenues par deux rangs de huit belles colonnes corinthiennes de granit gris, d'un seul bloc. Elles ont vingt-six mètres de hauteur, y compris leurs chapiteaux et leurs piédestaux. Ces voûtes sont faites de tuf, sorte de pierre que, comme nous l'avons vu plus haut, les romains employaient de préférence pour les thermes.

Le pavé, qui, ainsi que les colonnes, appartient à l'ancien monument, est de toute beauté. Il est composé de grandes dalles de marbre blanc et rose d'un très bel effet.

C'est dans ce pavé qu'est incrusté le célèbre méridien de cuivre de

Dioclétien, existant encore dans toute sa longueur qui est de seize mètres.

Les murailles sont couvertes de peintures et de fresques magnifiques, d'après lesquelles ont été faites la plupart des mosaïques de Saint-Pierre.

Parmi elles, on remarque Simon le Magicien, superbe toile dessinée par Raphaël et peinte par ses élèves. Le martyre de saint Sébastien, par le Dominiquin. Cette célèbre fresque était autrefois dans la basilique de Saint-Pierre ; elle fut transportée à Sainte-Marie des Anges sans que la moindre de ses parties n'ait souffert la plus légère dégradation, soit pendant qu'on la détachait de la muraille dans laquelle elle était incrustée, soit pendant son transport et son installation nouvelle.

Après le martyre de saint Sébastien, on admire la mort d'Ananie et de Saphire, saint Basile disant la messe devant l'empereur Valens, le baptême de N.-S., la Présentation de la Sainte Vierge.

Dans le fond, derrière le maître-autel, admirable travail en marbre, par Michel-Ange, est une autre très grande fresque, représentant des scènes de martyres.

L'Eglise Sainte-Marie des Anges, outre ces peintures de grands maîtres, possède des statues et des tombeaux superbes. Parmi les statues on remarque beaucoup le chef-d'œuvre du statuaire français Houdon. C'est un saint Bruno, d'une telle vérité, que l'on dit qu'il parlerait si le silence n'était imposé aux Chartreux.

Les tombeaux de Charles Marrata et du grand peintre Salvator Rosa, sont magnifiques ; ce dernier, qui est à gauche dans le vestibule, est fait d'une urne de porphyre rouge d'un travail des plus rares.

Le cloître des Pères chartreux, aujourd'hui occupé en grande partie par les troupes italiennes, est très curieux à visiter. Dans la cour, qui est entourée d'un portique de colonnes sous lequel étaient les cellules, aux portes décorées de nombreuses et ravissantes peintures, est un vaste bassin, entouré de trois hauts cyprès, plantés par Michel-Ange.

Dans les jardins, très bien tenus, sont de nombreuses ruines appartenant aux anciens thermes ; vues pendant les nuits d'été par un beau clair de lune, ces ruines offrent un spectacle des plus imposants.

Derrière la place des Thermes, et aux alentours de la gare, s'étendent de grands quartiers récemment construits. Ils sont magnifiques, leurs rues sont larges et droites et la grande rue Nazzionale est certainement la plus belle de Rome, mais ces endroits nouveaux

n'offrant rien à visiter, qui soit réellement intéressant, nous ne nous y arrêterons pas.

Église Sainte-Pudentienne.

Partant de la place des Thermes, et prenant la rue Nazzionale, on ne tarde pas à arriver à la via delle quatro Fontane, que nous suivrons jusqu'au bas de la petite colline du Viminal. La via Urbana que nous trouvons à droite, au point de jonction de l'Esquilin et du Viminal, est une très ancienne rue qui s'appelait autrefois rue Patricia, et était habitée par les Orientaux, ainsi que par quelques riches Romains.

Le patricien Pudens, sa femme Priscillia, ses fils Novatus et Thimothée, l'ami de saint Paul, ainsi que Praxède et Pudentiana, toutes deux filles de Pudens, l'habitaient.

Leur maison, qui nous a été conservée presque tout entière, servit à construire l'église. Ce fut dans cette maison vénérable, que saint Pierre, arrivant à Rome, en l'an 42, logea pendant près de neuf ans. Il y convertit Pudens et toute sa famille, y consacra saint Lin et saint Clet ; c'est de là aussi que le prince des apôtres envoya en mission les nombreux missionnaires qui répandirent l'Evangile dans les Gaules et en Espagne.

Saint Paul, lui aussi, habita la maison de Pudens, et dédia plusieurs de ses épîtres à Thimothée.

L'an 146, le pape Pie Ier, convertit la maison de Pudens en une chapelle, sous le vocable de Saint-Pierre.

Au troisième siècle, des réparations furent faites à cette chapelle que l'on dédia à sainte Pudentienne, et à la fin du XVIe elle fut complètement reconstruite.

Située dans un bas-fond, au bout d'une cour assez grande, l'église sainte Pudentienne est peu remarquable extérieurement. Elle est basse et conserve, en un mot, le cachet de ces antiques maisons romaines qui, le plus souvent, n'avaient que le seul rez-de-chaussée.

L'intérieur, qui est à trois nefs, est beaucoup plus intéressant. Le pavé est de marbre, et quelques autels sont remarquables par les peintures qui les décorent et les tombeaux qu'ils renferment.

La chapelle des Gaétani, est particulièrement belle. Elle possède plusieurs tombeaux des membres de cette illustre famille, qui donna à l'Eglise le pape Boniface VIII, et fournit en outre un grand nombre de personnages illustres.

L'abside est décorée de rares mosaïques datant du quatrième siècle.

Elles représentent N.-S., assis sur un trône, entouré de saint Pierre, saint Paul, sainte Pudentienne et de sainte Praxède.

Au fond de la nef de gauche, est une chapelle obscure dans l'autel de laquelle on conserve une partie de la table de bois, qui servait à saint Pierre pour célébrer les saints mystères, dans la maison de Pudens.

Sous le maître-autel sont les corps de saint Pudens et de sainte Pudentienne. Non loin de là est un puits, sur la margelle duquel on voit des rainures, traces laissées par les cordes qui servaient à puiser l'eau. C'est dans ce puits que sainte Pudentienne répandait le sang des martyrs qu'elle recueillait avec des éponges, tandis que sa sœur sainte Praxède, descendait dans un autre puits les restes des corps des chrétiens martyrisés, évitant ainsi qu'ils ne fussent profanés par les païens.

Près du maître-autel un très beau bas-relief exécuté par Jean della Porta et une peinture du Pomérancia, représentant sainte Pudentienne penchée sur l'ouverture d'un puits en y répandant un vase rempli de sang.

Ce n'est pas sans une émotion bien grande que l'on parcourt cette église, la plus ancienne du monde et, en quelque sorte, berceau du Christianisme. On aime à évoquer le souvenir de cette famille privilégiée, dont presque tous les membres répandirent leur sang pour la cause si noble qu'ils avaient embrassée. Que de pages émouvantes on écrirait sur ce qui se passa dans cette antique maison romaine, pendant les neuf années qu'elle eut l'honneur d'abriter saint Pierre. Ici encore nous devons remercier l'Eglise, grâce à laquelle nous pouvons, sous ces voûtes vingt fois séculaires, reporter nos souvenirs aux premières années du Christianisme, où tout était si simple et si grand à la fois.

Églises de San-Lorenzo in Panis Perna, de Saint-Dominique. Tour de Néron.

L'église de San-Lorenzo in Panis Perna, située sur le mont Viminal à quelques centaines de mètres de sainte Pudentienne, fut construite sur l'emplacement même où eut lieu le martyre de saint Laurent. Elle est précédée d'une grande cour, et devant sa façade est un perron élevé.

Dans le chœur est une immense fresque très remarquable, représentant le supplice du saint Diacre.

La tête du martyr, ravissante de beauté, forme un frappant con-

traste avec les figures bestiales des bourreaux, armés de longues tiges de fer, attisant le feu sur lequel est le gril où saint Laurent est étendu.

Dans un groupe, on remarque plusieurs personnages à l'air imposant ; ce sont des sénateurs et des magistrats romains qui semblent discuter entre eux sur cette scène épouvantable dont ils détournent leurs regards.

Quelques-uns de ces sénateurs, vaincus par tant d'héroïsme, et comprenant la grandeur de cette religion qui produit de tels héros, seront Chrétiens demain ; l'un d'eux sera martyr aussi, et son corps ira reposer auprès de celui de saint Laurent, dans la magnifique basilique qui lui est dédiée, hors des portes de Rome.

Au bas de la colline du Viminal est la via Serpenti qui la sépare du mont Quirinal. A quelques pas de cette rue et en gravissant les premières pentes du Quirinal, on trouve le couvent de saint Dominique.

Ce couvent est précédé d'une vaste cour à gauche de laquelle est une ravissante petite église où on arrive par un perron de quelques marches. Son intérieur, quoique restreint, est d'une richesse d'ornementation peu commune. Les marbres précieux, l'or et les peintures de grands maîtres l'enrichissent. Elle possède dans son trésor un ostensoir en or, d'une très grande dimension et enrichi de diamants et des pierres les plus rares. C'est cet ostensoir que l'on portait autrefois aux processions de la Fête-Dieu sous la colonnade de Saint-Pierre, et devant lequel était agenouillé le saint Père, dans le temps où se faisait cette cérémonie si grandiose et si belle.

Dans le jardin du couvent des Dominicains, auxquels appartenait l'église, est un monument très ancien. C'est une grande tour carrée, fort haute, aux angles arrondis en formes de tourelles, et dominant presque toute la ville.

Les jardins de Néron et sa maison dorée, s'étendant autrefois jusque là, on a de fortes raisons pour croire que cette tour, connue sous le nom de tour de Néron, est celle sur laquelle se plaça ce monstre, lorsque jouant de la harpe et chantant des vers d'Homère, sur l'incendie de Troie, il regardait Rome qui brûlait par ses ordres.

On sait que les Chrétiens furent accusés d'être les auteurs de cet épouvantable sinistre, et que des milliers d'entre eux payèrent de leur vie cette infernale fantaisie impériale. Mais ne fallait-il pas quelque chose pour amuser le peuple, et faire diversion à la misère dont il fut accablé après l'incendie de ses demeures ?

Les Monti. Eglise Saint-Martin des Monti et de Sainte-Praxède.

Le quartier des Monti, qui commence auprès du monument que nous venons de voir, est non seulement intéressant par les souvenirs qui s'y rattachent, mais encore très curieux à visiter, sous le rapport de la population qui l'habite.

C'est un mélange d'Italiens de toutes les parties du royaume, et c'est surtout un composé des plus bizarres, de Romains recrutés dans les dernières classes de la population. C'est le refuge de ces innombrables mendiants, que l'on rencontre à chaque pas dans les rues de Rome, comme c'est aussi là que se retirent ces êtres immondes, rebuts de la société, vivant on ne sait ni de quoi ni comment.

Cette partie de Rome, qui, sous la République, s'appelait la Subura, nom que porte encore une de ses rues, avait, à cette époque, un aspect tout autre que celui que nous lui voyons aujourd'hui. C'était le quartier riche par excellence. C'était là qu'habitait l'aristocratie romaine, et où naquirent la plus grande partie des hommes qui illustrèrent la Rome antique. César, Sylla et tant d'autres, y avaient leurs demeures ; mais de tous ces riches palais on ne retrouve rien, pas même les ruines.

En suivant la longue rue Subura, on arrive à l'impasse Saint-François de Paule, où était autrefois la maison de Tarquin. Plus haut est la petite rue San Martino, précédant une cour en contre-bas, au fond de laquelle est l'église de Saint-Martin des Monti.

Ce monument, un des plus anciens et des plus célèbres de Rome, est divisé en deux parties, une souterraine et l'autre supérieure, cette dernière ayant été construite sur la primitive église qui se trouvait complètement sous terre, par suite des ruines de toutes sortes qui s'étaient amoncelées autour et au-dessus d'elle.

La primitive église fut construite sous Constantin par le pape Sylvestre et dédiée plus tard à saint Martin de Tours.

En 325, le pape saint Sylvestre, y réunit un concile, qui fut la confirmation de celui de Nicée. Trois cent vingt évêques y prirent part. Les murs sont décorés de fresques très anciennes, grossièrement faites, il est vrai, mais très précieuses, en ce qu'elles retracent les portraits et les costumes de tous les prélats qui composaient le concile.

On sait que ce fut au concile de Nicée que l'on composa le Credo que l'on chante à la messe.

La partie supérieure de Saint-Martin des Monti, est d'une grande beauté et fort riche. Elle a trois nefs, que séparent deux rangs de

douze magnifiques colonnes. On y voit de belles peintures du Poussin rappelant l'histoire d'Elie, et deux fresques très précieuses en ce qu'elles représentent, les deux primitives basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Jean de Latran.

Dans le maître-autel, qui est magnifique, repose le corps de saint Martin, pape. Le tabernacle de cet autel est surtout remarquable par ses belles et hautes colonnes.

Non loin de là est un escalier qui conduit à l'église souterraine.

Parmi les nombreuses reliques que l'on conserve à Saint-Martin, on montre une mitre de couleur bleue, que portait le pape saint Sylvestre.

Quittant l'église Saint-Martin des Monti, nous laisserons à droite celle de Saint-François de Paule et prenant la petite rue sainte Lucie, nous arrivons en quelques minutes à une longue allée, s'étendant entre les deux basiliques de Sainte-Marie Majeure et de Saint-Jean de Latran et appelée via in Mérulana. En remontant cette rue nous trouvons sur la gauche la très intéressante petite église de Sainte-Praxède, située en face de la basilique de Sainte-Marie Majeure.

Cette église a été construite sur l'emplacement qu'occupait la maison de sainte Praxède, sœur de sainte Pudentienne, dont nous avons parlé plus haut.

Les premiers travaux furent commencés par le pape Pie Ier et, plus tard, l'église fut complètement rebâtie par saint Charles Borroméo.

Le maître-autel est d'une grande beauté. Il est isolé et surmonté d'un baldaquin que supportent quatre belles colonnes de porphyre. Autour sont des degrés de marbre rouge antique, regardés comme les plus gros blocs que l'on connaisse de ce marbre précieux. C'est sous cet autel que repose le corps de sainte Praxède.

En entrant, on voit un puits presque semblable à celui que nous avons vu à sainte Pudentienne. C'est dans ce puits que sainte Praxède recueillait les ossements des martyrs.

Un peu plus loin est une table de marbre sur laquelle dormait la sainte ; on montre aussi une table sur laquelle saint Charles Borroméo donnait à manger aux pauvres et une chaire qui servit à ce saint.

Dans le maître-autel est une des planches de l'autel de bois de saint Pierre. Les autres parties de cet autel, sont, ainsi que nous l'avons dit plus haut, à la basilique de Saint-Pierre.

L'église de Sainte-Praxède possède de fort belles mosaïques très anciennes et une magnifique peinture de Jules Romain, le Christ à

la Colonne ; mais ce qui la rend surtout célèbre, c'est une bien précieuse relique, que renferme la dernière chapelle de droite, la colonne de la Flagellation.

Cette colonne était autrefois au prétoire de Pilate à Jérusalem. Elle fut rapportée à Rome au VIe siècle et placée à Sainte-Praxède en 1223.

C'est à elle que fut attaché N.-S. pendant la flagellation, et ce n'est pas sans une bien grande et bien douloureuse émotion que l'on contemple ce marbre qui fut littéralement inondé du sang du Sauveur.

La hauteur de la colonne de la flagellation est d'un mètre vingt centimètres. Elle est ronde, mais beaucoup plus large à sa base qu'à son sommet. Sa forme se rapproche assez de celle d'un pavillon d'instrument de musique en cuivre. Elle repose sur un socle carré, de marbre vert antique.

Basilique de Sainte-Marie Majeure

Sur le point le plus élevé du Mont Esquilin, une des sept collines de Rome, est la superbe basilique de Sainte-Marie Majeure.

Rome possède huit basiliques, quatre situées dans l'intérieur de la ville : Saint-Pierre, Saint-Jean de Latran, Sainte-Marie Majeure et Sainte-Croix de Jérusalem, et quatre à l'extérieur, qui sont : Saint-Laurent hors les murs, Saint-Paul, Saint-Sébastien et Sainte-Agnès.

Toutes ces églises sont célèbres par leur beauté et leur richesse et par les grands souvenirs qu'elles rappellent.

Nous n'avons vu encore qu'un seul de ces admirables monuments, Saint-Pierre. Si, dans ceux qui nous restent à voir, nous ne trouvons pas cette grandeur et cette imposante majesté qui font de ce temple le premier du monde entier, nous verrons néanmoins, que tous sont admirables et dignes du titre royal qu'ils portent.

Des quatres basiliques situées dans l'intérieur de la ville, la plus belle, la plus riche, après Saint-Pierre, est celle de Sainte-Marie Majeure, et l'histoire de sa fondation qui remonte à une haute antiquité est des plus intéressantes. Voici ce qu'en dit Vassari :

« L'an 354, le pape Libère eut une vision dans laquelle il vit une grande quantité de neige tomber sur le point le plus élevé de l'Esquilin. Le patricien Jean et sa femme eurent, eux aussi, le même jour une vision semblable et quelques instants après plusieurs personnes vinrent dire au pape que la neige couvrait une partie de l'Esquilin.

On était au milieu du mois d'août, et la chose était si curieuse, que tout le monde cria au miracle. Le pape alors, raconta sa vision, et dit que la Sainte Vierge lui avait ordonné de bâtir un temple dans l'endroit que couvrait la neige. — On se transporta à l'Esquilin, et le pape traça lui-même, avec la main dans la neige, la forme que devait avoir la basilique.

Les premiers travaux furent entrepris immédiatement, et couvrirent un emplacement occupé jadis par un temple de Junon, puis la basilique étant achevée, reçut le nom de Libérienne, du nom du pape qui l'avait fait construire. »

Plus tard, la basilique fut reconstruite sur un nouveau plan et devint le temple magnifique que nous voyons aujourd'hui. Elle prit le nom de Sainte-Marie des Neiges, en mémoire du fait, cause de sa fondation ; on l'appela aussi Sainte-Marie de la Crèche, parce que ce fut dans une de ses chapelles que l'on déposa la Crèche dans laquelle naquit le Sauveur ; et Sainte-Marie Majeure, parce qu'elle est la première église que l'on éleva en l'honneur de la Sainte Vierge.

En 1134, le pape Sixte III qui avait fait reconstruire la basilique, l'enrichit en même temps des admirables mosaïques que l'on y voit encore.

En 1150, le pape Eugène III répara le portique qui menaçait ruines, et en 1289, un autre pape, Nicolas IV, reconstruisit l'abside, et fit exécuter les magnifiques mosaïques de la tribune ; enfin, en 1743, le pape Benoît XIV eut la malheureuse idée de démolir le portique d'Eugène III, et de le remplacer par la disgracieuse construction que nous voyons aujourd'hui.

L'extérieur du monument, construit tout entier de travertin, est très beau et surtout fort gracieux. Il a cent trente mètres de long, quatre-vingts de large et quarante-six de hauteur. Il est surmonté de deux dômes élégants, entre lesquels est une flèche, la plus haute de Rome, et que fit construire le pape Grégoire XI en 1376, après que le Saint-Siège fut rentré d'Avignon à Rome.

Derrière la basilique est une vaste place, au centre de laquelle est un obélisque égyptien, de granit rouge, haut de quatorze mètres et reposant sur un piédestal qui en mesure six. Cet obélisque aurait été rapporté à Rome par l'empereur Claude, qui le plaça, ainsi que celui que nous avons vu au Quirinal, devant le mausolée d'Auguste. Sixte-Quint le fit relever de cet endroit où il se trouvait renversé depuis des siècles, et le plaça, en 1587, où nous le voyons présentement. Sur la partie supérieure de la basilique, qui regarde l'obélis-

que, est une galerie ouverte, dont les murs sont couverts des admirables mosaïques que le pape Nicolas IV fit faire en 1289.

De cette galerie, par laquelle on pénètre dans des chambres situées sur la basilique et qui servent de logement aux prêtres composant le chapitre, on a une vue admirable sur Rome.

Une fort belle balustrade à colonnettes entoure la basilique dans sa partie supérieure.

La façade principale, située sur une grande place près de laquelle s'élèvent les quartiers récemment construits par le pape Benoît XIV. Sous ce portique, que ferme une grande grille, est la statue équestre, en bronze, du roi d'Espagne Philippe IV.

Au-dessus est une vaste galerie, de laquelle on découvre une très grande partie de la campagne romaine, jusqu'aux monts du Latium. Sur la place précédant le portique est une ravissante colonne corinthienne, en marbre blanc, cannelée, provenant de la basilique de Constantin, surmontée d'une fort belle statue en bronze, de la Sainte Vierge tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras. Elle fut placée où elle est présentement par le pape Paul V.

Un peu à gauche de la place, est un petit arc de marbre blanc, que le pape Clément VIII fit élever en 1595, en mémoire de l'abjuration du roi Henri IV.

L'intérieur de la basilique de Sainte-Marie Majeure est à trois nefs, séparées par trente-six colonnes d'ordre ionique, en marbre blanc. Les quatre grosses colonnes qui soutiennent les arches du milieu, sont en granit gris du plus beau poli.

Le plafond est d'une incomparable richesse, il est à caissons sculptés et entièrement dorés d'or fin. Le roi d'Espagne, Ferdinand le Catholique, et sa femme Isabelle en firent les frais, et y employèrent le premier or qu'ils reçurent d'Amérique.

Les nefs latérales, dont les voûtes sont dorées comme le plafond de la grande nef, renferment des chapelles d'une richesse incomparable.

Parmi elles, on remarque principalement la chapelle de la famille des princes Borghèse, qui y ont leurs tombeaux. Elle fut construite en 1614 par les ordres du pape Paul V Borghèse, et est, de ce fait, appelée chapelle Pauline.

C'est une des merveilles que possède Rome, et peu, parmi les plus belles chapelles de Saint-Pierre, peuvent lui être comparées.

L'autel est entouré de quatre colonnes de jaspe oriental : l'entablement, la frise et le piédestal sont d'agate. Il est en outre décoré

d'un magnifique bas-relief en argent, représentant le pape Libère traçant sur la neige le plan de la basilique.

Au-dessus de l'autel est le célèbre portrait de la Sainte Vierge peint par saint Luc, sur un panneau de bois de cèdre. Le cadre est de lapis-lazuli enrichi de pierreries et supporté par sept anges en bronze doré.

Devant cette sainte et vénérable peinture, plusieurs papes passèrent de longues nuits en prière, Clément VIII y disait souvent la messe.

La chapelle Pauline possède encore deux autres autels, très riches aussi, et deux tombeaux d'une magnificence sans égale. Ceux des papes Paul V Borghèse, et Clément VIII Aldobrandini. L'urne dans laquelle repose le corps du premier de ces pontifes, est en lapis-lazuli et vaut à elle seule plusieurs millions.

Les murailles de cette splendide chapelle sont couvertes de peintures, chefs-d'œuvre du Guide.

En sortant de la chapelle Pauline, on trouve à gauche le tombeau de la famille ducale française des Lévis, qui s'illustra au Canada.

La chapelle Sforza, qui vient après celle que nous venons de voir est très belle aussi ; le plan en fut donné par Michel-Ange. On y remarque une belle peinture de l'Assomption.

Dans la chapelle dédiée à sainte Catherine, on admire de magnifiques peintures représentant le martyre de cette sainte et sa dispute avec les philosophes d'Alexandrie.

En face la chapelle Pauline et dans la nef de gauche, est la chapelle Sixtine, que fit construire le grand pape Sixte-Quint, qui y a son tombeau enrichi de beaux bas-reliefs représentant divers faits de la vie de ce pontife célèbre.

L'autel principal est surmonté d'un ciborium supporté par quatre anges en bronze doré, de deux mètres de hauteur. C'est dans ce ciborium que l'on conserve le Saint-Sacrement.

Près du Chœur est le tombeau du Pape saint Pie V qui arma Marc-Antonin contre les Turcs. Ce fut ce prince qui remporta la brillante victoire navale de Lépante, due en grande partie à la valeur de Don Juan d'Autriche, et surtout aux prières du saint pontife.

Un magnifique bas-relief, sculpté sur le tombeau, représente cet important fait historique.

Ce tombeau est surmonté d'une urne de grande beauté, de marbre vert antique, dans laquelle est renfermé le corps de Pie V revêtu de ses ornements pontificaux, et que l'on peut voir en passant derrière le tombeau.

La basilique de Sainte-Marie Majeure possède encore, outre les mausolées que nous venons de citer, les tombeaux de saint Jérôme, dont le corps fut rapporté de Jérusalem à Rome en même temps que la crèche ; celui du pape Nicolas IV décédé en 1288, de Clément IX mort en 1700, et du cardinal Gonsalvi.

La grande nef est magnifique, son pavé est un des plus beaux de ceux des églises de Rome et le plafond dessiné par Guiliano di San Galla est, comme nous l'avons dit plus haut, entièrement doré.

L'entablement qui existe depuis les colonnes jusqu'à la naissance du plafond, est couvert par les mosaïques regardées comme les plus belles de Rome, après celles des grands tableaux de Saint-Pierre. Elles représentent des faits tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament ayant rapport à la Sainte Vierge, et furent exécutées au Ve siècle d'après les ordres du pape Sixte III, pour perpétuer la proclamation du Concile d'Ephèse en 434, sur la Maternité divine de Marie.

Le chœur est d'une grande magnificence, ses mosaïques qui sont une suite de celles de la nef principale, représentent l'Annonciation, la Purification, la mort de la Sainte Vierge et la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'autel papal placé au fond du chœur est magnifique ; il est fait d'une grande urne de porphyre antique, sur laquelle est une table de marbre. Dans cette urne reposent les restes du sénateur Jean, qui aida si largement à la construction de la basilique. L'autel est surmonté d'un baldaquin supporté par quatre colonnes de porphyre, et entouré de douze candélabres en bronze doré.

La confession est isolée comme à saint Pierre. Quatre anges en bronze doré soutiennent l'autel et six autres anges, également dorés d'or fin, placés au-dessus de l'autel portent dans leurs mains des palmes d'or et soutiennent le tabernacle, qui est d'argent et de cristal et a la forme d'un berceau. Au jour de grande fête, les anges portent au front un diadème en diamants.

C'est dans ce tabernacle, que pendant les huit jours des fêtes de Noël, on expose à la vénération des fidèles, six petites planches d'à peu près un mètre de long sur dix centimètres de large, provenant de la Crèche de Bethléem.

La confession est une œuvre de Pie IX, on y admire sa statue, qui est un véritable chef-d'œuvre de sculpture.

Les diverses reliques que l'on vénère à Sainte-Marie Majeure, telles que la Crèche, sont habituellement déposées dans une chapelle souterraine, dont l'entrée est non loin du chœur.

Nous terminerons ces lignes sur la basilique de Sainte-Marie Ma-

jeure, par quelques mots en réponse à des critiques, que nous avons très souvent entendues, sur la richesse des églises romaines. Beaucoup disent : A quoi bon tout ce luxe ? et les sommes que l'on y dépense n'auraient-elles pas un meilleur emploi, si elles étaient réparties en aumônes ?

A cela nous répondrons que si on orne avec tant de luxe les habitations des grands de la terre on peut en faire au moins autant pour les temples de Dieu. Que rien du reste n'a tant contribué à former les grands artistes, dont nous admirons les œuvres immortelles, que la décoration des monuments religieux.

Que seraient, en effet, devenus les Michel-Ange, les Bernin, les Maderno, les Guido, les Dominiquin, Raphaël et tant d'autres, si leur incomparable talent n'avait pas été consacré à l'ornementation des temples chrétiens, et si surtout ils n'avaient pas trouvé, pour les aider et souvent les inspirer, des Paul V, des Léon X, des Jules II et des Sixte-Quint ?

Pendant de longs siècles, les grands maîtres, et par suite de nombreux corps de métiers, ne trouvèrent-ils pas un travail assuré dans les innombrables constructions et dans tous les travaux d'ornementation ou de réparations, que firent exécuter les papes.

Les pontifes romains ont agi sagement et royalement en faisant ainsi. Ils ont formé de grands génies, assuré l'existence à un grand nombre de familles, et ont fait de leur ville la première du monde, par les chefs-d'œuvre que renferment ses musées et ses églises. Ils ont restauré tous les monuments antiques qui pouvaient l'être, et sont la cause véritable du bien-être apporté chaque année à Rome par les milliers de riches étrangers qui viennent de toutes les parties du monde, voir la Rome des papes et y distribuer leur or.

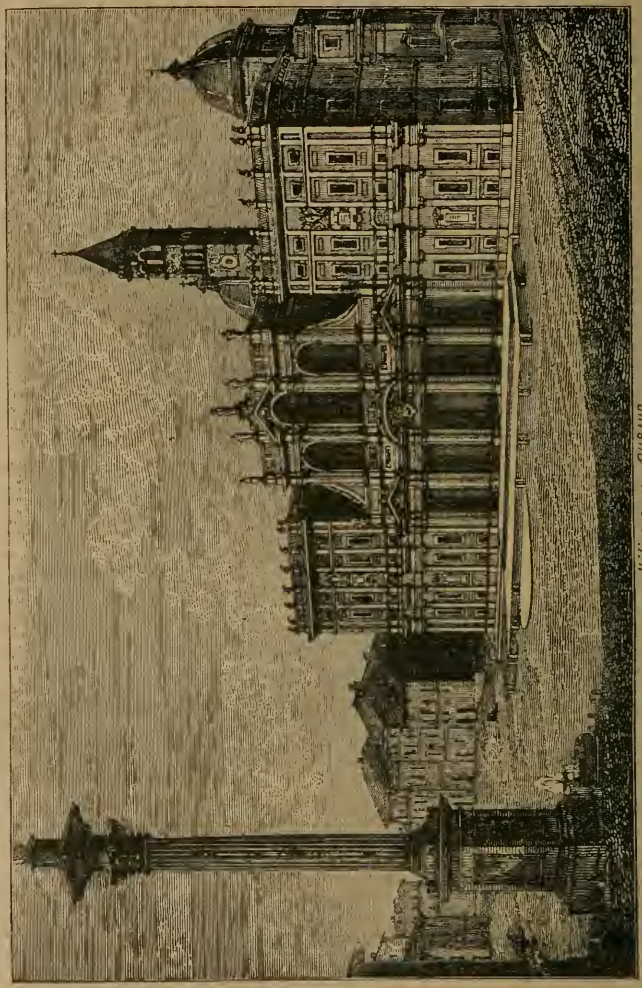
Eglise de Saint-Pierre in Vincoli. Thermes de Titus. Eglise Saint-Clément.

Quittant la basilique Sainte-Marie Majeure, et laissant à gauche les quartiers nouveaux construits au delà de la via Marulana, nous traversons la Subura pour nous arrêter à l'église de Saint-Pierre in Vincoli, appelée aussi Saint-Pierre-aux-Liens, construite sur un des versants de l'Esquilin.

Cette église fut élevée en 442, par le pape saint Léon le Grand, aux désirs de l'impératrice Eudoxie, femme de Valentinien III, dans le but de renfermer les deux chaînes qui avaient lié saint Pierre dans

sa prison à Jérusalem, et que l'impératrice avait envoyées à saint Léon.

Le pape qui possédait déjà les chaînes de la prison Mamertine, les joignit à celles qui lui étaient envoyées, et toutes furent renfermées dans une caise de bronze.



Héliogravure AURAND.

SAINTE-MARIE MAJEURE.

L'église fut construite, et plus tard de grandes réparations y furent faites par les papes Adrien Ier, Sixte IV et Jules II.

Sixte IV fit construire le beau portique qui précède l'église, et que supportent de grosses colonnes de granit reliées entre elles par des chaînes de fer.

L'intérieur est à trois nefs séparées par ving-deux colonnes de marbre d'ordre dorique.

Dans l'autel de la Confession, est une caisse renfermant les chaînes réunies par saint Léon. Elles ne sont publiquement visibles que pendant la Semaine-Sainte, et le 1er août de chaque année.

L'église possède des peintures remarquables, parmi lesquelles est un magnifique tableau peint par le Guerchin, représentant sainte Marguerite.

On y voit aussi une très belle mosaïque, datant du 7e siècle, saint Sébastien délivrant par ses prières la ville de Rome de la peste.

Une peinture du Dominiquin, représentant saint Pierre délivré de sa prison, est très appréciée ; mais ce qui, surtout, fait la gloire de l'église de Saint-Pierre in Vincoli, est l'incomparable chef-d'œuvre de Michel-Ange, son fameux Moïse destiné d'abord au tombeau du pape Jules II.

Il est complètement impossible de décrire cette statue, chef-d'œuvre inimitable, qui surpasse comme perfection et forme, et surtout, comme expression, tout ce que la statuaire à produit de beau. On est terrifié par ce regard profond qui semble fouiller jusqu'au fond du cœur. — On dit que Michel-Ange après avoir achevé son œuvre, se prit à la contempler, et que, dans l'admiration qu'elle lui causait à lui-même, il le frappa de son maillet sur le genou, en s'écriant : *Mais parle donc* !

Un tel éloge fait par un tel artiste, se passe de tout commentaire, et réduit à néant toutes les critiques, plus ou moins justes, qui ont été faites sur ce marbre admirable.

Quittant l'église de Saint-Pierre in Vincoli, on traverse un endroit désert, puis on s'engage dans la via *delle Sette Salle* qui conduit aux Thermes de Titus, du moins à ce qui reste de ce monument fameux.

La partie du mont Esquilin où se trouvent ces thermes, est couverte de ruines de toutes sortes.

Là, étaient jadis les maisons de Virgile, d'Horace, et de Prosper, ce qui fit donner à cet endroit de la colline, le nom de mont des Poètes.

Les thermes de Titus, situés en face du Colisée, furent bâtis des débris de la maison Dorée de Néron. Ils occupaient un emplacement considérable, et leurs ruines sont très vastes encore.

Ainsi que pour le Colisée, on employa, à l'achèvement de ces bains, un grand nombre de Juifs ramenés prisonniers après le siège de Jérusalem.

L'extérieur des thermes est presque méconnaissable, mais l'intérieur,

dont une grande partie ne peut se visiter qu'à la lueur des flambeaux, est assez bien conservé.

Dans des salles, encore très reconnaissables, on voit plusieurs fresques curieuses, et on peut aussi parfaitement se rendre compte de l'endroit qu'occupaient les foyers qui chauffaient l'eau des chaudières.

Les empereurs Trajan et Adrien embellirent beaucoup les thermes de Titus, qu'ils affectionnaient de préférence aux autres. Ils y firent transporter un grand nombre de statues grecques, parmi lesquelles était le fameux groupe du Laocoon, retrouvé dans les fouilles que fit faire le pape Jules II, et qui fut transporté au Vatican, au milieu des cris de joie de tout le peuple réuni.

Titus, après avoir édifié ses thermes, se fit construire, sur l'emplacement des jardins de Mécène, un palais, dont quelques ruines existent encore.

Non loin des Thermes que nous venons de voir, entre les deux collines de l'Esquilin et du Cœlius, est le Colisée, point de départ de notre promenade dans Rome. Derrière cet amphithéâtre, deux longues rues prennent naissance, l'antique voie Labicana à gauche, et en avant, la rue de San Giovani in Laterana, que nous allons suivre.

La rue Saint-Jean de Latran, tracée en grande partie sur le mont Cœlius, fut le théâtre d'un fait d'une grande importance historique.

L'an 795, le pape Adrien Ier se rendait au Latran, qui était alors la résidence des papes, lorsque, arrivé à peu près au milieu de la rue Saint-Jean de Latran, sa voiture fut entourée par une bande de furieux, qui massacrèrent les serviteurs du pontife et le maltraitèrent lui-même d'une façon si cruelle, qu'après l'avoir traîné par les cheveaux, ils le laissèrent pour mort sur place.

Ce crime ne tarda pas à être puni. Charlemagne, quelques mois après, entrait dans Rome, et faisait mettre à mort les principaux coupables.

Si nous nous engageons dans une petite rue très rapide, appelée via *dei Querceti* (des petits chênes), située sur la gauche de celle que nous suivons, on arrive à la très antique et très curieuse église de Saint-Clément, un des monuments les plus remarquables qu'élevèrent les chrétiens des premiers siècles.

Cette église, comme celle de Saint-Martin des Monti, est divisée en deux parties, une supérieure et l'autre souterraine.

Pendant plusieurs siècles, on crut que l'église supérieure était l'ancienne basilique, construite sur l'emplacement de la maison du pape

Clément, successeur de saint Pierre, et dans laquelle le prince des apôtres tenait des réunions et évangélisait le peuple. Beaucoup d'objets, ayant appartenu à la primitive église, et qui se trouvaient, on ne sait comment, dans la partie supérieure, très ancienne elle aussi, avait contribué à confirmer cette croyance.

En 1857, le pape Pie IX fit commencer des fouilles qui durèrent près de deux années, et ce ne fut qu'après ce temps, qu'on put voir, dans son entier, l'ancienne église plus grande que l'église supérieure et dont les colonnes servaient de fondation à cette dernière.

La basilique souterraine est à trois nefs que séparent de grosses et courtes colonnes. Les murailles sont décorées de belles fresques, très précieuses, en ce qu'elles rappellent des faits qui eurent lieu dès les premières années du Christianisme.

On y voit une magnifique peinture représentant le Sauveur, et une Assomption de la Sainte Vierge, peut-être le premier tableau fait sur ce sujet.

On remarque aussi beaucoup une admirable fresque, représentant le martyre de sainte Catherine, et d'autres fresques montrant les martyres de saint Ignace, de saint Cyrille, et saint Alexis mourant sous l'escalier de la maison de son père.

L'église supérieure est très belle. Elle est surtout remarquable par les objets antiques qu'elle renferme, objets provenant presque tous de la primitive église. Elle a trois nefs, séparées par deux rangs de huit colonnes. Dans la nef centrale est une chaire de marbre, venant de l'ancienne basilique. Le maître-autel, placé au chœur, est de même provenance. Au-dessus est le tabernacle, entouré de quatre colonnettes de marbre, qui supportaient le voile destiné à le cacher, ainsi que cela se pratiquait dans les premiers temps de l'Église.

Le pavé date du XIIIe siècle et est fait de magnifiques mosaïques.

Les mosaïques de l'abside, qui sont de la même époque, que celles du pavé, sont très curieuses. Elles représentent le Christ en croix, ayant auprès de lui la Sainte Vierge et saint Jean. Du pied de la croix coulent quatre fleuves, représentant les quatre évangélistes, et sur les bras de la croix sont douze colombes figurant les Apôtres.

Parmi les peintures de prix, on admire un beau tableau montrant sainte Catherine discutant avec les docteurs d'Alexandrie, et un Crucifiement du Sauveur ; mais ce qui surtout attire tous les regards, est une peinture d'un incomparable coloris, représentant sainte Catherine emportée au ciel par des Anges.

L'église supérieure de Saint-Clément est non seulement remarquable par sa richesse, mais elle l'est plus encore, comme étant le

plus parfait modèle qui soit resté des premières basiliques chrétiennes.

Basilique et Palais de Saint-Jean de Latran. Baptistère de Constantin.

A l'extrémité de la rue Saint-Jean de Latran, à droite, est une grande et belle place, décorée d'un superbe obélisque et entourée sur deux de ses côtés par la basilique de Saint-Jean et le palais du Latran. C'est la place du Baptistère de Constantin.

De toutes les basiliques romaines, la plus célèbre, tant par sa haute antiquité que par les grands souvenirs qui s'y rattachent, est celle de Saint-Jean de Latran.

Au moyen âge, son titre était : *Mater et caput ecclesiarum omnium urbis et orbis* (Mère et tête des églises, la première en dignité.)

Les premières fondations de la basilique furent jetées par Constantin, peu après sa conversion au christianisme, et un peu plus tard, le pape saint Sylvestre en fit la consécration.

Constantin ayant donné aux papes le palais de Plautius Lateranus pour en faire leur résidence, ce fut sur l'emplacement des jardins de ce palais, que l'on construisit la basilique. Dans la suite plusieurs pontifes, Martin V entre autres y firent exécuter de nombreux travaux d'embellissement, et au siècle dernier, Clément XII chargea Alexandre Galilée du soin de construire la magnifique façade que nous voyons aujourd'hui.

La basilique de Saint-Jean de Latran est une église toute française ; elle fut cédée à la France, qui, pendant de longues années, l'entretint à ses frais. Les rois de France, à partir de Henri IV, portaient le titre de chanoines honoraires de Saint-Jean de Latran, et dans la chapelle du chapitre on voit encore la stalle qui leur était réservée. Dans les grandes cérémonies religieuses, le chapitre de Saint-Jean a le pas sur celui de Saint-Pierre, comme étant le chapitre de l'église cathédrale de Rome.

La façade principale de la basilique est sur la grande place de Saint-Jean de Latran. Elle est d'une grande beauté, plus monumentale même que celle de Saint-Pierre. Elle est décorée de superbes colonnes, entre lesquelles sont cinq portes donnant accès dans les cinq nefs de l'église. La dernière porte à droite, appelée porte du Jubilé, est murée.

Précédant la façade est un perron composé de plusieurs (marches,

du haut desquelles on a une vue des plus admirables sur les montagnes du Latium.

Comme la façade de Saint-Pierre, celle de Saint-Jean de Latran est décorée de balcons ou *loggia*. C'est de l'une de ces *loggia*, celle du centre, que les papes, jusqu'en 1870, donnaient, le jour de l'Ascension, leur bénédiction au peuple assemblé sur la place. Sur l'attique, au-dessus des colonnes, est gravée l'inscription suivante : IN. HONOREM. S. G. E. CLEMENTI XII. P. M. ANNO V. Au-dessus est une belle balustrade à colonnettes, que surmontent treize statues, les douze apôtres, et J.-C., placé sur un plan plus élevé. Ces statues sont en pierre et ont cinq mètres de hauteur.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'intérieur de la basilique de Saint-Jean de Latran est à cinq nefs. La nef principale est séparée des autres par de gros piliers en maçonnerie, dans lesquels sont des niches contenant les statues colossales des douze apôtres en marbre blanc.

A la place de ces piliers, étaient autrefois de belles colonnes de granit gris, mais Borromini, à qui on a confié quelques réparations à l'église, les ayant jugées trop faibles, eut la malheureuse idée de les recouvrir de la disgracieuse maçonnerie que l'on voit aujourd'hui, ce qui enlève au temple une grande partie de son élégance primitive.

Le pavé des nefs est formé de grandes dalles carrées de marbre blanc et noir, placées en échiquier, et d'un très bel effet.

Le plafond, achevé en 1564, est à caissons dorés d'un travail des plus remarquables.

Le chœur est élevé de quelques degrés au-dessus de la grande nef, il est magnifique et renferme un grand nombre d'objets précieux. Au centre est la Confession, dont le baldaquin de bronze doré, en ogive, est soutenu par quatre colonnes de granit, très belles.

Dans l'autel construit par le pape Urbain V des cadeaux du roi de France Charles V, sont trois bustes en argent, ornés de pierreries, dons de plusieurs souverains, et portant sur la poitrine des lis en diamant, évalués à deux cent mille francs chacun, dus à la piété de Charles V.

Dans ces bustes sont renfermées les têtes de saint Pierre, de saint Paul et de saint Pancrace.

L'abside ainsi que les murailles du chœur sont recouvertes de précieuses mosaïques, datant du XIIIe siècle et représentant, entre autres sujets, divers faits de la vie de Constantin.

Derrière le chœur est une galerie demi-circulaire, appelée le porti-

que de Saint-Léon. On y remarque plusieurs tombeaux de papes et autres personnages de distinction. C'est à l'extrémité de ce portique et près des sacristies, que l'on conserve dans une petite chapelle une des plus précieuses reliques du Christianisme, la table sur laquelle N.-S. fit la Cène avec ses disciples.

Cette table, placée verticalement dans la paroi de la muraille, est repliée en deux. Elle est en cèdre blanc, et était autrefois recouverte d'une plaque d'argent que les Barbares enlevèrent. Quelques-uns des clous de cuivre qui la fixaient se voient encore.

Des lampes d'argent brûlent continuellement devant les vantaux fermés qui cachent ordinairement cette vénérable relique, que l'on ne montre que sur la demande qu'en font les visiteurs.

A droite du chœur sont les orgues, réputées comme étant des plus grandes et des meilleures de l'Europe. Elles ne jouent que dans des cérémonies solennelles.

Les sacristies, situées près du chœur, sont très belles.

On admire leurs portes en bronze, qui étaient anciennement au temple de Saturne, au Forum Romain, temple transformé, comme nous l'avons dit plus haut, en église portant le titre de Saint-Adrien.

Saint-Jean de Latran possède plusieurs tombeaux de papes. Celui de Martin V, placé devant la Confession est d'une grande beauté.

Dans les nefs latérales, sont des chapelles pouvant être comparées aux plus belles que possèdent Saint-Pierre et Sainte-Marie Majeure. Celle appartenant à la famille des princes Colonna a un entablement en bronze doré, soutenu par deux colonnes cannelées du même métal.

Ces colonnes, ainsi que leur entablement, furent fondues par les ordres d'Auguste avec les bronzes des rostres ou éperons des vaisseaux, pris à l'ennemi au combat naval d'Actium qui rendit Auguste maître de l'Empire. Ce prince les avait destinées à l'église de l'Ara-Cœli.

La chapelle du Saint-Sacrement située à gauche du chœur, est remarquable par son tabernacle, qui est une merveille de richesse et de beauté. Il est couvert de pierres précieuses et est entouré de quatre colonnes de marbre vert antique, d'un très grand prix, et par deux anges en bronze doré, du plus parfait travail.

Dans la première chapelle de droite, en entrant, est une fresque d'une grande beauté peinte par le Guido, et représentant le pape Boniface VIII prêchant la croisade.

Dans cette même partie de la basilique sont les chapelles des princes Torlonia, Orsini et Massimi, toutes très riches et très belles, à gau-

che sont les chapelles Santoria, Cervo et Lancelloti, magnifiques aussi ; mais la merveille de la basilique est la chapelle Corsini, qui égale, si elle ne la surpasse, celle des princes Borghèse que nous avons vue à Sainte-Marie Majeure. Elle fut élevée par le pape Clément XII, de la famille des Corsini et appelée de ce fait chapelle Clémentine.

Parmi les chefs-d'œuvre qu'elle renferme on remarque surtout l'urne magnifique, de porphyre rouge, qui contient le corps de Clément XII.

Ce superbe sarcophage, qui était tout d'abord destiné à recevoir les restes d'un empereur romain, Julien l'Apostat fut retrouvé dans des fouilles qu'on fit aux thermes d'Agrippa.

Au-dessus de l'urne est la statue du pape, c'est une des plus belles que possède Rome. Sous la chapelle est un caveau où sont les tombeaux des princes Corsini. On y voit aussi une magnifique Piéta qu'un élève du Bernin exécuta d'après celle de Michel-Ange à Saint-Pierre.

Saint-Jean de Latran possède de précieuses reliques, outre les tables de la cène et les chefs des apôtres dont nous avons parlé. Dans l'autel de la Confession est une partie de la table qui servit à saint Pierre pour dire la messe ; on voit aussi une partie du manteau de pourpre dont les soldats couvrirent le Sauveur lorsque, après l'avoir flagellé, ils le présentèrent au peuple ; un bras de sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin ; la coupe dans laquelle Domitien fit présenter le poison à saint Jean l'Évangéliste, et les chaînes qui lièrent cet apôtre lorsqu'on l'amena prisonnier d'Ephèse à Rome.

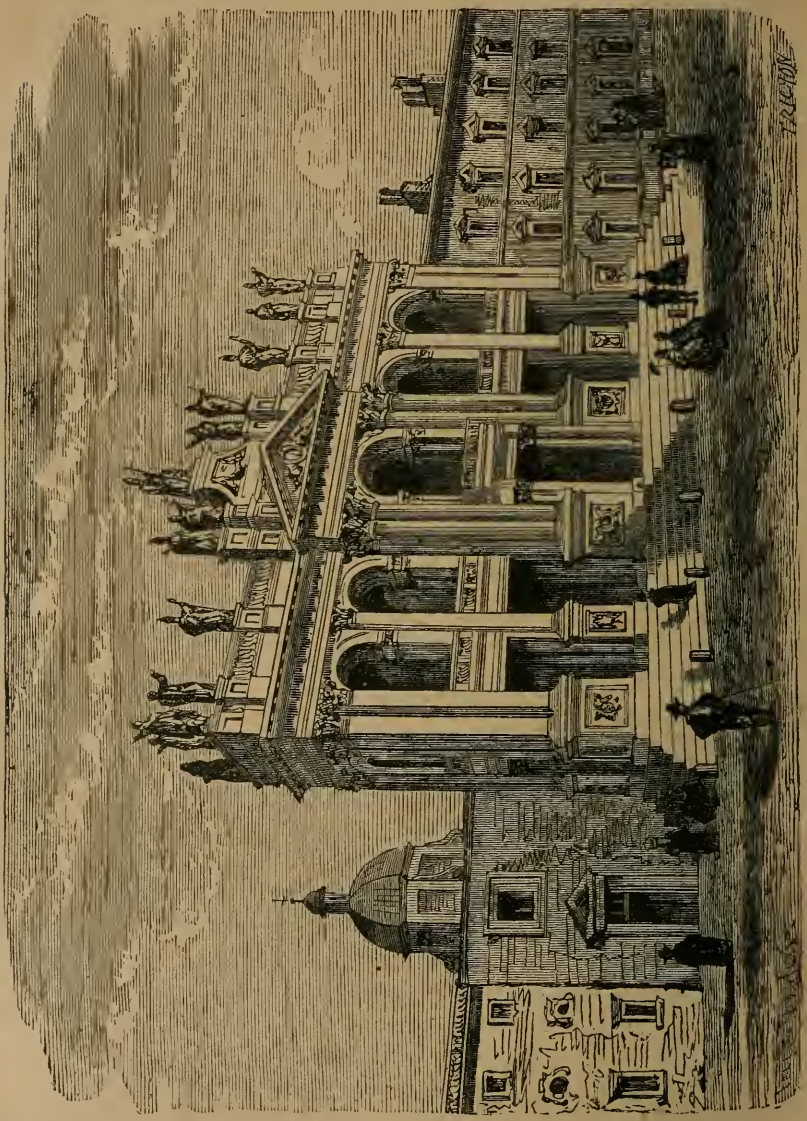
Sortant de la basilique par une porte située près des degrés du chœur, on entre dans le portique du cloître dont on ne peut trop admirer les innombrables colonnettes aux formes les plus variées, et toutes constellées d'admirables mosaïques. Sous ce portique sont deux statues équestres, celles d'Henri IV en bronze, et de Constantin, retrouvée au XVe siècle dans les thermes que cet empereur avait fait construire.

Le palais de Latran, qui est attenant au cloître, est le plus ancien et le plus célèbre de Rome.

C'était d'abord une demeure qu'avait fait construire Plautius Lateranus, et de là lui vient son nom de Latran. Néron confisqua ce palais qui devint plus tard la propriété de Fausta femme de Constantin, lequel, après sa conversion en l'an 312, en fit présent aux papes, qui y fixèrent leur résidence et y demeurèrent pendant mille ans, de 312 à 1308, époque du transfert du Saint-Siège à Avignon. Cette

même année le palais du Latran fut détruit par un incendie, ainsi que sa bibliothèque qui était très précieuse.

Le pape Clément V le fit reconstruire sur un nouveau plan, et



SAINT-JEAN DE LATRAN.

Martin V y exécuta de nombreux travaux, Pie IX travailla aussi à son embellissement, et fut le fondateur véritable du rare musée qui y est renfermé. Onze conciles, dont quelques-uns très célèbres, se tinrent dans le palais du Latran. Aujourd'hui c'est un vaste musée,

VOIE APPIENNE.

contenant dans ses immenses galeries, des antiquités de toutes sortes. Au rez-de-chaussée sont seize grandes salles, en quelque sorte annexes du Vatican, en ce qu'on y a placé toutes les antiquités qui ne pouvaient plus trouver place dans ce dernier. Ce fut le pape Grégoire XVI qui fut le fondateur de cet intéressant musée.

On y remarque entre mille et mille choses remarquables, un buste de Caton, un de Tibère, une statue de Marc-Aurèle, de nombreux sarcophages, ornés de beaux bas-reliefs représentant des scènes mythologiques.

Aux étages supérieurs est le musée chrétien fondé par Pie IX, qui en confia la direction au savant M. de Rossi. On y voit des tableaux admirables, une quantité incalculable de pierres provenant des catacombes et ayant servi à fermer des tombes de martyrs.... Toutes ces pierres sont couvertes d'inscriptions et de dessins.

On montre aussi une colonne provenant du temple de Jérusalem, et qui se fendit au moment de la mort du Sauveur, et deux autres colonnes de la maison de Ponce-Pilate, auxquelles on suspendait des bannières lorsqu'il y avait sentence de mort prononcée contre quelque personne, ce qui fut fait pour N.-S. J.-C.

On voit aussi la partie supérieure du puits de Jacob, sur laquelle s'appuya Jésus lorsqu'il parla à la Samaritaine. Deux pierres enclavées dans le mur donnent à ce que l'on croit, la taille du Sauveur, laquelle, selon ces pierres, était de cinq pieds huit pouces.

Le Baptistère de Constantin, réputé comme étant un des plus célèbres monuments de Rome, est situé en face du palais du Latran. Il fut construit à l'endroit même où Constantin reçut le baptême et sur l'emplacement des appartements de l'impératrice Fausta.

Le Baptistère est un monument de forme octogone, de quinze mètres de diamètre sur six de hauteur. On y arrive en descendant un escalier de quelques marches.

A l'intérieur sont huit colonnes de porphyre soutenant une architrave de marbre blanc.

Au centre du cercle formé par ces colonnes, et deux marches plus bas que le sol d'entrée, est une grande urne antique de basalte vert, de quatre pieds de long sur trois de hauteur. C'est l'urne baptismale.

Le baptistère renferme deux chapelles dédiées l'une à saint Jean-Baptiste et l'autre à saint Jean l'Evangéliste. Dans la première est une belle statue du Sauveur, en bronze, et à la voûte de la seconde, sont d'anciennes et très belles mosaïques.

Tout autour des murailles, sont de belles fresques représentant

divers faits de la vie de Constantin. Une de ces peintures montre des soldats et une grande foule de peuple traînant avec des cordes, des statues de faux dieux qu'ils ont renversées, et qu'ils conduisent à d'immenses bûchers, dont on voit les flammes qui s'élèvent au-dessus des toitures des maisons et des temples voisins.

A l'entrée de la place du Baptistère, du côté de la rue Saint-Jean de Latran, est l'obélisque de Toutmès IV, le plus grand qui soit dans le monde entier, et le plus précieux pour les hiéroglyphes qui recouvrent ses quatre faces. Il a trente-trois mètres de hauteur et repose sur un piédestal de près de six mètres. Le roi d'Egypte Toutmès le fit construire en l'honneur de son père, 1800 ans avant J.-C. Constance, fils de Constantin, le fit transporter à Rome pour le placer au grand Cirque Massina dans la vallée Murcia. — Après la ruine complète de ce Cirque, l'obélisque fut renversé et demeura pendant plusieurs siècles, enfoui sous les décombres, d'où il fut relevé par le pape Sixte-Quint, et placé devant le palais du Latran.

Dans beaucoup d'endroits, nous avons été amené à parler du pape Sixte-Quint, pour les travaux importants qui s'exécutèrent sous son si glorieux pontificat.

Ce pontife, successeur de Grégoire XIII, fut un des plus grands papes dont s'honore l'Eglise.

Son histoire est connue de tous, et des gravures nous montrent le petit berger des Marches d'Ancône, étudiant dans un vieux livre en gardant son troupeau.

Pendant les cinq années qu'il passa sur le trône pontifical, de 1585 à 1590, son activité merveilleuse ne se ralentit pas un seul instant.

Jamais souverain ne fit dans un long règne, ce que Sixte-Quint exécuta dans un temps aussi court. Il mena tout de front ; réformes de toutes sortes, arts, sciences, travaux gigantesques, qui font changer Rome de face, et partout et en tout, il excella, aussi on peut dire que nul, mieux que lui ne mérita le nom de grand que lui donne l'histoire.

Ce nom, nous le voyons non seulement gravé sur les bronzes et sur les marbres des monuments que ce pontife fit sortir de leurs ruines, mais nous le trouvons encore partout où il y a eu un bien-être à apporter.

Que ceux qui nient le bien fait par les papes lisent l'histoire de quelques-uns seulement d'entre eux, de saint Léon, de Léon X, et de Jules II, de Sixte-Quint, ou s'ils ne veulent pas remonter jusqu'à ces temps éloignés, qu'ils observent avec attention ce qui se passe

présentement ; qu'ils étudient les actes de Pie IX, et de Léon XIII, et ils seront bien vite forcés de reconnaître le peu de valeur de leurs opinions sur les papes.

Scala Santa. Triclinium de Léon III.

Sur la gauche de la place du Baptistère, et en face la basilique de Saint-Jean de Latran, est un monument, construit par Sixte-Quint pour y renfermer l'Escalier-Saint, que sainte Hélène rapporta de Jérusalem en 329.

La façade de ce Sanctuaire fut entièrement reconstruite par Pie IX. Elle est précédée d'un grand perron composé de quatre marches en haut duquel sont trois portes, donnant entrée dans un vestibule, qui règne dans toute la largeur de l'édifice. De ce vestibule, large de cinq mètres, prennent naissance, cinq escaliers, de chacun vingt-huit marches, quatre de ces escaliers ont leurs degrés faits de longues dalles de travertin, le cinquième, celui placé au centre des quatre autres, est l'Escalier-Saint.

L'Escalier-Saint était autrefois dans le prétoire de Pilate à Jérusalem. Il communiquait de ce tribunal à une galerie extérieure, du haut de laquelle on montrait au peuple les condamnés à mort, après qu'on les avait flagellés.

Après qu'on eut fait subir à N.-S. J.-C. ce douloureux supplice, les soldats lui couvrirent les épaules d'un lambeau de pourpre, puis le traînèrent à la galerie, lui faisant gravir l'escalier du prétoire dont les marches furent inondées de son sang. Ce fut alors que Pilate montra Jésus au peuple, et dit ces paroles : *Voilà l'homme !..... Lequel voulez-vous que je délivre, de Barrabas ou de Jésus que l'on appelle Christ ?*

On comprend la vénération profonde, avec laquelle on contemple ces degrés, qui furent par deux fois empourprés du sang divin du Rédempteur.

L'Escalier-Saint se compose, ainsi que nous le disions plus haut, de vingt-huit marches, larges d'à peu près un mètre soixante et faites d'un marbre gris blanc, inconnu en Italie, mais très commun en Palestine.

Ces marches, que l'on ne gravit qu'à genoux, menaçaient d'être complètement usées ; le pape Clément XII, les fit recouvrir de plateaux en noyer, ménageant des intervalles fermés par des plaques de cristal. A chaque cinq marches, est une croix en cuivre doré,

entourée d'un cercle de même métal, à travers lequel on peut toucher le marbre de ces degrés.

Les quatre escaliers de pierre permettent aux pèlerins de descendre après avoir gravi les marches de l'Escalier-Saint.

Au bas des escaliers, dans le vestibule, sont deux groupes magnifiques en marbre blanc, dont l'un représente l'Ecce Homo, et l'autre, Jésus recevant le baiser de Judas au Jardin des Oliviers.

Il serait impossible de faire comprendre, le contraste frappant qui existe entre la figure si douce du Sauveur et celle de Judas, empreinte de la plus profonde hypocrisie.

En haut de l'Escalier-Saint, est un sombre couloir, dans lequel est une porte de bronze que l'on n'ouvre que très rarement. Elle donne entrée à une chapelle, connue sous le nom de *Sancta Sanctorum*. C'était autrefois une chambre qui servit de prison à saint Jean l'Evangéliste lorsqu'il fut ramené d'Ephèse. On y conserve une partie des chaînes qui lièrent cet apôtre bien aimé du Sauveur. Sur l'autel est une très ancienne et très vénérée peinture représentant Jésus à l'âge de 12 ans.

Cette image précieuse aurait été, selon la tradition, faite par saint Luc. Elle était à Jérusalem et au IVe siècle, fut transportée à Constantinople, d'où elle n'échappa que par un miracle à Simon l'Isaurien, saint Grégoire le Grand la fit rapporter à Rome, et plus tard, elle fut confiée à la garde des frères Passionistes.

Sortant de la Scala Santa, on trouve à gauche, et faisant face à la basilique de Saint-Jean de Latran, une grande niche à laquelle on parvient par un escalier de seize marches. C'est le Triclinium de Léon III. On appelait Triclinium, sous l'Empire romain, une salle à manger dans laquelle étaient trois lits ou canapés, qui entouraient la table, et sur lesquels les Romains, à demi-couchés, prenaient leurs repas.

Les gens des classes élevées usaient seuls de ce luxe, et les hommes seulement ; les femmes étaient assises, et quittaient la salle avant que le festin ne fut à sa fin.

Le Triclinium, dont nous voyons ici les restes, faisait partie du palais de Lateranus qui fut donné aux papes par Constantin. C'est dans cette salle que le pape Léon III reçut Charlemagne et lui conféra le titre de défenseur de l'Eglise.

Les mosaïques qui couvrent les murailles de ce monument, rappellent l'acte de Léon III et la fondation du pouvoir temporel des papes.

Il était autrefois d'usage, lorsqu'un pape était élu, qu'il gravit les

marches du Triclinium, et du haut de la terrasse il renouvelait son serment, puis bénissait le peuple rassemblé sur la place.

Basilique de Sainte-Croix de Jérusalem.

Devant la basilique de Saint-Jean de Latran, est une place déserte, longue de plus de quatre cents mètres, plantée de quelques arbres à travers lesquels croissent les plantes parasites.

A droite sont des murailles de l'enceinte Aurélienne : à gauche, de vieux murs servant de clôture à un séminaire et à des jardins ; et au fond, la basilique Sainte-Croix de Jérusalem, entourée par des ruines de palais et de cirques.

La basilique Sainte-Croix de Jérusalem fut construite en 330, sur l'emplacement des jardins d'Héliogabale, par Constantin pour y renfermer la vraie croix que sainte Hélène, mère de cet empereur, avait rapportée de Jérusalem.

Près de la basilique était le palais Sésorien, qu'habitait sainte Hélène, ce qui fit donner le nom de Sésorienne à la primitive église.

Par suite de nombreuses transformations, la basilique de Constantin est devenue à peu près méconnaissable et a totalement perdu son caractère primitif. Elle est précédée d'un perron très gracieux, longeant toute sa façade, que décorent quatre gros pilastres corinthiens, soutenant l'entablement au-dessus duquel est une balustrade à jour, surmontée de six belles statues colossales.

Au-dessus de la balustrade et au point central de la façade, s'élève un frontispice que domine une croix portée par deux anges aux ailes déployées.

Un peu en arrière et à droite, est une haute tour carrée, percée de nombreuses fenêtres.

L'intérieur, qui a été restauré complètement par Pie IX, est à trois nefs, dans lesquelles on entre par trois portes décorées de magnifiques colonnes corinthiennes. Le pavé est de marbre, et les voûtes sont splendidement dorées.

Le maître-autel est isolé, comme aux autres grandes basiliques. Il est surmonté d'un baldaquin que supportent quatre colonnes de marbre rare.

Sous l'autel est une urne de basalte, dans laquelle sont renfermées, dans un reliquaire entouré de pierres fines, les reliques de saint Césaire et de saint Anastase.

Les peintures de la Coupole sont du Pinturicchio. Elles sont d'une grande beauté d'exécution, et représentent la découverte de la vraie

Croix, l'empereur Héraclius rapportant la Croix à Jérusalem, sainte Hélène et le Christ adoré par des anges.

Dans la grande nef, à droite en entrant, est le tombeau du pape Benoît VI, et tout auprès, une très curieuse inscription rappelant le crime commis par l'antipape Boniface, qui, en 974, fit étrangler le pape Benoît VI, après avoir dissipé les trésors de l'église.

A droite du chœur sont deux escaliers par lesquels on descend à la chapelle souterraine de sainte Hélène, restes de la primitive église. Les voûtes de cette chapelle sont ornées de rares mosaïques, que fit exécuter l'empereur Valentinien III, et sur l'autel est une magnifique statue de sainte Hélène.

C'est dans cette chapelle que se voient les reliques précieuses que possède l'église et qui se composent de : Un morceau considérable de la vraie Croix, (de la branche transversale probablement), de l'inscription que fit mettre Pilate ; de deux épines de la couronne, et d'un des trois clous qui servirent à attacher le Sauveur sur l'arbre sacré.

De ces trois clous, un fut donné à Constantin, qui le fit couper en morceaux et répartir ensuite dans ses armes et au mors de son cheval ; un autre fut distribué par parcelles à toutes les chrétientés, et le troisième est resté intact à Sainte-Croix de Jérusalem.

Sa tige longue d'à peu près seize centimètres, est triangulaire et très aiguë ; sa tête, de trois centimètres de diamètre, est creuse en forme de champignon.

Autrefois, les papes venaient, en un certain jour de l'année, dire la messe à Sainte-Croix de Jérusalem ; après l'office, ils bénissaient des fleurs d'or, qu'ils envoyaient ensuite en présents aux princes chrétiens.

Lorsque les pontifes habitaient le palais de Latran, le Vendredi-Saint, ils se rendaient pieds nus de ce palais à la basilique, pour y vénérer les saintes reliques.

Touchant l'Eglise Sainte-Croix, est un couvent, dans l'intérieur duquel se voient les beaux restes de l'amphithéâtre Castrens, dont une partie est enclavée dans l'enceinte des murs construits par Aurélien.

On voit aussi, tout près de là, les ruines d'un palais qui servait de logement à la garde de l'empereur Constantin.

Tous ces restes sont magnifiques et imposants, et montrent à quel degré de perfection, les Romains étaient arrivés dans l'art de la construction.

Eglise de Saint-Etienne le Rond, de Sainte-Marie della Navicella. Thermes de Caracalla.

Derrière la place du Baptistère de Constantin, est une petite ruelle, tracée sur le Cœlius. conduisant dans un endroit désert, couvert de ruines de toutes sortes, au milieu desquelles sont les deux églises de Saint-Etienne le Rond et de Sainte-Marie della Navicella.

On crut, pendant bien longtemps, que la première de ces églises était un ancien temple de Claude ; mais des découvertes récentes ont démontré qu'elle était un édifice chrétien, datant des premiers siècles du Christianisme.

Les premiers fondements en furent jetés en 468 par le pape Simplice, mais le temple ne fut déterminé que longtemps après par le pape Félix IV en 526.

L'église Saint-Etienne, forme une vaste rotonde, dont l'intérieur est divisé en trois parties par un portique circulaire, formé de cinquante-six colonnes soutenant une charpente en bois. Son diamètre est de quarante-cinq mètres.

Au point central est une mignonne église gothique en marbre blanc, d'un travail très achevé, qu'exécuta un marchand d'Amsterdam, qui y employa trente années.

L'église possède plusieurs chapelles, placées en cercle, comme au Panthéon. Dans l'une d'elles, on conserve des reliques de saint Prime et de saint Félicien, martyrs.

Les murs intérieurs sont littéralement couverts par les fresques de Nicollas della Pomérancié, et nous ne croyons pas que nulle part ailleurs, on ne trouve de semblables peintures, non pas que leur mérite soit grand, comme œuvre d'art, mais parce qu'elles sont certainement uniques pour les sujets qu'elles représentent.

Toutes les scènes les plus épouvantables du martyrologe y sont peintes avec une terrible réalité. Partout des bourreaux à la face hideuse et couverts de sang. Partout des membres coupés et jonchant le sol, des corps ouverts, ou écrasés sous des pierres énormes, des grils ardents, sur lesquels sont étendus des martyrs, enfin, partout du sang, brutalement peint.

On est vraiment écœuré à la vue de ces scènes horribles, dont on ne comprend guère l'utilité, et c'est avec un grand soulagement que l'on sort de ce temple aux murs ensanglantés, emportant avec soi une pénible impression d'horreur et de dégoût.

Près de l'église que nous venons de voir est celle de Sainte-Marie

della Navicella appelée aussi de Sainte-Marie in Dominica. Elle est précédée d'un portique très ancien, sous lequel est une petite barque de marbre blanc, don du pape Léon X, et qui fit donner à l'église son nom de *Navicella*.

L'église de la Navicella est presque toujours fermée. Elle a trois nefs, que séparent deux rangs de neuf colonnes très anciennes. Léon X la fit reconstruire et y fit faire les belles mosaïques qui la décorent.

Dans la partie du Cœlius où sont les deux églises que nous venons de voir, on trouve un grand nombre de ruines intéressantes, parmi lesquelles, l'arc de Dolabella, le temple de Claude, et des restes de murailles énormes que l'on croit avoir appartenu à une forteresse datant des rois de Rome.

La plus grande partie des ruines du Cœlius sont dues aux troupes de Robert Guiscard, qui s'empara de Rome au XIe siècle, pour délivrer le pape Grégoire VII que l'Empereur d'Allemagne, Henri IV, retenait prisonnier au Château Saint-Ange. De grands combats se livrèrent sur la colline, dont les monuments furent presque tous totalement ruinés.

En descendant la colline pour se rendre à la Via Grégoria, on passe devant l'église de Saint-Grégoire le Grand, construite près de la maison de ce grand pape. Non loin de là, on voit un conduit souterrain, dans lequel on faisait passer les bêtes féroces destinées aux jeux du Colisée, qui n'est éloigné de l'église que de quelques centaines de mètres.

Laissant à droite l'antique église de Saint-Jean et Saint-Paul, construite de la maison de ces deux frères martyrs, on arrive à la Via Grégoria, située entre le Cœlius et le Palatin, et longeant les ruines du palais des Césars jusqu'à l'entrée de la vallée Murcia.

A cet endroit, la voie tourne à gauche et prend le nom de Via di Porta San Sébastiano. C'est l'antique voie Appienne, que nous allons suivre jusqu'aux ruines des thermes de Caracalla, situées sur la droite, à quatre cents mètres de la vallée Murcia.

Les thermes de Caracalla étaient, après ceux de Dioclétien, les plus vastes de Rome. Ils formaient un quadrilatère de trois cents mètres de côté. Outre la grande salle, dans laquelle quatre cents baigneurs pouvaient tenir place, il y avait seize cents chambres particulières.

Les premiers travaux furent commencés par l'empereur Caracalla en 212, et terminés par Héliogabale et Alexandre Sévère. Rien ne fut épargné pour faire de cet établissement un des plus somptueux

de Rome. Les mosaïques, les marbres rares et les statues de la Grèce, l'ornèrent de toutes parts. Sa construction elle-même fut un chef-d'œuvre de force et d'élégance à la fois, et aujourd'hui encore, on admire ses murailles gigantesques, construites de pierres cubiques s'emboîtant par leurs angles, et rendues, par cette manière d'être, à peu près indestructibles.

Dans la partie la mieux conservée des thermes, est un musée très remarquable, où l'on a réuni une grande partie des objets retrouvés dans les fouilles, que firent exécuter plusieurs papes. On y voit des vases, des bronzes, des statuettes de toutes sortes, et nombre d'inscriptions remarquables. C'est dans ces fouilles que furent retrouvés le Taureau de Farnèse, la Flore, l'Hercule, et beaucoup d'autres belles antiquités, décorant aujourd'hui les musées de Rome et de Naples.

Voie Appienne. Ses Monuments, ses Ruines.

Cette voie célèbre, qui commençait au pied du Palatin et se continuait jusqu'à Brindes, faisant suite à la Voie Sacrée, fut construite 312 ans avant J.-C. par le censeur Appius Claudius, dont elle prit le nom.

Au lieu d'être comme de nos jours, un endroit complètement désert, la voie Appienne était, sous la République, et sous l'Empire Romain principalement, bordée dans presque toute son étendue, de palais somptueux, de riches villas, mais surtout des tombeaux luxueux des plus nobles et des plus riches familles romaines.

Elle était la promenade favorite des Romains, qui aimaient à étaler leur luxe jusque dans la mort. Et c'était par la voie Appienne. que les généraux qui briguaient les honneurs du triomphe, faisaient leur entrée dans Rome, après avoir attendu, à la porte Capène, les ordres du Sénat.

De tout ce qui rendait autrefois cette voie si belle, il ne reste plus que quelques ruines méconnaissables, et les grands souvenirs qui s'y rattachent. Le temps, et surtout les hommes, ont tout détruit.

Son antique pavé composé de gros blocs de tuf, que tant de fois avaient foulé, les armées victorieuses de la République et de l'empire qui suivaient cette voie pour venir au capitole, recevoir les honneurs du triomphe, et qui avait vu depuis plus de deux mille ans les générations se succéder, n'a pu trouver grâce devant l'édilité romaine actuelle, qui l'a complètement fait enlever, et remplacer par son invariable pavage carré, sur lequel les chevaux s'abattent à chaque instant.

On retrouve pourtant, si on y prête quelque attention, quelques vestiges de l'antique et célèbre voie, aux pieds des murs de villas qui la bordent sur un certain parcours, quelques blocs, sur lesquels reposent ces murs, restent seuls, et ne doivent, croyons-nous, ce privilège, qu'à leur utilité comme soutient de ces murs, ainsi, on peut dire que la voie Appienne, n'existe plus... Les démolitions d'une part, et de l'autre, la construction d'*osteries* sordides, qui balancent leurs enseignes criades à l'ombre des colombarium, et jusque sous le tombeau des Scipions l'ont rendue méconnaissables, son isolement, et son solennel silence, ne sont plus. Les impressions qu'elle faisait éprouver au visiteur, ne se reproduiront jamais, et avec ses pierres et ses ruines disparues, ont disparu en même temps ses plus grands souvenirs...

Nous suivrons la voie Appienne jusqu'à la porte Saint-Sébastien, ancienne porte Capène, où nous arrêterons notre promenade dans Rome intérieure.

Quittant les termes de Caracalla, le premier monument qui s'offre à nos regards est une très antique église dédiée aux saints Nérée et Achilée, et faisant face à un autre temple chrétien, l'église de Saint-Sixte. Cette dernière fut construite sur l'emplacement où eurent lieu les adieux de saint Laurent et de saint Sixte, lorsque ce pape était mené au martyre.

Un peu plus loin la voie est coupée par un petit ruisseau encaissé entre deux murs de pierres, dépassant à peine le sol. C'est ce que les Romains appelaient le fleuve Amon, qui eut, lui aussi, ses heures de célébrité. Ses eaux très claires étaient sacrées, elles servaient à laver les vases et les linges que les prêtres du paganisme employaient pour les sacrifices et pour l'ornement des autels et des temples.

A partir de ce ruisseau les ruines deviennent plus nombreuses et mieux conservées. Parmi ces dernières, on rencontre plusieurs *colum bariums*. C'étaient des constructions, généralement de forme ronde, peu élevées, ayant les parois de leurs murs intérieurs percées de niches étagées par rangs superposés les uns au-dessus des autres.

Ces urnes contenaient des urnes de marbre, de porphyre, de bronze, quelquefois d'or ou d'argent, mais bien souvent aussi en terre cuite, et dans lesquelles on conservait les cendres des corps que l'on faisait consumer sur des bûchers. En un mot, les columbariums étaient des tombeaux de famille.

Quelques-uns, et pour mieux dire, le plus grand nombre de ces tombeaux se distinguaient par leur luxe, tant extérieur qu'intérieur.

Ils étaient ornés de marbre et de statues, et on y a retrouvé des urnes d'un travail des plus délicats.

De tous les tombeaux dont on voit les ruines, jusqu'à la porte Capène, le plus remarquable est celui de la famille illustre des Scipions, la plus pure des gloires de la République romaine.

Pendant de longs siècles et jusqu'en 1780, le tombeau des Scipions était demeuré ignoré, on le croyait enseveli sous les ruines qui bordent partout la voie Appienne, et rien, dans les fouilles qu'on avait pratiquées à différentes époques, n'en avait fait découvrir la moindre trace, lorsqu'un jour de l'année 1780, un paysan voulant se construire une maison enleva pour cela plusieurs pierres provenant des tombeaux, et pour en trouver d'autres, creusa le sol. Il ne tarda pas à découvrir un magnifique sarcophage de marbre blanc recouvert par deux pierres, sur l'une desquelles était une inscription indiquant que là était le tombeau de Scipion fils de Scipion l'Africain, le vainqueur d'Annibal et père de Scipion Emilien, destructeur de Carthage.

Les ossements contenus dans le sarcophage en furent retirés par le paysan qui ne s'en occupa plus, et ils restèrent étendus sur le sol.

Un noble Romain, le sénateur Quirini, ayant été informé de cette découverte, se rendit à l'endroit où elle avait eu lieu, recueillit précieusement les ossements et les fit transporter dans une villa qu'il possédait près de Padoue, la villa de Literne, où s'était retiré et était mort en 183 avant notre ère, Scipion l'Africain exilé de Rome, malgré les éclatants services qu'il lui avait rendus.

Les paroles du célèbre général Romain, qui avait voulu qu'on grava ces mots sur sa tombe : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os, » se trouvent aujourd'hui pleinement confirmées, Rome ne possédant de ces trois hommes, qui furent sa plus grande gloire, que le sarcophage retrouvé par le paysan et que l'on voit au musée du Vatican.

Quelques centaines de pas plus loin que le tombeau des Scipions, est l'arc de Drusus. Cet arc, qui est loin d'être aussi beau que ceux que nous avons vus dans l'intérieur de Rome, touche presque la porte Saint-Sébastien. Il fut érigé par le Sénat en l'honneur de Drusus, père de l'empereur Claude. Plus tard lorsque Caracalla constuisit ses thermes, il fit passer au-dessus de l'arc un aqueduc, qui forma l'attique du monument.

Arrivé à l'arc de Drusus, si on tourne à gauche et que l'on suive

pendant quelque temps un sentier qui longe le mur de l'enceinte Aurélienne, on arrive à l'antique porte Latine, qui s'ouvrait sur la voie du même nom. On trouve, non loin de la porte, une des plus anciennes églises de Rome, celle de Saint-Jean Porte Latine, située dans un endroit désert, complètement isolé, entourée de ruines, car la voie Latine, comme sa voisine la voie Appienne, était bordée de villas et de monuments, depuis bien longtemps disparus.

L'église Saint-Jean fut construite dès les premières années du Christianisme. Bélisaire, pendant le séjour qu'il fit à Rome, l'embellit considérablement, et y fit graver le monogramme du Christ que l'on voit encore. En l'an 772, le pape Adrien Ier la reconstruisit presque entièrement, et en 1191, Célestin III la consacra solennellement à saint Jean l'Evangéliste.

L'intérieur du monument est à trois nefs séparées par deux rangs de cinq colonnes de marbre. Il n'est pas aussi riche que l'intérieur des églises que nous avons vues dans Rome, mais l'édifice, par lui-même, est doublement précieux par son antiquité et par le souvenir chrétien, cause de son édification, le martyre de l'apôtre saint Jean, qui eut lieu à quelques pas à peine de l'église, à l'endroit où est une très petite chapelle de forme octogone.

Par ordre de l'empereur Domitien, l'apôtre bien-aimé fut plongé dans une chaudière d'huile bouillante, d'où il ressortit sain et sauf.

Domitien, effrayé d'un tel prodige, exila saint Jean dans l'île de Pathmos, où il écrivit son Apocalypse et mourut l'an 111, soixante-huit ans après que son Divin Maître eut consommé son sacrifice sur le Calvaire.

Nous terminerons ici la description de Rome intérieure. Nous avons sans doute omis de parler de bien des monuments, mais il n'entrait pas dans le cadre que nous nous étions imposé de parler de tous en général. Nous ne nous sommes occupé que de ceux qui étaient réellement intéressants au point de vue historique ou religieux.

Rome possède un grand nombre de magnifiques palais, dans lesquels sont des musées admirables, dont la descriptiou eut été impossible. On compte aussi plus de trois cent soixante églises ou chapelles, toutes belles et riches ; nous ne pouvions parler que des principales.

Dans les lignes que nous avons lues, nous avons vu les papes relever Rome de ses ruines, et lui donner une seconde vie, qu'elle n'aurait jamais reprise sans eux. Dans la partie qui va suivre, nous verrons les pontifes continuer leur œuvre de création et de conser-

vation, puis nous les trouverons sous un aspect non moins grandiose, celui du patriotisme, sauvant leur ville et peut-être l'Europe d'une ruine certaine, la défendant contre les hordes sauvages de peuples destructeurs que ni les puissants empereurs, ni leurs armées formidables n'avaient pu arrêter.

DEUXIÈME PARTIE

Notes sur l'enceinte fortifiée ancienne de Rome et sur la campagne Romaine.

Nous ne parlerons pas, dans ces notes, des fortifications modernes, que le gouvernement actuel de Rome a fait construire sur quelques-unes des collines qui avoisinent la ville, ce sujet ne présentant aucun intérêt ; nous ne nous occuperons que des antiques murailles, qui entourent Rome. Ces murailles se divisent en deux parties bien distinctes ; les fortifications élevées par les papes, et les murs commencés par les Rois, continués par la République, et enfin tout à fait achevés par les empereurs. Leur ensemble présente un développement de près de vingt-cinq kilomètres, dont la plus grande partie appartient aux antiques murailles.

La première enceinte de Rome fut d'abord limitée au mont Palatin, c'est celle construite par Romulus ; puis, la ville prenant de l'importance, plusieurs rois, Ancus Martius et les Tarquins surtout, élargirent le cercle qui l'entourait, y renfermèrent les sept collines, et lui donnèrent l'étendue qu'elle conserva pendant longtemps encore sous la République. Dans les premières années du IIe siècle, Adrien agrandit l'enceinte de Rome, à la fin du IIIe, Aurélien continua l'œuvre d'Adrien et finit par entourer complètement la ville des murailles que nous voyons aujourd'hui.

Ces murailles sont percées de quatorze portes dont beaucoup n'ont subi aucun changement depuis Adrien ou Aurélien. Quelques-unes sont murées, parce que les voies qui y aboutissaient ont été depuis longtemps abandonnées.

Dans la promenade que nous allons faire autour des antiques fortifications, nous verrons chacune de leurs portes en particulier, nous en éloignant parfois, lorsque sur le parcours des voies qui y aboutissent, se rencontreront des monuments ou des endroits remarquables.

Les murs de l'enceinte Aurélienne sont faits de grosses briques,

fortement cimentées, et leur élévation varie selon les aspérités que présente le sol sur lequel ils sont construits.

De distance en distance, sont de hautes tours, carrées ou rondes, percées de meurtrières et couronnées de créneaux. Chacune des portes est flanquée de deux de ces tours.

Dans beaucoup d'endroits, les murailles sont doubles, et dans l'intervalle existant entre chacune de leurs parties, est une galerie communiquant aux différents étages des tours. Quelques-unes aussi sont surmontées de conduits cimentés, dans lesquels coule une eau limpide et très fraîche, amenée par les quelques aqueducs qui restent encore de ceux si nombreux que construisirent les Romains. Cette eau, qui provient quelquefois de sources situées à plus de quarante kilomètres de Rome, est si abondante, qu'aucune autre ville dans le monde entier n'en possède en aussi grande quantité et surtout de meilleure.

Tout autour des murs d'enceinte était autrefois un large et très profond fossé, lequel étant devenu inutile et même dangereux, fut comblé. Il forme aujourd'hui un chemin de ronde qui entoure une grande partie de la ville.

On a si souvent parlé de la campagne romaine, que nous sommes embarrassé pour en dire quelques mots à notre tour.

Quelques personnes n'y ont vu qu'un affreux désert, entrecoupé de marais pestilentiels peuplés de reptiles de toute sorte. D'autres, au contraire, des poètes sans doute en font un paradis terrestre, dont l'herbe a des ondulations dorées, et les roches les plus arides des teintes d'opale.

Cette campagne, nous l'avons parcourue dans tous ses sens, soit de jour soit de nuit, nous l'avons étudiée soigneusement, et voici le résumé des notes que nous avons prises sur elle.

Toute la partie comprise de chaque côté, et avoisinant les rives du Tibre, est formée par de vastes plaines couvertes de prairies, coupées ça et là par des monticules peu élevés, sur lesquels croissent des chênes verts, des myrthes sauvages et d'autres arbustes très vigoureux.

La flore est peu riche, et les prairies ne sont pas, comme celles qu'arrosent nos rivières de France, émaillées de fleurs aux éclatantes couleurs. Près des bords du fleuve quelques-unes seulement se montrent, ailleurs les ardeurs d'un trop brûlant soleil ne leur permettent guère de s'épanouir.

Dans toute cette partie et pendant un parcours d'au moins six milles, on ne rencontre aucune habitation.

Dans les prairies paissent de nombreux troupeaux de chevaux à demi-sauvages, de grands bœufs aux cornes gigantesques, de moutons et de buffles noirs, à la tête massive, ornée de deux cornes courtes, larges et plates, et d'yeux très petits et très noirs.

Ces troupeaux sont gardés par des bergers, armés d'une longue lance, et montés sur des chevaux dépourvus de toute beauté, mais infatigables.

Au nord de la ville, sortant par la porte du Peuple, et après avoir dépassé le Tibre, la campagne est accidentée, parsemée de roches entre lesquelles croissent des plantes parasites, de ronces et de maigres arbustes.

Cette partie de la campagne romaine est la plus triste de toutes ; on n'y rencontre, ni sources, ni ruisseaux, ni habitations, et cela presque jusqu'à Roncilione, petite ville située à vingt milles de Rome, sur les confins de l'ancienne Etrurie.

A l'est de la ville, à partir des murs d'enceinte, la campagne est plus riante. On y voit de belles villas qu'entourent de longs murs, mais à peine a-t-on parcouru quelques milles, que tout change, c'est le désert qui recommence, moins plat et moins monotone que les prairies du Tibre, mais sillonné par de nombreux ruisseaux, coulant presque au ras du sol, entrecoupé de monticules déserts, et souvent aussi couvert de marais, desquels s'échappent pendant les mois d'août et de septembre, des vapeurs qui font la *malaria*, cause des fièvres presque inguérissables, qu'elle communique à cette époque de l'année.

De ce côté, la campagne perd peu de cet aspect, jusqu'à Tivoli, aux premières montagnes de la Sabine à dix-huit milles de Rome.

A l'Ouest et au Sud-Ouest, ce sont des prairies et des plaines arides et sablonneuses, au milieu desquelles coule le Tibre jusqu'à Ostie, endroit où il se jette dans la mer, en se divisant en deux branches, ensablées, et tout à fait impraticables, aux navires d'un fort tonnage.

Au Sud et au Sud-Est, c'est-à-dire, de la porte Saint-Sébastien à la porte Maggiora, la campagne Romaine offre un tout autre aspect. Depuis les murs d'enceinte de la ville, jusqu'aux premières collines du Latium, sur un espace de quatorze milles, on ne voit que des ruines de temples, d'aqueducs, de cirques, de villas et de tombeaux. C'est un magnifique tableau, ayant pour fond les ravissantes hauteurs, sur lesquelles sont assises Frascati, l'ancienne Tusculum et Albano, patrie des Curiaces, entourées de villas aux blanches murailles.

C'est bien là, l'*agro Romano* dans toute son idéale beauté. C'est le désert, c'est le silence, c'est en un mot la Rome antique dormant de son sommeil éternel, que troublent seuls le chant des oiseaux et les pas du voyageur, foulant l'herbe ou le sable de ce magnifique désert.

Voilà en quelques mots ce qu'est réellement la campagne romaine, et nous ne croyons pas que ces notes puissent trouver des contradicteurs, parmi les nombreux touristes qui ont parcouru les environs de Rome.

Porte Saint-Sébastien (Sud de Rome). Suite de la Voie Appienne. Eglise Domine quo Vadis.

Nous nous sommes arrêté à la fin de la première partie de ce livre, à la porte Saint-Sébastien sur la voie Appienne. C'est de là que nous partirons, pour nos excursions dans la campagne romaine, tout en continuant à suivre la voie Appienne.

La porte Saint-Sébastien fut construite par Bélisaire, à quelque pas et un peu en avant de l'ancienne porte Capène. Cette dernière existe encore dans son entier, flanquée de deux tours du haut desquelles on a une vue admirable sur les ruines de la Voie Appienne et sur les monts du Latium.

C'est par la porte Capène que saint Paul prisonnier entra dans Rome, et c'est en dehors de cette porte que les généraux romains, qui devaient recevoir au Capitole les honneurs du triomphe, attendaient les ordres du Sénat, avant de franchir les murs d'enceinte de la ville. C'est aussi par cette même porte que Charles-Quint fit son entrée dans Rome, après son expédition de Tunis.

Quelques pas après avoir franchi la porte, on trouve, en suivant la Voie Appienne, et sur la droite, les ruines d'une tour. C'était le tombeau de Plautius, chevalier romain qui se distingua à la bataille de Cannes.

Ce combat si funeste aux Romains eut lieu l'an 216, avant J.-C. L'armée carthaginoise, sous les ordres d'Annibal, y anéantit l'armée romaine, et c'est à la suite de la consternation que cette défaite avait répandu dans Rome, que Maharbal, un des principaux officiers d'Annibal, lui proposa de marcher sur la capitale de la République romaine, dont il se serait certainement emparé. Le général refusant de suivre ce conseil s'attira cette apostrophe de son lieutenant : *Tu sais vaincre, Annibal, mais tu ne sais pas profiter de tes victoires.*

Un peu plus loin, sur la gauche de la voie, est une construction très simple, aux portes presque toujours ouvertes. C'est la chapelle

du *Domine quo Vadis*, qui n'a pour tout ornement qu'un modeste autel, en avant duquel est une large pierre carrée, recouverte d'une grille de fer, et sur laquelle se voient deux empreintes de pieds nus. En voici l'histoire :

Le Christianisme naissait à peine qu'une terrible persécution s'éleva à Rome contre lui. Saint Pierre effrayé s'enfuit de la ville, et suivait la Voie Appienne, lorsque arrivé à l'endroit où est aujourd'hui la chapelle, il s'arrêta stupéfait.

Devant lui était le Sauveur portant sa croix, et tel que le Prince des apôtres l'avait vu quelques années avant montant au Calvaire. *Domine quo vadis*, Seigneur où allez-vous? lui dit saint Pierre : Je vais à Rome pour y être crucifié une seconde fois, lui répondit Jésus, qui disparut laissant, sur les dalles de la voie, l'empreinte de ses pieds.

Saint Pierre comprit les reproches que lui adressait son maître, revint sur ses pas, et quelques temps après, était, lui aussi, crucifié sur les hauteurs du Janicule.

La pierre de la chapelle du *Domine quo Vadis* n'est que le fac similé de la véritable, qui est aujourd'hui dans la basilique de Saint-Sébastien.

A quelques pas de la chapelle que nous venons de voir, est, sur la gauche, un chemin qui conduit à la vallée d'Egérie et au grand cirque Maxence. Depuis cet endroit la Voie Appienne monte légèrement et les énormes dalles qui composaient son pavé primitif, disparaissent pendant quelques centaines de mètres.

Arrivé presque au sommet de la montée que forme la voie, on trouve à droite une porte dans un mur de clôture, sur laquelle on lit : *Ingressa alle catacombe*, c'est par là en effet que l'on pénètre dans les catacombes de Saint-Calixte, les plus célèbres de Rome.

Catacombes de Saint-Calixte.

Le mot catacombe a été si souvent prononcé, et on se fait généralement une idée si fausse de ce qu'étaient autefois ces galeries souterraines, qu'il nous semble utile, avant d'aller plus loin, de jeter un léger coup d'œil sur leur histoire, afin de rendre plus clair ce que nous aurons à en dire plus tard.

Rome ne possède pas seulement les catacombes de Saint-Calixte, on en compte un grand nombre d'autres, parmi lesquelles sont celles de Saint-Sébastien, voisines de Saint-Calixte, de Saint-Pierre, de Saint-Pancrace, de Saint-Laurent hors les Murs, de Sainte-Agnès,

de Sainte-Priscille et des Saints Nérée et Achillée, les dernières qui furent découvertes.

Presque toutes communiquant entre elles par des galeries généralement peu profondes, mais composées de plusieurs étages, le plus souvent de deux, mais parfois aussi, de quatre et même cinq.

Leur étendue était si vaste, que l'on compte que les seules galeries connues présentent un développement de près de six cents kilomètres.

Pendant des siècles, ces demeures, ou plutôt ces refuges des premiers chrétiens, étaient restés tout à fait abandonnés, lorsque dans le courant du 16e siècle, quelques découvertes que l'on fit, les remit en mémoire.

Les papes ordonnèrent des fouilles, grâce auxquelles on put descendre dans ces souterrains qui renfermaient de si précieux documents sur la vie des premiers chrétiens. On trouva des autels, des peintures murales très curieuses, et surtout des tombes innombrables renfermant des objets de toute sorte, et fermées par des plaques de marbre ou de terre cuite, couvertes d'inscriptions dont on a recueilli plus de douze mille, qui donnèrent les renseignements les plus importants sur les premières années du Christianisme ainsi que sur un grand nombre de personnes illustres.

Quelques auteurs ont prétendu, et cela bien à tort, que les catacombes avaient été creusées par les chrétiens, chose tout à fait inadmissible, lorsque l'on sait que les premiers chrétiens, en butte aux nombreuses persécutions, ne songeaient qu'à cacher leurs réunions ; ce qu'ils n'auraient pu faire en exécutant pour cela des travaux dont l'achèvement demandait des siècles.

Nous ne saurons mieux faire comprendre ce que furent les catacombes à leur origine, qu'en citant ce qu'en dit Monseigneur Gerbet, ce qui du reste a été pleinement confirmé par les découvertes du chevalier Rossi :

« Sous Tarquin le Superbe, dernier roi de Rome, on commença à ouvrir, dans les environs de la ville, des carrières pour en retirer des blocs de tuf propres à la construction, la pierre manquant aux alentours.

Le tuf est une pierre noirâtre, que l'on trouve à vingt ou trente pieds à peine, enfoncée dans le sol. Elle est d'abord très tendre et peut se couper même au couteau ; mais lorsqu'elle a été exposée à l'air pendant un certain temps, elle se durcit et devient indestructible. Pendant plus de 400 ans, ces carrières furent exploitées par les Romains ; puis lorsque les palais et les temples de marbre s'élevè-

rent de toutes parts, lorsque surtout vint la Rome impériale, les carrières furent abandonnées, et personne n'y pensa plus.

Lorsqu'éclatèrent contre les chrétiens les persécutions, et que traqués comme des bêtes fauves, ils ne surent plus où se réfugier, on songea aux carrières abandonnées ; quelques personnes s'y rendirent et saint Pierre lui-même suivit cet exemple.

Bientôt des excavations furent faites dans ces retraites ignorées, des chapelles furent improvisées, puis les parois, percées de nombreuses cavités, superposées comme les rayons d'une armoire, furent transformées en tombeaux dans lesquels on déposait les corps des martyrs, ou des parcelles de ces corps, selon que les lions et les tigres de l'amphithéâtre avaient eu plus ou moins faim, ou que les bourreaux avaient plus ou moins enlevé de chair.

Enfin les catacombes furent tout à la fois un lieu de refuge, des cimetières et des églises. Les chrétiens y passèrent souvent des nuits entières, et quelquefois mêmes trahis par de faux frères, furent poursuivis par les soldats des préfets de Rome, surpris dans l'exercice de leurs cérémonies et immolés avec leurs prêtres aux pieds des autels.

Lorsque les chrétiens étaient avertis à temps, ils pouvaient bien souvent tromper les recherches des envoyés des préfets, en murant certaines galeries qui conduisaient aux lieux de leurs assemblées, ou en usant de mille stratagèmes qui déroutaient les troupes, lesquelles souvent étaient très heureuses que la charité chrétienne leur laissât quelques indices propres à se reconnaître et à sortir de ce noir labyrinthe où elles seraient infailliblement mortes de désespoir et de faim.

Enfin, lorsque la paix fut rendue à l'Église, les chrétiens abandonnèrent les catacombes, qui ne furent plus que des endroits où reposaient des millions de martyrs ; et la croix qui, pendant des siècles, était demeurée dans ces noires retraites, vint briller au soleil, et du haut du Capitole régna en souveraine sur le monde entier. »

Pénétrons maintenant dans ces galeries des morts, que nous verrons autant qu'il est possible, dans leurs détails.

Après avoir franchi la porte située sur la voie Appienne, on monte quelques degrés pour arriver dans une cour assez vaste située près d'un champ.

Dans cette cour sont de nombreuses antiquités, recueillies sur la voie Appienne, et aussi un grand nombre de plaques de tuf, de marbre et de terre cuite, sur lesquelles sont des inscriptions, et qui fermaient autrefois des tombes aux catacombes.

Au fond de la cour est un escalier de travertin, composé d'une cinquantaine de marches.

On allume des bougies, on descend cet escalier, au bas duquel est l'entrée de la première galerie, haute d'à peu près deux mètres et large d'autant.

A peine a-t-on fait quelques pas, qu'un froid assez vif saisit, l'air devient lourd, et il faut un peu de temps pour s'habituer à l'obscurité qui règne autour de soi, la lumière des bougies ne s'étendant que dans un très court rayon.

La voix prend un son étrange, résonnant comme un timbre, ou s'assourdissant selon que les voûtes sous lesquelles on passe sont plus ou moins élevées. Ces particularités sont dues aux courants d'air, qui sortent des galeries devant lesquelles on passe et que l'on ne voit que lorsqu'on est tout à fait à leur entrée.

Quelques-unes d'entre elles sont si basses et si étroites, que deux personnes ne peuvent y passer de front et qu'il faut se courber pour les parcourir.

Dans toute l'étendue des galeries sont, à droite et à gauche, de grandes ouvertures creusées dans leurs parois, et placées sur plusieurs rangs superposés.

Ce sont les tombes des martyrs. Leurs dimensions sont proportionnées à la taille des personnes qu'elles contenaient.

Tous les corps renfermés autrefois dans ces tombes, ont été enlevés par ordre des papes. Beaucoup d'entre eux reposent aujourd'hui dans les églises. Les quelques ossements qui restent encore appartiennent à des martyrs ou à des chrétiens dont l'identité n'a pas été reconnue par les inscriptions gravées sur les plaques qui fermaient les tombeaux.

Ces plaques, pour la plupart, ont été enlevées elles aussi, et placées dans un musée spécial que fonda Pie IX. On en voit un grand nombre au Vatican, mais surtout, ainsi que nous avons eu occasion de le dire, au musée du Latran.

Elles étaient couvertes d'inscriptions, quelquefois écrites d'une manière très naïve, et rappelant le nom, l'âge, la qualité des personnes dont elles fermaient les tombeaux, ainsi que des détails sur le genre de supplice que ces personnes avaient souffert.

Sur la plaque fermant le tombeau d'un enfant, on gravait une colombe ou un autre oiseau. Sur celle d'une vierge était un lis croisé d'une palme, si cette vierge avait été martyre. Pour une personne mariée, on gravait un flambeau renversé, et pour un prêtre, un flambeau aussi, mais non renversé.

Quelques-uns de ces dessins ou inscriptions étaient parfaitement exécutés, mais la plupart étaient dûs à des artistes dont le talent laissait assez à désirer.

C'était généralement les fossoyeurs, que l'on appelait *fossors*, personnages qui avaient un certain rang dans la hiérarchie ecclésiastique, qui étaient chargés de graver les inscriptions et dessins en même temps que de faire les plaques qui fermaient les tombes.

Dans les cavités qui renfermaient les corps, on mettait toujours, aux pieds de ces derniers, quelques objets leur ayant appartenu ; pour les martyrs, ces objets étaient accompagnés d'une fiole remplie de leur sang, ou d'un linge ensanglanté. Beaucoup de ces choses se voient au musée du Latran, ainsi que de petites lampes en terre cuite, en tout semblables pour les dimensions et la forme, à celles dont on se sert dans les familles laborieuses de Rome, et qui sont connues sous le nom de *luminetta*.

Dans le second étage des catacombes de Saint-Calixte, on s'arrête ému à l'entrée d'un carrefour formé par le point de rencontre de trois galeries.

C'est une sorte d'impasse assez long, dont le fond a la forme du chœur d'une de nos églises ordinaires. C'est une ancienne chapelle des premiers chrétiens. Tout, dans cet endroit vénérable, contribue à le rendre intéressant. Ses murs sont couverts de fresques naïves, représentant soit le bon Pasteur portant sur ses épaules la brebis égarée, ou Jonas sortant du poisson qui l'avait englouti.

On remarque surtout une image de la Sainte Vierge portant l'Enfant-Jésus sur le bras gauche. Cette image, placée en ce lieu, est une preuve irréfutable que le culte de la Mère de Dieu était en honneur dès les premiers siècles du Christianisme.

Toutes ces peintures sont entourées de branches de vigne, comme on en voit aussi sur les murailles.

On sait que les premiers chrétiens prenaient la vigne comme symbole du Christ.

Si les murs de cette église souterraine n'étaient pas décorés de mosaïques et de dorures, les objets qui servaient au culte et qui provenaient généralement de la générosité de riches chrétiens, étaient d'une magnificence très grande. Les linges étaient faits de tissus les plus recherchés et les vases ornés de pierres précieuses.

La chapelle dont nous parlons forme un rectangle, dont la partie supérieure se termine par un centre très irrégulier. Presque à l'extrémité de ce centre est une haute pierre qui marque l'emplacement de l'autel.

A droite et à gauche, sur un plan un peu plus bas, étaient deux rangs de bancs de tuf, placés en face l'un de l'autre. C'était la place des prêtres et des officiants, ordre de choses qui s'observe encore dans nos églises modernes.

Un peu plus bas et dans un espace où venaient aboutir deux galeries étroites, l'une à droite et l'autre à gauche, était la place réservée aux hommes, et immédiatement après, celle des femmes.

Une galerie plus longue que les deux situées dans la partie supérieure de la chapelle, aboutissait dans l'espace réservé aux hommes et en formait en quelque sorte le vestibule. C'était dans cette galerie que se tenaient les personnes qui n'avaient pas encore été baptisées, mais dont l'instruction religieuse était assez avancée pour leur permettre d'assister à une partie des offices divins. Elles se retiraient au moment de la consécration, ainsi qu'il en était la coutume dans les premiers siècles de l'Église.

En quittant cet endroit vénérable, on sent que l'on ne marche plus sur un sol plan. On suit en effet une galerie inclinée d'une façon assez sensible et par laquelle on arrive au troisième étage des catacombes.

Là, comme dans les galeries supérieures, les parois des murailles sont percées d'ouvertures de tombes. L'air devient plus lourd et la lumière des flambeaux prend une teinte rougeâtre.

L'obscurité est plus profonde que dans les autres étages, où quelques ouvertures communiquant au sol y donnaient de l'air et quelque peu de lumière. On va, on revient par cent détours, tantôt en se courbant, en marchant sur le côté pour franchir des passages trop étroits ou trop bas. On se rapproche de plus en plus des guides qui vous conduisent, sentant que l'on serait irrémédiablement perdu si on était seul dans ce labyrinthe.

Presque à l'entrée du troisième étage est une chapelle antique, moins grande et moins intéressante, que celle que nous avons vue plus haut.

Au milieu est un grand sarcophage de pierre, recouvert d'une glace sons laquelle se voient deux corps parfaitement conservés et revêtus d'habits d'une grande richesse.

Ces corps sont ceux d'un riche Romain et de sa femme, tous deux chrétiens, et qui si on en juge par le luxe de leurs habits ornés de pierreries et de dorures, devaient appartenir aux plus hautes classes de la société romaine ; mais il est regrettable que jusqu'ici on n'ait pu retrouver aucune indication concernant ces deux personnages.

Nous arrêtons ici ces quelques lignes sur les catacombes. Ce que nous en avons dit peut s'appliquer aux catacombes en général, car toutes à peu près ont le même aspect, seulement celles de Saint-Calixte étant les mieux connues et en bien meilleur état que toutes les autres, nous les avons choisies de préférence.

Basilique et Catacombes de Saint-Sébastien. Tombeau de Cécilia Métella. Maison de Lucullus. Vallée et nymphée d'Egérie. Cirque Maxence.

Continuant à suivre la Voie Appienne on trouve, à quelques centaines de mètres des catacombes que nous venons de quitter, la basilique de Saint-Sébastien.

Saint Sébastien, une des gloires les plus grandes de l'Église naissante, naquit à Narbonne dans les Gaules. Il occupait, à la cour de l'empereur Maximien-Hercule, un rang considérable, étant un des principaux officiers de la garde impériale. Dénoncé à l'empereur comme chrétien, Sébastien fut condamné à être percé de flèches, mais de façon qu'aucune des blessures ne devait produire une mort immédiate. Cette sentence barbare fut exécutée dans le palais impérial.

Saint Sébastien ne mourut pas de ses blessures. Il fut recueilli par une noble Romaine, du nom d'Irène, qui lui fit donner les plus grands soins, le cachant dans ses appartements qui faisaient partie de la demeure impériale.

Maximien croyait Sébastien mort et ne pensait probablement plus à lui lorsqu'un jour, au retour d'une promenade et alors qu'il allait gravir un des grands escaliers du palais, il s'arrête effrayé, devant un spectre qui lui barrait le passage. C'était saint Sébastien qui, se soutenant à peine, venait reprocher à l'empereur ses cruautés contre les Chrétiens.

Maximien, remis de la frayeur que lui avait causée cette apparition, entra dans une colère terrible, et appelant des esclaves armés de massues qui le suivaient, il leur donna l'ordre d'assommer le courageux confesseur du Christ, ce qui fut fait à l'instant même.

Le corps du noble martyr fut ensuite jeté au grand cloaque d'où il fut retiré par les soins de sainte Irène, qui le fit transporter dans les catacombes de la Voie Appienne où il resta jusqu'en 1218, époque où le pape Honorius III, l'ayant retrouvé, après de nombreuses recherches, le fit placer dans la basilique qui porte son nom.

La basilique de Saint-Sébastien est non seulement un des monu-

ments les plus célèbres de Rome, mais encore de toute la chrétienté, par les antiques et illustres souvenirs qui s'y rattachent.

A son emplacement était autrefois un temple de Romulus, dont une grande partie existe encore formant le chœur de l'église.

Les premiers fondements furent jetés par Constantin, et le temple étant achevé, il fut consacré par le pape saint Sylvestre en 316.

En 1611, le cardinal Scipion Borghèse fit reconstruire le portique et le décora des six colonnes de granit qui le soutiennent.

L'intérieur est d'une grande simplicité, il n'a qu'une nef, presque aussi large que longue.

Dans une chapelle à droite et au-dessus de l'autel, est une grande vitrine cachée ordinairement par un rideau. On y voit les flèches qui ont servi au martyre de saint Sébastien et la pierre du *Domine quo Vadis*, où sont les empreintes laissées par les pieds du Sauveur.

En face cette chapelle, et à gauche en entrant, est celle consacrée à saint Sébastien, et renfermant son tombeau, placé sous l'autel. Sur ce tombeau est une incomparable statue du Saint, en marbre blanc, modelée par le Bernin, et exécutée par Georgetti, et représentant le martyr percé de cinq flèches.

C'est un des plus beaux chefs-d'œuvre qui se voient dans les églises romaines. La figure du Saint, dont les yeux sont doucement fermés, est rayonnante de grâce et de majesté ; ses longs cheveux tombent en boucles épaisses sur le cou, plein de souplesse et de force à la fois. Les membres sont ce que doivent être ceux d'un guerrier, mais ils conservent malgré leur musculation puissante, toute la grâce de la jeunesse et sont en parfait rapport avec la grande beauté du corps. Ce marbre, enfin, digne du héros qu'il représente, peut être comparé aux plus belles œuvres des grands maîtres.

Derrière le maître-autel est une chambre de forme circulaire d'à peu près huit mètres de diamètre : et à laquelle on parvient en descendant un étroit escalier de douze marches. Autour de ses murailles se voient douze tombeaux, au centre un banc de pierre, et sur la droite une chaire de marbre blanc.

Cette salle est un des endroits les plus célèbres du Christianisme, et son existence date de vingt siècles. Les païens en avaient fait un temple de Romulus, les Chrétiens en firent une église. C'est là la première basilique dans laquelle furent célébrés les saints mystères, c'est la plus ancienne du monde entier.

Le banc de pierre que l'on voit au centre était un autel, et la chaire de marbre fut rougie du sang du pape saint Etienne, qui y fut mas-

sacré avec tous les chrétiens qui l'entouraient l'an 257, par les soldats qu'avait envoyés le préfet de Rome.

A droite du chœur est la porte d'un escalier par lequel on descend aux catacombes. On y montre l'endroit où le corps de saint Sébastien avait été déposé par sainte Irène, et où il fut retrouvé par le pape Honorius III.

A six ou sept cents mètres de la basilique de Saint-Sébastien, à gauche de la Voie Appienne et au sommet d'une petite colline, est un magnifique monument de marbre blanc, de forme circulaire, couronné par des créneaux de pierre. C'est le tombeau de Cécilia Métella, femme de Crassus, membre du fameux Triumvirat formé par César, Pompée et Crassus.

Cécilia fut une femme célèbre par sa beauté, par sa naissance illustre, (descendant des Scipions par son père Métella Scipion) et surtout par les grands événements auxquels elle fut mêlée pendant les guerres d'Egypte. Elle fut l'amie intime de Cléopâtre, et on croit que c'est elle qui apprit à cette reine l'art de dissoudre les perles dans un certain vinaigre, ce qui lui permit, selon les historiens du temps, d'avaler pendant un grand repas, auxquel assistaient les généraux romains, une quantité de perles fondues ainsi, et estimées un million de notre monnaie.

Le tombeau de Cécilia Métella était peut-être le plus beau de tous ceux qui existaient le long de la Voie Appienne, et il serait encore intact aujourd'hui, si, pendant les guerres civiles qui désolèrent Rome au treizième siècle, les Gaétani ne l'avaient pas transformé en une forteresse, qu'ils couronnèrent des affreux créneaux de pierre qui y sont demeurés jusqu'à nos jours.

L'extérieur du monument a la forme d'une tour ronde, d'à peu près vingt mètres d'élévation. Ses murs sont formés de gros blocs de marbre blanc.

A l'intérieur est une grande salle, décorée de fresques très belles et parfaitement reconnaissables.

Au point central de cette chambre était le magnifique sarcophage qui renfermait les restes de Cécilia Métella. Ce sarcophage est aujourd'hui, ainsi que nous avons eu occasion de le dire, au musée du palais Farnèse.

Pas un endroit de la campagne romaine, ne possède d'aussi intéressantes et d'aussi nombreuses ruines que celui où nous sommes. Toute la colline qui domine la grande vallée d'Egérie, et la vallée elle-même en sont couvertes.

Beaucoup sont bien conservées, mais la plus grande partie est méconnaissable.

La maison du fameux Lucullus, située à quelques pas du tombeau de Cécilia, n'est pas mieux traitée ; quelques pans de murailles, des marbres épars, des voûtes effondrées, que recouvrent des ronces et des plantes sauvages, voilà tout ce qui reste de la demeure opulente du plus opulent des Romains, dont le luxe de table est resté proverbial.

Puisque nous sommes amené à parler des antiques maisons romaines, nous transcrivons un passage qui donne une description très détaillée de ce qu'était l'intérieur de ces demeures des maîtres du monde :

« Les riches maisons romaines étaient généralement précédées d'un vestibule qui s'étendait d'un bout à l'autre du bâtiment, qui était peu élevé et n'avait presque toujours que deux étages.

Ce vestibule était pavé de marbre et orné de statues des grands hommes, de dieux ou déesses.

Du vestibule, on entrait dans *l'atrium* par une porte sur laquelle on frappait à l'aide d'un marteau de bronze. Cette porte s'ouvrait en dedans, et auprès, à l'entrée, était le portier ou *Ostiarius*.

L'atrium était une des principales pièces des habitations romaines. C'était un salon dans lequel on recevait les amis intimes et les personnes de distinction. Il communiquait aux autres pièces affectées au logement de la famille, et contenait le lit nuptial, les portraits des ancêtres et l'autel des dieux lares.

Derrière l'atrium, était une autre pièce, vaste galerie ronde ou carrée, appelée le Cocœdium. Le centre de cette pièce, appelé impluvium, restait exposé au grand air, et la pluie tombant des terrasses, y arrivait et se déversait dans un grand bassin de marbre, situé au centre du Cocœdium.

Les autres pièces étaient réparties à droite et à gauche. On y entrait par des portières faites de riches draperies de soie, quelquefois lamées d'or ou d'argent.

La salle à manger était remarquable par son luxe. Au centre était une table très basse, autour de laquelle étaient rangés des lits, sortes de canapés très riches sur lesquels étaient les convives, les hommes couchés, les femmes assises.

Des esclaves, placés autour de la salle, tenaient des flambeaux allumés et éclairaient les assistants. Les femmes se retiraient lorsque le repas touchait à sa fin.

Les logements des esclaves étaient dans des bâtiments séparés par une cour.

Les riches habitations avaient pour toiture une terrasse. Quelquefois, mais assez rarement, cette terrasse était entourée d'une rampe ou balustrade.

On peut encore, par un examen approfondi des ruines des maisons romaines, reconstituer quelques-unes des pièces qui les composaient ; mais ce ne sont vraiment que celles qui ont été transformées en églises, qui peuvent donner une idée à peu près juste de leur mode de construction.

La vallée d'Egérie est une plaine immense déserte et couverte de ruines, commençant aux pieds de la colline d'Egérie, située à gauche de la Voie Appienne et s'étendant presque jusqu'aux premières collines du Latium.

La partie supérieure de la colline d'Egérie, et tout le versant qui fait face à la vallée, est couverte par un bois de chênes, aux arbres clairsemés, qui s'étendait autrefois sur la colline entière.

Ce bois est aussi ancien que Rome, plus ancien même, c'était le bois sacré par excellence des Romains, et que les prêtres seuls pouvaient parcourir. Ses arbres antiques ont disparu, mais d'autres, rejetons de ces contemporains des premiers rois de Rome, les ont remplacés.

En haut et sur la gauche de la colline, est une église, autrefois temple dédié à Bacchus, et que le pape Urbain VIII, pour en assurer la conservation, fit transformer en une chapelle dans laquelle on n'officie que très rarement. Des degrès qui précèdent ce temple, on jouit d'une vue des plus belles et des plus étendues, non seulement sur la vallée d'Egérie, mais sur toute la campagne environnante et sur Rome, dont on voit au loin les dômes étincelants sous les rayons du soleil, et sa noire ceinture de murailles, que dominent des tours dentelées de créneaux.

Sous nos pieds, à l'entrée de la vallée, est le grand cirque Maxence, que décore à son point central, un arc magnifique de marbre blanc, tandis qu'à droite et à gauche sont deux hautes tours et de grands murs parfaitement conservés.

Au loin, et tant que la vue peut porter, se voient des aqueducs en ruines, longues murailles formant des arcades superposées, et plus ou moins élevées selon que le sol est plus ou moins accidenté.

Ces aqueducs, travaux gigantesques des Romains, sont coupés par tronçons plus ou moins éloignés les uns des autres, et formant dans leurs entrecroisements, tracés selon qu'ils devaient fournir

l'eau à telle ou telle partie de la ville, un spectacle des plus imposants et des plus beaux qu'on puisse voir.

A droite, sont les monts du Latium, sur les premières pentes desquels se détachent Fracasti, Albano et plusieurs autres villages, ainsi qu'un grand nombre de villas.

Dans le lointain à travers les arceaux des aqueducs, on aperçoit trois cônes en briques assez élevés, et à distance inégale les uns des autres. Ils marquent les emplacements où se passèrent les trois phases principales du combat des Horaces et des Curiaces, dont le résultat fit passer pour toujours Albe sous la domination de Rome sa rivale.

Le cône situé près du Latium, fut construit sur l'emplacement où eut lieu la première partie du combat, et dans laquelle furent tués deux des Horaces et les trois Curiaces blessés. Le troisième cône, c'est-à-dire le plus près de Rome, est distant du premier d'à peu près six cents mètres. Il indique l'endroit où le moins dangereusement blessé des Curiaces, fut tué par le survivant des Horaces, qui feignait une fuite dans le but de séparer ses ennemis, qu'il savait ne pouvoir le poursuivre longtemps, épuisés qu'ils étaient par la perte de leur sang. Enfin le cône central, situé à deux cents mètres du troisième, marque l'endroit où Albe perdit sa liberté en perdant ses deux derniers champions, facilement immolés par le survivant des Horaces.

Quelques auteurs veulent que des remparts de Rome on pouvait suivre les phases de ce combat célèbre. Cela est tout à fait impossible. D'abord, Rome n'avait à cette époque, sous Tullus Hostilius, le troisième de ses rois, que les remparts construits par Romulus, entourant la colline du Palatin. Ensuite, le Cœlius qui touche presque le Palatin, masquait la vue de la campagne d'Albe ; en troisième lieu, le combat s'étant donné à plus de huit kilomètres de Rome, on ne pouvait de cette ville en suivre les détails.

Au pied de la colline d'Egérie, coule un ruisseau connu sous le nom d'*Aqua Bonna,* auquel se joignent deux autres ruisseaux ayant à peine un parcours de quelques mètres et sortant du pied même de la colline.

Leur source est la fontaine d'Egérie, qui joua un rôle si important dans l'histoire des premières années de Rome.

La fontaine ou nymphée d'Egérie, est construite tout au pied de la colline, en grosses briques, et forme un fer à cheval dont le fond est occupé par un autel, sur lequel est couchée une statue de femme à qui il manque la tête et un bras. De chaque côté de l'autel sortent

les deux ruisseaux dont nous parlions plus haut et qui, après avoir baigné les murs de la nymphée, vont s'unir à l'*Aqua Bonna*.

La nymphée d'Egérie aurait sans doute depuis longtemps disparu, si les papes ne l'avaient fait très souvent restaurer, en mémoire des souvenirs historiques qu'elle rappelle ; et que voici en quelques mots.

Romulus venait de mourir, et Numa Pompilius lui avait succédé. Le peuple à qui devait commander le nouveau roi, était d'une bravoure à toute épreuve, mais superstitieux plus encore que brave.

Tous les actes des Romains étaient marqués de cette superstition, mais la gloire, et surtout l'amour de la liberté était leur mobile principal. Ils n'avaient aucune religion fixe et ne connaissaient que la guerre. Numa, comprenant que si un tel état de chose continuait, c'en était fait de la ville naissante, résolut d'y remédier en donnant aux Romains une religion et des lois ; il comprit aussi que pour parvenir à son but, il devait les prendre par leur côté faible, la superstition, et pour cela il envoie des hommes à lui gagnés, étudier les lois de la Grèce, et à leur retour, feint d'être inspiré par une nymphe du nom d'Egérie qui lui dictait les lois qu'il devait donner au peuple.

Les Romains crurent, et leurs premières lois, gravées sur des tables de bronze, furent celles des Spartiates et des Athéniens et devinrent le point de départ de la civilisation romaine.

Les Romains avaient pour la nymphée d'Egérie une grande vénération. Ils l'embellirent et en firent un endroit charmant où l'on allait se reposer en attendant l'ouverture du cirque Maxence.

Ce cirque fut de tous ceux que possède Rome, le plus vaste et le plus beau et était spécialement destiné aux courses de chars et de chevaux.

Construit à l'entrée de la vallée d'Egérie, à deux milles de la porte Capène et à huit cents mètres de la Voie Appienne, le cirque Maxence forme un immense rectangle de onze cents mètres de long sur six cents de large. Ses murs d'enceinte qui supportaient les gradins, existent encore dans toute leur longueur, mais ces derniers ont disparu depuis des siècles, employés qu'ils furent à des constructions de toutes sortes.

Le cirque est traversé dans toute son étendue par un fossé large de huit mètres et profond de trois, qui était destiné à empêcher les chars de prendre une autre direction que celle désignée par des bornes de marbre blanc, placées de distance en distance autour du cirque.

Trois hautes tours, dont on voit encore une très grande partie, étaient construites sur le fossé et occupées par des joueurs de flûte qui jouaient pendant les courses.

Presque au point central du cirque, est un arc de marbre blanc, très bien conservé et orné de beaux bas-reliefs, représentant des sujets ayant rapport aux courses. On y voit des chars à deux roues, attelés de deux ou de quatre chevaux, conduits par des hommes debout, et tenant dans les mains les rènes de leurs coursiers.

C'est sous cet arc que les vainqueurs venaient recevoir leur prix.

Les écuries et les remises qui dépendaient du cirque, sont situées à l'extrémite avoisinant la Voie Appienne, et presque aux pieds de la colline d'Egérie. Leurs hautes murailles de pierre sont bien conservées, ainsi que le pavé intérieur fait de grandes dalles.

Auprès de ces bâtiments, sont deux tours rondes dont on voit encore trois étages, et dans lesquelles se tenaient les soldats préposés à la police du cirque.

Nous arrêterons ici notre course sur la Voie Appienne, et revenant sur nos pas à la porte Saint-Sébastien, notre point de départ, nous nous dirigerons vers celle de Saint-Jean en suivant le chemin de ronde à l'extérieur des murailles d'enceinte.

De la porte Saint-Jean à la porte San-Lorenzo.

En suivant l'enceinte Aurélienne, on passe devant les portes Latine, Métronia et Asinaria fermées depuis longtemps ; puis on arrive à celle de Saint-Jean, située près la basilique du même nom.

La porte actuelle de Saint-Jean fut construite un peu en avant de l'antique porte Tusculana, qui s'ouvrait sur la route de Tusculum, aujourd'hui Frascati.

C'est à quelque pas de cette porte que se passa un des faits les plus mémorables de l'histoire romaine, fait bien connu, il est vrai, mais que nous ne pouvons nous empêcher de rappeler en quelques mots :

Depuis que le dernier des rois de Rome, Tarquin le Superbe, en avait été chassé, la République était en guerre avec tous les peuples qui l'entouraient et qui espéraient profiter de l'anarchie dans laquelle ils la voyaient plongée pour la détruire plus facilement.

Un de ces peuples, les Volsques, dont le pays s'étendait sur les bords de la Méditerranée, près du Latium, était l'ennemi le plus redoutable des Romains. Battus en plusieurs rencontres par un des plus illustres généraux de Rome, Caïus Marcius, qui reçut le surnom

de Coriolan, en récompense de ce qu'il s'était emparé de Coriole, une des principales villes des Volsques, ces derniers venaient d'obtenir des Romains, une trêve de deux ans.

Les élections consulaires devant avoir lieu, Coriolan appuyé par les patriciens, demanda les honneurs du Consulat ; mais les tribuns du peuple, que ses manières hautaines avaient indisposés, le firent échouer.

Coriolan ressentit vivement l'injure qui lui était faite et manifesta en plein Sénat son mécontentement en se déclarant contre le peuple à propos d'une distribution de blé qui devait lui être faite. Une révolte éclata, et Coriolan malgré ses grands talents, sa vertu austère et les services qu'il avait rendus à sa patrie, fut condamné à un exil perpétuel.

Le cœur rempli de haine, le vainqueur des Volsques quitte Rome, y laissant sa mère Véturie, femme d'un grand mérite, sa femme Volumnie et ses enfants. Il erra d'abord pendant quelque temps dans le Latium ; puis, désireux avant tout de se venger de sa patrie, il alla demander à ses pires ennemis, aux Volsques, un asile, leur offrant en retour de les aider de son épée contre leurs ennemis communs, les Romains.

Coriolan, arrive à Antium, se présente à Tullus chef des Volsques, qu'il avait battu en bien des rencontres, se réconcilie avec ce général, et de concert avec les principaux chefs enchantés d'avoir un aussi grand capitaine à leur tête, ils font rompre la trêve, qui existait encore pour un an, réunissent une puissante armée qui saccage tous les environs de Rome, et finit par renfermer la ville dans un blocus étroit.

Rome était perdue. Le Sénat et le peuple épouvantés envoient à Coriolan des députations pour le supplier d'avoir pitié de sa patrie, mais il ne veut rien entendre. On croit que la religion aura une influence plus grande sur le proscrit, les prêtres lui sont députés, Coriolan les reçoit avec respect, mais ne veut rien changer à ses projets de vengeance. C'est alors que Valérie, illustre dame romaine qu'accompagnaient d'autres nobles dames, alla trouver Véturie, lui demandant d'intercéder auprès de son fils, sur lequel, elle avait toujours exercé un très grand empire. Véturie consent, et accompagnée de Volumnie, de ses enfants et d'un grand nombre de patriciennes, elle se dirige vers le camp des Volsques.

Coriolan reçoit sa mère, sa femme et ses enfants avec grande joie, mais il reste sourd à toutes leurs supplications ; enfin, après un magnifique discours de Véturie qui lui rappelle les soins dont elle a en-

touré son enfance, ce qu'il doit, à elle et à sa patrie, lui déclare qu'il n'entrera dans Rome qu'en passant sur le corps de sa mère qui allait se poignarder sous ses yeux. Coriolan, vaincu par l'amour maternel, plus puissant chez lui que sa haine contre Rome, accorde à Véturie ce que ni le Sénat, ni les prêtres n'avaient pu obtenir, et lève le siège de la ville. Ma mère dit-il à Véturie vous avez sauvé Rome, mais vous avez perdu votre fils. Ces paroles de l'illustre romain se réalisèrent, les Volsques, soulevés par Tullus, le poignardèrent à Antium, l'an 488 avant J.-C.

La porte Maggiora, que nous trouvons à quinze cents mètres de celle de Saint-Jean est située à l'est de Rome. C'est la plus belle de la ville. Elle portait le nom de Prénestine parce qu'elle s'ouvre sur la voie conduisant à Préneste, petite ville du Latium très ancienne, appelée aujourd'hui Palestrina.

La porte Maggiora, tout entière de marbre blanc, était autrefois un arc magnifique, à trois arches, que fit construire Titus avant que ne le fussent les murailles de l'enceinte Aurélienne, dans laquelle il est aujourd'hui enclavé.

Sur l'attique qui s'élève à plus de vingt mètres, passe l'aqueduc de l'eau Claudia et sur les façades de cet attique, sont des inscriptions, autrefois en lettres de bronze doré, mais aujourd'hui en grande partie effacées. Sous les arches ainsi que sur les faces, se voient des bas-reliefs très endommagés aussi, mais cependant reconnaissables en certains endroits. Entre les arches, sont de belles colonnes de marbre placées sur des socles très élevés, et qui soutiennent l'attique.

Tout à côté de la porte Maggiora, sont les restes très imposants de l'aqueduc de Claude, couvrant une espace considérable.

A gauche, en sortant et touchant presque la porte, dans un bas-fond est une petite construction de marbre blanc, très remarquable par les bas-reliefs qui le décorent et aussi par sa curieuse conformation. C'est le tombeau d'un riche boulanger de l'ancienne Rome, nommé Eurisacès.

Les bas-reliefs de ce monument représentent l'intérieur d'une boulangerie antique. On y voit tous les objets dont on se servait alors pour la fabrication du pain et pour la mouture du blé.

A partir de la porte Maggiora sont de vastes plaines parsemées de ruines, et qui s'étendent jusqu'au lac Régille célèbre par la victoire que les Romains remportèrent, sous les ordres du dictateur Posthumus, sur les Latins, l'an 449 avant J.-C.

C'est dans ces plaines et non loin de la ville, que les historiens

latins veulent qu'ait eu lieu l'anéantissement complet, par Camille, de l'armée gauloise de Brennus, après l'affaire de la rançon du Capitole dont nous avons parlé.

Ici, comme dans beaucoup de passages de l'histoire romaine, il faut faire la part du merveilleux qui s'y rencontre. Il est en effet peu admissible qu'une armée composée d'hommes aussi braves et aussi aguerris que les Gaulois qui venaient d'anéantir les Romains en plusieurs circonstances, se soient laissés surprendre et massacrer par une poignée de jeunes gens, quelque courageux et bien commandés qu'ils fussent. Il est du reste pleinement démontré aujourd'hui, que Camille ne réussit à surprendre que des traînards gaulois, comme il s'en trouve à la suite de toutes les armées, et que les quelques centaines d'hommes, qui périrent sous le fer des Romains, furent la seule armée gauloise qui fut anéantie.

Porte San-Lorenzo. Ancienne Tiburtine (Est de Rome). Basilique et Cimetière de San-Lorenzo.

La porte San-Lorenzo, ancienne porte Tiburtine, est une des plus curieuses de Rome par son antiquité qui se révèle dans ses voûtes ogivales. Elle s'ouvre sur la voie Tiburtine qui conduit à Tibur, aujourd'hui Tivoli. Sous ses voûtes, faites de gros blocs de travertin, sont de profondes rainures creusées dans la pierre, et dans lesquelles glissaient des grilles destinées à la défense.

Auprès de la porte San-Lorenzo, et dans l'intérieur des murs d'enceinte, sont les restes de l'arc de Gallien, et de l'Ager de Servius Tullius.

L'Ager était un rempart artificiel, construit de gros blocs volcaniques, et dont on peut encore aujourd'hui voir les profonds fossés.

En suivant la voie Tiburtine, on rencontre à un peu plus d'un mille, et sur la droite, la magnifique basilique dédiée à saint Laurent, le courageux diacre, martyrisé sous l'empereur Valérien en l'an 258.

La basilique de Saint-Laurent, une des quatre situées hors des murs, fut construite par les ordres de Constantin, sur l'emplacement d'une crypte qu'avait fait creuser sainte Cyriarque, noble dame romaine, qui souffrit le martyre quelques jours après saint Laurent.

Les biens de cette sainte avaient été confisqués au profit de l'Empire, Constantin les rendit à l'Eglise.

C'est dans la crypte de Sainte-Cyriarque que les sénateurs qui avaient assisté au martyre de saint Laurent et qui se convertirent,

vaincus par tant de grandeur d'âme, portèrent son corps et l'ensevelirent pieusement.

Dans les travaux que fit faire Constantin, on eut grand soin de ne pas toucher au tombeau du saint martyr, et c'est ce qui explique la forme irrégulière que cette façon de faire fit prendre à la basilique primitive, laquelle existe toujours.

Plus tard, on construisit une seconde basilique, qui joignit la première et n'en fut pour ainsi dire que la continuation, quoiqu'en étant parfaitement distincte.

Devant la nouvelle basilique, est un portique soutenu par six belles colonnes ioniques, de marbre gris. Au-dessus de la frise de ce portique sont des mosaïques, représentant les portraits des papes de la famille des Savelli, et sous le portique, sont de très belles et anciennes fresques, malheureusement fort endommagées, représentant plusieurs scènes du martyre de saint Laurent.

Une autre peinture, placée auprès de cette dernière, rappelle un fait historique important. On y voit Pierre de Courtenay, comte français, recevant en 1217, du pape Honorius III, la communion, en même temps, que la consécration de son élection au trône de Constantinople, dont il fut le premier empereur latin.

Plusieurs sarcophages antiques sont placés sous le portique. Un d'entre eux, fort remarquable par ses dimensions et par sa parfaite conservation, est orné de superbes bas-reliefs représentant un combat entre les Romains et les Gaulois. Ces derniers sont représentés nus et la tête couverte d'un casque orné d'ailes d'oiseaux. Leur taille est de beaucoup plus élevée que celles de leurs adversaires, qui, presque tous sont à cheval, armés de lances et ont le corps garanti par une armure, mais dont les jambes et les bras sont nus.

La basilique Saint-Laurent a trois nefs séparées par vingt-deux colonnes ioniques de granit gris, placées sur deux rangs.

La partie supérieure, c'est-à-dire le chœur, est séparée des nefs par une haute grille de fer.

Dans la nef de droite, on remarque, en entrant, un sarcophage d'une grande beauté dont les bas-reliefs, d'une finesse d'exécution très remarquable, représente une scène nuptiale sous les Romains. C'est le tombeau du pape Innocent IV, décédé en 1254.

Le pavé de la basilique est fort beau, il se compose de dalles de marbre de couleurs diverses, formant des figures géométriques.

Le maître-autel ou confession est très ancien. Il est entouré de quatre superbes colonnes de porphyre, supportant le baldaquin qui est d'une grande beauté.

Dans plusieurs parties du temple, se voient de ravissantes petites colonnettes torses, en marbre blanc, constellées de brillantes mosaïques et sur lesquelles on plaçait autrefois des flambeaux qu'on laissait allumés pendant toute la durée des offices divins.

A droite de l'autel, est un magnifique ambon antique, ou chaire, ornée de colonnettes dans le genre de celles dont nous avons parlé.

C'est de ces ambons que se faisait, dans les premiers siècles de l'Église, la lecture de l'Évangile et de l'épître.

La basilique souterraire, ou crypte de Sainte-Cyriarque, est en partie celle que fit construire Constantin. On y descend par un escalier situé dans la nef de gauche ; elle renferme le tombeau de saint Laurent, qui repose au même endroit où l'avaient placé les Sénateurs témoins de son martyr.

Près de ce tombeau est celui du pape saint Etienne, dont nous avons dit la mort dans la basilique de Saint-Sébastien. C'est aussi dans cette même partie de l'église que reposent les restes du grand et vénéré pontife Pie IX.

Ce pape avait une grande prédilection pour la basilique Saint-Laurent, qu'il fit magnifiquement restaurer en 1861 et 1862, en même temps qu'il faisait achever celle de Saint-Paul hors les murs.

Lorsqu'on ouvrit le tombeau de Saint-Laurent, on constata une chose fort étrange. Plusieurs os des bras et des jambes étaient traversés par de longs clous qui s'y voyaient encore, ce qui ferait supposer que le martyr illustre souffrit un autre supplice, avant celui si cruel qui termina sa vie.

La partie supérieure de l'église contient un certain nombre de tombeaux de papes, entre autres, ceux de saint Zozime mort en 438, de Sixte III décédé en 440, et du pape saint Hilaire mort en 467.

Touchant la basilique est le magnifique cloître des religieuses de Saint-Laurent que Pie IX fit complètement et magnifiquement restaurer.

Devant et sur la droite, s'étend l'immense cimetière de Saint-Laurent, un des plus vastes et surtout des plus curieux du monde entier.

Par de nombreuses galeries souterraines, il communique aux catacombes situées en cet endroit, et se divise en deux parties bien distinctes. Dans l'une d'elles, celle située en avant de l'église, sont des dalles en pierre, de forme carrée, et placées sur un très grand nombre de rangs, à distance égale les unes des autres. C'est par des ouvertures que ferment ces dalles, que l'on descend les corps des défunts qui n'ont pas un emplacement particulier.

Lorsqu'un des charniers est assez rempli, on cimente la dalle qui le recouvre, et les corps, qui ont été recouverts d'une grande quantité de chaux, se consument très rapidement.

La seconde partie du cimetière, celle qui avoisine le couvent, est magnifique. On y voit des mausolées d'une grande beauté, parmi lesquels celui que le pape Pie IX fit élever aux soldats français tués à la bataille de Mentana, en 1868.

Nous n'irons pas plus loin sur la voie Tiburtine, et revenant sur nos pas, nous nous dirigerons vers la porte Pia.

Porte Pia (antique Nomentana. N.-E. de Rome). Basilique de Sainte-Agnès. Pont Nomentana. Ruines diverses.

De la porte San-Lorenzo à la porte Pia, la distance, en suivant extérieurement les remparts, est de deux mille cinq cents mètres.

C'est dans cet espace que se trouve, du côté intérieur des murailles qui lui servaient de limites sur une de ses faces, le camp des Prétoriens, milice turbulente, qui décida bien des fois du sort de l'Empire romain, en nommant des empereurs qu'elle massacrait ou chassait selon son caprice.

Un peu plus loin, est l'antique porte Nomentana, qui est murée. Elle est remplacée par la porte Pia, ouverte à quelques mètres d'elle, sur la voie Nomentana, et sur la grande rue du Vingt Septembre, ancienne rue Pia, qui s'étend de la porte de ce nom au Quirinal.

La porte Pia est double ; un peu en arrière de la première, percée dans les remparts, en est une autre magnifique, décorée de colonnes de marbre qui soutiennent un beau fronton également de marbre. Elle fut construite sous le pape Jules II, d'après les dessins de Michel-Ange, et complètement restaurée par Grégoire XVI.

Cette porte restera toujours tristement célèbre par l'événement qui s'y passa en 1870.

Après une lutte héroïque, les défenseurs du Saint-Siège, écrasés par des forces trop supérieures, furent obligés de reculer, laissant la porte ouverte aux troupes piémontaises, qui s'emparèrent de Rome, la ville des papes !...

La voie Nomentana est une grande et belle route, bien pavée, et bordée par des trottoirs qui se prolongent fort loin, entre les murs de clôtures de magnifiques villas, situées à droite et à gauche de la voie.

Pendant trois milles, la campagne romaine de ce côté est fort belle, mais après, elle reprend son aspect habituel. Ce n'est plus qu'un désert, dont la monotonie n'est interrompue que par quelques collines assez élevées, et par le cours capricieux de l'Anienne.

A deux milles de la porte Pia, on rencontre à gauche de la voie la magnifique basilique de Sainte-Agnès.

Cette basilique est une des plus gracieuses et des plus intéressantes des églises romaines, digne en tout point de l'illustre vierge martyre, en l'honneur de laquelle elle a été élevée. Elle se compose de deux parties, l'une supérieure et l'autre souterraine, la première n'étant guère, à proprement parler, que le vestibule de la seconde.

Les premiers fondements en furent jetés par Constantin, sur l'emplacement d'une grotte qui renfermait le tombeau de sainte Agnès. Cette grotte était située dans une villa appartenant à la sainte dont la famille jouissait d'une très grande fortune, de laquelle sainte Agnès, orpheline dès sa plus tendre enfance, se trouvait la seule héritière.

L'an 630, le pape Honorius Ier fit réparer la basilique bâtie par Constantin, et en 1856, Pie IX la restaura avec le luxe et le bon goût que ce grand pontife apporta dans tous les travaux qu'il fit exécuter.

La façade est magnifique, très légère et fait un admirable effet dans l'endroit isolé ou est située l'église.

On pénètre dans l'intérieur, par une grande et magnifique salle, dans laquelle est un escalier composé de quarante-cinq marches, conduisant à la basilique souterraine, celle de Constantin, qui est à trois nefs, séparées par 16 colonnes de marbre, placées deux l'une sur l'autre.

Le maître-autel, ou Confession, d'une graude beauté, est entouré de quatre grandes colonnes de porphyre, les plus belles qu'on connaît. Elles soutiennent le baldaquin, en rapport pour sa beauté avec les colonnes, et sous lequel est l'autel où repose le corps de la sainte.

Au-dessus du tombeau est une admirable statue de sainte Agnès, en albâtre, et dont les pieds et les mains sont d'airain.

Dans le chœur on remarque beaucoup une magnifique fresque due au pinceau de Michel-Ange et représentant la tête du Christ.

La tribune est enrichie de fort belles mosaïques qu'y fit exécuter le pape Honorius Ier. Elles représentent le martyre de la sainte et plusieurs traits de sa vie si courte ; sainte Agnès ayant quinze ans à peine, lorsqu'elle fut martyrisée en l'an 303, sous l'empereur Maximien-Hercule. Ce fut une des dernières victimes de la barbarie des empereurs, et du fanatisme des prêtres païens ; quelques années plus tard, Constantin le Grand, par sa conversion au Christianisme, devait mettre fin à ces massacres épouvantables.

Dans l'église de Sainte-Agnès se voient les tombeaux de Constance fille de Constantin, et les deux filles de cette dernière, Constantine et Hélène.

Le couvent de religieuses, qui touche à l'église, est le plus ancien couvent de femmes que l'on connaisse, ayant été fondé par Constance, fille de Constantin, et on voit encore, dans ses anciennes constructions, un escalier par lequel les religieuses descendaient à l'église.

Les religieuses actuelles de Sainte-Agnès élèvent de petits agneaux que, chaque année, le pape venait autrefois bénir dans une très touchante cérémonie.

C'est avec leur laine blanche que l'on fait les pallium que portent les cardinaux, les archevêques, et quelques évêques auxquels le pape a conféré cette haute distinction ecclésiastique.

Le 12 avril 1855, pendant une de ces cérémonies à laquelle le pape avait invité un grand nombre de personnes de distinction et les officiers de l'armée française d'occupation à Rome, le plancher de la salle où cette réunion avait lieu, s'effondra tout à coup et tous furent précipités dans le vide ; mais, par un hasard véritablement providentiel, personne ne fut même blessé, alors qu'il y aurait dû avoir de très grands malheurs à déplorer.

Ce fait, regardé comme miraculeux, est le sujet d'une magnifique peinture que l'on voit dans l'intérieur de la basilique.

En suivant la voie Nomentana, on trouve à droite la belle villa Constance qui possède un musée remarquable par les antiquités qui s'y voient, provenant des trouvailles faites dans les environs. Cette villa n'est pas seulement intéressante par son musée, elle l'est plus encore par son antiquité et par les souvenirs qui s'y rattachent. Elle appartenait à Constantin, qui y fit élever un magnifique baptistère pour y baptiser sa fille sainte Constance.

Une grande partie de cet antique monument existe encore, et on y admire des mosaïques datant de l'époque de sa fondation.

A partir de la villa Constance, la campagne reprend son aspect habituel, et c'est au milieu d'un véritable désert qu l'on rencontre le pont Nomentana et les ruines dont il est environné.

Le pont Nomentana est construit sur l'Anienne, rivière aux eaux profondes, glacées, et d'un cours très rapide. Elle prend sa source dans les montagnes de la Sabine, passe à Tivoli où elle forme ces admirables et incomparables chutes qui sont en grande partie la cause de la beauté si vantée des environs de cette ville si admirablement située ; puis, après avoir sous les noms d'Anio et de Tévérone baigné les plaines de la campagne romaine, vient se jeter dans le Tibre sur sa rive gauche, à quelques milles en avant de Rome.

Les premières fondations du pont Nomentana furent jetées dès les premières années de la République.

Au 6e siècle, les Goths, sous la conduite de Vitigès, détruisirent en grande partie le pont Nomentana que Bélisaire fit reconstruire.

Presque au centre du pont, est une tour carrée, flanquée de quatre tourelles rondes. Ces tours défendaient autrefois le passage de la rivière, au moyen de ponts levis et de herses placées sous la voûte de la tour principale.

De l'autre côté du pont, sur la rive gauche de la rivière, sont des ruines de toute sorte, preuve que cette partie de la campagne de Rome, n'a pas toujours été aussi déserte que nous la voyons présentement. Parmi ces ruines de riches habitations romaines, on reconnaît celles des maisons des poètes Ovide, Senèque et Martial, et non loin de ces dernières, celle d'une ville où se passa un drame dont le souvenir sera gardé éternellement par l'histoire, la mort du plus cruel des empereurs, Néron.

Après quatorze années (de l'an 54 à l'an 68) d'un règne qui ne fut qu'un tissu de crimes des plus monstrueux, ce cinquième empereur de Rome, était devenu tellement odieux à ses amis eux-mêmes, qui redoutaient à chaque instant d'être victimes d'un des caprices sanguinaires de cette brute couronnée, que d'un commun accord, sa mort fut résolue.

Néron, pourchassé comme une bête fauve, réussit à sortir de Rome, s'enfuit dans la campagne et se dirige vers le pont Nomentana, auprès duquel son affranchi Phaont possédait une maison.

Nous trouvons dans Suétone, des détails très précis sur l'entrevue qui eut lieu entre l'empereur et Phaont, des détails sur la mort de Néron, et sur l'endroit où elle eut lieu.

L'affranchi conduisit son maître à l'entrée d'une voûte basse et noire qui communiquait à un souterrain. Mais Néron effrayé de l'aspect sinistre de cette voûte, dont une grande partie se voit encore, recula en disant : Non, non, je n'entrerai pas vivant dans ce sépulcre, puis il se dirigea vers la maison de Phaont, et but avidement de l'eau qu'on lui présenta.

Cependant le peuple avait découvert les traces du fugitif, et déjà on entendait ses cris de fureur de l'autre côté de l'Anienne. Ce fut à cet instant que Néron, épouvanté, se cacha dans une chambre très étroite, sorte de couloir entre deux murs que l'on croit reconnaître encore aujourd'hui, et que ne voulant pas tomber vivant entre les mains du peuple courroucé, il se perça de son épée, ou fut tué par Phaont.

C'est ainsi que périt ce monstre, auquel Racine fait dire par Agrippine, mère de cet être sanguinaire :

Et, ton nom paraîtra dans la race future,
Au plus cruel tyran la plus cruelle injure.

Tout auprès du pont Nomentana, est une colline, dont le nom connu du monde entier, eut, elle aussi ses jours de célébrité, nous voulons parler du Mont-Sacré.

Cette petite montagne d'à peu près huit cents mètres de long à sa base, mesure à peine quatre-vingts mètres de hauteur. Du plateau qui la surmonte, on a une des plus belles vues qu'il soit possible d'avoir sur la campagne romaine, d'un aspect vraiment poétique en cet endroit.

Des monts de la Sabine à ceux du Latium, la vue s'étend sur de grandes plaines, où, partout surgissent des ruines ou, des collines couvertes de chênes verts, comme quelquefois surmontées de hautes tours crénelées, derniers vestiges de forteresses élevées pendant les guerres du Moyen âge.

L'Anienne roule ses eaux froides et rapides au pied de la colline, et on peut la voir, très loin encore, se déroulant à travers les prairies, parfois se dérobant aux regards derrière un monticule, puis reparaissant comme un long ruban étincelant sous les rayons d'un soleil de feu.

Le Mont-Sacré est situé à six kilomètres de Rome. Il s'appelait autrefois colline Vélia, et jusque sous la République, il conserva ce nom ; mais alors un événement qui devait avoir du retentissement dans le monde entier, et dont le souvenir allait se perpétuer à travers les siècles, changea son nom en celui de Mont-Sacré.

Il n'entre pas dans le cadre de ce livre, de retracer en détail les grands événements qui donnèrent lieu à ce changement de nom, nous ne ferons que les rappeler très sommairement.

Quinze années venaient à peine de s'écouler depuis que le dernier roi de Rome en avait été chassé, en 509 avant J.-C., et le peuple qui espérait trouver, dans les Sénateurs et les patriciens, des maîtres plus équitables que les rois qu'il venait de bannir, n'avait rencontré que des tyrans parmi ceux qui gourvernaient la ville. Poussé à bout par la misère, il résolut d'abandonner une ville où il ne trouvait plus de liberté et se retira en masse sur la colline Vélia, l'an 493 avant J.-C.

Les peuples ennemis de Rome profitent de ce moment d'anarchie et vingt villes s'unissent pour la détruire. Les Sénateurs et les patriciens réduits à leurs propres forces, envoient des députés aux réfugiés de la colline Vélia et lui représentent que, par leur faute, Rome va périr, et le peuple, chez qui la gloire dominait tout, et

auquel on promet un avenir meilleur, se laisse convaincre et quelques mois après, Rome, délivrée de ses ennemis, était plus puissante que jamais.

De longues années se passent, ni les Sénateurs, ni les patriciens ne mettent à accomplissement les promesses qu'ils avaient faites. Ils sont plus impérieux que jamais, les plébéiens ne possèdent plus rien, le besoin leur a fait vendre ou engager tous leurs biens, et l'ennemi est de nouveau aux portes de Rome.

On persuade au peuple de s'enrôler, de vaincre la coalition qui menace la ville, et on lui dit qu'après la victoire on fera droit à toutes ses demandes.

Les ennemis sont battus, Rome s'accroît, et les patriciens, plus fiers que jamais, ne veulent pas accomplir leurs promesses. Ce fut alors que l'armée, composée presque entièrement de plébéiens, au lieu de rentrer dans Rome, se retire de nouveau sur le Mont-Sacré jurant d'abandonner à tout jamais une ville dont ils avaient tant à se plaindre.

Cette seconde retraite du peuple eut lieu l'an 449 avant J.-C., quarante-quatre ans après la première.

Le Sénat, plus effrayé que jamais de cette nouvelle désertion du peuple, entreprend de le ramener par tous les moyens possibles mais aucun n'aboutit. Enfin une dernière députation, à la tête de laquelle était Ménénius Agrippa, un des hommes les plus considérés de la République, y réussit. Ménénius ayant fait entendre aux révoltés que les différents corps d'un état ne pouvaient se séparer les uns des autres sans que tous ne courussent à une perte certaine, pas plus que les membres ne pouvaient agir contre l'estomac sans que tous ne périssent.

Les Plébéiens, pour garanties des promesses qu'on leur fit, demandèrent et obtinrent les nominations de magistrats tirés de leur ordre et qui seraient chargés de ses intérêts. De là, l'origine des tribuns du peuple dont l'influence devait être parfois bien funeste à la tranquillité de Rome.

Porte Salara (ancienne porte Colline. Nord de Rome.) Pont Salaria. Attila et le pape saint Léon. L'Allia.

Les murailles qui existent de la porte Pia à la porte Salara, sont les plus anciennes de Rome.

Servius Tullius ayant vaincu plusieurs peuples de l'Etrurie les transporta à Rome, l'an 576 avant J.-C. Ce roi agrandit la ville pour

y recevoir la nouvelle population, y renferma les sept collines et fit entourer de remparts la cité agrandie. Ceux qui s'étendent de la porte Pia à la porte Salara furent construits à cette époque sur la partie basse du mont Quirinus.

La porte Salara portait autrefois le nom de porte Colline. Elle fut reconstruite par l'empereur Honorius III, l'an 397 de notre ère.

Non loin de cette porte étaient autrefois les fameux jardins de Salluste, lesquels s'étendaient de ce point jusqu'à la villa Médicis.

Peu d'endroits ont vu autant de grands événements s'accomplir que la porte Salara.

C'est par elle que Brennus après la sanglante victoire de l'Allia, 390 ans avant J.-C., entra dans Rome qu'il devait presque complètement détruire.

L'an 216 avant notre ère, Annibal vainqueur à Cannes, s'approche de Rome et veut y pénétrer par la porte Colline. On sait combien lui fut fatale la faute qu'il commit en ne mettant pas ce projet à exécution.

En l'an 410 de notre ère, Rome qui n'avait plus un Fabius pour la sauver, fut moins heureuse. Alaric, roi des Wisigoths s'empare de la ville après un combat sanglant, y pénètre par la porte Colline et détruit Rome presque entièrement.

Quarante années plus tard, un danger plus grand encore menace la ville Eternelle, Attila s'avance, et, lui aussi, se dirige vers la porte Colline.

Rien ne s'opposait aux projets du roi des Huns, et Rome qui commençait à peine à réparer les ruines faites par Alaric, allait devenir la proie de ses hordes sanguinaires qui ne laissaient rien où elles avaient passé. Mais un homme plus fort que des armées entières, était là... Rome avait la gloire d'avoir saint Léon pour pape, Rome était sauvée, ainsi que nous aurons occasion de le dire plus loin.

La porte Salara s'ouvre sur la voie Colline. Si nous suivons cette voie nous ne tardons pas à trouver les catacombes de Sainte-Priscille, et à quelque distance de ces dernières, un champ qui joua, lui aussi, son rôle dans l'histoire de Rome. C'était le lieu de supplice des Vestales qui avaient violé leurs vœux, et c'est dans ce même champ, que ces malheureuses étaient enterrées vivantes dans une grande fosse que l'on comblait ensuite de boue, sous laquelle elles mourraient étouffées.

Après quelques milles de marche, on arrive au pont Salaria, construit sur l'Anienne. Il a trois arches et au-dessus de celle du milieu est une haute tour, couronnée de créneaux et percée de nombreu-

ses meurtrières. Sous cette tour, est une arche, à cheval sur le pont, et qui se fermait autrefois par une herse. Le pont Salaria est assurément le plus ancien de Rome, puisqu'il fut construit par Ancus Martius, la troisième année de son règne, 638 ans avant notre ère.

C'est sur le pont Salaria qu'eut lieu le combat entre un chevalier romain du nom de Manlius, et un géant Gaulois. Manlius ayant vaincu son ennemi, et lui ayant enlevé un riche collier d'or qu'il portait au cou, reçut pour cela le nom de Torquatus.

A quelque distance du pont, l'Anienne se jette dans le Tibre sur sa rive gauche. C'est au confluent de ces deux cours d'eau que se trouvait la petite ville d'Antéma. Les habitants de cette ville avaient été, ainsi que les Sabins, conviés à la grande fête que Romulus avait donnée dans la vallée Murcia, et pendant laquelle les Romains enlevèrent de vive force les filles de leurs hôtes. Les habitants d'Antéma furent les premiers qui prirent les armes pour se venger ; mais ils furent vaincus, et leur ville, emportée par la force, fut la première conquête de Romulus.

A partir du pont Salaria est une vaste plaine, s'étendant sur la rive gauche du Tibre. C'est là que Tullus Hostilius batti les Véiens et les Fidénates. Il transporta une partie de la population de ces derniers à Rome.

Si on remonte le Tibre pendant cinq ou six milles à peine, en suivant toujours sa rive gauche, on rencontre une petite rivière aux eaux d'un cours très rapide, et qui vient se jeter dans la fleuve. C'est l'Allia, célèbre à tout jamais par le sanglant combat qui se donna sur ses rives, et qui ouvrit à Brennus les portes de Rome, l'an 390 avant J-C. La défaite de l'Allia fut la plus complète de toutes celles qu'éprouvèrent les Romains, et certainement si ce peuple n'avait pas été prédestiné de Dieu pour les grandes choses qu'il devait accomplir plus tard, en préparant par ses conquêtes les voies à l'extension du Christianisme, il ne se serait jamais relevé d'un si grand désastre.

Revenons au pont Salaria et disons quelques mots sur le grand événement qu'il vit s'accomplir. Ce fait à jamais mémorable, les peintres les plus célèbres, l'ont reproduit sur leurs toiles, les sculpteurs l'ont gravé sur le marbre et sur le bronze, les poètes l'ont célébré en leurs vers, et l'histoire l'a enregistré en lettres d'or, comme un des plus étonnants de ceux dont elle garde le souvenir. Nous voulons parler de l'entrevue du pape saint Léon le Grand, et du plus farouche des conquérants, Attila.

Pour mieux faire comprendre toute l'importance de ce grand acte de saint Léon, il est indispensable que nous sortions un peu du cer-

cle de ces notes, pour jeter un rapide coup d'œil sur la situation de l'Europe à cette époque (452).

Un peuple barbare, épouvantable, pouvons-nous dire, commandé par un homme non moins barbare, venait de ravager l'empire d'Orient et s'avançait vers l'Occident, marquant son passage par la ruine complète des villes qu'il rencontrait, et par le massacre de leurs habitants.

Ce peuple, c'étaient les Huns venus de la Scythie, et leur chef était le terrible Attila, qui, lui-même se faisait appeler le Fléau de Dieu, et prétendait que l'herbe ne devait plus croître où son cheval avait passé.

L'aspect de ces hommes était horrible à voir. Leur tête n'avait rien d'humain, c'était une sorte de boule, percée de deux trous ronds et d'une bouche énorme, les joues étaient sans barbe, et tailladées par de longues coupures.

Toujours à cheval, ils se nourrissaient de chair crue, et pour tout vêtement ne portaient qu'une tunique faite de peau de bête.

Attila leur chef était, malgré sa taille courte, majestueux dans tous ses gestes, et en imposait aux six cent mille guerriers qui le suivaient et qui avaient pour lui un respect ressemblant à une idolâtrie.

Soixante et dix villes grecques venaient d'être détruites par Attila resté seul maître des Huns après le meurtre de son frère Bléda. Ce fut alors que Genséric, roi des Vandales lui persuada de détruire l'Empire romain.

Attila s'avance vers les Gaules, et malgré les prières de l'empereur Valentinien III, qui lui offre en mariage sa sœur Honoria, il traverse le Rhin à Bâle, ne laissant derrière lui que des ruines fumantes.

A Metz, il tue tout, jusqu'aux prêtres aux pieds des autels. Il détruit Strasbourg de fond en comble et arrive devant Troyes, mais là, un vieillard l'arrête, saint Loup, évêque de la ville, lui en impose, et Attila s'éloigne.

Il va détruire Paris, mais cette fois encore il s'arrête, une simple bergère, sainte Geneviève, sauve la ville d'une ruine certaine.

De Paris, le Fléau de Dieu se dirige vers Orléans qui avait Ananius pour évêque. Ce prélat encouragea les habitants à se défendre vaillamment, leur promettant le secours de Dieu. Sa prédiction s'accomplit, Mérovée et Alaric forcent, par une victoire sanglante, Attila à se retirer. Enfin une bataille terrible se livre dans les plaines de Châlons-sur-Marne, et Attila vaincu, le cœur plein de rage, se retire sur l'Italie.

Le roi des Huns, franchit les Alpes, détruit Aquilée, brûle Pavie, Milan et d'autres villes, enfin, il est près de Rome, son but principal, et dont il a juré de ne pas laisser pierre sur pierre.

Rome, qu'il sait être la tête, Attila la détruira, parce qu'il est certain que le corps ne pourra lui survivre.

Qui donc va arrêter le Fléau de Dieu ? qui va sauver Rome et le monde ?.... Est-ce Honorius ? mais cet empereur, qui n'a plus même son armée de Romains dégénérés, se tient caché, tremblant au fond de son palais !...

Rome est donc perdue, car Attila est au pont Salaria, à sept milles de la ville, et la même porte qui a vu entrer les Gaulois de Brennus, les Wisigoths d'Alaric, s'ouvrira devant les hordes des Huns.

Arrivé à l'entrée du pont, qu'il va franchir, Attila s'arrête..... Ce n'est pourtant pas qu'une puissante armée lui barre le passage, car Attila n'a devant lui qu'un vieillard suivi d'autres vieillards et de quelques jeunes enfants vêtus de blanc. C'est le Pape saint Léon et son clergé, c'est le pape, qui, de la part de Dieu, ordonne aux Barbares de s'arrêter ; et le roi des Huns, subjugué, fasciné, comme il le dit lui-même, par la lumière répandue sur les traits du saint Pontife, descend de son cheval, et se prosternant devant l'auguste vieillard, il le supplie d'intercéder pour lui auprès de ce Dieu dont il est le représentant.

Rome est sauvée, et le monde aussi, Attila s'éloigne, et un an plus tard en 453, le terrible conquérant mourait en Panonie, des suites d'un excès de table, la nuit même d'un mariage qu'il venait de contracter.

Deux ans plus tard, Rome devait encore subir les horreurs d'une invasion. Les troupes de Genséric pillent pendant quatorze jours et quatorze nuits la Ville Eternelle, les Vandales se livrent aux plus terribles extrémités. Genséric avait juré de ne pas laisser vivant un seul habitant, et s'il arrêta le massacre, ce ne fut que grâce aux prières de saint Léon.

Nous venons de voir les papes sous un nouveau jour. Il ne se contentent plus de construire des monuments splendides et d'embellir leur ville, mais encore ils la sauvent d'une destruction certaine. Leurs évêques, eux aussi, sous cette influence chrétienne qui les dirige, accomplissent des prodiges, et plus forts que des armées entières, sauvent les peuples qui leur sont confiés.

La grandeur du Christianisme n'est-elle pas pleinement démontrée dans les événements que nous venons de rappeler, lorsque surtout, nous voyons une simple bergère, rendre, par l'expansion de sa

foi si ardente, le courage et la confiance à la population d'une grande cité, et ce qui ne fait aucun doute, sauver par ses prières la ville dont elle est aujourd'hui la glorieuse patronne.

Saint Léon est un des plus grands papes qui illustrèrent le siège de Saint-Pierre. Ses éminentes vertus le firent placer au rang des saints ; sa science, et son ardent amour pour la patrie et pour l'humanité toute entière, et surtout les grands actes qui illustrèrent sa vie, lui firent décerner par l'histoire le nom de Grand, que nul ne mérita mieux que lui.

Porte du Peuple (ancienne Flaminienne. Nord de Rome.) Le Pont Milvius. Combat entre Constantin et Maxence. Tombeau de Néron.

A neuf cents mètres de la porte Salara, est la porte Pinciana, murée aujourd'hui.

Une légende, reconnue fausse depuis, veut que ce soit sous cette porte que Bélisaire, après que Justinien lui eut fait crever les yeux, venait demander l'aumône.

La porte du Peuple est à douze cents mètres de la porte Pinciana, Elle s'ouvre sur la voie Flaminienne d'un côté, et sur la grande place du Peuple de l'autre, et fut construite au VIIe siècle. Elle est ornée extérieurement de deux statues de marbre représentant saint Pierre et saint Paul.

A droite, en sortant, est une grande grille par laquelle on entre dans la splendide villa Borghése, promenade favorite des Romains.

On y voit un très beau musée et ses nombreuses allées, ombragées d'arbres magnifiques, ont une réputation européenne. Devant la porte du Peuple, s'ouvre, sur la voie Flaminienne, une rue très longue, se prolongeant jusqu'à moitié chemin du pont Milvius, plus connu sous le nom de Ponte Molle.

Le pont Milvius, situé à deux kilomètres de la ville, est un des plus anciens de Rome, sa construction remontant aux premiers siècles de la République. Il a huit arches, sous lesquelles le Tibre roule ses eaux grisâtres et glacées. Il est tout entier de travertin, le pavé de son tablier ainsi que ses parapets sont magnifiques, et de construction beaucoup plus récente que le reste du pont.

Deux belles statues de marbre, représentant la Vierge Immaculée et saint Joseph, sont placées à l'entrée du pont sur les parapets, du côté qui regarde Rome, et ont pour pendants, deux autres statues, placées du côté opposé ; celle de droite, est saint Jean-Baptiste,

tenant dans la main droite un coquillage avec lequel il répand l'eau du Jourdain sur N.-S. J.-C. placé sur le parapet opposé.

Un peu en avant ces deux dernières statues, est un arc très beau, à cheval sur le pont dont il défendait le passage, à l'aide d'une forte grille qui en fermait la voûte.

Bien des événements se passèrent en cet endroit. C'est sur le pont Milvius que Cicéron arrêta les émissaires de Catilina ; mais le fait le plus marquant dont le Pont Milvius fut témoin et dans lequel il joua un rôle considérable, fut la grande bataille entre Constantin et Maxence, dont les résultats changèrent, non seulement la forme de l'empire romain, mais encore la situation du monde entier, par la liberté qu'ils rendirent au Christianisme, liberté due à la conversion de Constantin.

Quelques détails sur la topographie de l'endroit où eut lieu ce combat célèbre, sont indispensables pour mieux comprendre ce que nous avons à en dire.

A droite du pont Milvius, et en remontant le cours du Tibre, sont de vastes plaines, que couvrent les prairies immenses dont nous parlions au commencement de la seconde partie de ces notes. Ces plaines sont limitées sur la rive droite du fleuve par des collines que traversent plusieurs voies, conduisant dans l'ancienne Etrurie.

En avant, et un peu à gauche du pont, toujours sur la rive droite du Tibre, est une autre plaine appelée Farnésina, d'a peu près mille mètres de large sur quinze cents de long, et que termine une colline très escarpée, haute d'environ cent cinquante mètres, formant un quart de cercle, dont un des côtés va se terminant aux portes de Rome.

Cette colline porte le nom de mont de Marius (il monte Mario). Sur son point culminant d'où l'on a une vue magnifique, sur Rome, sur la campagne et jusqu'à sur la mer, sont de nombreuses et belles villas, parmi lesquelles, la villa Méliana.

Entre le pont et la ville est une plaine, coupée par une colline prenant naissance aux portes de Rome vers la villa Borghèse et se terminant par une pente douce tout près du pont.

Après ce rapide aperçu de l'emplacement où se donna ce combat fameux, qui porta au paganisme un coup dont il devait périr, voyons maintenant quelques-unes des causes qui amenèrent les deux rivaux à en venir aux mains.

L'an 305, Maximien était empereur, et avait pour collègue Constance-Chlore, père de Constantin.

L'empire étant devenu trop vaste, les empereurs avaient dû s'ad-

joindre un collègue, lequel gouvernait les provinces dépendantes, mais la véritable puissance restait entre les mains de celui de ces deux princes qui résidait à Rome, et qui portait le titre d'Auguste, tandis que son associé à l'empire n'avait que celui de César.

Constance-Chlore avait pour partage la Gaule et les provinces Germaniques, et à sa mort, arrivée en l'an 306, son fils Constantin lui succéda et devint gendre de Maximien par son mariage avec la fille de cet empereur.

La concorde ne régna pas longtemps entre ces deux souverains. Plusieurs fois Maximien tenta de faire assassiner Constantin, qui n'échappa au poignard de ses assassins, une dernière fois surtout, que par une sorte de miracle. La mesure débordait, et le fils de sainte Hélène, pour garantir sa vie, dut sacrifier son beau-père. Il le fit mettre à mort l'an 310.

Maximien laissait un fils, lui aussi adjoint à l'empire, Maxence, qui se fit proclamer Auguste ; mais comme les troupes de Constantin avaient nommé ce prince à la même dignité, les deux empereurs prirent les armes et marchèrent l'un contre l'autre.

Battu dans plusieurs rencontres, Maxence se retire sur Rome où il s'enferme avec une armée de cent soixante-dix mille hommes, dont une grande partie se retrancha, dans un camp fortifié, entre la ville et le pont Milvius.

Quelques mois après, Constantin arrive à son tour aux portes de Rome. Il établit son camp en face de celui de son rival, sur les hauteurs du Monte-Mario, et se loge lui-même à la villa Miliana, d'où il peut tout voir ce qui se passe de l'autre côté du fleuve, dans les lignes ennemies.

Les deux armées restent quelques jours en présence l'une de l'autre, s'observant mutuellement et attendant le moment favorable pour l'attaque.

L'avant-dernière nuit qui précéda la bataille, Constantin étant hors de sa tente, aperçut tout à coup une grande lumière venant du ciel, et ayant levé les yeux pour en reconnaître la cause, il vit dans les airs une croix lumineuse sur laquelle se détachaient ces mots : *In hoc signo vinces*, par ce signe tu vaincras.

Le fils de sainte Hélène reconnaît dans cette apparition une preuve manifeste de la protection du Christ, dont toujours il a protégé les adorateurs, et ayant fait réunir les chefs de son armée, dont plusieurs avaient, eux aussi, vu la lumière qui éclairait tout le camp, leur ordonna de placer une croix entourée d'une couronne de lauriers sur

leurs enseignes, et cette croix, fixée au bout d'une lance, fut le *Labarum.*

L'armée de Constantin était tout au plus forte de trente-cinq mille hommes, mais les grandes qualités de ce prince, sa valeur, sa bonté et sa justice l'avaient fait adorer de ses soldats.

Maxence ayant appris la faiblesse numérique de l'armée de son rival, et ne doutant pas d'une victoire certaine, fait franchir le Tibre à son armée, qu'il déploie sur la rive droite du fleuve, se disposant à envelopper Constantin, lequel du haut du Monte Mario ne perdait pas un des mouvements de ses ennemis.

Ayant choisi le moment favorable, et, avant que les lignes ennemies ne fussent complètement déployées, l'armée de Constantin descendait des hauteurs, d'où elle fondait comme une avalanche, sur les troupes de Maxence, lesquelles se trouvant coupées en deux, et ne pouvant résister au choc, se dispersent de toutes parts, après un combat de quelques heures à peine.

Maxence fait de vains efforts pour rétablir un peu d'ordre dans ses lignes, mais ses soldats n'écoutant plus la voix de leurs chefs, cherchent leur salut dans la fuite. Une partie se disperse à travers les prairies, d'autres se jettent dans le Tibre, où le plus grand nombre périt avant d'avoir pu le franchir, d'autres encore gagnent l'entrée du pont où ils se précipitent. Malheureusement pour eux, une arche de ce pont ayant été rompue, ils s'engouffrent par milliers dans cette ouverture béante, et en quelques minutes, les flots impétueux du Tibre portent dans Rome d'innombrables cadavres, annonçant aux Romains que le règne du paganisme est fini, et que celui du Christianisme va commencer.

Maxence voyant que tout est perdu, cherche à fuir lui aussi. Un peu en amont du pont, il lance son cheval dans le fleuve, espérant le lui faire traverser ; mais cet animal effrayé sans doute par les cadavres que les flots entraînent autour de lui, revient sur ses pas et cherche à gravir la berge très escarpée en cet endroit, puis, ne pouvant y réussir, il retombe dans les flots, entraînant avec lui son cavalier ; et quelques heures après la tête de Maxence, fichée au bout d'une lance, est promenée dans le camp de Constantin. Une tour, construite sur les bords du fleuve, marque l'endroit précis ou périt Maxence.

Le vainqueur fit une entrée triomphale dans Rome qui le reçut comme un libérateur, et quelques mois après, le fils de sainte Hélène était le premier empereur chrétien.

Les catacombes furent alors abandonnées, la Croix en sortit victo-

rieuse, et le Christianisme, fécondé par le sang de ses millions de martyrs, allait se propager dans le monde entier.

Les dieux de l'Olympe ont achevé leur règne, les temples croulent de toute part, ou se transforment en basiliques chrétiennes, et leurs statues renversées font place à la Croix si longtemps méprisée.

A quelques centaines de pas du pont Milvius, la voie Flaminienne tourne légèrement à droite et se dirige vers Civita Castellana.

La voie Cassia prend naissance au point de déviation de la voie Flaminienne et conduit à Viterbe. Nous suivrons cette voie pendant deux milles pour nous arrêter au tombeau de Néron.

Nous avons vu dans un des chapitres de ce livre, que ce tombeau, précédemment placé sur le mont Pincio, en avait été enlevé et transporté sur la voie Cassia. Il y est encore aujourd'hui et nous le retrouvons seul, isolé dans ce désert rocailleux, où ne croissent que des ronces. Il est placé sur la gauche, et à quelques pas du chemin, servant de refuge aux reptiles qui remplacent les restes de ce monstre couronné.

Le tombeau de Néron est en marbre blanc, et n'est orné d'aucun bas-relief. Sa forme est un cube ayant à peu près trois mètres de côté. L'intérieur est beaucoup plus évasé dans sa partie supérieure que dans le bas, où il décrit presque un angle aigu.

Le couvercle qui fermait ce sarcophage, existe encore, c'est une grande et large dalle de marbre blanc, brisée en trois parties, dont deux sont sur le tombeau, et la troisième, à terre, cachée sous des épines.

L'enceinte fortifiée de Rome, située sur la rive droite du Tibre, étant en grande partie moderne et n'offrant pas, au point de vue historique, le même intérêt que celle située sur la rive gauche, nous ne nous y arrêterons pas, et passant rapidement derrière le Chateau Saint-Ange, la basilique Saint-Pierre, sur le sommet du Janicule, nous longerons cette colline jusqu'aux remparts qu'y fit élever le pape Urbain VIII, pour remplacer ceux de l'enceinte Aurélienne qui tombaient en ruine de ce côté-là, puis passant près de la porte Portuense, nous serons sur les bords du Tibre, en face le mont Aventin, que nous laisserons à gauche pour nous rendre à la porte Saint-Paul.

Porte Saint-Paul (ancienne Ostiensis, Sud de Rome). Basilique Saint-Paul hors les Murs. Eaux-Sylviennes.

La porte Saint-Paul, ancienne porte Ostiensis sur la voie du même nom qui conduit à Ostie, est très ancienne. Elle est flanquée de deux

hautes tours, que fit construire Bélisaire pour la défendre contre les Goths de Vitigès ; elle n'a subi depuis aucun changement.

Ce fut par cette porte que pénétra, en 455, Genséric, roi des Vendales d'Afrique, lorsqu'il vint piller Rome et lui porter, par la destruction de ses monuments, un coup dont elle ne se releva jamais.

Saint Pierre et saint Paul, condamnés à mort par Néron, l'an 66, sortirent par la porte Saint-Paul pour marcher au supplice.

Les deux apôtres, arrivés à environ trois cents mètres hors de la porte, furent séparés ; saint Paul continua à suivre la voie Ostiensis pendant quatre milles, jusqu'à un endroit appelé les Eaux-Sylviennes où il fut décapité. Saint Pierre revint sur ses pas, et franchissant le Tibre, fut, ainsi que nous l'avons dit plus haut, crucifié sur le mont Janicule.

Une très petite chapelle, de forme ronde, située auprès de la voie, marque l'endroit précis où eut lieu la séparatton des deux apôtres.

On se demande pour quelle raison les deux apôtres accusés du même crime, celui d'avoir enseigné une religion qui contrariait les divins empereurs, n'ont pas été exécutés au même endroit, et pourquoi on les sépara ?

Peut-être a-t-on voulu, en faisant mourir saint Pierre dans la ville même, inspirer une plus grande terreur aux chrétiens, dont il était généralement reconnu pour chef, nous ne pouvons le dire, quoique la chose soit probable ; mais il nous sera peut-être plus facile d'expliquer pourquoi l'un des apôtres fut décapité, et l'autre, crucifié.

Saint Paul était citoyen romain, et cette qualité lui donnait le privilège de mourir de la mort que la loi réservait aux personnnes de sa caste, c'est-à-dire la décapitation. Pour saint Pierre qui était Juif, il devait être exécuté comme un étranger, mourir sur la croix. Peut-être aussi que les Romains ont voulu, en cette circonstance, ridiculiser le chef des Apôtres et le Christ qu'il prêchait, en le crucifiant la tête en bas (1), de même que les Juifs avaient cru déshonorer à jamais la mémoire de Jésus, en le faisant mourir de la mort qu'ils réservaient aux plus grands criminels, celle de la Croix. Mais quel rapprochement frappant entre le supplice du Dieu fait homme, et celui de l'apôtre à qui il a confié le soin de continuer sa mission divine.

Du haut de sa Croix, plantée sur le Golgotha, Jésus domine le monde, dont il prend possession par ses bras étendus sur l'Arbre Sacré.

(1) Saint Pierre demanda à être crucifié ainsi, ne se jugeant pas digne de mourir comme était mort son Divin Maître.

Saint Pierre, de ses mains touchant le sol du sommet du Janicule, s'empare de Rome. Ce sera sa ville à lui, qu'il léguera à ses successeurs.

Après avoir été la ville des empereurs, Rome sera la ville des papes, et après avoir vaincu et dominé le monde par la force de ses armes, Rome le vaincra par la Croix, et le dominera par ses papes, et nous verrons les pontifes romains, successeurs de saint Pierre, l'imitant dans ses vertus, bien souvent dans son sacrifice, bons et indulgents comme lui, mais comme saint Pierre aussi, disant : *non possumus*, lorsqu'on exigera d'eux ce qui sera contraire à leur mission divine, et pendant dix-neuf siècles, de saint Pierre à Léon XIII, les papes ont marché dans cette voie, dont ils ne dévieront jamais parce que toujours ils y suivront un guide infaillible, le Christ Jésus.

A deux kilomètres des murs d'enceinte et à droite de la voie que nous suivons, est la magnifique basilique de Saint-Paul hors les murs, dont l'intérieur est le plus beau de tous ceux des églises de Rome après celui de Saint-Pierre.

La fondation de cette basilique remonte au IVe siècle. Ce ne fut d'abord qu'une modeste chapelle que saint Lucine, noble dame romaine, avait fait construire dans sa villa, où elle avait recueilli les restes de saint Paul. Plus tard, cette chapelle fut détruite, et ce ne fut qu'au IVe siècle que les travaux de la basilique furent commencés par ordre de Constantin.

Cette première basilique était d'une grande beauté et d'une étonnante richesse ; sa toiture était faite de tuiles en bronze doré, son intérieur, enrichi de rares mosaïques, dépassait en magnificence celui de Saint-Pierre, comme son extérieur surpassait cette dernière église par ses vastes proportions.

En 586, l'église fut reconstruite en partie par l'empereur Valentinien III, et terminée plus tard par Théodose.

Plusieurs papes, entre autres saint Léon et Léon III, y firent exécuter de grands travaux.

En 880, les Sarrasins, menaçant de débarquer en Italie et de marcher sur Rome par la voie d'Ostie, le pape Jean VIII fit construire autour de l'Eglise une enceinte fortifiée, laquelle, se garnissant de maisons, forma un village appelé Giovani Poli, dont il ne reste absolument rien.

Des fortifications de Jean VIII, il existe encore une très haute tour à cinq étages, touchant à l'église, et dans laquelle est un escalier tournant qui passe pour être le plus parfait modèle de ce genre que l'on connaisse.

En 1826, la basilique de Saint-Paul fut complètement détruite par un incendie, et il ne resta d'intact que le chœur.

Le pape Pie IX, dès son avènement au trône pontifical, y fit commencer des travaux de reconstruction, qui devaient en faire le magnifique monument que nous voyons aujourd'hui, et qui restera toujours comme un des titres de gloire de ce grand pontife à qui Rome doit tant.

L'extérieur de la basilique est, en grande partie, celui qui existait avant l'incendie, mais bien diminué dans ses proportions en certains endroits.

L'église actuelle est à cinq nefs, séparées par quatre rangs de vingt colonnes chacun.

Ces colonnes, en granit gris du Simplon, furent données par le roi de Piémont, Charles-Albert. Elles sont du plus parfait poli, avec lequel peut seul rivaliser celui des dalles de marbre formant le pavé du chœur.

La frise, que supportent les colonnes dans la nef centrale, est ornée des portraits mosaïques de tous les papes, de saint Pierre à Léon XIII. Ce sont des médaillons faits en grande partie sous le pontificat de Pie IX, et mesurant un mètre soixante de diamètre.

Le plafond est composé de caissons richement dorés, au centre desquels sont, sur fond d'azur, les armes de Pie IX, en mosaïques, et celles de Grégoire XVI.

La longueur intérieure de la basilique est de cent vingt mètres, sa largeur soixante et sa hauteur vingt-cinq.

A l'entrée du chœur est un arc très élevé, occupant toute la largeur de la grande nef. Il est entièrement incrusté de magnifiques mosaïques, très remarquables par leur finesse et par leur beauté.

Cet arc marquait autrefois le point central de la basilique ancienne, et fut construit par les ordres de Placidie, sœur de l'empereur Honorius III. Epargné par l'incendie de 1826, il fut à peu près tout ce qu'on put sauver des nefs de l'antique monument.

Le chœur, qui est très vaste et semble former une seconde basilique, est élevé de quelques degrés au-dessus de la nef.

Au centre est la confession qui est magnifique. Elle possède deux autels : l'autel pontifical, renfermant le corps de saint Paul, moins la tête, qui est, ainsi que nous l'avons dit plus haut, à Saint-Jean de Latran, et un autre autel dans lequel repose saint Timothée, le disciple bien-aimé du Grand-Apôtre et fils du sénateur Pudens.

Aux quatre angles du tombeau de saint Paul sont des anges d'ar-

gent agenouillés, et sur l'urne se voit une inscription qu'y fit graver Constantin.

La confession est surmontée d'un double baldaquin. Le plus rapproché de l'autel papal est supporté par quatre colonnes torses, en porphyre rouge, d'une grande beauté. Le second baldaquin, plus grand que le premier et le recouvrant, a pour support quatre incomparables colonnes en albâtre oriental, que donna Mehemet-Ali, vice-roi d'Egypte.

On admire la base de ces colonnes, en malachite d'un beau vert, produisant, avec le blanc de l'albâtre, un effet vraiment admirable. C'est un don de l'empereur de Russie, Nicolas Ier, ainsi que les autels de Saint-Paul et de la Sainte Vierge, faits de ce même marbre précieux.

Le pavé du cœur est incomparable, pour sa beauté. Il est d'un poli si parfait, qu'il semble que l'on marche sur un immense miroir.

On remarque dans la basilique plusieurs peintures, entre autre un panneau représentant saint Paul sur le chemin de Damas.

La façade de l'église qui regarde le Tibre, lequel coule à quelques centaines de mètres de là est admirable par ses mosaïques, auxquelles on met la dernière main.

Comme ensemble et comme détails, la basilique de Saint-Paul est un chef-d'œuvre de beauté et de richesse. Elle fait le plus grand honneur aux deux illustres pontifes qui ont entrepris sa reconstruction, et restera, pour les temps à venir, une nouvelle preuve de la magnificence des papes et de leur amour pour les sciences et les beaux-arts.

Touchant la basilique est un beau couvent de Bénédictins, datant du XIIIe siècle, et que Pie IX fit considérablement embellir.

Dans l'intérieur est une grande cour, d'un effet admirable, entourée d'un portique que soutiennent des centaines de petites colonnettes de toute forme et de tout ordre, constellées de mosaïques et composant un ensemble, d'un grandiose que l'on chercherait vainement ailleurs.

Nous venons de voir l'endroit où reposent les restes du Grand-Apôtre, voyons maintenant celui où il donna sa vie pour ce Dieu, qu'il avait prêché à tant de différentes nations.

Les Eaux-Sylviennes, lieu beaucoup mieux connu à Rome sous le nom de Saint-Paul aux trois Fontaines, sont situées à trois milles de la basilique que nous venons de voir, et au milieu d'un véritable désert. Suivant la voie Ostiensis que longe le Tibre, on la quitte après une demi-heure de marche, pour s'engager sur la gauche dans un

terrain entrecoupé de collines, endroit triste, désert, inculte, où on ne rencontre que quelques myrthes sauvages, des aloès aux pointes aigües, et que les travaux et les plantations des religieux trappistes qui l'habitent, n'ont pu encore préserver de la *malaria* qui y règne à peu près d'une manière permanente.

Arrivé au sommet d'une petite éminence, en suivant un chemin creux et rocailleux, qui serpente sur le versant d'une colline qu'on a sur la droite, on aperçoit à quelques centaines de pas, dans un bas-fond, une très ancienne construction dominée par un clocheton que surmonte une croix de fer.

Cette construction est un couvent de trappistes, et touche à une antique église, construite dès les premiers siècles du Christianisme, sur l'emplacement où on avait creusé la fosse dans laquelle on déposa le corps de saint Paul.

L'intérieur de cette église est composé de trois nefs, séparées par de courtes et très massives colonnes. Il est sombre, et c'est avec la plus grande difficulté qu'on peut voir les restes à demi-effacés des fresques et des mosaïques qui décoraient ses murailles.

Au-dessus de la porte d'entrée est une inscription latine très ancienne rappelant, que le tribun saint Zénon et dix mille soldats chrétiens, furent massacrés par ordre des empereurs, dans les terrains déserts des Eaux-Sylviennes.

A côté, et un peu en arrière de cet antique monument, est une petite chapelle dont l'intérieur, long tout au plus de six mètres et large de quatre, renferme un bel autel de marbre jaune antique au pied duquel est une fontaine d'une eau très claire, renfermée dans un bassin de marbre. A côté de cette fontaine en est une autre, située sur un plan un peu plus bas, et séparée d'une troisième par un escalier de cinq marches.

A droite de l'autel, et à deux mètres en avant de la première des trois fontaines, est une petite colonne de marbre blanc, haute de un mètre vingt centimètres, arrondie à son extrémité supérieure et entourée par une grille de fer.

C'est sur cette colonne, ancienne borne miliaire, et à l'endroit même où nous la voyons aujourd'hui, que le Grand-Apôtre saint Paul fut décapité par les ordres de Néron, l'an 66 de Jésus-Christ.

Une tradition veut que, lorsque la tête de saint Paul tomba sous la hache du bourreau, elle fit trois bonds, et qu'à chacun d'eux jaillit une fontaine.

Ce petit sanctuaire fut restauré par les soins du pape Pie IX, qui y fit placer une belle mosaïque, retrouvée dans les ruines d'Ostie, et représentant les quatre saisons.

CONCLUSIONS

Nous terminerons ici ces notes sur Rome et ses environs, par quelques-unes des observations que nous avons faites à la fin de 1891, sur l'aspect général et actuel de la ville, et qui n'ont pu être insérées dans les deux éditions précédentes.

Depuis quelques années, Rome subit une transformation complète, dans quelques-uns de ses quartiers, compris entre la ville et ses murs d'enceinte. Les pentes du Vinimal, jusque là désertes, sont couvertes par des rues, aux maisons hautes, et peintes de toutes les couleurs.

Du côté opposé, derrière le fort Saint-Ange, dans de grandes prairies situées entre le monument et le Vatican, et que l'on appelle, *Prati di Castello*, de nombreuses rues sont tracées, depuis plusieurs années, mais quelques maisons seulement commencent à s'élever, et il est fort probable, que les autres attendront encore bien longtemps avant de sortir de leurs fondations ; la seule construction dont l'achèvement se pousse rapidement en cet endroit, est la superbe église de saint Joachim, due en très grande partie à la munificence de la France.

Le grand et populeux quartier du Transtevère, autrefois si animé par sa nombreuse et laborieuse population, est boulversé, et la plupart de ses rues ont disparu sous la pioche des démolisseurs. Des rues nouvelles sont tracées dans les décombres, mais ici, comme à *Prati di Castello*, tout reste stationnaire pour la reconstruction.

Partout des pans de murs à demi écroulés, partout des platras de toute sorte, partout le vide ; on dirait une ville renversée par quelque épouvantable catastrophe.

Le Ghetto, cette antique cité juive, a perdu l'aspect si original qu'il conservait depuis bien des siècles, une partie de son enceinte démolie, et le magnifique portique d'Octavie, sous lequel on a creusé est d'un abord difficile.

Les quais du Tibre, que l'on élève à si grand frais, demanderont encore bien des assises et de biens grosses sommes, pour être achevés, et qui sait, si jamais se remplira le vide immense fait sur chacune des rives du fleuve, par les démolitions nécessitées ?

Si quelques rues se sont élevées à grands frais dans quelques quatiers inhabités depuis des siècles, on ne peut oublier que leur construction a causé la perte de bien des ruines qui rappelaient des faits historiques de la plus haute antiquité, et que les maisons multicolores qui forment ses rues, non seulement sont loin d'être, toutes habitées, mais qu'elles sont la cause des désastres financiers dont ne se relèveront jamais d'illustres familles romaines.

Quelques endroits de la ville, ont été aussi, grâce à cette rage effrénée de construire, l'objet d'un véritable vandalisme.

Le Vélabre, et la vallée Murcia, qui en est la continuation, et dont on avait jusque-là, respecté les souvenirs illustres, en ne rien changeant à l'état dans lequel le temps et les révolutions, les avaient laissés, ont été, la vallée Murcia surtout, transformés au point de les rendre presque méconnaissables.

A l'ombre des restes gigantesques des palais des Césars, dominant la vallée, et adossées à leurs remparts aux hautes tours crénelées, sont aujourd'hui des maisons, ou plutôt des baraques sans étages, sortes de guinguettes, que semblent vouloir écraser les hautes et légères arcades du septimonium de Septime Sévère. Ces osteries qui forment une rue appelée *via dei Cerchi*, masquent en partie la vue du Palatin et de l'Aventin, et couvrent de leurs basses murailles, une certaine portion de l'emplacement du cirque de Romulus, où eut lieu l'enlèvement des Sabines, et vont, se prolongeant jusqu'aupèrs de la grotte, qui servit de demeure à Faustulus, et aux deux jumeaux fondateurs de Rome.

En voyant tous ces changements, il semblerait que les maîtres actuels de Rome, aient pris à tâche de faire oublier la Rome des Tarquins, des Scipion, des Auguste et des Papes.

Enfin, nous terminerons ces remarques en citant la phrase, quasi prophétique, d'un des hommes les plus éminents de Rome, qui disait : si cette manie de démolitions continue, Rome aura bientôt plus de ruines modernes qu'elle n'a de ruines antiques.

Nous n'avons, sans doute, pas été aussi complet que nous aurions dû l'être ; mais, ainsi que nous l'avons fait remarquer dans le cours de ce livre, nous nous sommes surtout attaché dans la description des monuments de Rome, à ceux qui avaient une importance réelle, tant au point de vue historique qu'au point de vue religieux.

La description des monuments secondaires nous aurait du reste entraîné à des détails trop compliqués et peu intéressants.

Enfin, pour terminer, nous répéterons ce que nous avons dit main-

tes et maintes fois, et surtout sans parti-pris, mais seulement parce que cela est de toute justice, que nous devons remercier les pontifes romains de nous avoir conservé les souvenirs de la Rome antique et d'avoir fait la Rome chrétienne, dont les merveilleux monuments dépassent, en grandeur et en majesté, tout ce qui rendait si belle la Rome impériale.

Si quelques temples du paganisme étaient réellement beaux et imposants, ce qui ne peut se nier, que sont-ils, si nous les comparons aux splendides basiliques, que firent élever les Jules II, les Léon X, les Paul V, les Sixte-Quint, Pie IX et Léon XIII ?

La différence entre les temples chrétiens et ceux du paganisme, doit, du reste, être en rapport avec les divinités en l'honneur desquelles ils ont été édifiés, et nous devons aussi reconnaître que les papes, dans les édifices qu'ils firent élever, ne cherchèrent jamais à s'attirer une gloire, à laquelle pourtant ils avaient tant de droit, mais à rendre au Christ dont ils sont les représentants sur la terre, les honneurs qui ne sont dus qu'à Lui seul.

TABLE DES MATIÈRES

Préface. 5
De Civita-Vecchia à Rome. 7

PREMIÈRE PARTIE.

Rome intérieure. 11
Le Colisée. 14
Du Colisée au Forum Romain 19
Arc de Constantin. 21
Voie sacrée. 21
Arc de Titus. 23
Temples réunis de Vénus et Rome 24
Eglise de Sainte-Françoise Romaine. Ancien temple de la Terre. 26
Le Forum Romain. — Son histoire. — Ses Monuments 27
Temple de la Paix. 29
» d'Antonin et Faustine. 30
» de Castor et Pollux 30
» de César 31
Collège et Temple des Vestales. 31
Temple de Romulus et Rémus (*Eglise St.-Côme et Damien*) . . . 33
Eglise Saint-Adrien. Ancien temple de Saturne 34
Arc de Septime-Sévère 35
Prison Mamertine 36
Temple de la Concorde et du Jupiter tonnant 38
Le Capitole 40
Roche Tarpéienne 45
Eglise Sainte-Marie d'Ara Cœli, ancien temple du Jupiter Capitolin 46
Forum de Trajan 48
Eglise Saint-Marc. Forum Nerva. Temple de Cérès 50
Le Ghêto, Portique d'Octavie. Via Scelerata. 50
Pont Fabricius. Ile Tibérine. Pont Palatin 52
Temples de la Fortune Virile et de Vesta. 55
Eglise de Sainte-Marie in Cosmédin 57
Le Vélabre et ses Monuments. 59
Cloaque Maxima. 59
Vallée Murcia. 60
Le Mont Palatin. 61

Palais des Césars 63
Le Mont Aventin, ses ruines. Eglises de Ste-Sabine et de St-Alexis 66
Mont Testaccio. Pyramide de Cajus-Cestius 69
Théâtre de Marcellus. 71
Palais et place de Venise. 71
Eglise et Couvent del Gésu. 72
» Saint-Ignace. Collège Romain. 75
» et place de Sainte-Marie de la Minerve 76
Panthéon d'Agrippa 77
Eglise de Saint-Louis des Français 81
Place Navone et ses Monuments 82
Palais et place Farnèse. 85
» de la Chancellerie Apostolique 86
Eglise de Sainte-Marie della Vaticella. 87
Pont et Château Saint-Ange 88
Basilique de Saint-Pierre. 94
Palais et Musées du Vatican. 116
De Saint-Pierre au Trastévère. Via Lungara. Eglise Saint-Onuphre. Palais de la Farnésina et palais Corsini. 118
Eglise de Saint-Pierre in Montorio, de Saint-Pancrace. Fontaine Paolina. Le Mont Janicule 120
Eglises de Sainte-Marie du Trastévère 123
» de Saint-Cécile 125
» de Saint-Augustin 127
Palais Borghèse 129
Port Ripetta. Eglise Saint-Jérôme des Esclavons. 130
Mausolée d'Auguste. 131
Place du Peuple. Eglise de Sainte-Marie du Peuple 133
Le Monte Pincio. Villa Médicis. Eglise de la Trinité des Monts. Place d'Espagne 135
Le Corso et ses Monuments. 139
Eglise des Saints-Apôtres. Palais Colonna. Fontaine Trévi. . . . 145
Palais et place Barberini. Eglise de Sainte-Marie de la Conception. Couvent des Capucins. 148
Palais du Quirinal. Place Monte Cavallo 149
Eglise de Sainte-Marie de la Victoire. — Fontaine de Moïse . . . 152
« de Sainte-Marie des Anges. — Thermes de Dioclétien . . 153
« de Sainte-Pudentienne 157
« de San-Lorenzo in Panis Perna, de Saint-Dominique. Tour de Néron 158
Les Monti. Eglise de Saint-Martin des Monti et de Sainte-Praxéde 160
Basilique de Sainte-Marie Majeure. 162
Eglise de Saint-Pierre in Vincoli. Thermes du Titus. Eglise Saint-Clément. 167
Basilique et Palais de Saint-Jean de Latran. Baptistère de Constantin. 172
Scala Santa. Triclinium de Léon III 180
Basilique de Sainte-Croix de Jérusalem. 182

Eglise de Saint-Etienne le Rond, de Sainte-Marie della Navicella. Thermes de Caracalla 184
Voie Appienne. Ses Monuments, ses Ruines. 186

DEUXIÈME PARTIE.

Notes sur l'enceinte fortifiée ancienne de Rome et sur la campagne romaine. 191
Porte Saint-Sébastien (Sud de Rome). — Suite de la Voie Appienne. Eglise *Domine quo Vadis* 194
Catacombes de Saint-Calixte 195
Basilique et catacombes de Saint-Sébastien. Tombeau de Cécilia Métella. Maison de Lucullus. Vallée et nymphée d'Egérie. Cirque Maxence. 201
De la porte Saint-Jean à la porte San-Lorenzo 208
Porte San-Lorenzo. Ancienne Tiburtine (Est de Rome.) Basilique et cimetière de San-Lorenzo 211
Porte Pia (antique Nomentana. N.-E de Rome.) Basilique de Sainte-Agnès. Pont Nomentana. Ruines diverses 214
Porte Salara (ancienne porte Colline. (Nord de Rome.) Pont Salaria. Attila et le pape Saint-Léon. L'Allia. 219
Porte du Peuple ancienne Flaminienne. (Nord. de Rome.) Le Pont Milvius. Combat entre Constantin et Maxence. Tombeau de Néron 224
Porte Saint-Paul (ancienne Ostiensis, Sud de Rome.) Basilique Saint-Paul hors les Murs. Eaux-Sylviennes 228
Conclusion 234

FIN DE LA TABLE.

Imp. G. Saint-Aubin et Thevenot, St-Dizier. 30, passage Verdeau, Paris.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

MAR - 7 1967

MAR 17'85

FEB 6 1970

SEP 29 1986

SEP 29 1900

FEB 3 1971

MAR 12 1971

APR 9 1971

NOV 30 1971

01 MAR '85

MAR 20 '85

a39003 0021243066

CE DG C806
.P4 1894
COO PELADE. ROME, HISTOI
ACC# 1077096